THÉATRE
DES GRECS,
PAR LE P. BRUMOY,
TOME SIXIEME.

THÉATRE
DES GRECS,
PAR LE P. BRUMOY.
TOME SIXIÈME.

THÉATRE
DES GRECS,
PAR LE P. BRUMOY.

TOME SIXIÈME.

L Gr. C
B

THÉATRE

DES GRECS,

PAR LE P. Pierre BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

Enrichie de très belles Gravures, & augmentée de la Traduction entière des Piéces Grecques dont il n'exiſte que des Extraits dans toutes les Editions précédentes; & de Comparaiſons, d'Obſervations & de Remarques nouvelles, par M. Prevost, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

TOME SIXIÈME.

456135
11.1.47

A PARIS,

Chez Cussac, Libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/thtredesgrec06brum

EXPLICATION DES FIGURES DE CE VOLUME.

LA PREMIÈRE repréſente les fils de Médée offrant à la fille de Créon l'un la couronne d'or, l'autre la robe empoiſonnées. Jaſon les introduit. L'appartement eſt tapiſſé d'un voile que déploie l'eſclave qui a ſuivi les jeunes enfans juſques dans l'appartement de la princeſſe. C'eſt la copie d'un bas relief antique. WINCKELMANN, MONUMENTI ANTICHI INEDITI. N°. 90. Cette figure ſe rapporte à la page 69.

LA SECONDE repréſente Alceſte mourante. Son fils & ſa fille ſont à ſes pieds, Admète eſt près d'elle dans l'abandon du déſeſpoir. Le père & la mère d'Admète conſolent Alceſte. Ce morceau fait auſſi

partie d'un bas relief antique. WINCKELMANN, MONUM. ANT. INED. N° 86. La figure eſt placée à la page 315.

MÉDÉE.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

PERSONNAGES.

LA NOURRICE de Médée.
LE GOUVERNEUR des enfans de Médée.
MÉDÉE.
LE CHŒUR, composé de Corinthiennes.
CRÉON, roi de Corinthe.
JASON.
ÉGÉE, roi d'Athènes.
UN MESSAGER.
LES DEUX FILS de Médée [1].

La scène est à Corinthe, devant le palais de Créon.

1 Leur nombre & leur sexe sont déterminés par le nombre duel que Médée emploie au vers 1074, & ailleurs; & par le genre masculin qui est employé pour les désigner. La scène I. de l'acte III. confirme cette remarque, ainsi que la tradition & les monumens, entr'autres celui dont est tirée la figure qui est jointe à cette tragédie.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

LA NOURRICE DE MÉDÉE seule.

PLUT au ciel que jamais l'Argo [1] n'eût volé vers les rivages de la Colchide, au travers des Symplegades inhabitées; que la hache n'eût point fait tomber les pins des forêts du Pélion; que la main des héros qui ravirent la toison d'or [2] n'eût jamais fait mouvoir les rames ! Médée n'eût point traversé les mers pour visiter les tours d'Iolcos, le cœur frappé des traits d'un fol amour [3];

1 Vaisseau des Argonautes.

2 Par l'ordre de Pélias.

3 Ennius, qui avoit traité ce sujet, avoit imité ce magnifique début d'Euripide. Cicéron nous en a conservé quelques vers que le lecteur verra sans doute avec plaisir rapprochés de cette traduction :

Utinam ne in nemore Pelio fecuribus
Cæsa cecidisset abiegna ad terram trabes;

les filles de Pélias n'auroient point égorgé leur père; Corinthe ne l'eût pas vue elle-même, avec ses fils & son époux, chercher un asyle en son sein.

Elle s'attira d'abord la bienveillance de ses citoyens. On voyoit entre elle & Jason régner ce parfait accord, cette douce union qui fait le bonheur de deux tendres époux. L'amour a fait place à la haine: les nœuds les plus chers sont rompus. Trahissant ses enfans & ma maîtresse, Jason se livre à de nouvelles amours. Il épouse la fille [1] de Créon qui règne sur cette contrée. Malheureuse & outragée, Médée pousse des cris perçans, & lui reproche son parjure: elle atteste sa main [2], gage sacré de sa fidélité, & prend les dieux à témoin de quel retour on paie sa tendresse. Elle se refuse la nourriture; accablée par la douleur & consumée par les larmes, depuis qu'elle sçait la perfidie de son époux, ses regards immobiles ne quittent point la terre. Semblable

Neve inde navis inchoandæ exordium
Cæpisset, quæ nunc nominatur nomine
Argo, qua vecti Argivi delecti viri
Petebant illam pellem inauratam arietis,
Colchis, imperio regis Peliæ per dolum.
Nam nunquam hera errans mea domo efferret pedem
Medea, animo ægra, amore sævo saucia.

1 Elle s'appeloit Glaucé ou Créuse.
2 Sa main droite.

à un rocher, à la vague insensible de l'océan, elle écoute les consolations de ses amis. Quelquefois, détournant sa tête languissante, elle pleure seule avec elle-même son père, son tendre père, sa patrie & sa maison qu'elle a trahis pour l'homme qui la déshonore, apprenant, par une cruelle expérience, ce que c'est que d'abandonner les lieux qui nous ont donné la naissance. Elle hait ses enfans; leur vue ne réjouit point son cœur: je tremble qu'elle ne forme quelque sinistre projet: c'est une ame impétueuse & qui ne peut souffrir l'outrage. Je la connois & je la crains: je crains que, marchant en silence au fond du palais, elle ne se précipite sur la couche nuptiale, & n'enfonce un fer acéré dans son propre sein,[1] ou que, frappant le tyran & le nouvel époux, elle n'attire sur sa tête de plus terribles calamités. Elle est altière & violente; on ne triomphe pas aisément de sa haine. — Mais voilà ses jeunes fils qui ont cessé leurs jeux & qui s'avancent vers le palais, sans songer aux chagrins qui dévorent leur mère; car les cruels soucis n'affligent pas cet âge tendre.

1 M. Brunck efface ce vers, lequel n'est, selon lui, qu'une répétition inutile du vers 382.

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR des enfans de Médée, LES DEUX ENFANS, LA NOURRICE.

LE GOUVERNEUR.

Ancienne & fidelle eſclave de ma maîtreſſe, pourquoi viens-tu dans ces lieux ſolitaires t'entretenir de ſombres penſées? Comment Médée a-t-elle conſenti d'être privée de ta préſence?

LA NOURRICE.

O vieillard, gardien des enfans de Jaſon! les funeſtes cataſtrophes qui font tomber les maîtres, déchirent le cœur des ſerviteurs fidelles. Dans l'excès de la douleur qui m'oppreſſe, j'ai cédé au deſir de venir ici raconter [1] au ciel & à la terre les infortunes de Médée.

LE GOUVERNEUR.

Hélas! elle n'a point encore ſéché ſes larmes.

LA NOURRICE.

O vieillard! j'envie ta ſécurité : la douleur à peine a commencé ſa courſe funeſte; non, croismoi, elle n'eſt pas au milieu de cette carrière de larmes & de gémiſſemens.

1 Coutume antique.

LE GOUVERNEUR.

Pauvre insensée ! s'il est permis de parler ainsi de ses maîtres : hélas ! elle ne voit pas les nouveaux malheurs qu'on lui prépare.

LA NOURRICE.

Quels sont-ils, ô vieillard ? ne refuse pas de me les faire connoître.

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis : j'ai regret aux paroles qui sont sorties de ma bouche.

LA NOURRICE.

Au nom de tes cheveux blancs [1], ne ferme point ton cœur à ta compagne d'esclavage. J'observerai, s'il le faut, un profond silence sur ce mystère.

LE GOUVERNEUR.

Je m'étois approché du lieu où l'on joue aux dés [2] & où les vieillards se rassemblent près de la fontaine sacrée de Pirène. Là, j'ai entendu quelqu'un qui disoit, sans sçavoir que je pouvois l'ouir, que Créon, le roi de cette contrée, alloit chasser de ses états ces deux enfans avec leur

1 Littéralement : PAR TON MENTON, c'est-à-dire, PAR TA BARBE ; formule encore usitée dans l'orient.

2 Les Corinthiens passoient pour aimer le jeu. Chilon le Lacédémonien, ayant été envoyé pour former avec eux une alliance, trouva les principaux de la ville, les négocians & les vieillards, qui jouoient des jeux de hazard. Il s'en alla sans rien conclure, disant qu'il ne vouloit pas que Sparte souillât sa gloire en s'unissant à des joueurs.

mère. J'ignore si ce discours est véritable, & plût à dieu qu'on m'en fît voir la fausseté!

LA NOURRICE.

Eh quoi! Jason souffrira-t-il que l'on traite ses fils de la sorte, quels que soient ses sentimens pour leur mère.

LE GOUVERNEUR.

Une ancienne union cède à de nouvelles amours. Il ne faut plus que cette maison compte sur l'affection d'un père.

LA NOURRICE.

Hélas, nous sommes perdus, si ce nouveau malheur est ajouté à ceux qui nous accablent, avant même que nous ayons épuisé leurs rigueurs.

LE GOUVERNEUR.

Il n'est pas temps d'en instruire notre maîtresse: garde le silence & reste tranquille.

LA NOURRICE.

O mes enfans! vous voyez quelle est à votre égard la conduite de votre père: il est mon maître; je ne dirai pas qu'il périsse, mais il trahit ceux qu'il devroit aimer.

LE GOUVERNEUR.

Et quel est le mortel qui ne porte point un cœur infidelle? Ignorois-tu jusqu'à ce jour que tous s'aiment eux-mêmes avant ceux qui leur sont le plus étroitement unis?.... Quelquefois, il est

vrai, ce ſentiment n'a rien d'injuſte, mais trop ſouvent il eſt dicté par un vil intérêt... Et falloit-il pour t'en convaincre voir un père ceſſer de chérir ſes enfans & paſſer dans les bras d'une nouvelle épouſe [1] ?

LA NOURRICE.

Rentrez, jeunes enfans, ſoyez tranquilles. (*au Gouverneur.*) Toi, aie ſoin qu'ils reſtent ſeuls & qu'ils évitent de s'offrir aux regards d'une mère irritée. J'ai vu ſon œil, tel que celui d'un taureau furieux, ſe fixer ſur eux, comme ſi elle nourriſſoit quelque ſecret deſſein;... ſon courroux, je le ſçais, ne s'appaiſera qu'en frappant de la foudre quelque mortel infortuné [2]. Puiſſent ſes ſeuls ennemis en être les victimes!

1 Il eſt probable que ce paſſage eſt altéré dans l'original : il n'offre point un ſens clair, & les commentateurs varient. M. Brunck cite ici deux vers de l'ANDRIENNE de Térence, qui expriment une penſée analogue à celle du vieillard d'Euripide :

Verum illud verbum eſt vulgo quod dici ſolet,
Omnes ſibi malle melius eſſe quam alteri.

2 Je lancerai la foudre avant que de partir.
Longepierre, MÉDÉE, acte II.

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR & les deux ENFANS, LA NOURRICE, MÉDÉE dans l'intérieur du palais.

MÉDÉE (dans le palais,)

MALHEUREUSE que je ſuis ! ô douleurs ! ô tourmens ! .... où pourrai-je trouver la mort ?

LA NOURRICE.

C'eſt elle-même, ô chers enfans ! c'eſt votre mère : ſon cœur s'émeut, j'entends bouillonner ſa colère. Rentrez, fuyez ſes regards ; redoutez ſes ſauvages tranſports & les affreux accès d'un indomptable caractère. Entrez, hâtez-vous ; ce nuage de pleurs & de gémiſſemens précède les éclats de ſa fureur. A quels excès va ſe porter cette ame paſſionnée & implacable, dévorée par les noirs chagrins !

(Les enfans entrent dans le palais avec leur gouverneur.)

SCÈNE IV.

LA NOURRICE, MÉDÉE dans l'intérieur du palais.

MÉDÉE (dans le palais).

Ah! je souffre des maux auxquels mes larmes ne peuvent suffire. Mourez, enfans maudits d'une mère désespérée! mourez avec votre père; que la maison entière soit anéantie!

LA NOURRICE

Hélas! ah malheureuse! Eh quoi! vos fils partagent-ils le crime de leur père? Ah! pourquoi les haïr? O mes enfans! je tremble pour vous. Les passions des rois sont fougueuses; rarement commandés & toujours obéis, ils appaisent difficilement les transports de leur colère. Il vaut mieux être accoutumé à vivre au sein de l'égalité. Puisse je, loin des grandeurs, passer ma vieillesse dans une douce sécurité! O médiocrité! ton nom seul a des charmes, tu fais le bonheur des mortels! L'excès de la prospérité, loin de leur être utile, ne sert qu'à signaler, par de plus grands revers, les coups de la fortune irritée.

SCÈNE V.

LA NOURRICE, MÉDÉE dans l'intérieur du palais, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

J'ENTENDS la voix, j'entends les cris de l'infortunée reine de Colchos. Elle n'eſt point encore appaiſée. Nourrice, apprenez-moi ce qui ſe paſſe; j'ai entendu des cris ſortir du fond du palais [1]. Mon cœur partage les maux qui affligent cette maiſon; & tout ce que je vois me pénètre de douleur.

LA NOURRICE.

Cette maiſon n'eſt plus, elle eſt anéantie. L'hymen unit Jaſon au ſang des tyrans; & mon infortunée ſouveraine, retirée dans la chambre nuptiale, eſt conſumée par la douleur, ſans que les tendres conſolations de l'amitié puiſſent adoucir ſes ſouffrances.

MÉDÉE (dans le palais).

Ah!.... foudres du ciel, frappez ma tête.

[1] De la porte qui ſépare les deux ailes, de la porte du milieu, du palais.

Quel prix l'exiſtence peut-elle encore avoir pour moi ? Ah ! . . . ô mort ! romps ces liens ; que je quitte une vie odieuſe.

LE CHŒUR.

O Jupiter ! ô terre ! ô lumière ! as-tu entendu ces cris, ces accens lamentables d'une épouſe infortunée ? Ce fol amour, que rien ne peut éteindre, va donc t'entraîner dans la tombe ? Rétracte une prière inſenſée. Si de nouveaux liens enchaînent celui que l'hymen unit à toi, ne t'abandonne pas aux tranſports de ta rage, & laiſſe à Jupiter le ſoin de ta vengeance. Ah ! ceſſe de te conſumer dans les larmes pour un époux infidelle.

MÉDÉE (dans le palais).

O puiſſante Thémis ! ô vénérable Diane ! voyez les maux que me fait ſouffrir celui que j'unis à moi par les plus redoutables ſermens. Époux exécrable ! que ne puis-je dans ce palais te déchirer avec ton amante, & venger cet indigne outrage ! O mon père ! ô ma patrie, que j'ai honteuſement abandonnée après avoir égorgé un frère !

LA NOURRICE.

L'entendez-vous ? elle invoque Thémis qui accomplit les funeſtes imprécations, & Jupiter, dépoſitaire des ſermens ſacrés des mortels. Une

légère vengeance n'appaisera pas la colère de ma maîtresse.

LE CHŒUR.

Ah ! je voudrois la voir, & par des paroles consolantes m'efforcer de calmer cette formidable colère, & d'adoucir la violence de ses transports. Je satisferai du moins mon zèle pour une amie. Va donc, chère nourrice, engage-la à sortir du palais pour venir vers nous, & dis lui ce que tu viens d'entendre. Hâte-toi, avant que quelque coup funeste soit frappé dans le palais ; car chaque instant augmente sa sombre douleur.

LA NOURRICE.

J'y cours, sans me flatter de la persuader ; mais en votre faveur j'y ferai mon possible, quoique ses farouches regards, semblables à ceux d'une lionne à qui l'on veut ravir ses petits, s'irritent contre ses serviteurs, s'ils se hazardent à lui adresser la parole. — Insensés les premiers mortels qui ornèrent les fêtes & les banquets des charmes de la mélodie, & n'inventèrent point l'art de dissiper par le chant & par les doux accords du luth harmonieux, l'infernale & sombre mélancholie, qui produit les meurtres & les calamités, par qui les maisons sont ébranlées ! Voilà les maux que les chants devroient

guérir. Mais, dans d'agréables repas, pourquoi ces vaines clameurs ? Le plaisir de la table n'a pas besoin de ce nouvel attrait [1].

SCÈNE VI.

LE CHŒUR seul.

J'AI entendu ses cris & ses gémissemens. Ses cris perçans & douloureux maudissent un perfide époux. Elle invoque les dieux, Thémis fille de Jupiter, gardienne des sermens, qui l'entraîna jadis dans la Grece, qui lui fit traverser la mer ténébreuse [2], & franchir le détroit dangereux qui est la clef de l'océan, pour venir sur ces bords opposés à ceux qui l'ont vu naître.

1 Elle entre dans le palais pour engager Médée à en sortir. C'est ce qui caractérise la fin de l'acte.

2 Cette épithète, suivant M. Brunck, signifie la mer d'occident. Le détroit dont il est ici question est le Bosphore de Thrace.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

MÉDÉE, LE CHŒUR.

MÉDÉE.

CITOYENNES de Corinthe, je ſors du palais pour prévenir vos reproches. Je n'ignore point qu'entre les mortels pluſieurs ſont devenus reſpectables en ſe cachant aux regards, d'autres en ſe montrant au dehors; mais pluſieurs auſſi, en cherchant à mener une vie tranquille & retirée, n'ont obtenu que le mépris qui ſuit la lâcheté [1]: car la juſtice ne s'offre point aux yeux des humains, lorſqu'abandonnant le ſoin d'étudier le cœur, ils ſe livrent à la haine au premier aſpect & ſans avoir reçu d'injure. Il faut auſſi ſans doute qu'une étrangère ait des égards pour ceux qui l'ont accueillie, & je ſuis même éloignée d'applaudir au citoyen qui, ſe montrant toujours inflexible, ſe rend par ſa faute

1 Nam multi ſuam rem bene geſsêre & populum patria procul: Multi qui domi ætatem agerent, propterea ſunt improbati.
ENNIUS.

odieux

odieux à ſes concitoyens : mais le coup imprévu qui m'accable a briſé mon courage. C'en eſt fait, j'abandonne le ſoin de ma vie, chères amies, je veux mourir. Mon époux de qui j'avois droit d'attendre tous les biens, eſt devenu le plus perfide des hommes. Ah ! de toutes les créatures qui ſentent & qui reſpirent, les femmes ſont les plus malheureuſes ; elles achètent un époux au prix de leurs richeſſes [1] ; elles payent celui qui les réduit en eſclavage, & s'expoſent au riſque affreux de tomber dans les mains d'un tyran : car l'honneur interdit aux femmes le divorce, & le droit de répudier leurs maris leur eſt ôté. Certes, celle qui s'engage dans cette carrière inconnue & qui ſubit ces loix nouvelles, doit poſſéder l'art des devins, pour prévoir ſon ſort dont rien n'apu l'inſtruire encore & pour connoître le cœur de l'homme auquel elle doit unir ſa deſtinée. Si la fortune a ſecondé nos vœux, & qu'un époux fidelle porte le joug ſans impatience, notre bonheur eſt digne d'envie ; ſinon, il faut mourir.

1 Aux temps héroïques, il paroît que les époux faiſoient à leurs épouſes un don nuptial, & que l'uſage de la dot apportée par la femme à ſon mari eſt poſtérieur. Ainſi Euripide fait allusion aux uſages de ſon temps. Il en eſt de même du divorce qui étoit à Athènes au nombre de ces choſes que les loix permettent, & que les bonnes mœurs interdiſent. Les formes établies par le légiſlateur y mettoient des entraves, & le nom même par lequel on le déſignoit imprimoit une ſorte d'ignominie aux femmes qui le ſollicitoient.

Un homme, qui dans ſa famille éprouve des ſujets d'ennui, du moins peut en ſortir; il peut diſſiper le chagrin dont ſon ame eſt dévorée, par le commerce de ſes amis & des perſonnes de ſon âge. Mais nous, nous ne pouvons tourner nos penſées que ſur notre propre cœur. Ils diſent que, retirées au ſein de nos maiſons, nous y menons une vie tranquille & exempte de dangers, tandis que dans les combats ils affrontent le fer & la mort. Frivole erreur! trois fois ſerrant mon bouclier je voudrois braver le trépas, plutôt qu'enfanter une ſeule. — Ce qui convient à mon triſte ſort ne peut convenir au vôtre. Vous avez une patrie, une maiſon paternelle, une vie aſſurée, de chères & tendres amies; & moi, abandonnée, proſcrite, je ſuis outragée par l'homme qui m'a arrachée à une terre étrangère; n'ayant ni mère, ni frère, ni parent qui me ramène au port, battue par la tempête de l'adverſité. Je n'attends de vous qu'une grace: s'il s'offre à mon eſprit quelque moyen, quelqu'artifice pour rendre à mon époux tous les maux qu'il m'a faits, & pour punir à la fois celui qui lui livre ſa fille & ſon odieuſe amante elle-même, gardez le ſilence. En toute autre occaſion, une femme eſt foible & ſans courage, elle redoute les affreux combats, & ne peut ſoutenir la vue du fer; mais, lorſqu'un époux lui

fait outrage, il n'eſt point d'ame plus avide de ſang.

LE CHŒUR.

Médée, je vous promets un fidelle ſilence; car c'eſt avec juſtice que vous tirerez vengeance d'un perfide époux; & je ne m'étonne point des tranſports de votre douleur. — Mais je vois Créon, le roi de Corinthe, qui s'avance, & nous apporte ſans doute quelques ordres nouveaux.

SCÈNE II.

CRÉON, MÉDÉE, LE CHŒUR.

CRÉON.

O toi! dont le farouche regard atteſte la fureur, Médée, je te proſcris de cette terre, & t'ordonne d'en ſortir ſans délai, avec tes deux fils: c'eſt moi qui t'en fais la loi, & je ne reporterai point mes pas vers le palais que je ne l'aie fait moi-même exécuter.

MÉDÉE.

Hélas! ma ruine eſt entière & inévitable; mes ennemis ont déployé toutes les voiles, & il ne me reſte aucun aſyle pour me dérober à leur pourſuite. Créon, malgré la dureté avec

laquelle tu me traites, j'oſe encore t'interroger: pourquoi veux-tu me bannir?

CRÉON.

Je te crains; que ſervent de vains détours! je tremble que tu ne portes à ma fille un coup funeſte. Pluſieurs circonſtances concourent à nourrir ma frayeur. Tu es [1] artificieuſe, tu possèdes de dangereuſes connoiſſances, & tu es irritée par la perte d'un époux. Je ſçais que dans ta colère tu menaces de punir cet époux, & celle à qui il va s'unir, & celui qui la livre entre ſes bras. Je ſçaurai te prévenir: j'aime mieux encourir ta haine, que de périr victime de ma molle douceur.

MÉDÉE.

Hélas! ce n'eſt pas la première fois que me nuit ma célébrité; trop ſouvent, Créon, elle fit mon malheur. Que tout homme ſenſé craigne déſormais de donner à ſes enfans une inſtruction propre à les élever au deſſus du vulgaire; ou, bien-tôt vivant au ſein du repos, ils ſeront livrés ſans défenſe à l'envie haineuſe de leurs concitoyens [2]. Car offrez aux eſprits bornés de nouvelles vérités, ils vous jugeront oiſif plutôt que ſage, tandis qu'en paroiſſant vous élever au deſſus de ceux qui jouiſſent de la réputation

1 SOPHÉ, ſage, ſçavante, ruſée.

2 J'ai ſuivi les manuſcrits cités par M. Brunck.

du ſçavoir, vous affligerez leur orgueil. Moi-même j'éprouve un pareil ſort: odieuſe aux uns par mes lumières, je ſuis ſombre & fâcheuſe aux yeux des autres ſans leur paroître plus éclairée. Tu crains les effets de ma fureur: quitte une vaine frayeur, Créon; je ne m'emporte pas à cet excès d'audace de violer la majeſté des rois. Et quelle injure ai-je reçue de toi? Tu as pu donner ta fille à celui dont ton cœur a fait choix; c'eſt mon époux ſeul que je hais: tout ce que tu as fait eſt approuvé par la ſageſſe. Votre bonheur n'enflamme point mon courroux. accompliſſez cet hyménée, ſoyez heureux; mais ſouffrez que j'habite ces lieux. Outragée, je ſçaurai me taire, & me ſoumettre au ſuprême pouvoir.

CRÉON.

Tes paroles ſont douces & inſinuantes; mais je tremble qu'au fond du cœur tu ne médites quelque ſecret deſſein. Je me fie à toi d'autant moins que tu me parois plus tranquille. Une femme[1] dont la colère éclate eſt moins dangereuſe que celle qui la cache ſous un air ſi modéré. Sors promptement, & ceſſe de vains diſcours: c'eſt une choſe réſolue; n'eſpère rien de tes artifices; tu es mon ennemie, tu ne vivras point parmi nous.

1 Le grec ajoute: Et il en eſt de même d'un homme.

MÉDÉE.

Au nom de tes genoux que j'embraſſe, au nom de l'hymen de ta fille.

CRÉON.

Inutiles efforts! Ne crois pas me fléchir.

MÉDÉE.

Tu me proſcris & n'as point d'égard à ma prière!

CRÉON.

Ma famille m'eſt chère; n'attends pas que je te la ſacrifie.

MÉDÉE.

O ma patrie! ô comme en cet inſtant mon cœur eſt plein de ton ſouvenir!

CRÉON.

J'aime auſſi ma patrie, & de plus je ſuis père.

MÉDÉE.

Hélas! que de maux l'amour cauſe aux mortels!

CRÉON.

Les ſuites qu'entraine l'amour varient au gré de la fortune [1].

1 Créon qui a dans leſprit l'amour de ſa fille pour Jaſon, corrige l'expreſſion de mauvais augure que Médée vient d'employer, & fait voir qu'il eſt plein d'eſpérance.

MÉDÉE.

[1] O Jupiter! que l'auteur de mes infortunes ne ſe dérobe pas à tes regards.

CRÉON.

Porte loin d'ici tes imprécations inſenſées; délivre moi de la douleur que me cauſe ta préſence.

MÉDÉE.

C'eſt moi qui ſuis dans la douleur. Eh, ne ſuis-je pas la proie de la douleur?

CRÉON.

Bien-tôt la main des gardes qui m'environnent va te contraindre à m'obéir.

MÉDÉE.

Écarte cette penſée, Créon, mais je te conjure ici....

CRÉON.

Médée, je le vois, il faut m'attendre à des violences.

MÉDÉE.

Je fuis: l'objet de ma prière n'eſt pas d'obtenir l'aſyle que tu me refuſes.

CRÉON.

Pourquoi donc réſiſter à mes ordres & ne pas quitter cette terre?

1 Plutarque rapporte que M. Brutus, voyant les affaires de la république déſeſpérées, prononça ce vers.

MÉDÉE.

Accorde du moins un jour à une infortunée pour choisir le lieu de son exil, & pourvoir au sort de ses enfans abandonnés de leur père. Vois-les d'un œil de pitié; qu'ils émeuvent tes entrailles paternelles: c'est pour eux que je sollicite un mouvement de ta bienveillance. Ce n'est pas mon exil qui est la cause de mon chagrin; ce sont les maux de mes enfans qui font couler mes larmes.

CRÉON.

Mon cœur, je le sens, n'est pas né pour la tyrannie. Retenu par de vains égards, plus d'une fois je me suis nui à moi-même; & maintenant encore, Médée, je sens que je manque à ce que je me dois; toutefois vous triomphez, je cède à votre prière: mais je vous déclare ici, que si demain l'astre du jour, en éclairant cette terre de ses rayons, vous retrouve vous ou vos fils dans les limites de mes états, votre mort est inévitable. Puisqu'il faut enfin que je me rende à vos desirs, demeurez un seul jour: car vous n'exécuterez point en si peu de temps [1] les funestes projets qui me rempliſſent d'effroi.

[1] En si peu de temps: j'ai ajouté ces mots.

SCÈNE III.

MÉDÉE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

O FEMME infortunée ! hélas ! à quelles douleurs votre cœur doit-il être en proie ! Où adresserez-vous vos pas ? Quelle maison, quel ami, quelle terre hospitalière vous recevra dans votre exil ? Malheureuse Médée, abandonnée par les dieux à la fureur des flots au milieu d'un océan sans rivage !

MÉDÉE.

De tous côtés le sort me persécute, il est vrai ; mais ne croyez pas que je supporte en lâche ses coups. Il est encore des combats réservés aux nouveaux époux, des travaux à ceux qui les ont unis. Si Médée ne nourrissoit en son cœur l'espoir de la vengeance, pensez-vous qu'elle se fût abaissée jusqu'à flatter son ennemi ? pensez-vous qu'elle lui eût adressé la parole, qu'elle l'eût touché d'une main suppliante ? Monarque insensé ! il pouvoit prévenir mes desseins par l'exil, & il m'accorde un jour ! Dans ce jour j'abattrai mes trois ennemis, le père, la fille & l'époux.

Parmi les différens moyens qui s'offrent à ma vengeance, chères amies, lequel dois-je préférer? embrâſerai-je le palais nuptial? me gliſſerai-je auprès du lit des deux époux? enfoncerai-je dans leur cœur un fer acéré?.... Mais ſi j'étois ſurpriſe avant d'avoir exécuté, mes ennemis jouiroient de mon ſupplice..... le plus ſûr eſt d'avoir recours aux arts dans leſquels je fus nourrie: le poiſon ſervira mieux ma fureur. — C'en eſt fait; ils périſſent. Je ſuis vengée.... Mais quelle ville voudra me recevoir? dans quelle terre, auprès de quel ami, de quel hôte trouverai-je un aſyle ſûr & inviolable? Il n'en eſt point pour moi. Cherchons encore quelques inſtans,.... s'il s'offre à moi quelque forteresſe aſſurée, j'uſerai d'artifice & je frapperai le coup mortel en ſilence. Mais ſi l'inévitable deſtinée me pourſuit, j'arme ma main du fer, j'arrache la vie à mes ennemis, & je ne conſulte plus que mon audace & ma fureur: oui, j'en jure par Hécate, ma ſouveraine & ma compagne, qui préſide à tous mes travaux, que je révère entre les immortelles, & qui habite l'intérieur de mes foyers; aucun de mes ennemis ne pourra ſe vanter d'avoir impunément déchiré ce triſte cœur. J'enſanglanterai la couche nuptiale, & je leur ferai goûter l'amertume de mon exil. — Courage, Médée, raſſemble toutes les forces de ton art, invente de nou-

veaux artifices, fais éclater de nouvelles horreurs, ce jour eſt l'épreuve de ton courage. Supporteras-tu tant d'outrages? Fille du ſoleil! ſeras-tu le jouet de la race[1] de Siſyphe & de l'épouſe de Jaſon? Ta ſcience te trahiroit-elle? ton ſexe foible & impuiſſant pour le bien, manqua-t-il jamais de pernicieux artifices?

SCÈNE IV.

LE CHŒUR ſeul[2].

Les fleuves remontent vers leur ſource, la juſtice eſt anéantie, l'ordre établi par les dieux eſt troublé, la nature eſt bouleverſée: la perfidie eſt l'apanage des hommes, la foi des dieux n'eſt plus reſpectée; & la renommée s'empreſſe de rendre hommage à notre ſexe: les femmes vont être couvertes de gloire; leur honneur ne ſera plus flétri par des propos injurieux.

Les muſes ne chanteront plus nos infidélités. Ah! ſi Phébus nous eût enſeigné les ſçavans

1 Créon, roi de Corinthe, étoit fils du brigand Siſyphe.

2 Médée reſte peut-être ſur la ſcène, mais dans un état de profonde rêverie. Pendant l'intervalle de ce chant & de la ſcène qui le précéde, il paroit que Créon informe Jaſon de l'entretien qu'il a eu avec Médée.

accords de la lyre, les hommes n'auroient pas été épargnés dans nos chants : nous n'eussions pas plus qu'eux manqué de sujets de reproches.

Dans quel transport de délire as-tu quitté la maison paternelle, & franchi les rochers qui ferment l'entrée des mers, pour habiter une terre étrangère, où tu te vois abandonnée par un perfide époux, bannie & déshonorée ?

La foi sacrée des sermens n'est plus respectée ; la pudeur outragée abandonne à jamais les illustres régions de la Grèce, elle a pris son vol vers les cieux. Et toi, infortunée ! tu n'as plus de père pour te tendre les bras, pour t'accueillir dans la tempête, lorsqu'il faut céder ton lit à une orgueilleuse rivale !

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

JASON, MÉDÉE, LE CHŒUR,

JASON.

PLUS d'une fois j'ai été témoin des funeſtes effets de l'aveugle colère. J'en vois en vous un triſte & nouvel exemple. Vous pouviez habiter ce palais; il ſuffiſoit de ſupporter avec douceur les ordres de vos maîtres: des propos inſenſés vous font bannir. Je ne vous fais point un reproche de répéter ſans ceſſe que Jaſon eſt un perfide; mais vous avez prononcé contre le trône des paroles téméraires, & vous devez vous eſtimer heureuſe que l'exil en ſoit la ſeule punition. J'ai fait mon poſſible pour le prévenir & pour adoucir l'eſprit d'un monarque irrité; mais vous n'avez point ceſſé vos injures & vos imprudentes menaces: vous en voyez enfin l'effet. Ne croyez pas cependant que je ſois las de vous ſervir: je viens au contraire vers vous pour m'occuper de vos intérêts, & pour

que vous ne sortiez point, privée ainsi que nos enfans des secours que la fortune peut vous offrir : car l'exil entraine bien des maux à sa suite. Et quoique je n'ignore pas que vous me haïssez, je ne pourrai jamais me réjouir de ce qui vous afflige.

MÉDÉE.

O le plus méchant des hommes ! oui, ta lâcheté autorise tous mes outrages. Tu viens encore à moi, toi qui es un objet d'horreur à mes yeux, toi que les dieux & les hommes détestent ainsi que moi. Ce n'est pas audace & courage d'oser envisager en face une épouse qu'on a trahie ; c'est le comble de l'impudence, & le dernier trait d'un lâche caractère. Mais je rends grace aux dieux qui t'amènent en ma présence pour [1] soulager mon cœur en t'accablant de reproches. Ingrat, que j'ai sauvé de la mort [2],

1 Atque aliquis dicat ; nihil promoveris. Multum.
Molestus certe ei fuero, atque animo morem
Gessero. Terent. ANDR.

2 Ἐσωσάμ' ὡς ἴσασιν Ἕλλήνων ὅσοι
Ταυτὸν κ. τ. λ.

Ce vers fut tourné en ridicule à cause du grand nombre de SIGMA ou s qui s'y trouvent. Il paroît que c'est une affectation de mollesse & de douceur analogue au défaut qu'Aristophane relève dans l'harmonie des prologues d'Euripide, & dont j'ai parlé dans l'ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'EURIPIDE. « Nec illas quidem circa s literam » delicias hic magister feret », dit Quintilien, en indiquant les vices de prononciation que le rhéteur ne doit pas souffrir. Le sifflement adouci de cette consonne à en effet de la grace, mais ne doit pas être prodigué.

j'en atteſte ici tous les Grecs qui montèrent l'Argo avec toi, lorſque tu fus envoyé pour ſoumettre au joug les taureaux indomptés, ſoufflant la flamme par les narines; & pour ſemer la fatale moiſſon : un dragon veilloit auprès de la toiſon d'or, qu'il entouroit de mille replis tortueux, & t'en défendoit l'approche : je le tuai, & tu dus à ma tendreſſe la lumière dont tu jouis. Enſuite j'abandonnai mon père & la maiſon qui m'a vu naître; trop imprudente & trop crédule, je te ſuivis dans Iolcos; je fis périr Pélias de la mort la plus cruelle, par la main de ſes propres filles, pour te délivrer de tes craintes. Voilà, perfide, voilà ce que j'ai fait pour toi, pour toi qui me trahis, qui préfères une indigne rivale à la mère de tes enfans! Ah! ſi notre hymen eût été ſtérile, j'aurois pu pardonner de nouvelles amours.... Quand tu foules aux pieds les ſermens, parjure, penſes-tu que les dieux n'ont plus l'empire de l'univers, ou que les antiques lois émanées de leur ſageſſe, ne ſubſiſtent plus parmi les mortels? J'atteſte ici ces dieux que tu prenois à témoin en embraſſant mes genoux, en ſerrant ma main dans la tienne; ils voient le traitement que j'éprouve de ta perfidie, ils ſçavent ſi j'ai dû m'y attendre.

Mais je veux pour un moment ſuſpendre un juſte courroux, & te parler comme ſi je t'étois

encore chère. Je veux, pour te confondre, interroger ici ta conscience, & dévoiler toute la bassesse de tes pensées : de quel côté faut-il tourner mes pas ? Irai-je dans ma patrie auprès d'un père que j'ai trahi pour toi ? demanderai-je un asyle aux filles de Pélias ? Sans doute elles s'empresseront d'accueillir celle qui fit mourir leur père. . . . Affreuse situation ! je me vois accablée de la haine de mes proches ; j'ai changé, pour te plaire, en implacables ennemis ceux à qui je n'aurois jamais dû nuire. Quelle est donc ma récompense ? sans doute dans la Grèce il n'est point d'épouse plus fortunée, il n'est point d'époux plus tendre & plus fidelle. Ah ! malheureuse !

Eh quoi ! lorsque proscrite & abandonnée, je fuirai loin de cette terre, sans amis, seule avec mes enfans, dans l'opprobre & dans l'indigence, offrirai-je un spectacle honorable à leur père, qu'on verra dans les bras d'une autre passer au sein des fêtes & des plaisirs une vie qu'il doit à ma tendresse ? O dieux ! pourquoi n'avez-vous pas permis que la sincérité du cœur se reconnût à des signes certains & visibles, comme on distingue l'or pur du faux métal qui lui ressemble [1] ?

1 Ce mouvement a du rapport avec celui de Thésée dans l'HIPPOLYTE, acte IV. scène V. que Racine a imité.

LE CHŒUR.

La colère n'eſt jamais plus violente ni plus difficile à appaiſer que dans les querelles qui s'élevent entre ceux qui devroient s'aimer tendrement.

JASON.

Certes, j'ai beſoin de recueillir toutes mes forces : comme un pilote prudent qui ſerre ſes voiles à l'approche de l'orage, c'eſt par ma ſageſſe que je dois réſiſter à cet impétueux débordement d'éloquence. Ces bienfaits, dont vous êtes ſi vaine, c'eſt à Vénus que j'en fais hommage ; c'eſt elle qui préſida à ma navigation, c'eſt elle qui fait le bonheur des hommes & des dieux. Vous ſçavez ſans doute démêler vos propres ſentimens ; mais il eſt pénible de convenir que c'eſt l'amour dont les traits irréſiſtibles vous forcerent de ſauver mes jours : moi-même je ne veux point jeter ſur ce myſtere plus de clarté que vous. Mais, pour les ſervices que vous m'avez rendus, vous n'êtes point ſans récompenſe ; en me ſauvant vous avez obtenu des avantages qui ſurpaſſent tous vos bienfaits : née dans une terre barbare, vous habitez les régions fortunées de la Grece ; vous avez appris à ſubſtituer l'empire des lois & de la juſtice à celui de la force. Tous les Grecs connoiſſent votre ſageſſe. Vous avez acquis de la gloire :

reléguée aux extrémités de la terre, eût-on jamais parlé de vous? Tous les trésors de la fortune, tous les dons de la lyre d'Orphée me touchent peu si je n'en jouis avec éclat. Voilà, puisqu'enfin vous me forcez à vous le rappeler, voilà ce que j'ai fait pour vous. Et, quant à l'alliance royale qui fait l'objet de vos reproches, je m'engage à vous faire voir qu'en la contractant j'ai agi en homme sage, honnête, enfin, comme votre ami & celui de vos enfans. — Calmez vos transports. — Après avoir quitté Iolcos, après tant d'aventures malheureuses, errant & fugitif en ces lieux, quel moyen plus heureux pouvois-je imaginer pour réparer nos communs malheurs que d'épouser la fille d'un roi? non, comme vous me le reprochez, par un sentiment de haine contre vous, ou pressé du desir de posséder une nouvelle épouse, ou de l'ambition d'accroître ma prospérité; non, les fils que j'ai de vous suffisent à ma tendresse, & je n'accuse point l'hymen d'avoir trahi mes espérances. J'ai en vue un objet plus important sans doute: j'ai voulu fonder pour nous une maison opulente où nous fussions pour jamais à l'abri de la triste indigence. Car je sçais assez que les amis fuyent loin du pauvre. J'ai voulu enfin que nos enfans fussent élevés d'une manière conforme à leur naissance; je veux, si je leur donne des

frères, les confondre avec eux, & mettre tout mon bonheur dans cette douce union [1]. Pourquoi desireriez-vous de nouveaux fruits de notre hymen? C'est pour soutenir les enfans que j'ai, que je souhaite d'en avoir d'autres. Est-ce donc là vous trahir? Vous-même n'oseriez le dire, si la privation d'un époux n'avoit ulcéré votre cœur. Tel est le caractère des femmes: tant qu'un époux est fidelle, il a toutes les vertus; mais abandonne-t-il la couche nuptiale, ses actions les plus vertueuses leur semblent des crimes odieux. Pourquoi faut-il que les hommes ne puissent se passer d'elles pour jouir des douceurs de la paternité? combien de maux le ciel eût épargnés à notre espéce!

LE CHŒUR.

O Jason, tes paroles sont douces & séduisantes; mais je te dirai librement, dussé-je passer pour imprudente, que rien ne peut excuser l'injustice de ta conduite envers une chaste épouse.

1 Je veux leur faire un sort, leur assurer un rang,
Qui les comble de gloire, & réponde à leur sang.
Près du trône élevés à l'ombre de leur père,
Ils trouveront ici plus d'un dieu tutélaire.
Créon fera pour eux plus qu'il ne m'a promis,
Et les confondra même avec ses petits-fils.
Mahis de Longepierre, acte II. scène V.

MÉDÉE.

Je ſuis, je l'avoue, différente à bien des égards du reſte des mortels; car l'homme injuſte qui poſſéde l'art de colorer ſon crime, mérite à mes yeux un double châtiment. Glorieux d'embellir l'injuſtice, il eſt méchant avec audace; la ſageſſe n'avoue point un tel art. Ceſſe donc de te juſtifier par d'éloquens diſcours; un mot ſuffit pour te terraſſer. Si tu n'étois pas un perfide, m'aurois-tu fait un ſecret de cette alliance? n'aurois-tu pas employé la voie de la perſuaſion pour m'y réſoudre?

JASON.

N'eſt-il pas vraiſemblable que vous auriez ſervi mes deſſeins, vous qui dans cet inſtant ne pouvez commander à vos tranſports [1]?

MÉDÉE.

Dis plutôt que tu as dédaigné l'alliance d'une femme étrangère; dis que tu as craint qu'elle ne deshonorât ta vieilleſſe.

JASON.

Sçachez, je vous le répète, qu'une nouvelle épouſe n'étoit point l'objet de mes vœux, & qu'en formant ces liens je ne cherche qu'à faire votre bonheur & celui de vos enfans, à qui

1 Cette ironie eſt l'arme la plus sûre que pût employer Jaſon pour repouſſer la vive attaque qu'on vient de lui faire. J'ai donc cru devoir la conſerver quoiqu'elle perde ſa grace dans la traduction.

je veux donner des rois pour frères & pour protecteurs.

MÉDÉE.

Ah ! que jamais les dieux ne m'accordent une vie malheureuſe au ſein des proſpérités, des richeſſes qui ſoient le tourment de mon cœur !

JASON.

Voulez-vous ſçavoir quels vœux vous devriez faire afin de paroître plus ſage ? Souhaitez que les biens ne vous paroiſſent point des maux, qu'au ſein du bonheur vous ne vous eſtimiez pas malheureuſe.

MÉDÉE.

Inſulte moi : car tu as un aſyle & je ne ſuis qu'une infortunée fugitive.

JASON.

C'eſt vous-même qui êtes l'auteur des maux dont vous-vous plaignez.

MÉDÉE.

Qu'ai-je fait ? me ſuis-je livrée à un autre ? ai-je trahi la foi que je t'ai jurée ?

JASON.

Vous avez prononcé des imprécations contre le Roi.

MÉDÉE.

Hélas ! je ſuis moi-même dans ce palais l'objet de votre exécration.

JASON.

Ceſſons ces débats inutiles. Si mes richeſſes peuvent dans votre exil être de quelque ſecours à nos enfans ou à vous-même, parlez, je ſuis prêt à les répandre; j'enverrai des ſymboles aux hôtes de ma famille, afin que chacun d'eux s'empreſſe de vous accueillir; ſi vous écoutez la raiſon, vous ne refuſerez pas mes offres, & vous éprouverez, en domptant votre colère, que c'eſt elle qui vous rend malheureuſe.

MÉDÉE.

Je n'uſerai point de l'hoſpitalité de tes amis, & je ne recevrai rien de toi. Les dons d'un homme perfide peuvent-ils avoir quelque prix?

JASON.

Que les dieux me ſoient témoins que je veux être utile à vous & à vos enfans: mais que c'eſt vous qui rejettez mes offres, & qui par votre obſtination écartez vos amis & vous attirez de nouveaux chagrins.

MÉDÉE.

Vole où tes deſirs t'appellent; déjà tu te reproches une ſi longue abſence. Va, deviens l'époux de ton odieuſe amante..... Peut-être, s'il plaît aux juſtes dieux, tu voudras ne l'avoir pas épouſée.

SCÈNE II.

MÉDÉE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

LORSQUE l'amour ne connoît point de frein, l'honneur & la vertu disparoissent en sa présence; mais, quand Cypris exerce avec douceur son empire, c'est la plus belle, la plus aimable des immortelles. O ma puissante maîtresse! que jamais ton arc doré ne lance contre moi ces traits inévitables, plongés dans le poison du desir.

Puissé-je chérir toujours la sagesse & la modestie, les plus beaux dons de la divinité! Que jamais mon cœur ne se livre aux querelles envenimées, & à l'implacable colère qu'excite la douleur de voir un époux chéri passer dans les bras d'une rivale! O Vénus! qui honores la couche des époux unis & paisibles, abaisse tes regards propices sur les tendres épouses.

O ma patrie! ô ma maison! que jamais je ne sois forcée de vous quitter pour vivre dans l'exil, pour mener une vie difficile dans les liens de la pauvreté, le plus redoutable des

fléaux ! Que la vie me ſoit plutôt arrachée en ce jour ! Non, il n'eſt point de malheur pareil à celui de ſe voir proſcrite du lieu de ſa naiſſance.

Nous l'avons vû ; ce ne ſont point les récits d'autrui qui nous l'ont appris. Aucun des citoyens, aucun de vos amis n'a pris pitié de vous en vous voyant en proie aux plus cruelles ſouffrances. Périſſe l'ingrat qui n'honore pas un ami malheureux, & qui ne lui ouvre pas l'aſyle ſacré d'un cœur pur & fidelle ! que jamais l'amitié ne m'uniſſe à ſa deſtinée [1] !

SCÈNE III.

ÉGÉE, MÉDÉE, LE CHŒUR.

ÉGÉE.

MÉDÉE, ſoyez heureuſe, c'eſt le vœu le plus doux que nous puiſſions former pour ceux qui nous ſont chers.

MÉDÉE.

Égée, fils du ſage Pandion, recevez à votre

1 Ce chant eſt tout-à-fait ſemblable à ceux qui ſéparent deux actes. Mais il paroit que Médée reſte ſur la ſcène, puiſque le chœur lui adreſſe la parole. L'action cachée n'avance pas, c'eſt plutôt l'action viſible qui a quelque mouvement.

tour mes tendres salutations. Quel heureux évènement vous amène en ces lieux?

ÉGÉE.

Je viens de consulter l'oracle sacré d'Apollon.

MÉDÉE.

Dans quel dessein avez-vous visité ce temple fameux, placé au centre de la terre?

ÉGÉE.

J'allois demander aux dieux de permettre que je devinsse père.

MÉDÉE.

Se peut-il que dans un âge si avancé vous soyez sans postérité?

ÉGÉE.

Ainsi le veut ma destinée.

MÉDÉE.

Avez-vous passé vos jours dans le célibat ou dans un mariage stérile?

ÉGÉE.

L'hymen m'a soumis à ses lois.

MÉDÉE.

Quelle réponse Phébus vous a-t-il accordée?

ÉGÉE.

Sa réponse obscure & difficile à pénétrer.

MEDÉE.

M'est-il permis de l'entendre?

ÉGÉE.

Peut-être pourrez-vous l'éclaircir.

MÉDÉE.

Quelle eſt-elle ?

ÉGÉE.

Crains de devenir père avant de revoir tes foyers [1].

MÉDÉE.

Et dans quel but avez-vous dirigé votre navigation vers cette contrée ?

ÉGÉE.

Je vais vers Pitthée, roi de Trézène.

MÉDÉE.

Ce fils de Pélops, illuſtre par ſa piété ?

ÉGÉE.

Je veux lui faire part de cet oracle.

MÉDÉE.

Il eſt expert dans l'art d'en développer le ſens.

ÉGÉE.

C'eſt le plus cher de mes amis & de mes hôtes.

1 ÆG. Ne ego prominentem utris ſolverem pedem....
MED. Priuſquam quid facias, aut ad quam terram venias?
ÆG. Priuſquam patrios rurſus ad lares venero.

MÉDÉE.

Puiſſent vos vœux être enfin couronnés !

ÉGÉE.

Mais pourquoi vos yeux ſont-ils abattus ? pourquoi la pâleur & la triſteſſe règnent-elles ſur votre viſage ?

MÉDÉE.

Égée, mon époux eſt le plus perfide des hommes.

ÉGÉE.

Que dites-vous ? ouvrez-moi votre cœur ſans réſerve.

MÉDÉE.

Jaſon m'outrage ſans que je lui aie donné aucun ſujet de plainte.

ÉGÉE.

Qu'a-t-il fait ? achevez de vous expliquer.

MÉDÉE.

Une autre que moi possède ſon cœur & ſa main.

ÉGÉE.

A-t-il pu juſques-là pouſſer la perfidie ?

MÉDÉE.

Hélas ! il n'eſt que trop vrai. Il foule aux pieds les nœuds les plus chers.

ÉGÉE.

Eſt-ce l'amour ? eſt-ce le dégoût ou la haine qui ont pu l'y déterminer ?

MÉDÉE.

Il aime ; ſon cœur eſt infidelle.

ÉGÉE.

Périſſe un époux parjure !

MÉDÉE.

Il a recherché l'alliance des rois.

ÉGÉE.

Quel père lui a donc accordé ſa fille ?

MÉDÉE.

Créon, le roi de Corinthe.

ÉGÉE.

Votre douleur eſt trop légitime.

MÉDÉE.

Hélas ! & pour ſurcroît, on me chaſſe, on me proſcrit.

ÉGÉE.

Quel eſt celui dont l'injuſte rigueur met ainſi le comble à vos peines ?

MÉDÉE.

C'eſt Créon lui-même qui me bannit de ſes états.

ÉGÉE.

Et Jaſon peut y conſentir ? A cet égard encore je ne puis le juſtifier.

MÉDÉE.

Il le déſapprouve en paroles, il n'y conſent

que trop en effet. Mais vous, je vous en conjure par votre visage que je touche, par vos genoux que j'embrasse, recevez mes supplications, prenez pitié d'une infortunée; ne permettez pas que je reste seule & abandonnée; accordez moi dans votre maison les droits sacrés de l'hospitalité. Puissiez-vous voir en récompense vos vœux couronnés par l'amour, & mourir l'heureux père d'une postérité florissante! Vous ignorez jusqu'où va ma puissance; je connois des secrets qui pourront vous être utiles, & rendre à votre mariage la fécondité qui est l'objet de vos desirs.

ÉGÉE.

Madame, je désirerois ardemment de céder à votre priere, d'abord pour venger les dieux outragés, ensuite par l'espérance de voir l'effet de vos promesses, & d'obtenir des enfans que me refuse la nature; mais voici tout ce que je puis faire: si vous-vous réfugiez dans mes états, je vous y recevrai comme l'honneur & l'honnêteté l'exigent: vous déclarant en même temps que je ne vous emmènerai point hors de cet état. Si vous pouvez vous-même vous rendre dans mon palais, comptez que vous y trouverez un asyle inviolable & que je ne vous livrerai point à vos ennemis. C'est à vous de sortir seule de cette terre; je ne veux point me rendre coupable envers ses ci-

toyens, & violer à leur égard les loix de l'hoſpitalité.

MÉDÉE.

C'en eſt aſſez pour moi, ſi vous m'engagez votre foi aux termes que vous venez de dire. C'eſt tout ce que je déſire d'obtenir de vous.

ÉGÉE.

Ne vous fiez-vous point à moi? d'où peut venir votre inquiétude?

MÉDÉE.

Je me fie à vous, il eſt vrai : mais j'ai pour ennemis la maiſon de Pélias & Créon. Lié par le nœud du ſerment, vous ne m'abandonnerez point à ceux qui voudront m'enlever de vos états: mais ſi vous ne m'accordez que de ſimples paroles ſans atteſter la majeſté des dieux, ſerez-vous toujours animé du même zèle, & ne céderez-vous point aux inſtances qu'on ne manquera point de vous faire? Je ſuis foible; mes ennemis ſont puiſſans, ils ſont aſſis ſur le trône.

ÉGÉE.

Votre prévoyance eſt extrême; mais, ſi mes ſermens peuvent vous raſſurer, je n'héſite point à les faire; ils me fourniront à moi-même une raiſon plus forte à offrir à vos ennemis pour ne pas me rendre à leurs réclamations, & vos inquiétudes ſeront diſſipées. Nommez donc avant moi les dieux que vous voulez que j'atteſte.

MÉDÉE.

Jurez par cette terre, par le ſoleil mon aïeul, par tous les dieux.

ÉGÉE.

A quoi faut-il que je m'engage par ce redoutable ſerment?

MÉDÉE.

Jurez de ne point me chaſſer de vos états; jurez que, tant que vous aurez un ſouffle de vie, vous ne ſouffrirez point que mes ennemis viennent m'en arracher.

ÉGÉE.

Je jure par la terre, par le diſque brillant du ſoleil, par tous les dieux, d'obſerver religieuſement ce que vous venez de me preſcrire.

MÉDÉE.

Il ſuffit. Si vous violez ce ſerment, quelle peine conſentez vous à ſouffrir?

ÉGÉE.

Celles que les dieux réſervent aux impies.

MÉDÉE.

Adieu: continuez heureuſement le voyage que vous avez entrepris: de mon côté, je ſuis ſatisfaite. Je ne tarderai pas à vous demander un aſyle, dès que j'aurai terminé ce qui me reſte encore à faire, & que mes vœux ſeront accomplis.

LE CHŒUR.

O roi! que le fils de Maia, que le conduc-

teur céleſte vous ramène dans votre palais! Puiſſent tous vos projets réuſſir au gré de vos deſirs! car je vois en vous, illuſtre Égée, un mortel vraiment généreux.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, LE CHŒUR.

MÉDÉE.

O Jupiter! ô Juſtice! ô clarté du ſoleil! voici le moment du triomphe. O mes amies! c'eſt à préſent que je vais goûter la vengeance. Égée m'offre un port dans la tempête, où je dirigerai mes penſées; c'eſt dans la citadelle de Pallas que je jetterai l'ancre de ma pouppe victorieuſe. Il faut enfin vous expliquer tous mes projets. Écoutez mes affreux ſecrets. J'enverrai une de mes femmes à Jaſon pour le prier de ſe rendre auprès de moi: je l'accueillerai avec de douces paroles; je lui dirai que ſa conduite n'a plus rien que je blâme, que j'approuve ſon mariage avec la jeune princeſſe (pour qui le traître m'abandonne), que cette alliance eſt convenable, que ſes projets ſont ſages & excellens: je lui demanderai de permettre que mes fils demeurent auprès de lui;

non

non que je veuille laisser mes enfans en butte aux outrages d'une rivale, mais afin d'attirer cette princesse dans un piege où elle doit périr; car je les enverrai chargés de présens pour la nouvelle épouse, sous prétexte d'obtenir sa bienveillance, afin de n'être pas compris dans ma proscription; ils lui porteront une robe fine & légère, & une couronne enrichie d'or; mais telle est la vertu des poisons dont ces présens seront imbus, que si elle en veut parer sa personne, elle expirera dans les tourmens, & tout ce qui la touchera éprouvera le même sort. C'en est fait, je ne m'occupe plus de ma rivale. Mais je frémis des attentats qui vont terminer mes vengeances. Je massacrerai mes enfans: nul mortel ne peut les dérober à ma fureur. Après avoir rempli Jason d'horreur & d'effroi, après avoir détruit sa famille, je m'enfuis de cette terre souillée du sang de mes enfans, étonnée moi-même de mes forfaits. Non, je ne serai pas la risée de mes ennemis. Hélas! que me sert une triste existence? sans patrie, sans famille, sans espérance! O quelle fut mon erreur de quitter la maison de mes pères, d'écouter les paroles séduisantes d'un Grec plein d'artifice! Ah! si la fortune me seconde il expiera sa perfidie, il ne reverra point vivans les fils qu'il eut de moi, jamais sa jeune épouse ne le rendra père; car elle ne peut éviter la mort cruelle que mes

poiſons lui préparent. Loin de moi tout ſentiment de foibleſſe ou de lâcheté; qu'on ſçache que ce cœur n'eſt pas inſenſible à l'outrage; qu'autant pour ſes amis il eſt ardent & fidelle, autant il eſt terrible & implacable dans ſa haine. Telles ſont les vertus où je place ma gloire.

LE CHŒUR.

Puiſque vous avez daigné nous faire part de vos deſſeins, ſouffrez que, par amour pour vous, autant que par reſpect pour les lois ſacrées des mortels, nous faſſions nos efforts pour vous en détourner.

MÉDÉE.

En vain vous le tenteriez. Hélas! je vous pardonne de penſer autrement que moi : vous ne ſentez pas mes douleurs.

LE CHŒUR.

Quoi! vous feriez périr ceux que vous avez portés dans vos flancs?

MÉDÉE.

Oui, je déchirerai le cœur d'un perfide époux.

LE CHŒUR.

Hélas! c'eſt ſur vous-même que vous exercerez votre vengeance.

MÉDÉE.

C'eſt aſſez; ſuſpendez des diſcours ſuperflus. Et toi, fidelle eſclave, va prier Jaſon de ſe rendre

auprès de moi. Je connois dès long-temps ton zèle pour ta maîtresse ; garde-toi de révéler ce que tu viens d'entendre. Si tu m'aimes, si tu es digne de ton sexe, observe un religieux silence[1].

SCÈNE V.

LE CHŒUR seul[2].

Illustres Erechthéides[3], élevés dès long-temps au faîte des prospérités, fils des dieux fortunés, premiers habitans d'une terre sacrée & invincible, qui vous nourrissez des fruits glorieux de la sagesse, qui marchez triomphans au sein d'un air brillant & pur ! c'est dans vos rians vallons que jadis la blonde Harmonie apprit à répéter les chants que lui dictoient les chastes Piérides.

Là, sur les rives du beau Céphise, on dit que Cypris, puisant une onde pure, répand sur les lieux

1 On ne peut supposer que Médée adresse ces mots au chœur qui reste ensuite sur la scène. Ainsi j'ai suppléé dans la traduction la désignation de FIDELLE ESCLAVE qui m'a paru indiquée par le sens. M. Hardion croit au contraire que Médée s'adresse ici aux femmes du chœur, & en conclud qu'elle est leur reine.

2 L'esclave de Médée emploie l'intervalle de cet entr'acte à exécuter l'ordre dont elle est chargée. Les mots que le chœur adresse à Médée ne supposent pas nécessairement sa présence.

3 C'est les Athéniens qui sont appelés ainsi du nom de leur roi Erechthée.

d'alentour la douce haleine des vents tempérés; elle mêle ſans ceſſe aux cheveux qu'elle embellit, des guirlandes de roſes qui répandent un doux parfum & envoie les amours en tous lieux pour ſervir de miniſtres à la ſageſſe, & pour partager tous les travaux de la vertu [1].

Ces fleuves ſacrés, cette ville religieuſe recevront-ils une mère impie & parricide? — Vois le flanc déchiré de tes propres enfans! contemple ce meurtre abominable! Ah! nous t'en conjurons, nous tombons à tes pieds toutes à la fois; épargne ton propre ſang.

Ton cœur auroit-il ce féroce courage? ta main le ſerviroit-elle? En ſe fixant ſur ces victimes infortunées, tes yeux ne fondroient-ils pas en larmes? Non; quand tes fils de leurs foibles bras embraſſeront tes genoux, en invoquant ta clémence, tu ne tremperas point dans leur ſang une main barbare & parricide.

1 Les meilleurs artiſtes de l'antiquité ont peint l'amour comme l'ami & le compagnon de la ſageſſe; leurs plus ſublimes ouvrages lui attribuent ce caractère. Winckelmann, Hist. de l'Art. tom. I. p. 244.

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

JASON, MÉDÉE, LE CHŒUR.

JASON.

Je cède à vos desirs, madame, & votre injuste haine n'a point diminué mon zele ; me voici prêt à vous entendre.

MÉDÉE.

Jason, je t'en conjure, excuse mes fureurs ; oublie des paroles inconsidérées. Deux personnes unies comme nous par des services mutuels, doivent supporter leurs foiblesses. J'ai enfin reconnu ma faute, & je me la suis vivement reprochée. Malheureuse ! me suis-je dit à moi-même, pourquoi ces transports de colère & de haine contre un homme qui veut mon bonheur ? Pourquoi me rendre odieuse au prince & à mon époux, qui dans une seconde alliance n'a en vue que le bien de mes enfans & le mien propre ? Sacrifions un injuste courroux. Dois-je me

plaindre lorſque les dieux répandent ſur moi leurs faveurs ? n'ai-je pas des enfans qui font encore mon bonheur ? N'étois-je pas bannie & fugitive, lorſque Corinthe m'offrit un aſyle ? Ces réflexions m'ont fait ſentir mon injuſtice & ma folie. A préſent j'approuve ta conduite, elle me paroît ſage & prudente, & l'alliance que tu contractes nous eſt néceſſaire. Inſenſée que j'étois ! je devois m'en réjouir, concourir à la former, m'unir à ta nouvelle épouſe, & la combler de mes ſoins & de mes careſſes ; mais une femme n'a pas ſur elle tant d'empire. Montre la généroſité de ton ſexe, & n'imite pas ma foibleſſe. Je la confeſſe & je l'abjure en ta préſence. — O mes enfans ! accourez, ſortez du palais, venez embraſſer votre père ; déteſtez avec votre mère l'injuſte haine qu'elle a fait naître ; vos parens ſont d'accord, & leur colère eſt appaiſée. Que vos mains s'uniſſent dans la mienne..... O cruelle penſée ! je frémis en portant les yeux ſur ce qui eſt caché dans les ténèbres de l'avenir. O mes enfans ! pourrai-je encore long-temps jouir de votre vue ? vous verrai-je tendre vers moi vos bras innocens ? Ah malheureuſe !... je ſens couler mes pleurs.... je friſſonne. — En me réconciliant avec votre père après de ſi longs débats, le cœur ſi tendrement ému, comment retiendrois-je mes larmes ?

LE CHŒUR.

Des larmes nouvelles roulent auſſi dans mes yeux. Ah! puiſſent ces malheurs n'en pas préparer de plus grands!

JASON.

J'approuve vos ſentimens, madame, & je ne puis m'en plaindre. Il eſt naturel qu'une femme céde au premier mouvement de colère que lui cauſe le changement d'un époux; mais votre cœur a ſçu y faire ſuccéder des mouvemens plus doux, & l'aveugle paſſion enfin a fait place à la prudence. Je reconnois à ce trait une femme ſage & vertueuſe. Mes fils, s'il plaît aux dieux, vous éprouverez l'effet de mes ſoins & de ma prévoyance. J'oſe eſpérer qu'un jour vous ſerez dans Corinthe aſſis au premier rang, à côté de vos jeunes frères. Croiſſez & proſpérez; votre père prendra ſoin de tout ce qui vous regarde, & ſans doute un dieu propice daignera ſeconder ſa tendreſſe. Puiſſé-je vous voir, élevés dans l'honneur & dans la vertu, devenir à la fleur de l'âge la terreur de mes ennemis! Mais, madame, pourquoi ces larmes qui inondent votre viſage? pourquoi détournez-vous les yeux? il ſemble que ce que je dis vous afflige.

MÉDÉE.

Rien ne devroit ſans doute exciter mes alarmes. Mais, hélas! je ſonge à ces pauvres infortunés.

JASON.

Calmez vos inquiétudes, & repoſez-vous ſur mes ſoins.

MÉDÉE.

Oui, j'y ſuis réſolue. Je ne me défie point de la ſincérité de tes promeſſes : mais une femme peut-elle être exempte de foibleſſe, & ne point donner cours à ſes larmes ?

JASON.

Mais enfin pourquoi ces enfans vous arrachent-ils des gémiſſemens ſi douloureux ?

MÉDÉE.

Hélas ! je ſuis leur mère : quand tu formois des vœux pour leur vie, j'ai frémi à la penſée que peut-être ils ſeroient vains. Mais je ne t'ai fait part qu'en partie de ce que j'avois à te dire : il eſt temps que j'achève de t'ouvrir mon cœur. Puiſque le roi ordonne que je ſois bannie, & que telle eſt ſa volonté ſuprême, je m'y ſoumets ; je fais plus, j'en reconnois la ſageſſe, & je ne voudrois pas moi-même demeurer plus long-temps en ces lieux, où ma préſence vous eſt à tous importune, & où l'on m'enviſage comme une ennemie. Je ſouſcris volontiers à la ſentence de mon exil ; mais que du moins tes fils puiſſent être élevés ſous tes yeux ; obtiens de Créon cette grace ; qu'ils ne participent pas à ma peine.

JASON.

J'ignore si je pourrai le fléchir; mais je le tenterai.

MÉDÉE.

Engage ton épouse à le demander à son père.

JASON.

Je le ferai; & j'espère l'y déterminer si son cœur n'a point renoncé aux sentimens naturels à son sexe.

MÉDÉE.

Je veux t'aider dans cette généreuse entreprise. J'enverrai à ton épouse mes fils chargés de présens magnifiques & propres à lui plaire, une robe fine & légère, une couronne enrichie d'or. Qu'on m'apporte à l'instant ces ornemens précieux: je veux que rien ne manque à son bonheur, & que dans le même jour elle possède un illustre époux & la superbe parure dont le Soleil mon aïeul voulut décorer mes ancêtres. Mes enfans, prenez dans vos mains ce présent nuptial, & allez l'offrir à la jeune princesse qui va devenir l'heureuse épouse de votre père. Ce ne sont pas des dons qu'elle doive dédaigner.

JASON.

Pourquoi si follement prodiguer vos richesses? Pensez-vous que la maison des rois manque de robes magnifiques, ou d'ornemens enrichis d'or? Gardez de vous en dépouiller: un seul mot, si

elle a pour moi quelque eſtime, la touchera, n'en doutez pas, plus que tout l'or du monde.

MEDÉE.

Je ne puis le croire. Les préſens fléchiſſent les dieux mêmes [1], & l'or a ſur les cœurs plus de pouvoir que les plus brillans diſcours. La fortune ſourit à la princeſſe, les dieux augmentent ſes proſpérités, c'eſt une jeune épouſe, elle va monter ſur le trône. Et moi je rachéterois l'exil de mes enfans, je ne dis pas de tout l'or que je poſsède, mais de tout le ſang qui coule dans mes veines. Allez, mes enfans, entrez dans ce ſuperbe palais, jetez-vous aux pieds de la nouvelle épouſe de votre père; devenue aujourd'hui ma maîtreſſe, offrez-lui ces riches parures, & obtenez par vos prières qu'elle ne vous faſſe point ſortir de ſes états. Obſervez ſur toutes choſes de les remettre entre ſes mains & qu'elle les reçoive elle-même. Partez, & rapportez à votre mère l'heureuſe nouvelle qui fait l'objet de tous ſes déſirs.

1 Munera, crede mihi, placant hominesque deosque,
Placatur donis Jupiter ipse datis.
Ovid. ART. III.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, seul[1].

FUNESTE résolution qui ne me laisse plus d'espérance ! Ils marchent au chemin de la mort. En acceptant le riche diadême, la jeune épouse va recevoir l'instrument de son supplice ; elle en va ceindre sa blonde chevelure, & ses mains placeront sur sa tête l'affreux ornement du Tartare.

La grace, l'éclat immortel de ce superbe voile ne peut manquer de la séduire ; elle ceindra son front de la couronne où brille l'or travaillé avec art, & bientôt elle portera aux enfers cette parure nuptiale. Tel est le piège inévitable où elle doit tomber ; telle est la fin cruelle qui lui est réservée : elle ne peut éviter le sort qui la poursuit.

Et toi, lâche & malheureux époux ! toi qui recherches l'alliance des rois, tu ne sçais pas que tu arraches la vie à tes fils & à ton épouse ; hélas ! tu ignores l'horreur qui t'environne.

Je gémis sur ton sort, ô malheureuse mère, qui vas plonger le poignard dans le sein de tes propres fils, afin de venger l'honneur du lit nuptial & la foi qu'un perfide époux a violée pour voler dans les bras d'une autre.

1 Peut-être Médée reste-t-elle sur le théâtre, mais elle n'agit point. Et, pendant ce chant du chœur, les fils de Medée vont exécuter son ordre.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE, LE GOUVERNEUR, LES DEUX FILS DE MÉDÉE, LE CHŒUR.

LE GOUVERNEUR.

O ma maîtresse ! vos fils ne seront point bannis ; l'auguste épouse de Jason a reçu leurs présens avec empressement, & on va leur accorder un traitement plus doux.

MÉDÉE.

Hélas !

LE GOUVENEUR.

Pourquoi paroissez-vous troublée, quand tout seconde vos vœux ? pourquoi détournez-vous le visage ? il semble que mon discours vous blesse [1].

1 M. Brunck fait remarquer ici une interpolation. En effet ces mots : « Pourquoi détournez-vous le visage ? Il semble que mon discours vous » blesse » : ne sont que la répétition de ceux que Jason adresse à Médée, acte IV. sc. 1. p. 55, avec très peu de changement. Il auroit donc fallu peut-être les supprimer ici comme a fait ce sçavant éditeur.

MÉDÉE.

Ah dieux !

LE GOUVERNEUR.

Ces triſtes accens s'accordent mal avec ce que je vous annonce.

MÉDÉE.

Hélas !... hélas !

LE GOUVERNEUR.

Aurois-je, ſans le ſçavoir, annoncé quelque revers funeſte : j'eſpérois vous réjouir par une heureuſe nouvelle.

MÉDÉE.

Je ne te fais aucun reproche ; tu as dit ce que tu as du dire.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi donc cet air ſombre & abattu, ces yeux qui ſe rempliſſent de larmes ?

MÉDÉE.

O vieillard ! puis-je m'en défendre ? les dieux me perſécutent ; la réſolution que j'ai priſe fait le tourment de ma vie.

LE GOUVERNEUR.

Prenez courage ; c'eſt une nouvelle victoire que vous venez de remporter en faveur de vos enfans.

MÉDÉE.

Je dois auparavant les conduire en d'autres lieux .... Ah ! malheureuſe !

LE GOUVERNEUR.

Vous n'êtes pas la seule mère qui se soit vue séparée de ses enfans chéris. Supportez avec patience des maux inséparables de notre nature.

MÉDÉE.

J'y ferai mes efforts. Mais rentre dans le palais, va préparer à mes enfans ce qui leur est nécessaire, ainsi que tu le fais chaque jour.

SCÈNE II.

MÉDÉE, LES DEUX FILS DE MÉDÉE, LE CHŒUR.

MÉDÉE.

O mes enfans! voilà donc la ville, voilà la maison qui vous servira d'asyle, lorsque privés d'une tendre mère, vous l'abandonnerez à son triste sort. Et moi, malheureuse fugitive, je ne jouirai point du bonheur de vous voir, de vous sentir heureux; je ne préparerai point votre couche nuptiale; vous ne recevrez point une épouse de ma main; je n'allumerai point la torche sacrée. Ah! malheureuse! j'expie ma fierté. En vain je vous ai nourris; en vain j'ai supporté pour vous tant de peines & tant de ten-

dres inquiétudes ; c'eſt en vain que mon ſein a été déchiré par la douleur. Hélas ! c'eſt ſur vous qu'étoient fondées mes plus douces eſpérances ; je vous enviſageois comme les ſoutiens de ma vieilleſſe, comme ceux qui devoient fermer mes paupières, être ma couronne & ma gloire. Douces illuſions ! comme vous vous êtes évanouies ! Sans vous, je paſſerai une vie triſte & miſérable. Vous ne verrez plus votre mère ; bientôt dans votre cœur ſon ſouvenir fera place à d'autres ſentimens. Ah ! mes enfans ! pourquoi tournez-vous ſur votre mère vos doux regards ? pourquoi me ſouriez-vous ſi tendrement ? eſt-ce votre dernier ſourire ?... Dieux ! que ferai-je ?... ô mes amies ! je ſens mon cœur ſe diſſoudre, en voyant ſe fixer ſur moi ces yeux où brille l'innocence.....[1] Non, je ne puis ! loin de moi mes horribles projets,... j'emmenerai mes fils avec moi, ils me ſuivront dans mon exil : pourquoi faut-il que, pour punir leur père, je faſſe à mon propre cœur une plus ſanglante bleſſure ? Non, je renonce à mes projets.

Mais quoi ! je ſouffrirai qu'on m'outrage im-

1 C'en eſt fait... Innocens, vous me tendez les bras.
Ces regards careſſans, ce ſouris plein d'appas
Réveillant la nature, augmentant ma foibleſſe,
Juſqu'au fond de mon cœur vont chercher la tendreſſe.
MÉDÉE de Longepierre, acte IV. ſc. VII.

punément, & que mes ennemis insultent à ma foiblesse !... Je signalerai ma vengeance.... je me reproche des sentimens pusillanimes. — Vous, mes enfans, rentrez dans le palais. — Que les divinités qu'offensent mes sanglans sacrifices se retirent. Rien ne peut plus amollir mon courage..... Arrête, barbare ! que vas-tu faire ? Oh ! malheureuse ! redeviens mère ; épargne, épargne tes enfans : en vivant avec toi loin de ces lieux, ils soulageront tes ennuis... Non, j'en jure par les furies infernales, je ne livrerai point mes fils à mes ennemis, pour être l'objet de leurs outrages & de leurs mépris. Ils ne peuvent éviter la mort qui les menace de toutes parts : puisqu'il faut qu'ils deviennent sa proie, c'est moi qui les ferai périr, moi qui les ai fait naître [1]. L'arrêt est irrévocable, je ne puis plus m'en défendre. La tête ceinte du bandeau fatal, & revêtue de la robe empoisonnée, déjà la princesse expire. Marchons dans le chemin de la mort, précipitons-y ses victimes. — Je veux voir encore mes enfans. Approchez, mes fils, donnez-moi votre main droite ; que votre mère baise cette main chérie ; que mes lévres s'appliquent sur vos lévres ingénues. O traits que je chéris ! ô figure où se peint la candeur & l'innocence !

1 Ces mots sont répétés acte VI. sc. II. & sont probablement interpolés à l'un de ces deux endroits.

vous

vous ſemblez faits pour le bonheur.... hélas! puiſſiez-vous en jouir! non plus comme autrefois, votre père vous l'a ravi. O délicieux embraſſemens! oh! quel plaiſir de ſentir palpiter leur tendre cœur, de reſpirer leur douce haleine!... Allez.... ſortez. Je ne puis plus ſoutenir votre vue.... je ſuccombe à tant d'horreurs. Je ſçais quels ſont mes forfaits, j'en connois toute l'atrocité; mais une aveugle fureur m'entraîne, j'y cède malgré moi-même; déplorable victime d'une paſſion funeſte, qui déſola de tout temps l'univers [1].

SCÈNE III.

LE CHŒUR, ſeul [2].

SOUVENT dans des queſtions profondes & ſublimes j'ai exercé mon intelligence à des objets plus grands que ceux qui doivent occuper mon ſexe. Une muſe préſide à nos chants &

1 Video meliora proboque, deteriora ſequor.
Ovid.

2 Il ſemble que l'expreſſion de Médée au commencement de la ſcène ſuivante, indique qu'elle s'écarte pour obſerver ſi perſonne ne vient à elle. — Elle vient de dire que « déjà la princeſſe expire ». On peut donc ſuppoſer que le temps de l'entr'acte eſt employé à venir lui apporter cette nouvelle.

nous inſpire la ſageſſe. La ſcience & les dons des muſes ſont rares parmi les femmes, mais elles ne leur ſont point interdites. Heureux le mortel qui ignore les douceurs de l'hymen & de la paternité ! il en ignore auſſi les peines & les mortelles angoiſſes. Mais ceux qui ont vu croître dans leurs maiſons de tendres rejetons, ſont en proie à des tourmens qui renaiſſent ſans ceſſe ; leur inquiétude ſe tourne d'abord ſur les ſoins qu'exige une bonne éducation ; il faut pourvoir enſuite à la fortune de ſes enfans. Un doute cruel ſe mêle à ce travail, & déchire le cœur d'un père : il ignore ſi l'objet de ſes ſoins doit un jour y répondre, ou s'il le déshonorera par ſes vices. Enfin voici le dernier coup & le plus affreux qui l'attend. Ses enfans jouiſſant d'une fortune aſſurée, ont atteint l'âge de l'adoleſcence, & ſe diſtinguent par leur vertus. La mort impitoyable vient les arracher d'entre ſes bras, & les entraîne aux enfers. Ah ! faut-il qu'à tous les maux dont les dieux affligent notre nature, nous ſouhaitions de voir ajouter la plus horrible des douleurs ?

ACTE VI.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE, UN MESSAGER, LE CHŒUR.

MÉDÉE.

Mes amies, déjà depuis long-temps je porte mes regards de ce côté, dans l'impatience où je suis d'apprendre le succès de mon entreprise. — Voilà un des serviteurs de Jason qui s'avance; l'émotion qui se peint sur son visage annonce quelque chose d'extraordinaire.

LE MESSAGER.

A quels forfaits vous êtes-vous portée? Fuyez, Médée, fuyez au travers des mers; ou sur un char rapide & léger franchissez les plaines immenses de la terre.

MÉDÉE.

Qu'est-il donc arrivé qui doive m'obliger à fuir?

LE MESSAGER.

La princeſſe n'eſt plus; le roi périt avec elle, & vos poiſons en ſont la cauſe.

MÉDÉE.

O nouvelle délicieuſe! — Va, je te compterai toujours au nombre de mes bienfaiteurs & de mes amis.

LE MESSAGER.

Quoi! madame, ne vous reſte-t-il plus de ſentiment, ni de raiſon, pour oſer vous réjouir après avoir violé le palais des rois par de tels outrages, & ne point frémir d'horreur & de crainte?

MÉDÉE.

Ami! j'aurois beaucoup de choſes à te répondre: mais fais-moi le récit de cet événement; n'oublie aucune circonſtance; tu doubleras ma joie, ſi tu m'apprends que leur mort a été douloureuſe & terrible.

LE MESSAGER.

Lorſque vos deux enfans ſont entrés avec leur père dans les appartemens de la jeune princeſſe, vos ſerviteurs fidelles, affligés de votre douleur, ont partagé votre joie. A l'inſtant le bruit ſe répand que vos querelles ſont terminées. On s'empreſſe autour de vos fils; on les accable de careſſes: l'un prend leur main & la baiſe; un autre embraſſe leur tête blonde; & moi, le cœur tranſporté de plaiſir, je les ai ſuivis juſques dans l'appartement

T VI P 69

Ces fils de votre époux ont droit à votre tendresse; recevez, en sa faveur les présens qu'ils vous apportent.

des femmes. La reine [1], avant de les appercevoir, a jeté sur Jason un regard vif & tendre : mais bientôt elle a voilé ses yeux ; elle a détourné la tête pour ne point rencontrer un objet odieux. Votre époux s'est approché d'elle ; il a sçu l'appaiser par ces mots remplis de douceur : « Cessez » de hair ceux qui vous aiment, princesse ; calmez » votre colere ; pourquoi détourner vos regards ? » les fils de votre époux ont droit à votre ten- » dresse ; recevez, en sa faveur, les présens qu'ils » vous apportent, & demandez à votre père qu'il » daigne adoucir la sentence qui les bannit de ses » états ». Sa prière & l'éclat de ces riches dons touchent le cœur de la princesse ; elle promet à son époux de faire tout ce qu'il désire. A peine celui-ci s'est-il retiré avec vos fils, qu'elle se pare de cette robe élégante & magnifique, & entrelace dans ses cheveux la couronne enrichie d'or, essayant devant un miroir les formes les plus gracieuses, & souriant à sa propre image. Ensuite elle quitte son trône superbe & se promène dans ses appartemens, posant avec grace son pied d'une blancheur éclatante, & regardant autour d'elle avec une contenance noble & fière. Mais tout-à-coup (ô spectacle plein d'horreur !) son visage change de couleur ; elle recule pâle & tremblante ; elle veut regagner son trône, à peine y peut-elle

[1] Littéralement : La maîtresse que nous respectons au lieu de vous.

atteindre & prévenir sa chûte. Une vieille esclave qui se trouvoit là par hazard, s'imaginant que la fureur de Pan ou de quelqu'un des dieux s'étoit emparée de sa maîtresse, se met à pousser des hurlemens pour en détourner l'effet; mais bientôt elle voit sa bouche blanchie d'une écume affreuse, ses yeux qui se renversent, & le sang qui se retire de ses veines: elle jette un cri effroyable & douloureux. L'une court vers son père, l'autre vers son nouvel époux, annoncer cette terrible catastrophe. Tout le palais retentit des pas précipités des esclaves; elle reste sans voix, & les yeux immobiles; le temps fuit, & déjà un coursier agile auroit pu franchir un stade, lorsqu'enfin l'infortunée s'éveille en poussant de longs gémissemens. La douleur l'assaille à la fois de toutes parts. Le bandeau doré qui entoure sa tête répand, par un affreux prodige, des torrens d'un feu consumant; & cette robe magnifique, présent fatal de vos enfans, s'attache à sa chair & la dévore. Elle se lève, elle cherche à se dérober aux flammes qui la poursuivent; elle secoue sa tête & sa chevelure flottante; elle voudroit arracher le funeste diadême; mais l'ornement cruel demeure inébranlable; à chaque nouvel effort le feu redouble sa violence. Elle tombe enfin vaincue par la douleur, méconnoissable à tout autre qu'à l'œil d'un père. Ses yeux défigurés n'offrent plus de forme certaine; on ne retrouvoit plus sur son

viſage aucun des traits de ſon ancienne beauté; des ruiſſeaux de ſang & de feu tomboient de ſa tête à la fois; les chairs ſe détachoient des os comme des lames de poix ardente, rongées & conſumées par un inviſible poiſon. Affreux ſpectacle! perſonne n'oſoit toucher ce corps inanimé: ſon ſort étoit pour tous une trop cruelle leçon. Cependant ſon malheureux pere ignoroit ces calamités: il arrive tout à coup dans ce lieu; il ſe précipite ſur le corps de ſa fille; il verſe un torrent de larmes, &, la preſſant entre ſes bras, il la couvre de ſes baiſers. — « O fille infortunée! s'écrie-t-il, quel dieu te fait ſouffrir ce ſupplice? Qui a privé le tombeau d'un vieillard des honneurs de la paternité? O ma fille! je veux mourir avec toi ». — Après s'être ainſi livré aux premiers tranſports de ſon déſeſpoir, l'infortuné vieillard veut relever ſon corps débile; mais il reſte attaché par la robe infernale, comme le lierre ſe colle aux tendres rameaux du laurier. Ici commence une lutte épouvantable: il tâche pour ſe dégager de ſoulever un genou; auſſi-tôt elle le retire en arrière, & le fait retomber avec elle: s'il veut s'en arracher de force, le malheureux vieillard ſent ſa chair déchirée ſe ſéparer des os qu'elle recouvre. Il ſuccombe enfin, & rend l'ame au milieu des plus affreux tourmens. Le père & la fille, étendus auprès l'un de l'autre, offrent un ſpectacle auquel on ne peut refuſer ſes larmes.

Évitez les ſuites de ces tragiques évènemens, & ſongez à vous ſouſtraire aux malheurs prêts à fondre ſur votre tête. Ah! les mortels ne ſont qu'une ombre légère; je ne crains point de le dire, ceux qui, fiers d'un vain ſçavoir, font étalage de leur ſageſſe, ſont ceux dont le cœur eſt le plus rempli de folie & d'extravagance. Le bonheur n'eſt pas le partage des humains; les faveurs de la fortune en marquent certains dégrés, mais il n'en eſt point pour l'homme heureux.

LE CHŒUR.

Les dieux accablent Jaſon de tous les maux qu'a mérités ſa perfidie. Infortunée fille de Créon! que votre ſort me touche! Innocente victime d'un funeſte hyménée!

SCÈNE II.

MÉDÉE, LE CHŒUR.

MÉDÉE.

Mes amies, il ne me reſte qu'à porter les derniers coups avant de fuir de cette terre. Pourquoi tarder? Abandonnerai-je mes fils aux fureurs d'une main ennemie? Ils ne peuvent éviter la mort qui les menace de toutes parts : puiſqu'il

faut qu'ils deviennent sa proie ; c'est moi qui les ferai mourir, moi qui les ai fait naître [1]. Courage, mon cœur, arme-toi de cruauté ; frappons ce coup affreux, mais nécessaire ; & toi, ma main, prends le poignard. Marche, Médée ; franchis la triste carrière de la vie ; repousse une indigne foiblesse ; perds le souvenir de tes enfans, perds un trop cher souvenir, oublie que tu es mère, & qu'ils sont sortis de ton sein. Méconnois, un seul jour, ton sang ; après cela, livre ton cœur au désespoir. Je les aime, oui, je les aime en leur arrachant la vie ; & plus ils me sont chers, plus je suis malheureuse !

SCÈNE III.

LE CHŒUR seul.

O TERRE ! ô soleil resplendissant de lumière ! voyez, voyez une femme barbare, prête à frapper ses fils d'une main parricide. Ils te doivent leur céleste origine. Ah ! que le sang des dieux ne soit point versé par une main mortelle ! Astre brillant & divin, contiens, appaise sa rage. Éloigne cette furie sanguinaire qu'agitent les noires divinités.

En vain tu les portas dans ton sein, en

[1] C'est une phrase répétée, comme je l'ai fait remarquer ci-dessus.

vain tu les mis au monde, barbare, qui es sortie des rochers inhabités des Symplégades ! Ah, malheureuse ! où t'emporte ta détestable fureur ? De quel meurtre abominable ta main va-t-elle se souiller ? Ceux qui n'ont point frémi de verser le sang de leurs proches, ont expié leurs crimes par d'affreux supplices : la vengeance des dieux poursuit la maison des parricides [1].

SCÈNE IV.

LE CHŒUR, LES DEUX FILS DE MÉDÉE dans l'intérieur du palais.

PREMIER ENFANT (dans le palais.)

O DIEUX ! où fuir pour éviter la fureur de ma mère ?

SECOND ENFANT (dans le palais.)

Hélas ! je l'ignore..... O mon cher frère ! nous sommes perdus.

LE CHŒUR.

Entendez-vous, entendez-vous les cris de ses

1 Ce chœur n'est pas hors de la tragédie. La première partie, ou la strophe peut-être considérée comme une prière faite à part. L'antistrophe est adressée à Médée qui peut l'entendre, puisqu'on voit dans la scène suivante que les enfans menacés de la mort entendent le chœur. Il n'y a donc point ici de nouvel acte ; c'est la continuation de l'action.

enfans ? Malheureuſe ! cruelle ! ... Je veux entrer dans le palais, & prévenir un parricide abominable.

LES ENFANS (dans le palais.)

Oui, venez, au nom des dieux, volez à notre ſecours ; il eſt temps : le fer eſt ſuſpendu ſur nos têtes.

LE CHŒUR.

Malheureuſe ! ton cœur eſt-il de fer ? es-tu donc un rocher inſenſible, pour oſer de ta propre main abattre les tendres fruits auxquels ton ſein donna la vie ? Ino furieuſe put ſeule commettre un tel attentat : errante & pleine des tranſports que lui inſpiroit l'épouſe du maître des dieux, ſeule entre les mères elle oſa tremper ſes mains dans le ſang de ſes deux fils ; mais bientôt s'élançant du rivage, elle ſe précipita dans les flots, & vengea par ſa mort ſon forfait exécrable. — O crime affreux dont rien n'égale l'atrocité ! ô fureur que l'hymen enfante parmi les mortels, & dont la couche nuptiale fut trop ſouvent déshonorée !

SCÈNE V.

JASON, LE CHŒUR.

JASON.

CITOYENNES, qui entourez l'entrée du palais, répondez-moi : où eſt l'auteur de tant de crimes ? où eſt Médée ? eſt-elle dans le palais ? a-t-elle diſparu ? Si les gouffres de la terre ne s'ouvrent pour lui donner paſſage, ou ſi elle ne s'élève dans les vaſtes plaines de l'air, ſa mort expiera l'offenſe faite à la maiſon des rois. Se ſeroit-elle flattée de frapper impunément leurs têtes ſacrées, & de ſe dérober par la fuite ? — Mais ce ſoin m'occupe moins que celui de mes fils. Ceux que ſon crime outrage ne le laiſſeront pas ſans vengeance. Je viens pour enlever mes enfans de ces lieux, de peur que les parens du roi ne leur faſſent porter la peine des forfaits d'une mère impie.

LE CHŒUR.

O prince infortuné ! vous ignorez les maux où vous êtes plongé ; ſi vous les connoiſſiez, vous tiendriez un autre langage.

JASON.

A quel crime nouveau faut-il me préparer ? attentera-t-elle à mes jours ?

LE CHŒUR.

Vos fils, vos fils ſont morts par la main de leur mère.

JASON.

Arrêtez ! que dites-vous ? ah ! vous m'avez percé le cœur.

LE CHŒUR.

Ils ne ſont plus. Suſpendez des ſoins ſuperflus.

JASON.

Eſt-ce dans le palais ou hors de ſon enceinte qu'elle a frappé ce coup affreux ?

LE CHŒUR.

Entre toi-même dans le palais : vois couler le ſang de tes fils.

JASON.

Ouvrez, eſclaves, que je repaiſſe mes yeux de cet affreux ſpectacle : ouvrez, enfoncez cette porte qui s'oppoſe à ma juſte vengeance.

SCÈNE VI.

MÉDÉE, JASON, LE CHŒUR.

MÉDÉE dans un char ſuſpendu dans les airs ſur lequel ſont placés les corps de ſes enfans.

CESSE d'ébranler ces murs à coups redoublés: ne cherche plus les corps de tes deux fils, ni celle qui les a fait périr. Suſpends un travail inutile. Si c'eſt vers moi que s'adreſſent tes pas, parle; mais n'eſpère pas atteindre juſqu'à moi. Le ſoleil, mon aïeul, m'a fait préſent de ce char qui me met à couvert de ta rage.

JASON.

O monſtre! monſtre exécrable, en horreur aux dieux & aux hommes! qui n'as point frémi d'enfoncer le fer dans le cœur de tes propres enfans, pour plonger dans le deuil un père infortuné; oſes-tu porter tes regards ſur l'aſtre dont la lumière éclaira tes fureurs, ſur cette terre enſanglantée? Puiſſe ta mort expier tes forfaits! Aveugle, inſenſé que j'étois, quand d'une terre barbare je t'amenai dans la Grèce! furie perfide & dénaturée qui as trahi ton père & ton pays! les dieux m'en ont puni en me livrant à ton mauvais génie. Avant que l'Argo te portât au travers des ondes,

ton propre frere fut par tes mains massacré aux pieds des autels. Tels furent tes premiers pas dans la carriere du crime : devenue ensuite mon épouse, tu m'avois donné des enfans ; tu les immoles à ta jalousie. Jamais une femme Grecque n'en eût supporté la pensée. Et c'est toi que j'ai préferée, c'est toi que j'ai unie à mon sort ; compagne maudite & détestable, qui n'as d'une femme que la figure ; tigresse altérée de sang, monstre plus cruel que la féroce Scylla, mes outrages ne touchent point ton cœur insensible à la honte : infâme, parricide ! puissent les dieux entendre mes imprécations !... & moi, livré à mon désespoir, je vais pleurer la jeune épouse que j'ai perdue ; & mes enfans, tendre objet de mes soins & de mon affection, je ne les reverrai plus vivans. Hélas ! ils ne sont plus.

MÉDÉE.

Tu sçais tout ce que je pourrois te répondre. Mais Jupiter connoît mes bienfaits & ta perfidie. — Après avoir déshonoré ma couche, tu ne devois pas vivre au sein des plaisirs, & rire de mes malheurs ; ni toi, ni ta nouvelle épouse, ni l'auteur de cette alliance. Créon s'est-il flatté de me proscrire impunément ? Appelle-moi monstre & tigresse, donne-moi le nom de Scylla, l'effroi des bords Tyrrhéniens, ... j'ai rendu à ton cœur la blessure qu'il m'a faite.

JASON.

Ah! tu reſſens, ainſi que moi, la douleur que tu me cauſes.

MÉDÉE.

Oui, je la ſens; mais je m'y plais, elle me venge de tes mépris.

JASON.

O mes enfans! triſtes victimes d'une mère barbare & dénaturée!

MÉDÉE.

O mes fils! vous périſſez victimes de la perfidie de votre père.

JASON.

Ma main dans cet inſtant n'a point enfoncé le couteau.

MÉDÉE.

Infidelle! ton crime en a dirigé les coups.

JASON.

Un léger changement a pu te porter à ce parricide?

MÉDÉE.

Eſt-il pour une femme un plus ſanglant outrage?

JASON.

Dis pour une femme méchante & ſans pudeur.

MÉDÉE.

Ils ne ſont plus enfin. & je puis déchirer ton cœur.

JASON.

Leurs mânes vivent & s'acharneront ſur ta tête.

MÉDÉE.

Les dieux ſçavent quel eſt le premier auteur de leurs maux.

JASON.

Les dieux ſçavent ſi ton ame eſt noire & ſanguinaire.

MÉDÉE.

Va, je t'abhorre, tes paroles me ſont odieuſes.

JASON.

Ma haine ne le cède pas à la tienne. Je n'ajoute qu'un mot, & pars.

MÉDÉE.

Parle. Que ne ſuis-je déjà loin de ces lieux!

JASON.

Laiſſe-moi mes enfans, que je puiſſe les enſevelir & pleurer ſur leur tombe.

MÉDÉE.

Je ne puis: je vais les enſevelir de ma main dans le bois ſacré de Junon qui préſide aux citadelles, afin qu'aucun ennemi ne puiſſe inſulter à leur cendre. J'établirai enſuite dans cette contrée où règne Siſyphe [1] des ſacrifices & une fête

1 C'eſt-à-dire dans Corinthe. Euripide fait allusion à la fête & aux ſacrifices expiatoires qu'on célébroit dans cette ville à l'occaſion de

ſolemnelle pour expier ce meurtre ſacrilège. Maintenant je vais dans [1] la terre d'Erechthée habiter chez Égée fils de Pandion. Pour toi, ta fin ſera digne de ta perfidie; l'Argo t'écraſera de ſes ruines, & tu te reprocheras ton crime envers ton épouſe.

JASON.

Que la furie de tes enfans, que la céleſte vengeance te pourſuivent!

MÉDÉE.

Quelle divinité, quel génie entendra les vœux d'un parjure, d'un violateur des lois de l'hoſpitalité?

JASON.

Monſtre abominable! mère parricide!

MÉDÉE.

Rentre dans le palais, enſévelis ta jeune épouſe.

JASON.

Oui, je vais lui rendre les derniers honneurs, hélas! privé de mes deux enfans.

meurtre des fils de Médée. Ceux qui attribuoient ce meurtre aux Corinthiens prétendoient qu'il avoit été commis dans le temple de JUNON ACRÉENNE (ou QUI PRÉSIDE AUX CITADELLES) & que la déeſſe avoit exigé une expiation: cette expiation conſiſtoit à interdire tous les ans à ſept jeunes filles & à ſept jeunes garçons des premières familles de Corinthe, les approches du territoire conſacré à Junon: cette interdiction qui duroit un an, s'appelloit ἀπενιαυτισμὸς, ABANNATIO. Voyez le MÉMOIRE de M. Hardion ſur la MÉDÉE d'Euripide.

1 Athènes.

MÉDÉE.

C'eſt peu de ces larmes ; tu en répandras de plus ameres dans ta vieilleſſe.

JASON.

Mes chers enfans !

MÉDÉE.

Chers à leur mère & non pas à toi.

JASON.

Et tu les as fait mourir ?

MÉDÉE.

Pour te percer le cœur.

JASON.

Hélas ! j'ai beſoin de les voir encore, de les embraſſer, d'appliquer encore une fois mes lèvres ſur leurs lèvres chéries.

MÉDÉE.

Vaines & tardives careſſes ! vivans tu les as fait proſcrire.

JASON.

Donne, donne-moi ces corps inanimés ; au nom des dieux, que je puiſſe toucher mes enfans.

MÉDÉE.

Cela ne ſe peut, tes vaines paroles ſe perdent dans les airs.

JASON.

Entends, ô Jupiter ! comme on rejette ma priere ? prends pitié des maux que je ſouffre ;

venge-moi d'une mère impie & parricide. Ah! chers enfans!... les larmes & les cris ſont tout ce qui me reſte. Monſtre! j'atteſte les dieux que tu m'arraches mes enfans; que tu m'empêches de les toucher, de leur rendre les derniers devoirs. Pourquoi les ai-je fait naître? pourquoi ai-je offert des victimes à ta barbarie?

LE CHŒUR.

Jupiter du haut de l'Olympe eſt le diſpenſateur des diverſes deſtinées: les dieux accompliſſent divers deſſeins contre l'attente des mortels: ce qu'on eſpère n'arrive point: un dieu trouve une iſſue alors qu'on déſeſpère. C'eſt ainſi que ſe ſont offerts à nos yeux les évènemens de ce jour [1].

1 Cette ſentence finale ſe trouve avec de légers changemens dans ALCESTE, ANDROMAQUE, LES BACCHANTES, LES HÉRACLIDES & HÉLÈNE. Elle peut ſervir à confirmer le ſyſtême développé dans la première partie du DISCOURS SUR L'OBJET ET L'ART DE LA TRAGÉDIE GRECQUE, T. I, p. 215.

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
DE MÉDÉE.

CETTE tragédie eſt remarquable, à pluſieurs égards. C'eſt la plus ancienne des tragédies d'Euripide dont la date nous ſoit connue avec quelque certitude. Elle fut jouée ſous l'Archonte Pythodore, la première année de la guerre du Péloponnèſe; époque que Winckelmann enviſage comme la plus brillante des beaux-arts. Cet ouvrage ſe trouve ainſi placé à égale diſtance des dernières tragédies de ce poëte & des derniers ouvrages d'Eſchyle [a]. Auſſi remarque-t-on que le chœur y remplit une partie plus conſidérable de l'action tragique qu'il ne le fait dans la plupart des autres pièces d'Euripide.

C'eſt même le principal reproche que les modernes font à la fable de celle-ci, parce qu'il paroît étrange que des attentats auſſi criminels que ceux de Médée ſoient confiés à une multitude de femmes, liées à la vérité avec elle par les nœuds de la confiance & de l'amitié,

[a] Voyez la note 1, Tome IV. p. 311.

mais étrangères pour elle, & sujettes de son ennemi. Il ne paroît pas que les anciens aient été choqués de cette invraisemblance, on ne voit pas du moins ce reproche exprimé dans leurs critiques, & nous sçavons que Médée faisoit partie d'une tétralogie ou de quatre tragédies réunies pour le concours, & qu'elle fut couronnée aux jeux publics de la Grèce : Euphorion eut le premier prix, Sophocle le second, Euripide le troisième, c'est ce que nous apprend le critique Grec Aristophane.

M. Hardion a tâché de justifier le jugement des anciens, & de réfuter le reproche des modernes. Ce sçavant paroît d'abord admettre la tradition transmise par Parméniscus au sujet d'un présent fait à Euripide par les Corinthiens, il en conclut que, pour satisfaire à l'engagement qu'il avoit pris, le poëte devoit écarter toute idée de haine de la part de ce peuple contre Médée ; & que c'est ce qu'il a fait en introduisant un chœur de femmes de Corinthe, dévouées à ses intérêts ; il faut convenir que, bien loin de justifier Euripide, cette raison-là ne feroit, si elle avoit quelque fondement, que joindre un tort du cœur à un tort de l'esprit, & trahir un auteur plus avide d'argent que de gloire. J'ai déjà rejeté ce conte dans sa vie, & je ne crois pas qu'il ait aucune vraisemblance.

Une raiſon ſur laquelle M. Hardion inſiſte davantage, c'eſt que Créon n'avoit à Corinthe qu'un pouvoir fort limité & même qu'il avoit cédé une portion de ſes états à Jaſon & à Médée, enſorte que celle-ci étoit réellement ſouveraine des femmes qui compoſent le chœur. Mais le paſſage de cette tragédie ſur lequel cette opinion eſt fondée me paroît mal interprété ; le mot de SOUVERAINE qu'emploie Médée en parlant d'elle-même n'eſt point rélatif au chœur, mais à une femme de ſa ſuite qu'elle envoie à Jaſon, & qui avoit coutume de la ſervir dans les occaſions importantes où le ſecret étoit néceſſaire. Il eſt vrai cependant que, ſuivant quelques auteurs anciens, Médée avoit régné à Corinthe. Un ſcholiaſte cite Eumèle & Simonide comme ayant conſervé cette tradition. Il eſt vraiſemblable d'ailleurs que le pouvoir de Créon n'étoit point abſolu, & cela peut juſqu'à un certain point expliquer la violation de fidélité de la part des femmes du chœur.

Cependant ce n'eſt point ſeulement ce manque d'égards pour leur propre roi, qui cauſe ici quelque ſurpriſe & qui donne lieu à la critique. On a peine à donner de juſtes raiſons des confidences de Médée & de l'indulgence de ſes amies: c'eſt là principalement ce qu'il faudroit expliquer

pour répondre non seulement aux critiques de P. Corneille & de Dacier, mais au sentiment involontaire que fait naître cette piéce chez tous les lecteurs modernes. Le chœur qui étoit l'ornement de la tragédie Grecque & la source de mille beautés qui lui sont propres, avoit aussi ses inconvéniens. Le sujet de Médée étant très-théâtral, il ne falloit point sans doute l'exclure par un respect excessif pour les vraisemblances: il y falloit un chœur, & même au temps où cette piéce fut écrite, les spectateurs étoient encore accoutumés à lui voir remplir souvent le principal personnage : il devoit occuper la scène, être intéressé dans l'action, parler, agir avec continuité sans s'écarter des sentimens de modération & d'honnêteté qui le caractérisent.

Il falloit donc des confidences. Il paroit assez que les confidentes de Médée ne pouvoient être que des femmes. Les anciens Grecs & surtout Euripide supposent toujours que les femmes se favorisent mutuellement dans les projets formés par la jalousie, cette espèce de principe est rappelé par plusieurs insinuations adroites dans le cours de cette tragédie: soit que les Grecs fussent injustes envers les femmes ou qu'un peu plus de gêne rendit chez eux les femmes moins estimables, ils semblent avoir eu trop peu de confiance en leur caractère pour être surpris de leurs mutuelles

complaisances. Aussi voyons-nous Aristote, lorsqu'il analyse les mœurs tragiques, placer les femmes à côté des esclaves : « La bonté des mœurs » a lieu dans chaque classe d'hommes, dit ce » philosophe, en effet une femme est bonne, & » il en est de même d'un esclave, quoique peut-» être on puisse dire de ces deux classes que » l'une est plus mauvaise que bonne, & que » l'autre est tout-à-fait mauvaise ». Et ces paroles ne sont que le résultat de l'analyse de tout le théâtre grec, où les femmes ne paroissent en général que pour commettre de grands crimes, & pour exercer des vengeances, excusables dans leur principe, il est vrai, mais si funestes dans leurs ravages qu'on oublie la cause de leurs fureurs pour en détester les effets. Il y a quelques exceptions, ainsi qu'Aristote l'indique, mais sa remarque est fort juste, & peut servir à expliquer le zèle des confidentes de Médée.

Ces confidentes en effet, dès qu'on accorde qu'il falloit un chœur & un chœur de femmes, ne pouvoient être que des Corinthiennes. Il n'eût point été naturel d'user d'une supposition analogue à celle d'Euripide dans HÉLÈNE ou dans IPHIGÉNIE EN TAURIDE, où ce poëte introduit un chœur de Grecques captives : on ne pouvoit point supposer que Médée fuyant avec Jason eût emmené avec elle quinze habi-

tantes de la Colchide, & les uſages des Grecs ne permettoient pas de penſer qu'on eût raſſemblé un ſi grand nombre de captives barbares d'une contrée avec laquelle les Corinthiens n'étoient point en guerre & n'avoient point de communication pacifique. Ainſi, forcé de choiſir des Corinthiennes pour en compoſer le chœur, le poëte a fait tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour ſauver les invraiſemblances qu'il n'a point pu éviter tout-à-fait. Ces femmes ſont des amies de Médée; dès l'entrée la nourrice a ſoin d'avertir le ſpectateur que Médée s'attira d'abord la bienveillance des citoyens de Corinthe. Enſuite, quoique ces dames Corinthiennes ne s'oppoſent point aux projets de vengeance que Médée médite contre ſon époux & ſa rivale, parce que, ſuivant les tragiques Grecs, c'étoit la morale des femmes, elles frémiſſent de l'idée d'un parricide, & ne perdent aucune occaſion d'exprimer l'horreur que ce crime leur inſpire; elles font tous leurs efforts pour le prévenir.

Il n'en eſt pas moins vrai que leur indifférence pour Créon reſte inexpliquée; le ton dont ce prince parle à Médée, ſon titre de roi indiquent aſſez le rang qu'il tenoit dans Corinthe, & l'autorité dont il y jouiſſoit: il ſe peut bien néanmoins, comme je l'ai dit tout-à-l'heure, que Médée ſoit ſuppoſée jouir de quelque autorité, & que les

femmes d'un haut rang telles que celles qui composent le chœur fussent peu dans la dépendance du roi : cela est même analogue à l'esprit des anciens gouvernemens de la Grece, où la monarchie & l'aristocratie se balançoient mutuellement sans ôter à la démocratie toute espèce d'influence, ensorte qu'on y retrouvoit presque toutes les nuances du mêlange de ces trois formes élementaires. D'après ces réflexions il ne paroît point qu'on puisse entièrement justifier le zele extrême du chœur pour les intérêts de Médée, mais c'est en grande partie aux préjugés anciens & aux formes de l'ancienne tragédie qu'il faut imputer ce défaut.

Il disparoît d'ailleurs devant tant de beautés. Ce qui fait le charme de cette tragédie, c'est la clarté de l'action, sa simplicité, sa grandeur: cette étrange entreprise de Médée, qui, pour venger l'infidélité d'un époux, ne veut pas le faire périr, mais lui déchirer le cœur par tant de morsures douloureuses qu'elle lui fasse regrétter la mort : la dernière & la plus cruelle dans les opinions anciennes, est de refuser ses fils à ses embrassemens, de lui ôter le droit de les ensevelir. Cette action d'ailleurs est parfaitement préparée, la gradation des sentimens y est observée avec un art & une science profonde: d'abord ce sont des cris inarticulés de douleur

qui ſortent du fond du palais, enſuite d'amères plaintes, la nourrice préſage de loin des violences qui font frémir, elle ne veut pas que ſes fils s'offrent à ſa vue: enfin Médée paroît, elle juſtifie ſa conduite & ſa douleur, elle y donne cours avec Jaſon; aſſurée d'une retraite, elle ſe livre enfin à ſes projets de vengeance: mais comme on la voit ſe déchirer elle-même le ſein pour affliger ſon ennemi! quels combats de la jalouſie & de la tendreſſe maternelle! & quelle adreſſe du poëte de laiſſer voir clairement au ſpectateur que la tendreſſe l'emporteroit, ſi cette tendreſſe elle-même ne lui armoit le bras! il ne faut pas que les fils de Médée ſoient les eſclaves d'une marâtre; elle ſe perſuade qu'ils deviendroient ſes victimes; elle aime mieux prévenir leur ſupplice que les livrer en proie à la dériſion, ſans les ſauver du trépas. Longepierre a eu raiſon de conſerver cette penſée:

Non, mes enfans jamais ne ſeront ſa victime:
Ils mourront de ma main. Tout me force à ce crime.

Les caractères ſont après l'action ce qu'on admire dans cet ouvrage. Tout n'eſt point ſacrifié à celui de Médée, quoique celui-ci ſurpaſſe comme un géant tous les perſonnages ſecondaires. Voyez cependant quelle vérité dans les traits qui caractériſent Créon: c'eſt un prince

bon, mais foible, à qui le pouvoir absolu a donné l'habitude d'agir & de commander avec trop de hauteur, que l'obstination irrite, mais qui ne peut point résister à la douceur. Les remarques qui se trouvent répandues dans les extraits placés à la fin du volume précédent me dispensent de parler du caractere de Jason & de quelques autres traits de cette tragédie qu'on a eu occasion de relever par des comparaisons avec les auteurs qui ont traité ce sujet après Euripide. Le lecteur a, dans ces extraits auxquels je crois devoir le renvoyer, une notice complette de toutes les tragédies composées sous le titre de MÉDÉE, sur les théâtres anciens & modernes, étrangers ou nationaux, du moins de toutes celles qui sont parvenues à ma connoissance.

FIN.

SUJET
DE L'HIPPOLYTE
D'EURIPIDE.

THÉSÉE, onzième roi d'Athènes *, ayant trempé ſes mains dans le ſang de Pallas ** ſon parent, pour des raiſons d'état, ſe condamna à l'exil d'une année, ſuivant la loi des Athéniens, & ſe retira avec Phèdre ſon épouſe à Trézène †, où il faiſoit élever, ſous les yeux du ſage ¶ Pitthée §, Hippo-

* Capitale de l'Attique, aſſez connue.

** Il étoit iſſu de Pandion, cinquième roi d'Athènes; & il avoit des droits au trône.

† Ville du Péloponnèſe dans une langue de terre qui s'avance ſur la mer Egée, à l'extrémité de l'Argolide.

¶ Pitthée deſcendant de Pélops étoit un philoſophe, un ſage. Il voyoit, dit-on, les choſes futures, & les prédiſoit.

§ Il falloit ajouter que ce Pitthée étoit aïeul de Théſée lui-même, comme étant père d'Éthra, femme d'Égée. (Note de l'ancien éditeur).

lyte qu'il avoit eu d'une * Amazone. Ce jeune prince uniquement occupé de l'étude de la ſageſſe & des amuſemens de la chaſſe, ennemi d'ailleurs de l'amour & de Vénus, s'attira l'indignation de cette déeſſe. Pour ſe venger de ſes dédains, Vénus inſpire à Phédre une violente paſſion pour lui. Phédre tâche en vain d'étouffer cet amour naiſſant. Sa plaie ſe rouvre à Trézène par la vue d'Hippolyte. Sa confidente vient à bout de tirer d'elle l'aveu de cette coupable flamme; &, pour ſauver les jours de ſa maîtreſſe qui veut mourir, elle emploie ſes efforts à gagner le fils de Théſée. Celui-ci rejette avec horreur cette affreuſe propoſition; mais, comme on lui avoit extorqué un ſerment pour l'engager

* Théſée, de concert avec Hercule, combattit les Amazones, & en emmena une en Grèce, c'étoit HIPPOLYTE, dont il eut Hippolyte. D'autres veulent que cette Amazone fût Antiope.

à ſe taire, content d'un ſanglant reproche, il garde le ſilence ſur cette aventure. Phédre cependant au déſeſpoir de ſe voir diffamée, jure la perte d'Hippolyte. Elle prend le parti, pour mettre à couvert ſon honneur, de l'accuſer la première dans une lettre, & ſe donne enſuite la mort. Théſée qui étoit abſent revient ſur ces entrefaites; &, abuſé par ce funeſte écrit, il abandonne ſon fils, ſans autre examen, à la vengeance de Neptune, qui lui avoit promis d'exaucer trois de ſes vœux. Hippolyte devient la victime de la crédulité de Théſée. Mais Diane rend enfin l'honneur à l'innocent opprimé, & détrompe ſon infortuné père. Voilà en gros le ſujet d'Euripide, & la conduite qu'il a ſuivie dans cette pièce. Elle fut jouée & couronnée avec un applaudiſſement univerſel ſous l'archonte

chonte Epameinon, la troisième année de la guerre du Péloponnèse, & c'est ce qui lui a conservé le titre d'HIPPOLYTE COURONNÉ [1]. Le poëte avoit alors trente-cinq ans [2].

1 Euripide avoit fait un autre HIPPOLYTE, sous le nom d'HIPPOLYTE CACHÉ. M. Brunck croit que le plan de cette pièce (qui avoit précédé HIPPOLYTE COURONNÉ, & dont il ne nous reste que de très-courts fragmens) ressembloit assez à celui de la tragédie de Sénèque. L'épithète donnée à la tragédie dont on va lire la traduction, est peut être tirée de la couronne qu'Hippolyte offre à Diane dès la première scène, comme le P. Brumoy le fait remarquer, p. 104.

2 C'est une inadvertence. A cette époque, Euripide avoit cinquante-un ans au moins, ou cinquante-sept, suivant les marbres d'Oxford. Ameinon ou Epameinon fut Archonte la quatrième année de la LXXXVIIe olympiade. Euripide eut le premier prix, Iophon le second, Ion le troisième.

PERSONNAGES.

VÉNUS, } déesses.
DIANE, }

THÉSÉE, roi d'Athènes.

PHÈDRE, son épouse, fille de Minos & de Pasiphaé.

HIPPOLYTE, fils de Thésée, & d'Hippolyté amazone.

CHŒUR de femmes de Trézène.

LA CONFIDENTE* DE PHÈDRE.

UN OFFICIER du palais.

AUTRE OFFICIER.

UNE FEMME du palais.

CHASSEURS, suivans.

SUITE d'HIPPOLYTE, de THÉSÉE & de PHÈDRE.

La scène est aux portes du palais de Thésée, à Trézène.

* Grec: La Nourrice.

HIPPOLYTE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

VENUS.

SUIS-JE donc cette célèbre Venus [1], si renommée dans les cieux, & si respectée sur la terre? quoi? je comble d'honneurs ceux qui sont soumis à mon empire [*], je sçais dompter la fierté

1 « Je suis une déesse souvent invoquée par les mortels & célèbre » dans les cieux, je suis Cypris. Tous les êtres qui peuplent les mers » jusqu'aux bornes atlantiques, tous ceux qui jouissent de la clarté de » l'astre du jour sont soumis à mon empire : je comble de mes faveurs » ceux qui respectent ma puissance; je renverse au contraire ceux qui » s'élèvent orgueilleusement contre moi ».

Æneadum genetrix, hominum divumque voluptas,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras.

LUCR. I.

* Imitations de Racine, acte I. scène I :

Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés!

des rebelles, (car enfin les dieux ne ſont pas inſenſibles aux hommages des mortels, & l'on ſentira bien-tôt la vérité de mes paroles) : cependant le fils de Théſée, ce prince né d'une Amazone, cet élève du ſuperbe * Pithée, [1] cet Hippolyte, le dirai-je? ſeul de tous les citoyens de Trézène, il oſe me traiter comme la dernière des divinités. † L'amour & l'hyménée ſont pour lui un objet d'horreur. Content d'honorer Diane, qu'il élève injuſtement au-deſſus des autres déeſſes, il s'élève lui-même au-deſſus des foibleſſes humaines : il ne ſe plaît qu'avec elle; avec elle il fréquente les forêts, & ne ſonge qu'à pouſſer ſes chiens ſur les animaux effrayés. Couple perfide §, je ne te porte point envie. Hé,

1 PUR, CHASTE, INNOCENT. C'eſt avec raiſon que M. Walkenaer critique cette épithète de SUPERBE, ſubſtituée par le P. Brumoy.

* Imitations de Racine, acte I. ſcène I.

Pourriez-vous n'être plus ce ſuperbe Hippolyte
Implacable ennemi des amoureuſes loix,
Et d'un joug que Théſée a ſubi tant de fois?
Vénus, par votre orgueil, ſi long-temps mépriſée,
Voudroit-elle à la fin juſtifier Théſée?

† Λίγει κακίστην δαιμόνων πεφυκέναι.

« Il ſoutient que je ſuis la pire des divinités ». C'eſt-à-dire la plus malfaiſante. (Note de l'ancien éditeur).

§ Dans ce couple perfide il ſeroit aſſez étonnant que Vénus comprît Diane; auſſi ne s'agit-il ici ni de Diane, ni de couple perfide. La mépriſe du traducteur vient de ce que dans cette phraſe τέτοις οὖ

que pourrois-je t'envier ? mais enfin Hippolyte eſt criminel à mes yeux : il ſuffit. Je ſçaurai m'en venger aujourd'hui. Tout eſt préparé depuis long-temps pour ma vengeance. Elle me coutera peu.

Sorti de la maiſon de Pithée, il arrivoit à Athènes pour être ſpectateur d'une cérémonie * ſacrée. Phédre le vit, (c'eſt l'épouſe de ſon père) elle l'aima †. Je fis couler moi-même un

τοῦτο, il a cru que τούτοις ſe rapportoit à des perſonnes, & point du tout, c'eſt à des choſes, pour m'exprimer avec la grammaire Voici la vraie interprétation : « Je ne fais pas un crime à Hippolyte, » de ces plaiſirs : (ceux de la chaſſe) eh, que m'importe à moi ? mais » les outrages qu'il me fait continuellement, je prétends l'en punir, & » dès aujourd'hui ». (Note de l'ancien éditeur.)

* La cérémonie dont il eſt ici queſtion, eſt celle qu'on faiſoit aux fêtes de Cérès, & qu'elle établit elle-même dans l'Attique, comme un gage de ſa conſtante protection, pour y avoir été bien reçue lorſqu'elle cherchoit ſa fille Proſerpine, que Pluton avoit enlevée.

† Imitations de Racine, acte I. ſcène III.

Athènes me montra mon ſuperbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue,
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue,
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler,
Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler :
Je reconnus Vénus, & ſes feux redoutables,
D'un ſang qu'elle pourſuit, tourmens inévitables.
Par des vœux aſſidus je crus les détourner,
Je lui bâtis un temple, & pris ſoin de l'orner....
Vaines précautions, cruelle deſtinée !
Par mon époux lui-même à Trézène amenée
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné.
Ma bleſſure trop vive auſſi-tôt a ſaigné.

violent amour dans le cœur de cette princeſſe. Embrâſée de ces feux avant que d'arriver à Trézène, elle bâtit en mon nom un temple magnifique. L'abſence d'Hippolyte avoit redoublé ſon amour; & c'étoit pour s'en guérir * qu'elle avoit conſacré cet édifice à Venus. Mais à peine Théſée a-t-il quitté ** la terre de Cécrops, toute fumante du ſang des Pallantides † dont il s'étoit ſouillé ¶, à peine a-t-il abordé en ces climats §, pour ſe condamner à l'exil ordinaire d'une année, que Phédre noyée de pleurs & §§ frappée

* Rien ne dit dans le grec que Phèdre eût fait conſtruire ce temple à Vénus pour ſe guérir de ſon amour. Tzetzes dit au contraire dans ſes COMMENTAIRES SUR LYCOPHRON, qu'en élevant cet édifice, ſon intention étoit de voir ſa flamme couronnée, & que dans ce deſſein elle lui donna le nom de ναος ερωπτκος, TEMPLUM AMATORIUM. (Note de l'ancien éditeur.)

** Athènes eut pour premier roi Cécrops.

† Enfans de Pallas.

¶ Pallante fut un roi de cette partie de l'Attique où étoit Trézène, que quelques-uns croyent avoir été fils de Pandion, & proche parent de Théſée. Après la mort d'Égée, il aſpira à la royauté de toute l'Attique. Mais Théſée le fit périr avec tous ſes enfans, ne réſervant que la ſeule Aricie inconue à Euripide, mais qui figure dans la PHÈDRE de M. Racine; c'eſt pour ce meurtre que Théſée fut obligé de s'exiler d'Athènes pendant une année, conformément à la loi du pays. (Note de l'ancien éditeur.)

§ Coutume ou loi des Grecs aſſez marquée par ce vers, & dans la tragédie d'IPHIGÉNIE EN TAURIDE: car Oreſte, après avoir tué ſa mere, s'exile lui-même.

§§ Imitations de Racine, acte I. ſcène I.

Phèdre atteinte d'un mal qu'elle s'obſtine à taire, &c.

d'un mal qu'elle taît, s'eſt vue dépérir lentement par ce ſilence même *. Non, non, je ne ſouffrirai pas que cet amour s'éteigne dans ſon ſein. Je ferai découvrir ce myſtère à Théſée. Le père furieux chargera ſon fils d'horribles imprécations. Neptune s'eſt engagé à ratifier trois de ſes vœux. Ce dieu l'exaucera ſans doute, & mon ennemi périra. Je ſçais que Phédre m'eſt fidelle: il n'importe; il faut qu'elle périſſe. Ses jours ne me ſont pas aſſez chers pour les ſauver au prix de ma vengeance. Immolons une victime innocente pour ſacrifier un perfide. Mais ſortons de ce palais [1]. J'apperçois Hippolyte; il revient de la chaſſe. Sa nombreuſe ſuite chante avec lui des hymnes en l'honneur de Diane: il chante, & il ignore que les portes de la mort s'ouvrent pour lui; il ignore qu'il a vu ſon dernier jour. Sortons.

* Σιγῇ eſt ici un adverbe qui veut dire EN SILENCE, ſans oſer s'ouvrir à perſonne. (Note de l'ancien éditeur.)

1 Le traducteur a ſuivi une correction de Sam. Petit, qui ne paroît pas admiſſible. Il vaut mieux traduire en ſuivant la leçon des manuſcrits. « Phèdre, malgré l'éclat des vertus & de la naiſſance, doit être » enveloppée dans le châtiment que j'inflige ».

2 De ce lieu. Elle ne répète pas le mot SORTONS à la fin de ce diſcours.

SCÈNE II*.

HIPPOLYTE, *Suite* d'HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE chante.

SUIVEZ, mes amis, ſuivez-moi, ſecondez ma voix, & ne ceſſez de chanter Diane, l'aimable Diane, notre déeſſe tutélaire.

Suite d'HIPPOLYTE *en chantant.*

Reſpectable divinité, fille de Jupiter & de Latone, vous qui ſurpaſſez en beauté toutes les déeſſes, qui rehauſſent l'éclat des lambris céleſtes, recevez mes vœux & mes adorations.

HIPPOLYTE.

Recevez les miennes, ô la plus charmante des beautés immortelles.

(Il ceſſe de chanter.)

† Je vous offre cette couronne ¶ pour votre ſtatue. Daignez l'accepter de mes mains. J'en

* C'eſt ici, à proprement parler, que commence la tragédie, & la première ſcène n'eſt qu'un prologue un peu trop détaillé.

† Ceci eſt une eſpèce d'allégorie ſur les avantages du célibat.

¶ Peut-être Hippolyte eſt-il auſſi nommé ΣΤΕΦΑΝΗΦΟΡΟΣ, PORTANT COURONNE, à cauſe de cette ſcène.

ai cueilli les fleurs dans une riante prairie où le berger n'oſe conduire ſes troupeaux, & que le fer a reſpectée. L'abeille ſeule a droit d'y errer au printems; une eau pure l'arroſe, & l'aimable pudeur y règne toujours. Elle eſt ouverte à ceux qui ont puiſé la vertu que vous chériſſez, non dans une vaine étude, mais dans la nature elle-même. C'eſt à eux qu'il eſt permis en tout temps d'y cueillir ces aimables fleurs, choſe interdite aux profanes. Ainſi, chère déeſſe, ne dédaignez pas d'orner votre chevelure de cette couronne, que d'innocentes mains ont tiſſue. Seul parmi les mortels, c'eſt à moi qu'eſt réſervé l'honneur de vous faire ce don précieux. J'habite avec vous, avec vous je m'entretiens; &, quoique vous ſoyez cachée à mes yeux, j'entends votre divine voix. Faites, je vous conjure, que la fin de mes jours réponde à leur commencement.

SCÈNE III.

Les mêmes, UN OFFICIER de la suite d'HIPPOLYTE.

---

*L'OFFICIER.

PRINCE[1] égal aux dieux, car tel est le nom qui convient à nos maîtres, oserois-je vous donner un conseil salutaire?

HIPPOLYTE.

Parlez, je vous écouterai : autrement je me piquerois en vain de sagesse.

L'OFFICIER.

Sçavez-vous quelle est la loi commune établie pour tous les hommes?

HIPPOLYTE.

Quoi? que voulez-vous dire?

L'OFFICIER.

Cette loi, c'est d'éviter le faste, & de ne point chercher à se distinguer du reste des mortels.

* Ces sortes d'officiers étoient de véritables esclaves. Il tient à Hippolyte le même discours que Théramène dans Racine.

1 « Prince, (car c'est aux dieux qu'est réservé le nom de maître) ». Ce vers rappelle un passage de Xénophon dans la RETRAITE DES DIX MILLE : « N'adorez aucun homme comme votre maître, réservez aux » dieux cet honneur ».

HIPPOLYTE.

Je ne l'ignore pas. C'eſt à juſte titre que l'orgueil eſt haï.

L'OFFICIER.

Y a-t-il, à votre avis, de l'agrément à être humain ?

HIPPOLYTE.

Beaucoup ſans doute, & l'avantage qu'on retire de l'humanité coûte peu [1].

L'OFFICIER.

Penſez-vous que les dieux adoptent ces maximes comme nous ?

HIPPOLYTE.

Qui pourroit en douter ? ce ſont les hommes qui prennent pour modele la conduite des dieux.

L'OFFICIER.

Pourquoi donc ne payez-vous pas le tribut de vos reſpects à une déeſſe....

HIPPOLYTE.

Quelle déeſſe ? ami, prends garde au nom que tu vas prononcer.

1 « L'OFFICIER. Les mœurs faciles ont-elles quelque charme ?
» HIPPOLYTE. Aſſurément ; & on en retire des avantages qui » coûtent peu ».

L'OFFICIER.

C'eſt Vénus. Hé ne préſide-t-elle pas aux portes de votre palais *?

HIPPOLYTE.

Dévoué à l'innocence, ce n'eſt que timidement & de loin que j'oſe la ſaluer.

L'OFFICIER.

C'eſt pourtant la déeſſe à la mode †, & l'objet du culte des mortels.

HIPPOLYTE.

Chacun a ſes dieux & ſes amis. L'inclination décide de nos attachemens.

L'OFFICIER.

Trop heureux Hippolyte, ſi vous pouviez goûter la véritable ſageſſe!

HIPPOLYTE.

Je hais les divinités qui ont beſoin des ténébres.

L'OFFICIER.

Ah, ſeigneur, gardez-vous d'offenſer les dieux.

HIPPOLYTE à ſa ſuite.

Allez, mes amis, entrez dans ce palais, pré-

* Les ſtatues des dieux ſur les portes & aux avenues des maiſons, marquoient qu'on les choiſiſſoit pour dieux tutélaires.

† C'eſt une expreſſion familière, & qui d'ailleurs n'eſt point dans le grec. L'officier dit à Hippolyte : « C'eſt cependant une déeſſe reſ-» pectable, σεμνὴ, dont le culte eſt célèbre parmi les mortels ». (Note de l'ancien éditeur).

parez un festin : la chasse est un assaisonnement aux mets. Qu'on ait soin de mes coursiers, & qu'après le festin, on les attéle à mon char. Je sçaurai les exercer. (à l'Officier) Quant à votre Vénus, qu'elle cherche un autre adorateur.

SCÈNE IV.

L'OFFICIER.

POUR moi, plus sage que ce jeune prince, (car il ne m'est pas permis de l'imiter, & la sagesse convient à mon état [1]) ô divine Vénus, je me prosterne aux pieds de vos autels. Pardonnez, déesse, à l'impétuosité de l'âge des paroles peu mesurées ; feignez de ne les avoir pas entendues. Il sied bien aux dieux d'être plus humains que les hommes [2].

1 « Et pensant ainsi qu'il convient à un esclave » : c'est-à-dire sans fierté.

2 Grec : D'être plus sages que les mortels.

SCÈNE V.

CHŒUR de femmes de Trézène.

STROPHE I.

Il eſt un rocher d'où coule une fontaine pure. On y plonge les urnes pour y puiſer l'eau. Là une de mes * compagnes lavoit dans le courant du ruiſſeau des vêtemens de pourpre, qu'elle expoſoit enſuite ſur le penchant du rocher, aux rayons du ſoleil. C'eſt d'elle que j'ai appris d'abord la maladie de notre reine.

ANTISTROPHE I.

Phédre, me diſoit-on, renfermée dans l'intérieur de ſon palais, & attachée ſur un lit de douleurs, a couvert ſa tête de voiles légers. Mais hélas, qu'apprends-je aujourd'hui! Voici le troiſiéme jour qu'elle languit ſans nourriture ? &

* Voilà des mœurs bien étrangères à notre goût ! Une matrone laver elle-même ſes vêtemens à la fontaine, ou du moins s'y entretenir de nouvelles ! C'eſt comme les héros d'Homère, qui ſe préparoient eux-mêmes de quoi manger. J'avoue qu'il faut quelqu'effort d'eſprit pour trouver ces mœurs auſſi belles que les nôtres. Je ne m'amuſerai point à les relever par leur ſimplicité, & par l'innocence de ces heureux temps, où la vertu ſeule, non le luxe, diſtinguoit les rangs & les perſonnes. Mais auſſi il me paroît juſte qu'en blâmant ces coutumes, on ne les déprime pas au préjudice de l'ouvrage du poëte qui a dû nous les peindre telles qu'il les a trouvées. On fait bien grace aux abſurdités de la fable, pourquoi pas aux mœurs antiques ?

atteinte d'un mal qu'on ignore ; elle eſt réſolue de finir ſa triſte deſtinée.

STROPHE II.

Quoi donc, malheureuſe reine, êtes-vous agitée par les fureurs de * Pan, ou d'Hécate ? des Corybantes, ou de ** Cybéle ? ſeriez-vous punie par la déeſſe des chaſſeurs pour avoir manqué à lui faire des ſacrifices ? car elle étend ſon pouvoir ſur la terre, † ſur Limné, & ſur les flots.

ANTISTROPHE II.

Seriez-vous jalouſe de quelque rivale que Théſée vous auroit préférée en ſecret ? ‡ ne vous ſeroit il point arrivé de ¶ Créte votre patrie,

* Pan, dieu des forêts, & Hécate, déeſſe nocturne, étoient cenſés inſpirer ces craintes, qui dégénéroient en manie, & cela ſans doute parce que la ſolitude des bois, & la ſombre horreur des ténébres cauſent naturellement de l'effroi. Car les anciens divinifoient les cauſes naturelles. Du dieu Pan vient le terme de TERREURS PANIQUES. Quant à Cybéle & à ſes prêtres les Corybantes, on ſçait que, pour empêcher Saturne d'entendre les cris du petit Jupiter, ils battoient du tambour, & que leurs ſucceſſeurs, en mémoire de ce fait, ſe livroient quelquefois à une fureur qu'ils communiquoient par contagion aux ſpectateurs effrayés. C'étoient les trembleurs & les fanatiques d'alors.

** Grec : Qui court les montagnes.

† Eſpéce d'académie où la jeuneſſe de Trézéne s'exerçoit au manége, & qui étoit conſacrée à Diane déeſſe de la chaſſe. Ce nom LIMNÉ, qui ſignifie marais, peut faire croire que cette académie étoit le long d'un marais, ou ſur un marais deſſéché.

‡ Je crois que c'eſt le vrai ſens du grec : cependant on devroit, ſuivant d'autres interprétes, traduire ainſi : « Ou quelqu'un n'a-t-il » point pris dans votre lit la place de Théſée » ?

¶ Créte, aujourd'hui Candie, la plus grande île de la mer Égée.

quelque nouvelle accablante ? [1] peut-être eſt-ce aux douleurs d'une couche prochaine qu'on doit imputer la langueur mortelle qui ſemble lier vos ſens.

EPODE.

Triſte condition que celle des femmes ! on diroit que le mal, devenu plus fort par leur foibleſſe, habite toujours avec elles, ſur-tout dans les douleurs de l'enfantement qui pénétrent juſqu'à l'eſprit. Je les ai quelquefois éprouvées. Chaſte Diane, dont la main ſecourable daigne nous ſoulager, c'eſt alors que j'ai eu recours à vos ſoins. Oui, toujours invoquée par mes vœux ardens, c'eſt alors que votre préſence & celle des autres divinités ont adouci mes maux.

Mais je vois une femme qui s'avance, courbée ſous le poids des ans. C'eſt celle qui a allaité Phédre [2]. Elle la conduit hors du palais. Que vois-je ? un nuage ſombre obſcurcit le viſage de la reine. Qu'un deſir curieux me preſſe de pénétrer ce myſtère ! quel chagrin a pu flétrir ſa beauté ?

1 « N'eſt-ce point là le ſujet des pleurs dont vous arroſez votre » couche ſolitaire ? — Les douleurs de l'enfantement ont ſuffi trop ſou- » vent pour troubler la raiſon d'un ſexe foible & délicat. Je les ai » moi-même éprouvées ; j'ai ſenti mon ſein déchiré. J'appelois Diane » à mon aide, &c ».

2 La nourrice de Phèdre. Voyez la remarque ſur ce perſonnage tragique, Tome IV. page 505.

SCÈNE

SCÈNE VI[1],

PHÉDRE, SA CONFIDENTE, suite, LE CHŒUR.

LA CONFIDENTE.

O DÉPLORABLE vie que celle des hommes, ô mal cruel! hé bien, madame, que vous faire? que ne faire pas? voici la lumiere du jour que vous avez tant souhaité de revoir. Vous voici hors du palais, étendue sur un siége qui vous tient lieu d'un lit importun. Car, hélas, vous ne nous parliez que de venir en ces lieux, prête sans doute à retourner bientôt dans votre appartement: je connois vos inquiétudes. Nul objet ne peut les fixer. Ce que vous desirez est-il présent? il vous ennuye. Est-il absent? il vous paroît plein de charmes. * Comment remplir tant de vœux qui se détruisent l'un l'autre? ah qu'un malade est bien moins à plaindre que ceux qui

1 C'est ici qu'on auroit dû indiquer le commencement du second acte, & non après la scène suivante, où l'action visible n'est point interrompue.

* Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire!
Racine, acte I. scène III.

le ſervent ! il n'eſt chargé que du poids de ſon mal. Ceux-ci, outre la douleur de le voir ſouffrir, ſont encore accablés de peines & de travaux. O triſte vie que celle des humains ! ſoucis éternels, nul repos ; voilà notre appanage. O ténébres, vous nous cachez un bien mille fois plus doux que la vie. Pourquoi donc aimer ſi éperdûment le jour qui nous éclaire ? il nous éblouit par ſon vain éclat. Hélas, c'eſt que nous ignorons le prix de cette autre vie que nous ne goûtons pas ; c'eſt que ſéduits par * mille fables, nous connoiſſons peu ce qui ſe paſſe dans les royaumes ſouterrains.

PHÉDRE.

Qu'on † m'éléve un peu, aye.... qu'on ſoutienne ma tête languiſſante.... § hélas, chères amies, toute ma force m'abandonne, ah.....

* Ce texte prouve que les Grecs, même en croyant l'immortalité de l'ame, & la vie future, n'ajoutoient point foi aux fables des poëtes ſur ce ſujet. Plutarque le dit nettement dans ſon traité de la MANIÈRE DE LIRE LES POETES. C'eſt pour la ſuite de cet ouvrage que je prie le lecteur d'obſerver la diſtinction que faiſoit, même le peuple, d'une religion réelle, & d'une religion fabuleuſe.

† Voici la nature elle-même. Peut-être une peinture ſi reſſemblante nous déplairoit aujourd'hui. Pourquoi ?

§ Je ne me ſoutiens plus ; ma force m'abandonne.

Racine, acte I. ſcène III.

soutenez mes bras, vous autres, (à ses femmes) ce * vain ornement me pése sur la tête. Otez-le: laissez flotter les boucles de mes cheveux. Ah ! !

LA CONFIDENTE.

Reprenez vos esprits, madame. Pourquoi vous agiter ainsi? le repos & la fermeté d'ame rendront vos maux plus légers. Telle est la condition humaine; il faut sçavoir souffrir.

PHÉDRE.

Dieux †, que ne puis-je, au courant d'une onde pure, puiser de l'eau pour étancher ma brûlante soif! que ne suis-je couchée à l'ombre des forets dans une prairie émaillée!

LA CONFIDENTE.

Que dites-vous, madame? songez-vous que vous êtes entourée d'une troupe de femmes, &

* Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent!
Racine, acte I. scène III.

† « Soulevez mon corps... redressez ma tête. Mes membres affoiblis » sont prêts à se dissoudre: soutenez ces mains défaillantes, ô fidelles » esclaves. Ce diadême est un poids pour moi. Ote-le, laisse flotter » sur mes épaules les boucles de mes cheveux ».

* Dieux! que ne suis-je assis à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière!
Racine, ibid.

On peut remarquer dans la suite de cette scène, & dans l'acte suivant, que M. Racine n'a pas porté aussi loin qu'Euripide le beau désordre qu'exprime Phèdre.

que ces discours sans suite découvrent la manie qui saisit votre esprit ?

PHÉDRE

Qu'on [1] me conduise sur les montagnes ? Partons, allons dans les bois, poursuivons les cerfs à la suite des chiens. Dieux, que ne m'est-il permis de les animer de la voix, d'approcher le dard * de ma chevelure, & de lancer de ma main le trait rapide sur la tremblante proie !

LA CONFIDENTE.

De quels soucis allez-vous occuper votre pensée, madame ? qu'a de commun avec vous l'appareil de la chasse ? pourquoi desirer si ardemment d'être assise sur les bords d'un ruisseau ? n'avez-vous pas proche de vos tours une source féconde pour contenter vos desirs ?

PHÉDRE.

Déesse de Limné, qui présidez à l'exercice des fougueux coursiers, que ne suis-je dans la car-

[1] « Conduisez-moi à la montagne. Je vais dans la forêt, au milieu » des pins que parcourent les chiens meurtriers qui s'élancent sur les » cerfs tachetés. Au nom des dieux ! ... je brûle de pousser des cris » pour animer les chiens, d'approcher de ces blonds cheveux le javelot » de Thessalie, de lancer le trait d'une main sûre & victorieuse ».

* Grec : ὄρπακα. Ce mot signifie DARD, le grec ajoute THESSALIEN, parce que la figure du dard & la manière de le lancer étoit d'une invention Thessalienne. On ne sçauroit lancer un javelot qu'on ne l'approche vers la tête.

rière, occupée moi-même à dompter un * cheval plein de feu?

LA CONFIDENTE.

Quel discours vient encore de vous échapper, princesse? ardente à la chasse vous poursuiviez tout-à-l'heure les cerfs sur la cime des montagnes; & vous voici présentement dans une carrière où vous domptez un coursier! ah, madame, il n'est pas difficile d'appercevoir qu'une divinité ennemie étonne & agite cruellement vos esprits [2].

PHÉDRE.

Insensée †, qu'ai-je fait? où ai-je laissé égarer ma raison? je l'ai perdue. Une divinité barbare me l'a ravie. Ah que je suis malheureuse! (à sa

* Grec : Des chevaux Vénitiens. Les Vénitiens ou Hénetes étoient des peuples de Paphlagonie, qui, après la guerre de Troie, s'emparèrent, (dit-on) sous la conduite d'Anténor, de cette partie d'Italie, qu'on appelle aujourd'hui VENISE. Ils excelloient dans le soin d'élever & de dresser les chevaux. Denys le Tyran tiroit de ces peuples ceux dont il se servoit dans les combats équestres.

2 « Nous avons besoin de tout l'art des devins pour juger quel est » le dieu qui vous agite & qui trouble vos sens ».

† Insensée, où suis-je? qu'ai-je dit?
Où laissé-je égarer mes vœux & mon esprit?
Je l'ai perdu; les dieux m'en ont ravi l'usage;
Œnone, la rougeur me couvre le visage;
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.
Racine, acte I. scène III.

confidente) approche : remets mon voile pour me cacher. Je rougis de ce que j'ai prononcé. Cache-moi, te dis-je. Les larmes tombent malgré moi de mes yeux : mon visage se couvre de honte & de confusion .... agréable & cruelle folie ! mon erreur m'est chère, & la raison m'importune. Hé bien, livrons-nous à une erreur insensée, & mourons [1].

LA CONFIDENTE.

Voici votre voile : * vous êtes obéïe ; que ne puis-je mourir à mon tour ! l'expérience m'a coûté bien des années ; mais enfin je ne le sens que trop, il vaudroit mieux pour le repos des hommes naître peu sensible à l'amitié, que d'en être comme moi la victime. Il seroit plus doux d'être maître d'aiguiser ou d'émousser sa sensibilité, que d'en avoir l'ame toute pénétrée : car qu'un seul cœur souffre pour deux autant que je souffre pour elle, c'en est trop. Une douleur telle que la mienne est un fardeau insupportable. On dit bien vrai, que les amitiés humaines

1 « La raison qui m'est rendue me plonge dans la douleur ; l'égarement est un malheur sans doute, mais il vaut mieux encore périr » sans connoître son sort ».

* La confidente dit en voilant la tête de Phèdre : « Vous êtes » obéïe.... Oh ! quand viendra la mort me couvrir d'un voile pareil » ! (Elle fait allusion à l'ancien usage qui étoit de jeter un voile sur ceux qui venoient d'expirer). Elle moralise ensuite : « L'expérience de bien » des années m'a rendue sçavante, &c ». (Note de l'ancien éditeur.)

traînent après elles plus de ſoucis que de charmes, & qu'elles ſont plus nuiſibles qu'utiles au repos de nos jours. Rien de trop, cette maxime eſt préférable à celle qu'on lui oppoſe, & tout ſage ſera de mon avis *.

ACTE II.[1]

SCÈNE PREMIERE.

PHÉDRE couchée, ſuite, LA CONFIDENTE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR à la confidente de Phédre.

FIDELLE dépoſitaire des ennuis de la reine, vous qui l'avez élevée & nourrie de vos mains, vous nous voyez ſenſibles au mal ſurprenant qui la conſume : mais nous ignorons ce que c'eſt. Pourrions-nous l'apprendre de votre bouche ?

LA CONFIDENTE.

Je l'ignore comme vous. J'ai eu beau la preſſer de me le dire; elle s'obſtine à le taire.

* La reine voilée & livrée à ſa confuſion fait ceſſer la ſcène & l'acte, comme ſi elle ſortoit du théâtre : mais ſa préſence muette fait dans la ſuite un effet admirable.

1 L'Acte a commencé dès la ſcène précédente.

LE CHŒUR.

Quoi ? vous n'en ſçavez pas même la cauſe ?

LA CONFIDENTE.

Auſſi peu que le reſte. La reine me cache tout.

LE CHŒUR.

Qu'elle me paroît affoiblie ! que ſes attraits ſont changés !

LA CONFIDENTE.

Eh, le moyen qu'ils ne le ſoient pas ? Trois jours ſe ſont écoulés pour elle ſans nourriture *.

LE CHŒUR.

Eſt-ce trouble involontaire ? eſt-ce deſſein formé de mourir ?

LA CONFIDENTE.

Il faut bien qu'elle ait réſolu de ſe procurer la mort, puiſqu'elle s'eſt miſe en tête de ne plus ſoutenir un reſte de vie languiſſante.

LE CHŒUR.

Vous me ſurprenez étrangement. † Mais cela peut-il plaire à ſon époux ?

* Et le jour a trois fois chaſſé la nuit obſcure,
Depuis que votre corps languit ſans nourriture.
Racine, acte I. ſcène III.

† Dans Euripide ces deux membres ſont liés, & ne forment qu'une même phraſe : « Je ſuis bien ſûre que tout ceci déplaît fort à Théſée ». (Note de l'ancien éditeur.)

LA CONFIDENTE.

Elle dissimule son mal. Elle assure qu'elle est pleine de santé & de vie.

LE CHŒUR.

Mais quoi ? en jettant un regard sur elle, ne voit-il pas des marques trop visibles du contraire ?

LA CONFIDENTE.

Pour comble de malheur [1], Thésée est absent *. Il est bien loin de ces lieux.

LE CHŒUR.

Et vous-même ; que n'employez-vous la violence †, s'il le faut, pour découvrir la cause de sa langueur, du trouble de ses esprits ?

LA CONFIDENTE.

Hélas, j'ai tout tenté sans succès : mais j'y consens, je vais employer tout mon zele ; vous en serez témoins, & vous jugerez de ma tendresse pour ma souveraine.

1 Ces mots ne sont pas dans le grec.

* M. Racine suppose aussi cette absence de Thésée, qui produit un si bel effet : mais il enchérit sur Euripide, en ce qu'il suppose que ce prince est aux enfers avec Pirithoüs pour enlever Proserpine, & par là il ménage adroitement le bruit de sa mort qui se répand à Trézène, & qui ranime le fol espoir de Phèdre.

† VIOLENCE. Ce terme est bien dur : Euripide se sert du mot ἀνάγκην, NECESSITATEM ; c'est-à-dire : « Ne devriez-vous pas lui arracher son secret à force d'importunités, ou de la presser » ? (Note de l'ancien éditeur.)

SCÈNE II.

Les mêmes, PHÉDRE[1].

LA CONFIDENTE.

ALLONS, princeſſe, oublions l'une & l'autre le paſſé. Devenez de votre côté plus traitable; éclairciſſez ce front chargé de nuages; quittez un deſſein funeſte; &, s'il m'eſt échappé quelque parole qui vous ait déplu, je ſçaurai à mon tour changer de langage. Quel eſt donc votre mal? eſt-il tel qu'il doive être ſecret pour d'autres que pour nous? Voici des amies prêtes à vous ſecourir. Eſt-il réſervé aux diſciples d'Eſculape? donnez-nous la ſatisfaction de recourir à leurs conſeils... Vous ne répondez rien. Il n'eſt point ici queſtion de ſe taire, madame. Il faut, ou me répondre, ſi j'ai tort, ou me croire, ſi j'ai raiſon. Parlez.... Quoi? que dites-vous? tournez du moins les yeux vers moi.... Elle garde un ſilence glacé. Ah, que je ſuis à plaindre! Vous

[1] Il eſt probable que le lit ou le ſiége de Phèdre étoit au fond du théâtre, près de la porte du palais. Le chœur étoit ſur le devant de la ſcène. La nourrice s'eſt approchée de lui pendant la ſcène précédente, & dans celle-ci elle revient vers le lit de ſa maîtreſſe.

le voyez, chères amies [1], tous mes efforts ſont ſuperflus. Je gagne auſſi peu à préſent que par le paſſé. Mes conſeils ne la touchoient point; aujourd'hui elle les rebute. Mais il n'en ſera pas ainſi, cruelle; votre rigueur inflexible l'emporte ſur l'inclémence de la mer: * mourez donc; mais ſçachez que ſi vous abandonnez vos enfans, ils

1 Je crois cette expreſſion trop peu reſpectueuſe dans la bouche de la nourrice en s'adreſſant aux femmes du chœur. L'expreſſion grecque eſt ΓΥΝΑΙΚΕΣ, qui dans l'uſage répondoit aſſez exactement à celle de MESDAMES. Mais le P. Brumoy a bien ſenti qu'il falloit éviter ce mot, qu'il emploie néanmoins, acte IV. ſcène IV.

* Vous trahiſſez enfin vos enfans malheureux,
Que vous précipitez ſous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
Et rendra l'eſpérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi, de vous, de votre ſang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans ſon flanc,
Cet Hippolyte.....

PHÉDRE.

Ah dieux!

ŒNONE.

Ce reproche vous touche.

PHÉDRE.

Malheureuſe, quel nom eſt ſorti de ta bouche!

ŒNONE.

Hé bien, votre colère éclatte avec raiſon;
J'aime à vous voir frémir à ce funeſte nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite, &c.

Racine, ibid.

ſeront chaſſés de la maiſon paternelle. J'en atteſte cette fière Amazone qui a eu ſoin de leur ménager un maître. Vous ſouvient-il de ce fils de l'étrangère, de ce ſuperbe ennemi de votre ſexe, de cet Hippolyte?...[1]

PHÉDRE.

Ah!

LA CONFIDENTE.

Je le vois, ce reproche vous pique[2].

PHÉDRE.

Ah! tu me fais mourir. Au nom des dieux, ne prononce plus déſormais ce funeſte nom devant moi.

LA CONFIDENTE.

Voyez donc quelle eſt votre conduite. Ce nom vous eſt odieux; votre haine eſt juſte, & toutefois vous ne voulez pas prendre ſoin de vos jours pour ſauver vos enfans!

PHÉDRE.

Je chéris mes enfans, tu peux m'en croire: mais hélas, qu'un ſouci plus cruel déchire aujourd'hui mon cœur!

1 Littéralement: « Cette Amazone qui a donné un maître à vos » enfans, un bâtard dont les penſées ſont plus hautes que la naiſſance; » vous le connoiſſez trop, Hippolyte....

2 Littéralement: VOUS TOUCHE: c'eſt l'expreſſion grecque que Racine a conſervée.

LA CONFIDENTE.

Madame*, vos innocentes mains ne se sont point baignées dans le sang.

PHÉDRE.

Mes mains sont exemptes de crime ; que mon cœur ne l'est-il de même !

LA CONFIDENTE.

Auriez-vous † joui du plaisir secret de triompher d'un ennemi abattu ?

PHÉDRE.

Non, c'est une main amie qui m'a perdue malgré elle, & malgré moi.

LA CONFIDENTE.

Thésée vous auroit-il offensée ?

* Quoi, de quelque remords êtes vous déchirée ?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

PHÉDRE.

Graces au ciel, mes mains ne sont point criminelles,
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

Racine.

† Contresens manifeste. ἐπακτὸς πημόνη, LÆSIO EXTRANEA, vaut autant qu'un maléfice reçu de dehors de la part de quelque ennemi. La confidente demande donc à Phèdre, si la vengeance de quelque ennemi n'auroit point jeté sur elle UN SORT ? Les anciens donnoient beaucoup dans ces sortes de superstitions. (Note de l'ancien éditeur.)

PHÉDRE.

Ah, puiſſé-je moi-même ne l'avoir point offenſé!

LA CONFIDENTE.

Quel * eſt donc ce forfait énorme qui vous force de mourir?

PHÉDRE.

Laiſſe-moi mon ſecret. † Ce n'eſt point à cauſe de toi que je m'obſtine à le cacher.

LA CONFIDENTE.

Non ¶, cruelle, je ne ſouffrirai pas que vous me le céliez plus long-temps, ou bien j'expirerai à vos pieds.

* Et quel affreux projet avez vous enfanté
Dont votre cœur encor doive être épouvanté?

PHÈDRE.

Je t'en ai dit aſſez, épargne-moi le reſte....

Racine, ibid.

† Ἔα μ' ἁμαρτῖν. ἐ γὰρ ἰὶς σ' ἁμαρτάνω.

Et c'eſt-à-dire: « Que t'importe mon forfait? ce n'eſt pas contre » toi qu'il eſt commis ». (Note de l'ancien éditeur).

ŒNONE.

¶ Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue, &c.

Racine, ibid.

PHÉDRE.

Malheureuſe *, que fais-tu? laiſſe mes mains. Que veux-tu de moi par cette violence?

LA CONFIDENTE.

Non, vous dis-je. Vous me voyez à vos genoux; je ne me relèverai point que vous n'ayez parlé.

PHÉDRE.

Si † tu entends des malheurs, ils retomberont ſur toi.

LA CONFIDENTE.

Hé, que peut-il m'arriver de pire, ô ciel, que d'être privée de vous!

PHÉDRE.

Mourons §; je mourrai du moins avec ma gloire, & mon ſecret.

PHÉDRE.

* Quel fruit eſpères-tu de tant de violence!
Racine, ibid.

† Tu frémiras d'horreur, ſi je romps le ſilence.
ŒNONE.
Hé, que me direz-vous, qui ne céde, grands dieux,
A l'horreur de vous voir expirer ſous mes yeux?
Ibid.

§ Il y a dans le grec ὄλῃ peribi. TU MOURRAS, ou MEURS. Il eſt évident que Phèdre parle ici à elle-même, & non à ſa confidente. Le ſcholiaſte adopte auſſi ce ſens, qui vaut mieux que celui ci: TU MOURRAS, SI TU M'ENTENDS.

LA CONFIDENTE.

S'il vous eſt glorieux de mourir, pourquoi me cacher la cauſe de votre mort?

PHÉDRE.

Si je parle, cette gloire s'évanouit, & je me couvre d'infamie.

LA CONFIDENTE.

Si vous rompez le ſilence, vous en ſerez plus eſtimable à mes yeux.

PHÉDRE.

Retire-toi, te dis je. Au nom des dieux, ceſſe de me preſſer; laiſſe mes mains.

LA CONFIDENTE.

Je n'en ferai rien *, puiſque vous me

* Réſerviez-vous ce prix à ma fidélité?

. . . . . .

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai verſés;
Par vos foibles genoux que je tiens embraſſés,
Délivrez mon eſprit de ce funeſte doute.

PHÉDRE.

Tu le veux, léve-toi.

ŒNONE.

Parlez; je vous écoute....

PHÉDRE.

O haine de Vénus! ô fatale colère!
Dans quel égarement l'amour jeta ma mere!

ŒNONE.

Oublions-les, madame, & qu'à tout l'avenir
Un ſilence éternel cache ce ſouvenir!

refuſez

refusez si injustement l'unique prix qu'exige ma fidélité.

PHÉDRE.

Ariadne, ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

ŒNONE.

Que faites-vous, madame, & quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHÉDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je mourrai la dernière & la plus misérable.

ŒNONE.

Aimez-vous?

PHÉDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui?

PHÉDRE.

Tu vas ouir le comble des horreurs.
J'aime.... A ce nom fatal je tremble, je frissonne.
J'aime....

ŒNONE.

Qui!

PHÉDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone.

ŒNONE.

Hippolyte! grands dieux!

PHÉDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

ŒNONE.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace!
O désespoir! ô crime! ô déplorable race! &c.

Racine, mid.

PHÉDRE.

Hé bien, tu ſeras ſatisfaite. Je céde à ton importunité [1]. Leve-toi.

LA CONFIDENTE.

Parlez; me voilà prête à vous écouter.

PHÉDRE.

O ma mère *, ô déplorable mère, de quel amour vous avez brûlé!

LA CONFIDENTE.

Horrible objet de ſes coupables deſirs! un taureau..... mais pourquoi réveillez-vous ce ſouvenir, madame?

PHÉDRE.

O infortunée ſœur †, épouſe de Bacchus....

1 « Je reſpecte la majeſté de ta main ». Le caractère de ſuppliante, & celui de nourrice la rendoient vénérable aux yeux de Phédre.

* Paſiphaé, épouſe de Minos roi de Crète. Elle étoit fille du Soleil & d'une nymphe. Les poëtes ont feint que Vénus, irritée de ce que le Soleil avoit découvert aux dieux l'aventure de cette déeſſe avec Mars, inſpira un amour fatal à toute la race de Minos. Paſiphaé, diſent-ils, s'abandonna à un taureau, de-là vint le Minotaure, moitié homme & moitié taureau, que Théſée tua dans le labyrinthe. L'hiſtoire, autoriſée par Plutarque, explique la fable, en diſant que Paſiphaé aima un guerrier nommé Taurus, & que le fruit de leur paſſion fut un fils qui réunit les deux noms de Taurus & de Minos.

† Ariadne. Minos, pour venger la mort de ſon fils Androgée, avoit contraint les Athéniens de lui livrer pour tribut de jeunes enfans, qu'il enfermoit dans le labyrinthe pour y être dévorés par le Minotaure. Théſée fut livré comme les autres: mais Ariadne qui l'aimoit, le ſauva par le moyen d'un fils qui lui ſervit à ſortir du labyrinthe, après avoir tué le monſtre. Théſée abandonna ſa libératrice & ſon amante dans une iſle où Bacchus la vit & l'épouſa.

LA CONFIDENTE.

Que faites-vous ? pourquoi vous animer ainſi contre toute votre race ?

PHÉDRE.

J'en ſuis la troiſiéme, & je meurs la plus miſérable.

LA CONFIDENTE.

Juſtement étonnée, j'attends où aboutira enfin ce diſcours.

PHÉDRE.

Je t'ai dit aſſez la ſource de mes maux.

LA CONFIDENTE.

Je n'en ignore pas moins ce que je veux ſçavoir.

PHÉDRE.

Que ne peux-tu me prévenir *, & dire toi-même ce qu'il faut que je diſe [1] !

LA CONFIDENTE.

Hélas, ſuis-je prophéteſſe †, pour pénétrer de pareilles obſcurités ?

* Voici un endroit fort délicat, que M. Racine apparemment n'a pas apperçu.

1 Ce ſentiment ſi naturel, & ſi naturellement exprimé a cependant été parodié par Ariſtophane. Il met ce vers dans la bouche de Démoſthène dans ſa comédie des CHEVALIERS.

† Cette femme ne connoiſſoit guères ni les prophètes ni les prophéteſſes : il faut traduire, ὦ μάντις ἐγὼ ; Ai-je le don de deviner ? (Note de l'ancien éditeur).

PHÉDRE.

Scais-tu ce que c'eſt qu'une choſe.... qu'on appelle AIMER ?

LA CONFIDENTE.

Elle a ſes douceurs & ſes amertumes.

PHÉDRE.

Hé-bien, j'éprouve l'un & l'autre *.

LA CONFIDENTE.

Que dites-vous ? ô ciel ! vous aimez ! & qui ?

PHÉDRE.

Tu connois le fils de l'Amazone.

LA CONFIDENTE.

Hippolyte ! ô dieux !

PHÉDRE.

C'eſt toi qui l'as nommé, non pas moi.

LA CONFIDENTE.

Juſte ciel ! qu'entends-je ? me voilà perdue. Mes amies, cela eſt-il croyable ? non, je ne puis plus ſupporter la lumière. Jour déteſtable, lumière odieuſe, je vais vous quitter pour toujours : adieu ne me comptez plus au nombre des vivans. Quoi ! la pureté même † eſt entraînée

* « Hé bien, je n'en ai reſſenti que les peines ». Rien de plus vrai par rapport à Phédre : auſſi Euripide ſe ſert du mot Σατέρω, qui veut dire L'UN DES DEUX, non pas TOUS LES DEUX. (Note de l'ancien éditeur).

† « Quoi ! les plus ſages, entraînées par une fatale néceſſité, s'oublient » elles-mêmes ! Dites, après cela, que Vénus n'eſt pas une déeſſe, & » s'il ſe peut, quelque choſe de plus, &c. » (Note de l'ancien éditeur).

malgré elle vers le crime! Vénus eſt-elle donc déeſſe? non, il faut qu'elle ſoit quelque choſe de plus pour avoir perdu Phédre, ſes enfans & moi-même avec eux.

LE CHŒUR.

O ciel! avez-vous entendu ce qu'a dit la reine? quel mal! quel aveu! [1] que n'ai-je expiré avant que Phédre fût tombée dans cette affreuſe manie! hélas, malheureuſe princeſſe, dans quel déluge de maux vous voilà plongée! ô amertume, nourriture ordinaire des mortels! c'eſt fait de vous, ô reine; vous avez révélé votre honte; de quels jours ce jour fatal va-t-il être ſuivi! quel trouble il va produire dans votre maiſon! car, hélas, nous le voyons trop, Vénus dans ſon courroux s'eſt acharné à vous perdre. O princeſſe trop déplorable!

PHÉDRE.

Femmes [1] de Trézène *, écoutez-moi pour

[1] Les femmes du chœur ſe témoignent mutuellement leur ſurpriſe. Cette phraſe, « Que n'ai-je expiré, &c. » eſt ſuſceptible d'un ſens plus naturel: le chœur s'adreſſe à l'Amour ſans le nommer: « Puiſſe-je périr » avant que tu briſes mon cœur »!

[1] M. le Beau (ACAD. DES BELLES-LETTRES, tom. VIII.) fait obſerver diverſes alluſions dans ce diſcours de Phèdre, ſoit au caractère des Athéniens, ſoit à d'autres circonſtances.

* Grec: « Habitantes de cette extrémité de l'empire de Pélops ». Pelops, fils de Tantale roi de Phrygie, paſſa en Elide, épouſa Hippodamie fille d'Œnomaüs roi d'Elide, & s'empara de ce royaume, qui

là dernière fois *. Les longues nuits m'ont vue ſouvent occupée à rechercher la cauſe de la corruption générale de la vie humaine. Ce n'eſt point en ſuivant la nature que les hommes pèchent, me diſois-je à moi-même; car enfin, la droite raiſon eſt un guide qui les éclaire: mais, telle eſt notre foibleſſe, charmés du bien que nous connoiſſons tous, nous négligeons de le pratiquer, les uns par lâcheté, d'autres en préférant les charmes de la volupté à ceux de la vertu; & combien de plaiſirs nous ſéduiſent! les longs entretiens, l'oiſiveté, mal ſi attrayant, & la mauvaiſe honte. Je dis la mauvaiſe; car il eſt une ſorte de honte qui ſied. L'autre, cauſe la ruine des maiſons. Si la honte étoit toujours bien placée, un ſeul terme n'exprimeroit pas un vice & une vertu, deux choſes ſi différentes. Heureuſe & ferme dans mes réflexions, je me flattois alors qu'aucun ſouffle empoiſonné ne pourroit corrompre mon cœur. Mais, pour conduire votre eſprit par la route que le mien a parcourue, ſuivez le fil de ma conduite ſecrette [1]. Dès que je ſentis les premiers traits

fut appelé depuis Péloponnèſe, iſle de Pélops. Or Trézène, aujourd'hui Damala ou Piéda, eſt dans le Péloponnèſe, à préſent la Morée, & cette ville étoit frontière des états de Pélops.

* Elle leur parle cependant encore dans la ſuite. Auſſi cette liaiſon eſt du traducteur. (Note de l'ancien éditeur).

1 « Après avoir connu d'avance ces vérités, il n'eſt ſans doute

d'un criminel amour, je n'eus d'autre vue que de lutter avec fermeté contre un mal involontaire. Je commençai à l'enſevelir dans un ſilence profond. On ſçait aſſez que la langue eſt un dépoſitaire infidelle, qui, capable de corriger les penſées d'autrui, ſe procure, en parlant, mille maux. Je me fis enſuite un devoir de me vaincre, & d'être chaſte en dépit de Vénus. Enfin mes efforts contre cette puiſſante divinité devenant inutiles, ma dernière reſſource a été de recourir à la mort. Je ne crains point qu'on blâme un parti ſi héroïque [1]. Hé, que puis-je ſouhaiter de plus juſte que d'avoir beaucoup de témoins de ma gloire, & de n'en point avoir de mon infidélité? Je n'ignorois pas l'opprobre de cet indigne amour. Mon ſexe m'en faiſoit aſſez ſentir toute l'horreur [2]. Périſſe à jamais l'épouſe infidelle qui, paſſant les bornes de la pudeur, oſa la première ſouiller le lit de ſon époux! c'eſt des plus illuſtres maiſons que ce funeſte poiſon s'eſt répandu ſur tout le ſexe;

» aucun breuvage capable de me corrompre au point de tomber dans » l'oubli de tous mes principes. Mais je vais vous expliquer à vous » mêmes la route que mon cœur à ſuivie ».

1 Si HÉROÏQUE. Ce mot eſt ajouté par le traducteur.

2 « Je n'ignore pas que je ſuis femme, & par-là même odieuſe »

Quanquam haud falſa ſum nos odioſas haberi,

PLAUT. AULUL. II. 1.

car l'exemple des grands embellit le crime aux yeux du vulgaire *. Oui [1], je déteſte celles qui plus chaſtes en paroles qu'en effet, couvrent d'un voile de vertu leurs égaremens cachés. De quel front, ô Vénus, oſent-elles lever les yeux ſur leurs époux ? ne craignent-elles point que les ténébres mêmes, complices de leurs horreurs, ne les expoſent au grand jour ; que les voûtes

* Je ſçais mes perfidies,
Œnone, & ne ſuis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont ſçu ſe faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes ;
Il me ſemble déja que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, & prêts à m'accuſer,
Attendent mon époux pour le déſabuſer.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Eſt-ce un malheur ſi grand que de ceſſer de vivre !
La mort aux malheureux ne cauſe point d'effroi :
Je ne crains que le nom que je laiſſe après moi.
Pour mes triſtes enfans quel affreux héritage !
Le ſang de Jupiter doit enfler leur courage :
Mais, quelque juſte orgueil qu'inſpire un ſang ſi beau à
Le crime d'une mère eſt un peſant fardeau.
Je tremble qu'un diſcours, hélas, trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mère coupable ;
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux,
L'un ni l'autre jamais n'oſe lever les yeux.

Racine, acte III. ſcène III.

1 « Je ne déteſte pas moins ». Il y a oppoſition.

& les murs ne prennent la parole pour les accuſer ? Voilà, chères amies, voilà ce qui me détermine à mourir. Il ne ſera pas dit que j'aie deshonoré mon époux, ni que j'aie couvert de confuſion mes triſtes enfans. Puiſſent-ils plutôt paroître dans Athènes avec cet éclat & cette liberté que leur donne la vertu de leur mère [1] ! un homme fût-il un héros, eſt réduit à la condition d'un eſclave *, s'il ſe ſent flétri par la tache d'un père criminel, ou d'une mère coupable. On a raiſon de le dire, l'honneur ſolide & fondé ſur la vertu eſt plus précieux que la vie. Le temps, armé d'un miroir inévitable, décele tôt ou tard les méchans, & c'eſt pour n'être pas de leur nombre que je meurs aujourd'hui.

LE CHŒUR.

Ciel ! que la vertu a de charmes ! qu'elle eſt honorée parmi les mortels !

1 « Qu'ils vivent dans Athènes, au ſein de cette illuſtre patrie, libres, » floriſſans & fiers d'oſer parler ſans crainte, glorieux de leur mère. » Un homme, fut il né plein d'audace, eſt eſclave dès qu'il connoit la » honte de ceux auxquels il doit le jour ».

* Amyot traduit ainſi ce paſſage cité par Plutarque, traité de L'ÉDUCATION DES ENFANS.

Qui ſent ſon père ou ſa mère coupable
D'aucune choſe à l'homme reprochable,
Cela de cœur bas & petit le rend,
Combien qu'il l'eût de ſa nature grand.

LA CONFIDENTE.

Je l'avouerai, madame, l'aveu de vos malheurs m'a fait d'abord frémir d'effroi : mais je reconnois à préſent la vanité de mes ſcrupules ; &, comme vous ſçavez, les réflexions ſont plus ſolides que les premières idées qui luiſent à notre eſprit. Cet amour dont vous vous plaignez *, qu'a-t-il après tout de ſi nouveau & de ſi ſingulier ? c'eſt l'effet du courroux de Vénus. Vous aimez ; choſe bien étrange ! cela ne vous eſt-il pas commun avec le reſte des humains ? Quoi ! faut il qu'un frivole [1] amour vous con-

* Vivez, vous n'avez plus de reproche à vous faire ;
Votre flamme devient une flamme ordinaire...
Racine, acte I. ſcène V.

Hé, repouſſez, madame, une injuſte terreur :
Regardez d'un autre œil une excuſable erreur,
Vous aimez. On ne peut vaincre ſa deſtinée :
Par un charme fatal vous futes entraînée.
Eſt-ce donc un prodige inoui parmi nous ?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?
La foibleſſe aux humains n'eſt que trop naturelle :
Mortelle, ſubiſſez le ſort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug impoſé dès long-temps.
Les dieux mêmes, les dieux de l'olympe habitans,
Qui d'un bruit ſi terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.
Ibid. acte IV. ſur la fin.

1 Cette épithète n'eſt pas dans l'original.

duiſe au tombeau ? malheureux ceux qui aiment, ou qui aimeront déſormais, ſi la mort doit être le prix de leurs feux ! la colère de Vénus eſt un torrent impétueux à qui rien ne réſiſte. Lui céde-t-on ? elle eſt moins vive : mais, quand elle rencontre un cœur fier, indocile, rebelle, de quel air penſez-vous qu'elle le traite [1] ? impérieuſe déeſſe, elle pénétre ſous les eaux & dans les airs. Hé, n'eſt-elle pas la ſource de toutes choſes ? c'eſt elle qui inſpire & qui entretient l'amour dont tous les hommes ſont les fruits. Interrogez ceux qui liſent les écrits des anciens & des poëtes ; ils vous diront que Jupiter brûla pour * Sémélé ; ils vous diront que l'Aurore † mére de la lumiére, ne dédaigna pas d'enlever

1 « Avec quelle hauteur penſez-vous qu'elle s'en empare, qu'elle ſe » plaiſe à l'humilier » ?

* Sémélé, fille de Cadmus roi de Thébes. Jupiter l'aima, & elle eut de lui Bacchus. Junon, avec ſa jalouſie ordinaire, ſe déguiſa en vieille, dit Ovide, &, pour flatter la vanité de Sémélé, elle lui conſeilla d'exiger de Jupiter qu'il vînt la trouver dans tout l'éclat de ſa gloire : il l'exauça malgré lui ; il vint armé de foudres, & elle en fut conſumée.

† Les amours de cette déeſſe ſont célébres chez les poëtes. Elle aima d'abord Tithon, qu'elle changea depuis en cigale pour le délivrer d'une incommode vieilleſſe, & peut-être encore plus pour s'en délivrer elle-même : car elle lui devint ſouvent infidéle par l'amour qu'elle conçut pour Céphale, jeune chaſſeur, époux de Procris, laquelle fut la dupe de ſa jalouſie, & ſe fit tuer dans des broussailles par ſon mari, qui la prit pour une bête fauve. Céphale eut peine à céder à la paſſion de l'Aurore. Elle l'enleva aux dieux, ſuivant Euripide.

aux cieux Céphale, ſon amant. L'Aurore & Sémélé habitent toutefois parmi les dieux, qui ne cherchent point à les éviter. C'eſt qu'ils cédent ſans doute à leur deſtinée; & vous, foible mortelle, vous ne céderiez pas à la vôtre! ah! il faudroit que vous fuſſiez née ſupérieure aux divinités pour ne pas ſuivre les mêmes loix [1]. Combien de ſages parmi les époux, voyant l'opprobre de leur lit, font ſemblant de n'en rien voir? combien de pères diſſimulent les jeunes amours de leurs enfans? c'eſt que la ſageſſe humaine ne conſiſte qu'à ſauver les dehors; c'eſt qu'une ſévérité outrée n'eſt point du reſſort de notre condition mortelle. Il n'eſt rien de pur ni de parfait ici bas: les édifices des plus habiles maîtres péchent toujours par quelque endroit [2]. Agitée par les flots de l'amour, comment pourriez-vous éviter le naufrage? mortelle & ſujette aux fragilités humaines, n'êtes-vous pas trop heureuſe d'avoir plus de vertu que de foibleſſe? ainſi, chère princeſſe, quittez un funeſte deſſein, &

1 « Cependant ces divinités habitent encore l'olympe, & ne cher-» chent pas à ſe dérober aux regards du reſte des dieux. Elles cèdent, » ſans doute vaincues par la deſtinée; & vous ne ſupporteriez pas la » vôtre? Il falloit donc que votre père ne vous fît naître que ſous ces » conditions, ou ſous l'empire d'autres dieux, ſi vous ne pouvez vous » ſoumettre à leurs loix ».

2 « On néglige de décorer le toit d'un vaſte édifice ».

ceſſez d'outrager les dieux. Hé, n'eſt-ce pas les outrager en effet que de prétendre être plus vertueux qu'ils ne le ſont. Oſez aimer, madame; tel eſt l'ordre de Vénus. Ne ſongez qu'à guérir la plaie de votre cœur, quoi qu'il en doive coûter. Il eſt des enchantemens & des paroles propres à calmer les fureurs amoureuſes. Il eſt plus d'un remède à l'amour. Mon zéle ſçaura trouver les plus prompts; & la ſubtilité des hommes ſeroit bien tardive à inventer des reſſources, ſi nous autres femmes n'en trouvions pas *.

LE CHŒUR.

Madame, il faut en convenir, ſes avis ſont

* Cette horrible morale eſt miſe dans la bouche d'une eſclave, à qui le crime fait d'abord horreur; mais qui ſe familiariſe inſenſiblement avec lui pour ſauver les jours de la reine à quelque prix que ce puiſſe être. M. Racine n'a pas manqué ce morceau. Il l'a même employé deux fois, l'une avec beaucoup de vraiſemblance, ſur le faux bruit de la mort de Théſée; l'autre, d'une maniére un peu plus hardie ſur l'aveu que Phédre fait à Œnone, qu'elle ſe trouve piquée d'avoir une rivale. On a vu ci-deſſus ce morceau tiré de l'acte IV. Voici une partie du premier, qui eſt à la cinquiéme ſcéne du premier acte:

Vivez, vous n'avez plus de reproche à vous faire.
Votre flamme devient une flamme ordinaire.
Théſée en expirant vient de rompre les nœuds
Qui faiſoient tout le crime & l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable,
Et vous pouvez le voir ſans vous rendre coupable, &c.

Imitations de Racine.

flatteurs & conformes à votre ſituation préſente; mais dût mon éloge vous paroître plus odieux que ſon diſcours, & plus affligeant pour les intérêts de votre cœur, je ne puis m'empêcher de le dire, vos ſentimens ſont plus louables que les ſiens.

PHÉDRE.

Et voilà ce qui cauſe le renverſement des familles & des états. Oui, ce ſont les paroles ſéduiſantes. Il n'eſt pas queſtion de nous flatter; il faut nous porter à la gloire.

LA CONFIDENTE.

Que ſert cette fierté, madame? il ne s'agit pas de faire la vaine: il s'agit de guérir votre cœur. Oui, il ne reſte plus qu'à ſonder celui.... Croyez-moi, princeſſe, je n'en viendrois pas à cette extremité, ſi, trop ſenſible aux traits de l'amour [1], vous n'étiez arrivée au dernier période de vos malheurs. On ne ſçauroit blâmer mon zèle; & ce n'eſt pas votre paſſion que je ſers, c'eſt votre vie que je veux ſauver.

PHÉDRE.

O exécrables conſeils! tais-toi, malheureuſe. Ceſſe de m'empoiſonner par tes horribles diſcours.

1 TROP SENSIBLE. Ce vers, ſur le ſens duquel les interprêtes varient, paroît mieux expliqué par M. Brunck: « Si votre raiſon étoit calme; » ſi vous jouiſſiez de votre raiſon ».

LA CONFIDENTE.

Ils ſont horribles ; mais ils ſont plus utiles que votre farouche vertu : & eſt-il un crime, pourvû qu'il vous ſauve, qui ne ſoit préférable à cette fière pudeur qui vous tue [1] ?

PHÉDRE.

Puiſque tu conviens que tes conſeils ſont déteſtables, quoiqu'avantageux, au nom des dieux ne va pas plus loin. Malgré l'amour dont je me ſens brûler, je jouis encore de ma gloire & de ma vertu. Si tu révéles mon fatal ſecret, *je n'en mourrai pas moins, & je mourrai déshonorée.

LA CONFIDENTE.

Si vous l'avez prévu, il ne falloit donc pas aimer : mais ſuivez la voix de la vertu ; j'y conſens ; du moins accordez-moi une derniére faveur [2]. Il me vient une autre reſſource †. J'ai des

1 « Et cette action vaut mieux, ſi elle peut vous ſauver, qu'un nom » dont vous êtes fière, & qui vous fait périr ».

* Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.
Racine, acte I. ſcene III.

2 « Eh bien, ſoit, je me rends. J'aurois voulu vous rendre heu» reuſe ; mais, puiſque je ne puis vous fléchir, ne rejetez pas du » moins le ſecours que je vais vous offrir ». C'eſt ainſi que Muſgrave explique ce paſſage, & ce ſens paroit plus naturel.

† On entrevoit ici où tend l'adreſſe de cette malheureuſe confidente. Elle a alarmé la vertu de Phédre, en lui propoſant de ſonder Hippolyte. Pour la raſſurer, elle lui préſente une autre reſſource imaginaire qui ſert de voile à ſon véritable deſſein. La ſuperſtition avoit

philtres capables d'appaiſer les fureurs de l'amour, ſans altérer ni la vertu ni la raiſon, ſi vous n'êtes pas indocile. Car il faut du moins que je tire de l'objet de votre flamme quelque ſigne, quelque parole [1], pour ne faire qu'un de deux cœurs.

PHÉDRE.

Ce philtre eſt-il extérieur ou potable *?

LA CONFIDENTE.

Que vous importe, madame? ſouffrez qu'on vous ſerve, & n'exigez pas qu'on vous inſtruiſe.

PHÉDRE.

Ah! que je crains ta funeſte ſcience!

LA CONFIDENTE.

Vous me faites mourir avec vos craintes éternelles. Qu'appréhendez-vous?

introduit deux ſortes de philtres chez les anciens, les uns pour inſpirer l'amour, les autres pour l'éteindre. On faiſoit ſur le philtre potable ou extérieur, c'eſt-à-dire ſur les drogues préparées, quelque ſigne échappé à la perſonne aimée; ou bien on prononçoit une parole d'elle, ou enfin l'on y mettoit un morceau de ſa robe; on y joignoit de même, ou un ſigne, ou un morceau des vêtemens de la perſonne qui aimoit, en diſant, par exemple, QU'AINSI HIPPOLYTE AIME PHÉDRE, ou bien, QU'AINSI PHÉDRE N'AIME PAS HIPPOLYTE, comme la confidente veut ici le faire entendre. Cela s'appelloit NE FAIRE QU'UN DE DEUX CŒURS, c'eſt-à-dire, leur inſpirer un amour mutuel, ou une mutuelle averſion.

1 En adoptant une correction de M. Reisk, il faudroit traduire: UNE BOUCLE DE CHEVEUX.

* Cette queſtion de Phédre, qui paroît une bagatelle, eſt remarquable en ce qu'on voit par là qu'elle entre en quelque compoſition avec ſa confidente, ſans conſentir toutefois qu'elle révéle ſon ſecret à Hippolyte.

PHÉDRE.

PHÉDRE.

Je tremble, puiſqu'il faut te le dire, que tu n'ailles révéler au fils de Théſée cet exécrable myſtère.

LA CONFIDENTE.

Repoſez-vous ſur ma fidélité, madame; laiſſez-moi gouverner toutes choſes. Et toi, puiſſante Vénus, daigne me prêter ton ſecours. Pour le reſte de mes deſſeins, il ſuffira d'en faire part aux amis qui ſont dans le palais [1].

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

AMOUR, amour, toi qui fais couler par les yeux ton poiſon dans les cœurs, toi, qui répands une volupté trompeuſe dans le ſein de ceux que tu bleſſes de tes traits, garde-toi de paroître à ma vue armé de tous tes feux. Non, il n'eſt point de foudre ni d'impreſſion des aſtres [2] comparable

[1] Elle dit à part ces derniers mots, en entrant dans le palais pour accomplir ſon deſſein.

[2] Les anciens attribuoient à l'influence des aſtres & du ſoleil les morts ſubites. Il paroit qu'Homère avoit cette opinion peut-être à l'eſprit, lorſqu'il dit que Patrocle fut tué par Apollon. L'influence de la canicule eſt un préjugé qui ſubſiſte encore.

aux dards enflammés que lance le fils de Jupiter & de Vénus.

ANTISTROPHE I.

Que nous servent les * hécatombes que nous offrons à Jupiter & à Phébus, si nous refusons de rendre un culte légitime au fils de Cypris, a ce tyran des hommes, capable seul de perdre & de conduire aux derniers malheurs ceux qu'il frappe de son courroux.

STROPHE II.

C'est lui qui a perdu † Iole & sa patrie. Princesse heureuse tant qu'elle fut libre, il la rendit malheureuse par les liens de l'hymen. Vénus en unissant son sort au fils d'Alcméne, célébra ce triste hyménée par le carnage & la ruine entière de l'Œchalie [1].

* Sacrifices de cent taureaux. Il y a encore dans le grec, au lieu de JUPITER, &c. PROCHE LE FLEUVE ALPHÉE; c'est que ce fleuve du Péloponnèse passoit à Olympie, où Jupiter, dit OLYMPIEN, avoit un temple, de même que Phébus avoit le sien à Delphes sous le nom de PYTHIEN, à cause du serpent Python qu'il avoit tué.

† Iole étoit fille d'Eurytus, roi d'Oëchalie. Son père la promit en mariage à celui qui remporteroit le prix de l'arc. Hercule étant déclaré vainqueur, Eurytus fit difficulté de lui donner sa fille, & ce refus irrita tellement Hercule, qu'il ravagea l'Oëchalie & enleva la princesse. Mais cette conquête lui coûta la vie : car Déjanire son épouse, piquée de jalousie, lui envoya la robe de Nessus, présent funeste qui le fit périr.

1 Ville d'Eubée.

ANTISTROPHE II.

Sacrés * murs de Thebes, & vous, malheureuſe Dircé, ſoyez-nous témoins de la colere implacable de Cithéree. C'eſt elle qui environna de flammes l'amante de Jupiter, la mere de Bacchus, & qui l'écraſa de la foudre aux yeux de ſon amant. Semblable à une innocente abeille, Vénus ſemble voltiger autour des mortels; mais ſon ſouffle empeſté nous corrompt, comme un vent impitoyable ternit l'éclat des plus belles fleurs.

* Voici encore deux exemples ſenſibles des malheurs de l'amour. Ils ſont tirés de Thebes. Dircé épouſa Lycus roi de ce pays, après qu'il eut répudié Antiope. Mais les fils du premier lit vengérent cruellement leur mere, & firent repentir Dircé d'avoir été aimée. Ils l'attachérent par la chevelure aux cornes d'un taureau furieux. Pour Sémélé, qui eſt l'autre exemple, on a rapporté plus haut ce qu'en diſent les poëtes. Euripide attribue ſon malheur à l'amour, & Ovide à la vanité. L'un & l'autre ſe concilient aiſément, ſi ce n'eſt que la vanité eſt plus durable encore, & plus forte en quelque ſorte que l'autre paſſion.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

PHÉDRE, LE CHŒUR.

PHÉDRE.

Qu'entends-je dans le palais? ah! je ſuis perdue [1].

LE CHŒUR.

Quoi, madame, quel nouveau malheur vous menace?

PHÉDRE.

Faites ſilence, vous dis-je. Laiſſez-moi prêter l'oreille à ces cris.

LE CHŒUR.

Je vous obéis. O funeſte préſage!

PHÉDRE.

C'en eſt fait. Ah! fatal amour, que tu me cauſes de maux!

1 Il ne faut point oublier, pour l'intelligence de cette ſcène, que le chœur étoit placé dans l'orcheſtre, plus bas que la ſcène, ſur la partie la plus avancée, & par conſéquent loin du fond du théâtre, où Phèdre étoit couchée près du palais.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Quel déſeſpoir eſt le vôtre, madame? d'où viennent ces pleurs? ne puis-je ſçavoir quelle accablante nouvelle vient de vous ſaiſir d'effroi?

PHÉDRE.

SYST. I.

Je ſuis perdue. Approchez vous-même des portes du palais : vous entendrez le ſujet de mes frayeurs.

LE CHŒUR.

STROPHE. II.

Vous êtes à portée de l'entendre, & ce bruit vous intéreſſe. Parlez; qu'eſt-il arrivé?

PHÉDRE.

SYST. II.

Le fils de l'Amazone, Hippolyte fait éclater ſa fureur contre l'infidelle dépoſitaire de mes ſecrets.

LE CHŒUR.

ANTISTROPHE II.

Des voix confuſes frappent mon oreille: mais les paroles ne peuvent paſſer juſqu'à moi. Hé bien, madame [1]?

PHÉDRE.

ANTISTROPHE I.

Vous l'entendez maintenant. C'eſt ce monſtre,

1 « Mais cette voix doit arriver juſqu'à vous à travers la porte du » palais ».

ministre de mes fureurs, qui révèle l'opprobre de Thésée [1].

LE CHŒUR.

ANTISTROPHE II.

Je ne l'entends que trop. Vous êtes trahie, chère princesse. Quel conseil vous donnerai-je ? l'affreux mystère est échappé. Vous voilà perdue.

PHÉDRE.

Ah, ciel !

LE CHŒUR.

Et le coup qui vous frappe part d'une main amie.

PHÉDRE.

ANTISTROPHE. II.

Cruelle amitié ! main barbare, tu m'as trop servie. Falloit-il révéler mes maux pour les guérir ?

LE CHŒUR.

Que faire donc ? Quel remède à des maux qui n'en souffrent point ?

PHÉDRE.

Je n'en connois qu'un : c'est une prompte mort. Voilà mon unique ressource.

1 Phédre ne dit pas, VOUS L'ENTENDEZ. Elle dit : « Il l'accuse » clairement de négocier de criminels projets, de trahir le lit de son » maître ». Le chœur ne répond pas, JE L'ENTENDS. Il répond : « dieux ! » quels malheurs ! Vous êtes trahie, &c ».

SCÈNE II.

Les mêmes, HIPPOLYTE, LA CONFIDENTE DE PHÉDRE[1].

HIPPOLYTE.

O TERRE, ô soleil, quelle abominable parole ai-je entendue!

LA CONFIDENTE.

Ah, modérez-vous, cher Hippolyte, gardez qu'on n'entende vos cris.

HIPPOLYTE.

Et le moyen de me taire, après ce que je viens d'apprendre!

LA CONFIDENTE.

Je vous en conjure par cette main que je touche.

HIPPOLYTE.

Retire-toi, malheureuse; ne porte pas sur moi tes profanes mains[2].

1 Hippolyte & la confidente (la nourrice de Phédre) sortent du palais. Phédre est sans doute un peu éloignée d'eux, & placée à la porte du Gynécée: elle entend leur entretien, peut-être sans voir & sans être vue.

2 « Ne touche pas même mes vêtemens ».

LA CONFIDENTE.

Par vos sacrés genoux, prince, ne me perdez pas.

HIPPOLYTE.

Mais pourquoi me tairois-je, puisqu'à t'entendre, ce que tu m'as dit n'est point criminel ?

LA CONFIDENTE.

N'importe, il faut l'ensevelir dans l'oubli [1].

HIPPOLYTE.

N'est-il pas honorable de publier les actions vertueuses ?

LA CONFIDENTE.

O mon fils, songez qu'un serment inviolable vous engage au silence.

HIPPOLYTE.

Ma langue * a prononcé le serment ; mon cœur l'a désavoué [2].

LA CONFIDENTE.

Quel fruit vous en reviendra, cher prince ? vous perdez vos amis.

1 « Mon fils, de tels aveux ne sont pas faits pour être publiés ».

* Vers célèbre par les fréquentes critiques d'Aristophane, comme on le verra dans la troisième partie de cet ouvrage.

2 « Ma langue a juré, mon cœur n'a point fait le serment ». C'est sur ce vers qu'Hygiénon fonda l'accusation d'impiété qu'il intenta à Euripide. Voyez l'ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'EURIPIDE, T. IV. p. 362.

HIPPOLYTE.

Mes amis! ah, je déteſte cette horrible amitié. Je ne veux point d'amis coupables.

LA CONFIDENTE.

Hé bien, ſi c'eſt une foibleſſe, couvrez-la d'un généreux oubli. La foibleſſe n'eſt-elle pas l'appanage de l'humanité?

HIPPOLYTE.

Puiſſant Jupiter *, pourquoi avez-vous permis qu'on vît paroître ſous le ſoleil un mal auſſi dangereux que le ſexe? qu'étoit-il beſoin de produire par cette voie notre race mortelle? n'eût-il pas été plus avantageux pour les hommes, de porter dans vos ſacrés parvis l'airain, le fer & l'or, pour acheter de vous des enfans à proportion de leur offrande †? n'euſſions-nous pas été plus heureux

* Il eſt viſible que cette déclamation d'Hippolyte n'eſt pas fort galante. Auſſi Euripide ne prévoyoit pas que les mœurs de ſon pays, qui lui paroiſſoient les plus polies du monde, deviendroient un jour ridicules. Sçavons-nous ſi, par une révolution imperceptible, les nôtres n'auront pas le même ſort, quand nos tragédies Françoiſes auront autant vieilli que les ſiennes? Du reſte Hippolyte garde ici ſon caractère de philoſophe, & Phédre celui de femme, j'ai preſque dit d'eſclave; la véritable date du génie qui régnoit chez les Grecs lorſque cette pièce fut compoſée, peut ſeule juſtifier tout ceci.

† Hippolyte fils d'une Amazone, élevé par Pithée, initié aux myſtéres d'Orphée, ſuivoit les principes d'une philoſophie auſtére, de laquelle les Pythagoriciens & toutes les ſectes fameuſes par leurs abſtinences & leurs abnégations, ſemblent avoir emprunté leur doctrine. L'habitude des exercices de la gymnaſtique & l'ardeur pour la chaſſe avoient donné plus d'énergie à cette vertu ſauvage. Il faut le juger

de vivre en liberté dans le sein de nos tranquilles maisons? Insensés, nous faisons le contraire, & nous épuisons nos familles pour y introduire cet essaim de maux. Je ne veux que cela même pour garant de mes justes plaintes: car d'abord que n'en coûte-t-il pas à un père, qui a élevé sa fille avec tant de soin, quand il s'agit de s'en délivrer? ce n'est qu'au prix d'une dot considérable qu'il l'établit dans une maison étrangère [1]. Mais que ne souffre pas celui qui lui donne un asyle? Déplorable époux, il se fait un plaisir d'orner de riches habits & de parures précieuses, une idole mépriſable. Il prodigue ses trésors pour fournir à son luxe. Car telle est l'extrémité où nous réduit une illustre alliance en faveur d'une méchante épouse, qu'il faut toutefois faire semblant d'aimer. En trouve-t-on une raisonnable? les alliés le feront peu: mais enfin on se dédommage d'un mal par une apparence de

sous ce point de vue, & pardonner quelque chose à l'âpreté de ses mœurs.

La pensée bizarre qui ouvre ce discours a été répétée ou rencontrée par Shakespear dans CYMBELINE. Metellus Numidicus formoit le même vœu. Les Nazaréens, quelques Esséniens passoient pour l'avoir accompli. La haine des femmes étoit moins étrangère aux mœurs des Grecs qu'aux nôtres.

1 Médée parle aussi de l'usage de la dot: cependant, aux temps héroïques, il paroît que les hommes seuls faisoient un présent nuptial; ainsi Euripide fait allusion aux mœurs de son temps. Quelques villes grecques avoient aboli l'usage de la dot.

bien*. Moins à plaindre après tout eſt l'époux qui, n'ayant rien de tout cela, ne voit en ſa maiſon qu'une femme ſimple & peu ſpirituelle. Car le comble du malheur, c'eſt une femme bel-eſprit ‡. Me préſervent les dieux d'une épouſe qui ſçait plus qu'elle ne doit ſçavoir? la déeſſe Cypris ſe plaît ſur-tout à rendre ingénieuſes & ſubtiles celles qui ſe piquent de ſcience. Funeſte capacité! une femme bornée dans la ſphère étroite de ſon peu de lumières, eſt moins ſujette à s'écarter des limites d'un devoir rigoureux. Falloit-il du moins qu'une jeune épouſe eût des confidentes? non; il eût mieux valu ne lui donner pour compagnie que des animaux muets, & prévenir par là des entretiens pernicieux. Mais aujourd'hui les dames forment dans leur cœur de coupables projets; & les confidentes, diſpoſées à ſervir leurs fureurs, les expoſent au jour. C'eſt ainſi, miſérable †, que tu as oſé négocier avec moi l'opprobre

* Ce qui ſuit, eu égard à nos idées, ſent un peu plus le comique, tel qu'on le voit heureuſement employé dans l'ÉCOLE DES FEMMES, que la nobleſſe de la tragédie.

‡ Le mot grec σοφὸν eſt très-difficile à traduire, à cauſe de ſes diverſes acceptions & des nuances délicates qu'il exprime ſuivant la manière dont il eſt employé. Le mot françois BEL-ESPRIT n'y répond pas exactement ici. Hippolyte n'a que Phédre dans la penſée: c'eſt même ce qui peut ſervir à répondre à la critique du P. Brumoy: car la ſituation donne de la gravité à ces réflexions. On a vu que Phédre étoit philoſophe, fière de la connoiſſance de ſon propre cœur: c'étoit là ſon caractère, & c'eſt à quoi Hippolyte fait alluſion.

† La confidente de Phédre.

du lit paternel. Exécrable négociation, qui vient de souiller mes oreilles, & que je ne puis expier qu'en me lavant dans une onde pure. Hé, comment pourrois-je consentir à un crime abominable, moi qui crains d'en être moins pur pour t'avoir entendue ? Va, malheureuse, apprends qu'une trop scrupuleuse piété te sauve aujourd'hui. Oui, tu dois aux sermens qui m'ont lié sans y penser, l'effort que je me fais pour ne rien dire à Thésée. Je me tairai, je l'ai promis : mais je vais m'exiler de ce profane palais jusqu'à l'arrivée de mon père. Alors, de retour en ces lieux, je l'y accompagnerai pour voir de quel front vous le recevrez Phédre & vous. Je veux être témoin d'une audace qui ne m'est déjà que trop connue. Puissiez-vous périr l'une & l'autre, comme vous le méritez ! ma haine inépuisable ne cessera désormais de se répandre sur tout le sexe : & qu'on ne me dise pas que ce sont là mes invectives éternelles. Les femmes cessent-elles de les mériter ? qu'on leur apprenne, s'il est possible, à ne plus s'écarter de leur devoir, ou qu'on souffre que je me déchaîne contre elles *.

* Il n'est pas étonnant après cela qu'on ait traité Euripide de misanthrope par rapport aux femmes. Il se peint sous le rôle d'Hippolyte.

SCÈNE III.

PHÉDRE, SA CONFIDENTE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

TRISTE destinée du sexe! quelle ressource nous reste pour dénouer cette fatale intrigue?

PHÉDRE.

J'ai mérité cet affront. O terre! ô lumière du jour! où fuir? où cacher ma honte? comment ensevelir un mystère détestable qui a éclaté? qui des dieux, qui des mortels voudra se rendre complice de l'iniquité pour devenir mon libérateur? mon infortune est donc enfin arrivée à son comble, & je me vois la plus déplorable femme qui fût jamais!

LE CHŒUR.

Hélas! c'en est fait. Triste fruit des artifices d'une confidente! Vous voilà perdue sans retour.

PHÉDRE.

O monstre *, ô peste dangereuse d'une trop

* Je ne t'écoute plus. Va-t-en, monstre exécrable, Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.

crédule amitié, qu'as-tu fait? daigne Jupiter mon père t'écraſer de ſes foudres! ne te l'avois-je pas prédit, malheureuſe? ne t'ai-je pas ordonné de cacher dans un ſilence éternel ce qui m'attire en ce jour un ſi ſanglant affront? Tu as parlé, hélas, & je meurs perdue d'honneur. Tu me forces de recourir malgré moi à un autre artifice auſſi lâche. Car enfin n'eſpérons pas qu'Hippolyte irrité garde le ſilence. Il découvrira mon crime à ſon père; il le déclarera à Pitthée [1]. Que de bruits injurieux à ma vertu il va ſemer par toute la terre! Va, puiſſes-tu périr, & périſſe quiconque, diſpoſé comme toi à ſervir le penchant de ſes ſouverains, les entraîne au crime malgré eux [2]!

Puiſſe le juſte ciel dignement te payer,
Et puiſſe ton ſupplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adreſſes,
Des princes malheureux nourriſſent les foibleſſes,
Les pouſſent au penchant où leur cœur eſt enclin,
Et leur oſent du crime applanir le chemin;
Déteſtables flatteurs, préſent le plus funeſte
Que puiſſe faire aux rois la colère céleſte.

Racine, acte IV, ſur la fin.

1 « Il dira mes malheurs au vieux Pitthée ». Ce vers ne ſe trouve point dans pluſieurs manuſcrits. Et en effet, comme l'obſerve M. Brunck, ce ſouvenir de Pitthée eſt peu naturel, & le mot MALHEURS eſt impropre. Il y a donc apparence que ce vers a été interpolé.

2 « Péris toi, & quiconque eſt prompt à rendre des ſervices déshonnêtes à ſes amis malgré eux-mêmes ».

LA CONFIDENTE.

Vous pouvez, madame, décharger sur moi votre courroux. Je vois que le dépit qui vous transporte vous met hors de vous-même : cependant, si vous le permettiez, que ne répondrois-je pas à vos imprécations ? * Je vous ai élevée, & mon dévouement vous est connu. J'ai cherché un remède à vos maux ; loin de les guérir, je les ai aigris : en suis-je plus coupable ? ah, si le succès eût répondu à mes vœux, que mon zèle seroit payé d'un tout autre prix ! oui, c'est le succès seul qui nous condamne, ou qui nous justifie.

PHÈDRE.

Crois-tu qu'il suffise pour t'excuser, cruelle, d'oser encore entrer en lice avec moi, après m'avoir perdue [1] ?

LA CONFIDENTE.

Il ne s'agit point ici de longs discours. J'ai péché, j'en conviens : mais enfin il en est temps encore ; on peut sauver vos jours, madame.

PHEDRE.

Tais-toi. J'ai trop écouté tes perfides conseils :

* Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue.

Racine, acte I. scène III.

[1] D'ENTRER EN LICE, ou peut être DE MA DÉFENSE, DE M'ADOUCIR PAR TES DISCOURS.

j'en ſuis la victime. Garde-toi de reparoître à mes yeux ; ſonge à ta deſtinée ; j'aurai ſoin de la mienne. (La confidente ſe retire déſeſpérée).

SCÈNE IV.

PHÉDRE, LE CHŒUR.

PHÉDRE.

Pour vous, femmes de Trézène, accordez-moi l'unique faveur que j'oſe exiger de votre amitié ; ne me trahiſſez pas.

LE CHŒUR.

Non, j'en jure par Diane, jamais je ne révélerai vos maux.

PHÉDRE.

Raſſurée par vos ſermens, je vais vous dire la reſſource que j'ai trouvée pour mettre à couvert l'honneur de mes enfans & le mien. Car je ne puis me réſoudre, pour ſauver mes triſtes jours, à déshonorer la Créte qui m'a vue naître, & l'époux que j'ai offenſé. Chargée d'un crime abominable, je ne reverrai point Théſée.

LE CHŒUR.

Hélas, quel remède pire que le mal même allez-vous employer [1] ?

1 Ce ſens eſt autoriſé par tous les interprétes, & il eſt peut-être le plus conforme au génie de la langue Grecque. On pourroit traduire :

PHEDRE.

PHÉDRE.

Je mourrai : le deſſein en eſt pris. Il ne s'agit plus que de ſonger * aux apprêts de ma mort.

LE CHŒUR.

Ah, ciel! que dites-vous!

PHÉDRE.

Ce que vous devez me conſeiller. En mourant aujourd'hui j'aſſouvis la rage de l'impitoyable Vénus. J'expirerai ſous les traits de l'amour : mais cette mort même me vengera, & mon ennemi ne jouira pas du triomphe qu'il ſe promet. L'ingrat, devenu coupable † à ſon tour, apprendra à réprimer la fierté de ſa farouche vertu. (Elle s'en va.)

néanmoins ſans faire violence au texte d'une manière plus propre à faire ſentir la liaiſon des idées. « Que prétendez-vous faire contre un » mal irremédiable? — Mourir ». Les mots ſuivans ſont traduits avec quelque négligence. « Mourir, dit Phédre, mais comment? c'eſt ce » que je ſçaurai moi-même réſoudre ».

LE CHŒUR.

» Tenez des propos plus ſages.

PHÉDRE.

» Et vous, ne me donnez que de ſages conſeils ». Comme Conſtance dans Shakeſpear. « Non je ne veux ni conſeils, ni conſolation ; je » ne veux que ce qui met fin à tous les conſeils, la mort, la mort ».

* Ou bien « au genre de mort que je me donnerai. » Gr. « Comment » je mourrai ».

† La Phédre d'Euripide ne s'explique pas ſi nettement ſur ſon projet contre Hippolyte : elle ne dit point MON ENNEMI : elle n'ajoute pas qu'il DEVIENDRA COUPABLE A SON TOUR. Voici comme elle s'exprime : « Au reſte, ma mort deviendra funeſte à quelque autre : » je veux lui apprendre à n'inſulter pas aux malheureux : il faut, » il faut qu'enveloppé dans mon malheur, il dépouille enfin ſa fierté ». Cette menace énigmatique ſied mieux à tous égards. (Note de l'ancien éditeur).

SCÈNE V.

LE CHŒUR seul.

STROPHE I.

QUE ne ſuis-je ſur un rocher élevé *; & changée en oiſeau! à la faveur de mes aîles je paſſerois ſur la mer Adriatique, & ſur les rives du Pô,

* Le Chœur remplit ici le théâtre tandis que Phèdre va ſe donner la mort. Occupé de cette triſte idée, il ſouhaite d'être transformé en oiſeau, pour paſſer dans les endroits que de ſemblables malheurs ont rendus célèbres chez les poëtes. Telle eſt la mer Adriatique. Io fille d'Inachus & d'Iſmène ayant été aimée de Jupiter fut changée en géniſſe par ſon amant, qui vouloit la dérober à la jalouſe rage de Junon. Elle ſe précipita dans la mer, qui fut appelée Ionienne de ſon nom, & que les Anciens croyoient être partie de la mer Adriatique. On voit en effet par le voyage de S. Paul à Malte, dont il eſt parlé au ch. XXVII. des ACTES DES APÔTRES, que du tems de l'écrivain ſacré, on appeloit mer Adriatique toute la mer qui environne les côtes de l'Italie.

Le Chœur parle enſuite du Pô où tomba Phaëton écraſé de la foudre, & ſur les bords duquel les ſœurs de Phaëton furent changées en peupliers qui diſtillent des larmes d'ambre. De-là il paſſe aux îles fortunées, où il place le jardin des Heſpérides, ſuivant l'idée de quelques anciens, qui feignoient que l'ambroiſie y couloit. C'eſt pour exprimer leur fertilité. Les Heſpérides, ſelon la fable, étoient filles d'Heſperus, frere d'Atlas, & cultivoient un jardin délicieux où croiſſoient les pommes d'or gardées par un Dragon. Hercule le tua & enleva le tréſor. Le chœur dit que Neptune refuſe de-là le paſſage aux vaiſſeaux, parce que ſuivant ſon idée le ciel s'y confond avec l'ocean. L'Amérique n'étoit pas découverte. Les femmes de Trézène deſirent d'être tranſportées dans un climat ſi délicieux pour s'éloigner des malheurs dont elles ſont témoins.

où les infortunées sœurs de Phaeton répandent des larmes d'ambre [1] ?

ANTISTROPHE I.

J'irois aux riches jardins des Hespérides, nymphes dont la douce voix charme les oreilles, dans ces climats où Neptune ne laisse plus le passage libre aux nautonniers effrayés : car il a pour terme le ciel soutenu par Atlas [2]. Là coulent toujours du palais de Jupiter les bienheureuses sources de l'ambroisie. Là un terrein toujours fécond en célestes richesses, produit ce qui fait la félicité des dieux.

STROPHE II.

O vaisseau de Créte, qui portâtes sur le sein des flots Phédre notre souveraine, vous la reçûtes d'une maison fortunée pour la conduire aux fatales délices d'un hymen malheureux [*]. Car ce fut sous les funestes auspices, ou d'un pere ou d'une mere, qu'elle passa dans Athènes. † O port de l'Attique,

1 « Dans l'onde pourprée de leur père ».

2 Ou plutôt, comme l'entend Musgrave, « établissant pour la » limite sacrée du ciel, cette place qu'occupe & soutient Atlas ». C'est-à-dire le détroit de Gibraltar, les bornes atlantiques où finit le ciel.

* Les Grecs, qui étoient fort superstitieux, attribuoient le malheur des enfans à la mauvaise étoile des pères ou des mères.

† Ce Port étoit Munichium, où Phédre aborda en venant de Créte.

tu vis attacher à tes bords le cordage de ce triſte vaiſſeau, d'où elle paſſa dans nos régions [1].

ANTISTROPHE II.

Accompagnée de noirs préſages, elle a été bleſſée de la main de Vénus. Elle a conçu un amour criminel. Victime enfin de ſes malheurs, un nœud cruel va finir ſes déplorables jours dans ſon appartement nuptial. Elle ſe livre à ſon barbare génie, &, prête d'éteindre par le trépas une coupable flamme, elle veut emporter toute ſa gloire chez les morts.

1 Voici la traduction littérale de cette fin de Strophe, ſuivant M. Muſgrave. « Certainement de l'un & l'autre rivage, ou du moins » de la terre de Créte, un mauvais augure vola vers l'illuſtre Athènes. » Cependant ils lièrent ſur le rivage de Munichium, les bouts tordus » des cables & deſcendirent ſur terre continentale ».

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE FEMME DE PHÉDRE, LE CHŒUR.

LA FEMME.

Ah, ciel! Accourez promptement, qui que vous soyez, accourez dans le palais. La reine, l'épouse de Thésée, expire par d'indignes nœuds.

LE CHŒUR.

Hélas! c'en est donc fait, Phédre n'est plus. Elle termine sa destinée.

LA FEMME.

Ah, portez-lui plutôt un prompt secours. Où trouverai-je un fer pour couper ce funeste lien? (La femme de Phédre se retire [1].)

1 Peut-être n'a-t-elle point paru: elle a pu appeler du secours du fond du palais sans en sortir. Au reste suivant les meilleurs manuscrits, c'est l'OFFICIER qui joue ce rôle & non une femme, mais la suite semble indiquer le contraire.

SCÈNE II.

DEUX FEMMES DU CHŒUR[1].

UNE FEMME DU CHŒUR.

Qu'en penſez-vous, mes compagnes, eſt-il à propos que nous entrions ?

UNE AUTRE FEMME.

Où ſont donc ſes officiers ? c'eſt à eux de lui prêter du ſecours. On eſt ſouvent duppe de ſon trop d'empreſſement dans les affaires d'autrui.

SCÈNE III.

UN OFFICIER dans le palais, LE CHŒUR.

L'OFFICIER derrière le théâtre.

Qu'on la couche par terre : qu'on étende ce triſte cadavre. Ah, qu'il eſt douloureux de rendre les derniers devoirs à ſes maîtres[2] !

1 Deux Demi-chœurs.

2 Ou peut-être, « dépôt douloureux pour mon maître ».

LE CHŒUR.

Pauvre princeſſe, elle n'eſt plus. Si j'en crois mes oreilles, * on étend déja ſon cadavre.

SCÈNE IV.

THÉSÉE, LE CHŒUR.

THÉSÉE.

D'où vient, je vous prie, meſdames, ce bruit confus dans mon palais ? que veulent dire ces cris de femmes éperdues ? † Je reviens d'un long voyage [1], & ce que j'ai de plus cher ne s'offre point à mes vœux. On ne vient point à ma rencontre pour me recevoir avec joie. Ne ſeroit-il rien arrivé à Pitthée ? quoique ſa vieilleſſe n'ait pas dû me faire eſpérer pour lui une longue deſtinée, j'aurois, je l'avoue, un regret ſenſible de l'avoir perdu.

* Ce mot, ÉTENDRE, eſt le terme conſacré pour cela. C'étoit-là le premier devoir qu'on rendoit aux morts. Avant que de les envelopper de voiles, on les mettoit dans leur ſituation naturelle, & c'étoit un point de religion.

† Que vois-je ! quelle horreur en ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue !
Racine, acte III. ſcène V.

1 « Je viens de conſulter les dieux ».

LE CHŒUR.

Le malheur que vous craignez ne regarde point un vieillard, ſeigneur. Réſervez vos pleurs pour des perſonnes plus chères.

THÉSÉE.

Dieux! aurois-je perdu mes enfans?

LE CHŒUR.

Ils ſont pleins de vie; c'eſt leur mère qui a péri par le plus triſte deſtin.

THÉSÉE.

Ah, que m'apprenez-vous? mon épouſe eſt morte! Et quel coup me l'a ravie?

LE CHŒUR.

Elle a formé elle-même les nœuds qui ont terminé ſes jours.

THÉSÉE.

Comment? par quelle manie? par quel déſeſpoir?

LE CHŒUR.

Elle n'eſt plus*: c'eſt tout ce que je ſçais. J'arrivois au palais pour prendre part à votre infortune.

THÉSÉE.

Juſte ciel! pourquoi cette couronne ſur ma tête, & que m'a ſervi de conſulter l'oracle? Ouvrez, vous autres (à ſa ſuite†) ouvrez ces portes,

* Voilà un menſonge bien formel, & cela pour ſauver le ſerment fait à la reine, & ſon honneur.

† C'eſt aux eſclaves de l'intérieur du palais qu'il adreſſe cet ordre.

que je voie du moins pour la dernière fois le corps d'une épouse dont le destin m'accable. (On ouvre les portes du palais, mais on ne voit le corps de Phédre que voilé. [1])

LE CHŒUR.

Trop malheureuse reine, qu'avez-vous fait? quel trouble vous jetez dans votre maison! ô désespoir inoui! ô mort cruelle! Pourquoi vos mains ont-elles attenté sur votre vie? quel malheur en a fixé le cours?

THÉSÉE.

Ah ciel, que mon cœur souffre! ô déplorable épouse! ô maux intolérables! ô fortune ennemie, que ton bras s'est appesanti sur ma famille & sur moi! oui, je reconnois la main; c'est une furie qui m'a frappé. La vie me devient insupportable. Je n'y vois plus pour moi qu'un océan de maux dont je ne pourrai sortir désormais. Non je ne sortirai point de l'abyme où me plonge cette fatale mort. Tirez ce voile [2]. Je veux repaître

1 On rendoit visibles les objets de l'intérieur au moyen d'une espèce de tour. V. l'Examen d'Hécube. T. IV. p. 485. Le voile que suppose le P. Brumoy, n'est point indiqué dans le Grec. Le traducteur l'a imaginé pour sauver la vraisemblance du second ordre donné par Thésée, de lui laisser voir le corps de Phédre. Mais ce second ordre est une interpolation manifeste.

2 Tirez ce voile &c. Ces mots manquent aux manuscrits dont M. Brunck a fait usage: Tout concourt à montrer qu'il faut les effacer.

mes yeux de ce triſte ſpectable. (On voit le corps de Phédre.)

Que dois-je te dire à mon retour, épouſe infortunée; en quel état je te retrouve en t'abordant! ſemblable à un oiſeau qui s'échappe, tu fuis d'un vol rapide vers le dieu des morts. Hélas, que je ſuis à plaindre! dieux, quel crime paſſé, quelle impiété de mes pères puniſſez-vous dans Théſée?

LE CHŒUR.

Songez, ſeigneur, que cette diſgrace ne vous eſt pas particuliere. Combien d'épouſes la mort n'enlève-t-elle pas à leurs époux!

THÉSÉE.

C'en eſt fait, ma chère Phédre, privé pour toujours de tes charmes, je veux t'accompagner au tombeau. Oui, je veux m'enſevelir avec toi dans les ténébres épaiſſes qui vont te couvrir. Ta mort m'eſt plus funeſte qu'à toi-même. Mais, hélas, qui m'apprendra quel déſeſpoir t'a fait périr? quoi, perſonne ne répond! eſt-ce donc en vain que je raſſemble dans mon Palais tant de perſonnes dévouées à mon ſervice? ah, malheureux que je ſuis, je retrouve ma maiſon remplie de deuil, & pour qui! puis-je le dire? puis-je y penſer? hélas, je vois mon épouſe morte, & mes enfans orphelins.

LE CHŒUR.

Vous nous avez donc abandonnées, ô la meilleure de toutes les femmes qui jouissent de la lumière du soleil ! ah, que Thésée est digne qu'on le pleure ! quel renversement dans sa maison ! cette mort me fait verser bien des larmes ; (à part) mais que je crains la funeste suite de ce premier malheur !

THÉSÉE.

Qu'on me laisse embrasser mon épouse [1]... mais que vois-je ? une lettre entre ses mains ! que vouloit-elle m'apprendre ? ah, sans doute, c'est un gage de sa tendresse conjugale & maternelle. Elle a voulu me demander une dernière grace. Chère épouse, vous serez satisfaite. Il n'est plus d'hyménée pour moi : non, vous n'aurez point de rivale. Que la marque précieuse de son anneau me réveille un tendre souvenir ! ouvrons la lettre, & lisons ce que son amour exige de moi.

LE CHŒUR à part.

Ah Ciel ! quel surroît de calamités les dieux nous envoient coup sur coup ! voilà le dernier trait dont nous étions menacés. Oui, la maison de nos souverains se détruit de fond en comble

1 « Qu'on me laisse embrasser mon épouse ». Cette phrase n'est pas dans le Grec. — Ce mot LETTRE du traducteur, répond à un mot grec, qui signifie des tablettes, suivant l'usage antique. Elles étoient de bois de tapis.

par ce fatal éclairciſſement. Génie tutélaire de cette maiſon, écoutez mes vœux ; & s'il eſt poſſible, ſauvez-la. Je ne prévois que trop le nouveau malheur qui va fondre ſur nous [1].

THÉSÉE, après avoir lu la lettre.

Juſtes dieux, quelle autre infortune vient mettre le comble à mes maux ! peut-on la ſouffrir & l'exprimer ! ah, malheureux Thésée !

LE CHŒUR.

Qu'y a-t-il, ſeigneur ? confiez-nous vos chagrins, s'ils peuvent être révélés.

THÉSÉE.

Lettre fatale [2] ! paroles accablantes ! où fuir le poids des maux qui me preſſent de toutes parts ! ah, je meurs doublement en ce triſte jour. Dieux, que viens-je de lire !

LE CHŒUR, à part.

Hélas, c'eſt la ſource de tous vos malheurs.

THÉSÉE.

Non, quelqu'affreux que ſoit le ſujet de mon déſeſpoir ! je ne puis plus le taire. O Trézène ! ô citoyens ! Hippolyte, ſans craindre les regards foudroyans du maître des dieux, a oſé... atten-

1 « Car, telle qu'un devin, je vois un augure ſiniſtre de la » part de quelqu'un ». C'eſt-à-dire, dans les regards de Théſée où ſe peint le courroux.

2 « Elle crie, elle crie cette lettre d'horribles attentats ».

ter au lit de son père. Mais je serai vengé. Neptune *, tu m'as promis d'accomplir trois de mes vœux. N'en accomplis qu'un, & perds aujourd'hui † mon coupable fils. C'est au soin de hâter ma vengeance que je connoîtrai la sincérité de tes promesses ‡.

LE CHŒUR.

Ah, seigneur, rétractez promptement un vœu téméraire. Croyez-moi, vous dis-je. Vous con-

* Et toi, Neptune, & toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
Je n'ai point employé ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui; venge un malheureux père;
J'abandonne ce traître à toute ta colère;
Etouffe dans son sang ses desirs effrontés.
Thésée à tes fureurs connoîtra ses bontés.

Racine, acte IV. scène II.

† Dès AUJOURD'HUI : Que ce jour ne se passe pas, sans qu'il soit puni, dit le Grec. (Note de l'ancien éditeur.)

‡ Ces imprécations de Thésée rappellent celles d'Amyntor contre son fils Phénix, dont celui-ci raconte le sujet au IXe. livre de l'ILIADE. Cicéron au livre IIIe. des OFFICES, allégue l'exemple de la promesse faite à Thésée par Neptune comme une preuve qu'il ne faut pas accomplir des promesses nuisibles à ceux à qui on les a faites.

noîtrez, & peut-être trop tard, que cette imprécation vous eſt échappée ſans fondement.

THÉSÉE.

Non, non, loin de la rétracter, je veux la confirmer par une autre peine. Chaſſons le traître loin de ces climats. Il ſera la victime, ou de Neptune, ou de mon courroux. Oui, ce dieu ſenſible à mes prières les exaucera par une prompte mort, ou du moins le perfide exilé de cette terre, & contraint d'errer en des climats étrangers, y traînera une vie miſérable *.

* On ne voit pas pourquoi le traducteur omet ici trois vers du chœur, qui font une liaiſon aſſez néceſſaire. Le chœur voit paroître Hippolyte & dit à Théſée : « Le voici ce même Hippolyte qui » vient tout à propos. Modérez votre courroux, ſeigneur, & prenez des ſentimens de père pour votre propre ſang ». (Note de l'ancien éditeur.)

SCÈNE V.

Les mêmes, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

A u ſon de votre voix redoutable *, je ſuis accouru, ſeigneur. Hélas, confus d'ignorer la cauſe de vos ſoupirs, ne puis-je la ſçavoir de votre bouche ? parlez.... mais que vois-je ? Phédre morte & étendue à vos pieds ! quel étonnement eſt le mien ! je viens de la laiſſer pleine de vie. Que lui eſt-il arrivé : comment a-t-elle expiré ; † ô mon pere, daignez me dévoiler cet étrange myſtère... vous vous taiſez ; foible reſſource dans les maux que le ſilence ‡ ! je ſçais quelle eſt la cu-

* Cette Scène de Théſée & d'Hippolyte, ornée du ſpectacle de Phédre, dont la mort paroît dépoſer contre ce jeune prince qui l'ignoroit, eſt ſans contredit plus intéreſſante que celle de M. RACINE, qui eſt la deuxieme de l'Acte IV. toute tirée de celle d'EURIPIDE.

† Puis-je vous demander quel funeſte nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguſte viſage ?
N'oſez-vous confier ce ſecret à ma foi ?
Racine, ibid.

‡ Ecoutez ; la douleur ſe ſoulage à ſe plaindre,
Et quelques maux qu'on ſouffre, ou que l'on ait à craindre,

riosité naturelle d'apprendre les maux d'autrui; mais enfin est-il juste qu'un père cache sa douleur à ses amis, que dis-je ? au fils le plus tendre ?

THÉSÉE.

O vaines recherches des humains ! ô mortels si sçavans & si ingénieux à inventer toujours de nouveaux arts, vous à la sagacité de qui rien n'échappe, pourquoi ignorez-vous encore l'art utile d'inspirer la sagesse à ceux qu'elle n'éclaire pas ?

HIPPOLYTE.

L'heureux maître que celui qui forceroit les hommes d'être sages ! mais, mon père, ce n'est pas ici le lieu de pénétrer les secrets de la morale. Je crains que votre douleur ne vous trouble.

THÉSÉE.

Que * les hommes n'ont-ils une marche sensible pour discerner les cœurs, & pour distinguer

Ce qu'un cœur généreux nous montre de pitié,
Semble en notre faveur en prendre la moitié.
Corneille, ANDROMÈDE.

. . . . . Rabiosa silentia rodunt.
Pers.

* Faut-il que sur le front d'un profane adultère
Brille de la vertu le sacré caractère ?
Et ne devroit-on pas à des signes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains ?
Racine, ibid.

les

les vrais amis d'avec les faux; que n'ont-ils tous du moins une double langue, dont l'une équitable & sincère malgré eux servît à démentir les impostures de l'autre, pour nous empêcher d'être séduits !

HIPPOLYTE.

Je l'entrevois*, seigneur, quelqu'un m'a noirci dans votre esprit [1]. Je suis innocent, & je souffre. Non, je ne puis revenir de ma surprise, tant vos discours entrecoupés me saisissent de frayeur !

THÉSÉE.

Ciel ! où aboutira donc l'orgueil de l'esprit humain [2] ? quel sera le terme de son audace & de sa témérité ? Si la race mortelle croît toujours en vices, & que les enfans soient pires que leurs pères, il faudra que les dieux forment un autre monde pour contenir le nombre des méchans. Voyez-vous ce fils perfide qui m'a déshonoré ?

* Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite,
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole, & m'étouffent la voix.
Racine, ibid.

1 Il paroît qu'Hippolyte emploie une forme interrogative : « quelqu'un m'auroit-il noirci &c. »

2 « O esprit humain !... jusqu'où iras-tu ? » Il s'agit là de la dépravation plutôt que de l'orgueil.

ce traître eſt convaincu par la reine toute morte qu'elle eſt. * Malheureux, après un crime ſi noir, comment oſes-tu te montrer devant moi. Elevé au-deſſus des foibleſſes communes, tu n'as, à t'entendre, de commerce qu'avec les dieux. Ta vertu pure & irreprochable ne s'eſt jamais démentie. Non, non, je ne ſuis point aſſez crédule pour me laiſſer ſurprendre à tes frivoles diſcours. Je reſpecte trop les dieux, pour penſer qu'ils chériſſent un méchant tel que toi. † Fais parade maintenant de ta frugalité ; abſtiens-toi de la chair des animaux ; repais ton eſprit, ſur les traces d'Orphée, d'une vaine fumée de ſcience ; & ſous le voile d'une philoſophie affectée, pratique le ſordide intérêt des prétendus ſages. Secte

* Perfide, oſes-tu bien te montrer devant moi !
Monſtre, qu'a trop long-temps épargné le tonnerre! &c.
Racine, ibid.
Oui, c'eſt ce même orgueil, lâche, qui te condamne, &c.
Ibid.

† Il y a ici deux traits de ſatyre, l'un contre les Pythagoriciens, qui s'abſtenoient de manger la chair des animaux, dans l'idée de la métempſycoſe ; c'eſt-à-dire, de la tranſmigration des ames au corps des bêtes ; l'autre contre les philoſophes de profeſſion qui inondoient Athènes, & qui n'étoient au fonds que de vrais Tartufes. Lucien l'a bien fait voir depuis. Orphée, comme l'on voit, paſſe chez Euripide pour le père des philoſophes. Il eſt pourtant vraiſemblable que cette raillerie ſur les philoſophes eſt plus artificieuſe que ſérieuſe. Euripide, ami de Socrate, & élevé dans le ſein de la philoſophie, avoit intérêt à faire taire Ariſtophane & ſes ennemis ſur cet article.

pernicieuse ! ah, qu'on se défie, si l'on m'en croit, de ces séducteurs dangereux, qui sous des paroles flatteuses, cachent le poison d'un cœur pervers & corrompu. * Phédre est morte : mais sa mort ne te sauvera pas ; cesse de l'espérer. Cette mort même achéve de te confondre, misérable : car quels sermens, quels discours pourroient démentir, pour te justifier, cet irrécusable témoin ? (Il montre la lettre ou le corps de Phédre) diras-tu que le fils de l'étrangere étoit odieux à la reine. Ah ! † il faut qu'elle ait été bien prodigue de ses jours, si par haine pour toi elle a sacrifié ce qu'elle avoit de plus cher. Peut-être allégueroit-tu la foiblesse attachée au sexe : mais je sçais trop que la jeunesse livrée aux fureurs de l'amour, est pire encore que le sexe. Dans elle l'audace seconde la foiblesse du cœur [1]. Mais que sert de te confondre

* Traître, tu prétendois qu'en un lâche silence
Phédre ensevelir roit ta brutale insolence.
Racine.

† C'est la pensée de Didon à Enée chez Ovide. Héroïd. VII. 47.

Exercet pretiosa odia & constantia magno,
Si dum me careas est tibi vile mori.

Votre haine vous coûte bien cher, & la mort ne vous est rien, pourvû que vous m'abandonniez.

1 Ou plutôt, « chez les jeunes hommes, la qualité d'homme est » un prétexte utile à alléguer ». Cette expression du traducteur LA JEUNESSE ne paroît pas bien choisie pour dire LES JEUNES HOMMES, par opposition aux femmes.

par mes discours ? ce cadavre dépose assez contre toi. * Sors promptement de cette terre, misérable, je t'interdis les murs † bâtis par Minerve, & tout ce qui obéit à mes loix. Ah! si Thésée, si cruellement outragé par un fils n'étoit vengé, Sinis §, ce fameux brigand de Corinthe, pourroit s'élever contre moi, me disputer sa mort & me reprocher un vain triomphe; les rochers que la mer vit naître des os de Sciron ne témoigneroient plus à l'univers que je suis le fléau des méchans.

* Fuis; & si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je, & sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes états.
Racine, acte IV. scène II.

† Athènes.

§ Sinis & Sciron étoient deux insignes brigands, dont Thésée délivra la Gréce. Le premier habitoit proche de Corinthe. Il faisoit souffrir un supplice cruel à ceux qu'il surprenoit par la ruse, ou qu'il domptoit par la force. Il plioit le tronc de deux arbres voisins jusqu'à terre, & y attachoit sa victime, qui étoit déchirée en piéces, lorsque les deux arbres retournoient dans leur état naturel. D'autres disent qu'il avoit un lit fort court, & qu'après y avoir étendu les voyageurs, il leur coupoit l'extrémité des pieds ou des jambes qui excédoit. Thésée lui fit souffrir le même supplice. L'autre voleur (Sciron) demeuroit près de Mégare, & précipitoit les passans dans la mer. Thésée l'y précipita lui-même à son tour, & ses os, dit la fable, furent changés en rochers. Après la première expédition Thésée rétablit les jeux Isthmiques à Corinthe. Ils avoient été institués par Sisyphe roi de Corinthe, puis interrompus.

LE CHŒUR.

Qui des mortels peut-on appeler heureux, quand on voit la fortune de nos rois sujette à une si triste révolution ?

HIPPOLYTE.

Accablé * du courroux qui vous anime contre un fils, je pourrois vous dire, ô mon père, que le sujet qui vous irrite, si on l'examinoit de près, me seroit favorable. Mais non, il est trop horrible pour le relever. Capable † peut-être de tenir

* D'un mensonge si noir, justement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur ; mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche....
Racine, ibid.

† Ceci sent un peu le philosophe & l'orateur. Mais il faut se souvenir que telle étoit la manière des Athéniens, grands philosophes, & grands discoureurs, sur-tout chez le philosophe Euripide.

Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite,
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole & m'étouffent la voix....
Ibid.

Amyot, dans Plutarque, s'exprime ainsi, (TRAITÉ DE L'ÉDUC. DES ENFANS.)

Langue je n'ai diserte & affilée
Pour haranguer devant une assemblée :
Mais en petit nombre de mes égaux,
C'est là où plus à deviser je vaux ;

tête à mes égaux; je me ſens peu propre à parler en préſence de tant de témoins; & je ne vois pas après tout que ceux qui ſe piquent d'une vaine éloquence ſoient fort eſtimés des vrais ſages. Mais enfin le malheur qui me preſſe me force de rompre le ſilence; & d'abord je commence par où vous avez commencé vous-même, reproche ſi noir que vous avez cru me fermer la bouche, & m'opprimer d'un ſeul mot. Vous * voyez ce ciel & cette terre. Ils ſçavent, quoique vous puiſſiez dire, qu'il n'eſt point de cœur ici bas plus pur que le mien. Je ne

Car qui ſçait mieux au gré du peuple dire
Eſt bien ſouvent entre ſages le pire.

C'eſt ce qu'HORACE a eu en vue en diſant:

Nec te ut miretur turba labores,
Contentus paucis lectoribus.

* Examinez ma vie, & ſongez qui je ſuis.
Quelques crimes toujours précédent les grands crimes:
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes
Peut violer enfin les droits les plus ſacrés.
Ainſi que la vertu le crime a ſes dégrés:
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Paſſer ſubitement à l'extrême licence,
Un jour ſeul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide aſſaſſin, un lâche inceſtueux.
Elevé dans le ſein d'une chaſte héroïne
Je n'ai point de ſon ſang démenti l'origine.
Pitthée eſtimé ſage entre tous les humains,
Daigna m'inſtruire encore au ſortir de ſes mains.

ſçais qu'honorer les dieux & cultiver des amis innocens, dont la vertu ne peut, ni ſervir le crime, ni exiger qu'on le ſerve à ſon tour. Toujours égal envers eux, ſoit abſent, ſoit préſent, j'ignore l'art pernicieux de médire d'autrui. Hé, comment voulez-vous que je ſois capable de la noirceur que vous m'imputez ? mon cœur, inſenſible juſqu'à préſent aux traits de Vénus, ne connoît l'amour que de nom & qu'en peinture : encore mes yeux, auſſi chaſtes que mon cœur, évitent-ils les profanes tableaux [1]. Si ma conduite paſſée ne me juſ-

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
Mais ſi quelque vertu m'eſt tombée en partage,
Seigneur, je crois ſur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on oſe m'imputer.
C'eſt par là qu'Hippolyte eſt connu dans la Grèce :
J'ai pouſſé la vertu juſques à la rudeſſe.
On ſçait de mes chagrins l'inflexible rigueur ;
Le jour n'eſt pas plus pur que le fond de mon cœur.
Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane....

Racine, ibid.

1 M. Brunck remarque qu'au temps de Théſée, la peinture n'étoit pas en uſage & que, par conſéquent, Euripide fait une eſpèce d'anachroniſme, en ſuppoſant qu'Hippolyte auroit pu voir des tableaux d'amour. En ce cas ce poëte en auroit fait un autre, en ſuppoſant que Phédre fût écrite ; car il paroît difficile d'imaginer comment l'invention des caractères auroit précédé la peinture. (V. Acad. des B. L. t. I. p. 75.) Mais l'origine des arts ſemble n'avoir pas d'époque fixe, leurs premiers eſſais ſont auſſi anciens que la ſociété humaine.

tifie pas à vos yeux, c'eſt à vous de montrer comment il m'a été poſſible de la démentir, quels attraits ſouverains dans l'épouſe d'un père auroient ébranlé un cœur qui a dédaigné toutes les beautés, enfin quel intérêt auroit forcé Hippolyte de trahir Théſée. Hé, n'aurois-je pas été le plus inſenſé de tous les hommes de prétendre par un forfait ſuccéder à un père vivant? ſeroit-ce que le ſceptre a des charmes pour ceux qui font profeſſion de ſageſſe? non, non; l'éclat d'une couronne n'éblouit que ceux à qui elle peut plaire[1]. On le ſçait aſſez: je n'aime que celle qui ceint le front des vainqueurs dans les combats de la Grèce. Content de vivre heureux & tranquille avec de vertueux amis, je ne veux ici que le premier rang après vous. La poſſeſſion d'une douce félicité, & l'abſence des périls attachés au trône, ſont à mon gré un bien plus précieux que le trône même. Il me reſte un mot à vous dire, ſeigneur[2], ſi Phédre pouvoit déclarer quel je ſuis,

1 « Direz-vous qu'il eſt doux de régner, même aux cœurs chaſtes? » Non, le pouvoir des rois, n'eſt envié que de ceux dont il a cor- » rompu le cœur ». Cette penſée rappelle celle de Jocaſte dans les PHÉNICIENNES. V. la note ſur cette tragédie. T. V. p. 312.

2 « Il eſt une de mes raiſons que j'ai tue: le reſte vous le ſçavez. » S'il étoit un témoin qui pût atteſter quel je ſuis, ſi je me juſti- » fiois en préſence de votre épouſe vivante, vous condamneriez les » méchans par les faits en faiſant une exacte recherche. Mais du » moins à préſent, j'en jure par Jupiter dieu des ſermens, par cette

si j'avois à me défendre en sa présence, il ne tiendroit qu'à vous, j'ose en répondre, de trouver quel est le coupable. Mais enfin *, pour dernière ressource, j'en atteste Jupiter redoutable aux parjures, & cette terre qui me soutient, loin d'avoir commis le crime dont vous me soupçonnez, je n'en ai eu ni le désir, ni même la pensée. Oui, si je suis coupable, puisse-je expirer dans la honte & dans l'infamie! puisse-je, condamné à errer sur la terre, ne trouver ni asyle ni retraite! puissent enfin la mer & la terre me refuser un tombeau! Quant à la reine, si la crainte l'a déterminée à se donner la mort, c'est ce que j'ignore; il ne m'est pas permis d'en dire plus. Chose †

» terre qui me soutient, jamais je n'attentai au lit paternel, jamais » je n'en formai le dessein, jamais je n'en eus la pensée. Que je » meure sans gloire, sans nom, sans patrie, sans maison, errant, » fugitif en tous lieux; que ni la mer, ni la terre ne reçoivent les » dépouilles de mon corps privé de vie, si je fus un homme cri- » minel ».

* Hé quoi, de votre erreur rien ne peut vous tirer!
Par quels affreux sermens faut-il vous rassurer?
Que la terre, le ciel, que toute la nature....
Racine, ibid.

† Vous me parlez toujours d'inceste & d'adultère;
Je me tais; cependant Phèdre sort d'une mère,
Phèdre est d'un sang, seigneur, vous le sçavez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.
Racine, ibid.

Cela est bien fort pour un fils qui parle à son père. Hippolyte est bien plus respectueux chez le poëte Grec.

étrange ! elle passe pour innocente dans votre esprit, malgré la foiblesse ordinaire à son sexe ; & moi qui vis exempt de toute foiblesse, je parois criminel à vos yeux [1] !

LE CHŒUR à Hippolyte.

Vous en avez assez dit, seigneur. On n'atteste point les dieux en vain, & votre serment vous absout.

THÉSÉE.

Quoi *, cet enchanteur se flatteroit de m'éblouir par ses vains prestiges ? & quel fonds puis-je faire sur les sermens d'un traître qui m'a déshonoré ?

HIPPOLYTE.

Le dirai-je, ô mon père ? votre procédé me surprend. Hippolyte, dans votre situation, auroit, sans balancer, plongé le poignard dans le sein d'un fils adultère & incestueux. L'exil est un supplice trop léger pour un si abominable forfait.

1 Cette derniere phrase est beaucoup plus obscure dans le Grec. Il paroît qu'Hippolyte emploie le mot σωφρονεῖν en deux sens différens. Ce mot signifie à la fois la prudence, la chasteté, à peu près comme notre mot SAGE. « Elle a agi sagement ne pouvant être sage : » & moi qui ai sçû l'être, je n'en ai point tiré d'avantage ». Ces finesses de langage, se perdent dans une traduction.

* Toujours les scélérats ont recours au parjure.
Cesse, cesse, & m'épargne un importun discours,
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.
Racine, ibid.

THÉSÉE.

Tu prononces contre toi-même. Mais non : le piége eſt groſſier. La mort que tu t'impoſes te ſeroit trop douce. C'eſt le terme où aſpirent les malheureux. Tu mourras d'un ſupplice plus lent. Exilé de ta patrie, tu traîneras tes malheurs dans une terre étrangère. Voilà la peine réſervée à l'impiété.

HIPPOLYTE.

Hélas * ! qu'allez-vous faire ? vous n'attendrez donc point que le temps dépoſe en ma faveur ? vous m'exilerez ?

THÉSÉE.

Fuſſes-tu au-delà de l'océan & du mont Atlas, ma haine ne ſeroit pas ſatisfaite.

HIPPOLYTE.

Quoi, ſans vouloir en croire, ni mes mœurs, ni mes ſermens, ſans interroger le ſort & les oracles, enfin ſans me convaincre vous me condamnez à ne plus vous revoir !

THÉSÉE.

Cette lettre n'a pas beſoin d'interpréte ; voilà

* HIPPOLYTE.

Quel temps à mon exil, quel lieu preſcrivez-vous ?

THÉSÉE.

Fuſſes-tu par delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voiſin d'un perfide.

Racine, ibid.

mon oracle, voilà le témoin qui te convainc. Quant au vol des oiseaux *, je récuse ce témoignage trompeur.

HIPPOLYTE.

O dieux, pourquoi me taire plus long-tems ? je suis innocent, je vous honore, & vous me perdez ! mais non ; gardons un profond silence. Aussi-bien mes discours ne persuaderoient pas un père, & mon serment seroit violé sans effet.

THÉSÉE.

Ah, † jusqu'à quand ta feinte vertu m'irritera-t-elle ? sors promptement, sors de ma présence & de ces climats.

HIPPOLYTE.

Hélas, § accablé sous le poids d'un crime affreux, de quel côté tournerai-je mes pas ? quel ami voudra me donner un asyle ?

* On voit par-là ce que pensoient les anciens eux-mêmes de ces superstitions, sur-tout quand il étoit question de justifier ou de condamner quelqu'un, ou enfin d'une affaire intéressante. On les employoit toutefois avec respect, & ce n'est qu'au dépit de Thésée qu'on pardonne cette espèce d'impiété, comme on le verra à la fin.

† THÉSÉE.

Ah, que ton imprudence excite mon courroux !

Racine, ibid.

§ HIPPOLYTE.

Chargé du crime affeux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront si vous m'abandonnez ?

Ibid.

THÉSÉE.

Ce sera * quiconque se plaît à recevoir les adultères & les complices des méchans.

HIPPOLYTE.

Hé, n'est-ce pas un supplice assez grand pour moi, ne suis-je pas déja trop à plaindre de paroître criminel à vos yeux [1]?

THÉSÉE.

Tu pleures, perfide ; ah, tu devois pleurer, & prévoir les suites de ton fatal amour, lorsque tu conçûs l'horrible dessein d'outrager un père.

HIPPOLYTE.

O murs, ô palais, que ne rendez-vous témoignage en faveur de mon innocence! que ne déclarez-vous si je suis tel que me croit Thésée [2]!

THÉSÉE.

Tu as recours à des témoins muets. Tiens ;

* THÉSÉE.

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste,
Des traîtres, des ingrats, sans honneur & sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

Racine, ibid.

1 « Ah! c'est un sentiment qui pénètre mon cœur, qui m'arrache » des larmes involontaires, de penser que je suis soupçonné, que » je paroîs criminel à vos yeux.

2 « Plut-à-dieu que vous puissiez, &c ».

en voilà un, (il montre Phédre [1]) qui, tout muet qu'il eſt, ne te confond que trop.

HIPPOLYTE.

Ah, que ne puis-je voir un autre moi-même dans la ſituation où je me trouve! que je ſerois touché de ſes malheurs [2]!

THÉSÉE.

Oui, malheureux, tu en ſerois touché. C'eſt que la prétendue équité te porte à t'épargner plus que tu n'as épargné ceux dont tu as reçu le jour.

HIPPOLYTE.

O ma mère, ô mère infortunée! ô infortuné fils! que je plains le ſort de quiconque, ainſi que moi, a le malheur d'être né fils de l'étrangère!

THÉSÉE.

Gardes, * qu'on l'arrache de ces lieux. N'avez-

1 Ou la lettre.

2 Le ſens de ce mot d'Hippolyte eſt obſcur. M. Brunck croit que c'eſt une comparaiſon tirée de la peinture, analogue au mot d'Hécube. T. IV. p. 447. Muſgrave penſe que c'eſt une alluſion à la philoſophie ſpéculative d'Orphée. Socrate dit dans Cicéron, « mentis acies ſe ipſa » intuens, nonnunquam hebeſcit ». TUSCI. 30.

* Quoi, ta rage à mes yeux perd toute retenue!
Pour la dernière fois, ôte-toi de ma vue.
Sors, traître, n'attends pas qu'un père furieux
Te faſſe avec opprobre arracher de ces lieux.
Racine, ibid.

vous pas entendu l'arrêt que j'ai tant de fois prononcé ?

HIPPOLYTE.

Hélas, ce ne sera qu'en pleurant qu'ils oseront porter sur moi leurs mains [1]. Osez me chasser vous même, si votre cœur est devenu insensible aux cris de l'innocence.

THÉSÉE.

Oui, traître, je le ferai, si tu n'obéis. Mon cœur est fermé désormais pour toi. (Il rentre dans le palais.)

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, LE CHŒUR.

HIPPOLYTE.

Je le vois, l'arrêt est irrévocable. Malheureux que je suis, je sçais la preuve de mon innocence, & je n'ose la révéler ! Hé-bien, ô la plus chère des divinités que j'adore, ô fille de Latône, ô ma douce consolation, ô la compagne des seuls plaisirs que je me permettois, il faut donc me résoudre à ne plus revoir Athènes. Mais ce n'est

[1] Ce n'est pas le sens. Hippolyte les menace & ne songe point à intéresser leur pitié. « Il en coûtera des larmes à celui d'entr'eux » qui portera la main sur moi. Mais vous-même, si telle est votre » volonté, chassez-moi de ces lieux.

point Athènes ni la terre * d'Erecthée que je regrette [1]. O Trézène, cher objet des amuſemens vertueux de mon innocente jeuneſſe, c'eſt toi que je quitte à regret. Reçois mes adieux ; je te parle pour la derniere fois. Pour vous, amis précieux, qui me fites trouver ce ſéjour ſi charmant, venez me conſoler, conduiſez mes pas hors de cette région, & ſçachez, quoi qu'en diſe mon père, que vous n'y trouverez jamais un cœur plus vertueux ni plus chaſte que le mien.

* Erecthée VIe roi d'Athènes. Ce fut ſous ſon regne que Cérès apprit aux Athéniens à ſemer le bled, & que les cérémonies & les jeux en l'honneur de cette déeſſe furent établis.

1 Quoiqu'on puiſſe alléguer des raiſons en faveur de ce ſens, je préférerois de traduire. « Adieu Athènes ; adieu ville d'Erecthée, » ô Trézène &c ». C'eſt ainſi que traduit Rataller.

Chara civitas vale,
Terra vale Erechthei.

SCÈNE

SCÈNE VII.

LE CHŒUR seul.

STROPHE I.

QUAND je songe qu'il eſt des dieux qui nous gouvernent, je vis ſans inquiétude : mais quand je jette les yeux ſur les fortunes, ſur les actions humaines, ſur leurs viciſſitudes, & ſur leurs erreurs éternelles, ma prudence m'abandonne, & mon eſpérance diſparoît.

ANTISTROPHE I.

Daigne le ciel accorder à mes vœux un bonheur conſtant, une fortune rangée, un eſprit libre de ſoins, & un nom ſans tache, mais auſſi ſans éclat ! qu'avons-nous beſoin de plus pour paſſer tranquillement le peu de jours que nous avons à vivre [1].

STROPHE II.

Mais hélas, nos cœurs ne jouiſſent pas de cette heureuſe ſérénité. Tout eſpoir nous eſt ravi, depuis que nous avons vû un jeune prince, l'aſtre brillant d'Athènes, exilé par l'ordre d'un père en courroux. O rivage de Trézène, ô forêts, ô

1 « Changeant avec le temps mes mœurs faciles, puiſſé-je vivre » heureuſe avec ceux que le ſort a placés près de moi ».

montagnes que fréquentoit Hippolyte en la compagnie de Diane, vainement vous le redemandez !

ANTISTROPHE II.

O Hippolyte, on ne vous verra plus sur un char gouverner la marche des fougueux coursiers dans la carriere de Limné. Votre luth désormais inutile dans la maison paternelle, ne tirera plus de son sein des airs enchanteurs. Les autels de Diane seront sans couronnes, sans fleurs, & ensevelis sous l'herbe. Votre funeste exil enléve aux nymphes d'alentour le plaisir de se disputer votre cœur. L'espoir de le conquérir ne les rendra plus rivales.

ÉPODE.

Pour nous, plus sensibles encore à vos malheurs, nous les pleurerons, & nous en porterons le triste fardeau. Malheureuse Amazône, c'est bien en vain que vous êtes devenue mère d'un prince si accompli! Puis-je ne pas éclater contre les dieux! hélas, divines graces, vous qui avez l'art de concilier les cœurs, pourquoi souffrez-vous qu'un prince innocent soit chassé de son palais, & exilé de sa terre natale ?

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN OFFICIER D'HIPPOLYTE, deux personnes du CHŒUR.

Une personne du CHŒUR [1].

Que vois-je? un officier d'Hippolyte tout effrayé! il précipite ses pas vers le palais.

L'OFFICIER.

Où pourrai-je trouver Thésée? daignez me le dire, je vous conjure. Seroit-il en ces lieux [2]?

Une personne du CHŒUR.

Le voici lui-même qui sort.

1 Il paroît que le chœur ne se partage point. Les manuscrits qu'a consultés M. Brunck, n'indiquent pas cette division. Ainsi c'est LE CHŒUR qui parle dans cette scène & non une ou deux personnes détachées des autres.

2 « Est-il dans ce palais »?

SCÈNE II.

THÉSÉE, L'OFFICIER, LE CHŒUR.

L'OFFICIER.

Je viens, seigneur, vous annoncer une nouvelle qui intéresse Athènes & tout ce peuple.

THÉSÉE.

Que pourroit-ce être ? quel nouveau malheur menace ces deux villes ?

L'OFFICIER.

Disons le sans détour. Hippolyte ne vit plus ; ou du moins à peine lui reste-t-il un souffle de vie.

THÉSÉE.

Quel coup l'a frappé ? sans doute il aura été puni par quelqu'étranger qu'il aura déshonoré comme son père.

L'OFFICIER.

Son char & vos imprécations, que votre père Neptune a trop écoutées, ont causé sa perte.

THÉSÉE.

Juste ciel ! ô favorable Neptune ! oui, je recon-

nois à ce ſervice que tu es véritablement * mon père. Hé bien, (à l'Officier) raconte-moi cette hiſtoire. Comment † Néméſis a-t-elle puni ce fils inceſtueux?

L'OFFICIER.

Nous étions près du rivage occupés du ſoin de ſes courſiers, & nous fondions en larmes; car déja on nous avoit appris l'accablante nouvelle qu'Hippolyte ne reverroit plus ces bords, & qu'il s'en écartoit par l'ordre même d'un père. Hippolyte arrive auſſi-tôt vers nous, & confirme par ſes larmes ce triſte langage. Il traînoit à ſa ſuite une foule innombrable de jeunes amis touchés de ſa deſtinée. Il ſuſpend enfin ſa douleur. « Hé pourquoi, dit-il, déplorer mon éxil? un père l'ordonne, obéiſſons. Qu'on attelle ces courſiers » à mon char; il n'eſt plus de Trézène pour moi ». On accomplit ſes ordres, on s'empreſſe, & ſoudain nous lui amenons ſon char préparé. D'abord § équippé en voyageur ‖, il ſaiſit les rênes

* C'étoit le patron d'Athènes, & Théſée inſtitua en ſon honneur des jeux à l'imitation de ceux qu'avoit inſtitués Hercule en l'honneur de Jupiter. Théſée étoit fils d'Æthra & de Neptune ou d'Egée.

† Déeſſe de la vengeance, ou la Juſtice. Voyez les penſées de M. l'Abbé Fraguier ſur les imprécations même injuſtes. Tom. V. de l'Histoire de l'Acad. des Inscript. et Belles Lettres, p. 23.

§ Gr. Botté.

‖ Il paroit qu'il eſt queſtion d'une partie du char ſur laquelle Hip-

attachées au siége ; puis élevant les mains au ciel, « Jupiter, s'écrie-t-il, écrase-moi si je suis coupable : mais quel que soit le sort que tu me » gardes, soit que je vive ou que je meure, fais » sentir à mon père, qu'il m'a puni sans que je » l'aie mérité ». A l'instant il presse ses coursiers. Nous suivons le char, sans nous écarter beaucoup des rênes, & nous prenons le chemin d'Argos & * d'Epidaure. A peine étions-nous entrés dans le désert qu'un rivage s'offre à nos yeux vis-à-vis de cette Trézène † & près du golfe

polyte pose le pied pour s'y placer & qu'il ne s'agit pas de l'action de mettre ses bottes, ensorte qu'on pourroit traduire, « il s'élance » dans le char ».

* Epidaure, ville du Péloponnèse dans l'Argolide sur le golfe Saronique, aujourd'hui d'Engia. Il y avoit un temple célèbre dédié à Esculape dieu de la médecine.

† C'est que Trézène s'avance dans la mer, comme on le peut voir sur les cartes. Comme plusieurs personnes seront peut-être bien aises de comparer la narration de RACINE avec celle-ci, j'ai cru devoir la mettre ici en entier, plutôt que les simples imitations, qu'on discernera aisément.

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il étoit sur son char. Ses gardes affligés
Imitoient son silence autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes ;
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes.
Ces superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,

Saronique. En ce lieu un bruit épouvantable sort tout-à-coup du sein de la terre. Moins terrible est la voix même du souverain des dieux [1]. Les

L'œil morne maintenant & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos,
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé,
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide;
L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux:
Ses longs mugissemens font trembler le rivage,
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit; &, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asyle.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, & d'un dard lancé d'une main sûre
Il lui fait dans le flanc une large blessure.

1 « Semblable au tonnerre de Jupiter ».

chevaux dreſſent les crins & les oreilles. Saiſis d'une frayeur mêlée de curioſité nous cherchions la cauſe de ce bruit : mais notre incertitude a

De rage & de douleur le monſtre bondiſſant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugiſſant,
Se roule & leur préſente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de ſang & de fumée :
La frayeur les emporte, & ſourds à cette fois
Ils ne connoiſſent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuiſſans leur maître ſe conſume :
Ils rougiſſent le mords d'une ſanglante écume.
On dit qu'on a vu même en ce déſordre affreux
Un dieu, qui d'aiguillons perçoit leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite :
L'eſſieu crie, & ſe rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout ſon char fracaſſé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarraſſé.
Excuſez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une ſource éternelle.
J'ai vu, ſeigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que ſa main a nourris :
Il veut les rappeler, & ſa voix les effraie :
Ils courent : tout ſon corps n'eſt bientôt qu'une plaie :
De nos cris douloureux la plaine retentit :
Leur fougue impétueuſe enfin ſe rallentit :
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois vos aïeux ſont les froides reliques.
J'y cours en ſoupirant, & ſa garde me ſuit :
De ſon généreux ſang la trace nous conduit ;
Les rochers en ſont teints : les ronces dégoûtantes
Portent de ſes cheveux les dépouilles ſanglantes.

duré peu. Nous tournons la vue sur le rivage, & là nous voyons s'élever une vague si haute, qu'elle dérobe à nos yeux les rochers de Sciron, Corinthe, Epidaure, & le temple d'Esculape [1]. Elle s'enfle, touche le ciel, & s'avance vers les bords, qu'elle couvre d'écume; là en se brisant elle crève comme un orage, & laisse sur le sable un monstre furieux. Taureau énorme dont les

J'arrive, je l'appelle, & me tendant la main
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
« Le ciel, dit-il, m'arrache une mourante vie;
» Prends soin après ma mort de la triste Aricie;
» Cher ami, si mon père un jour désabusé
» Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
» Pour appaiser mon sang & mon ombre plaintive,
» Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
» Qu'il lui rende. . . . » A ces mots ce héros expiré
Ne lasse dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son père.

1 Gr. « Le rocher d'Esculape ». Ce n'est pas le temple d'Esculape à Epidaure qui est ici désigné. La situation d'Epidaure ne permettoit pas de supposer que le flot élevé sur le golfe Saronique, le cachât aux yeux de ces Trézéniens allant à Argos. Il s'agit donc d'un rocher élevé du golfe Saronique même, appelé ROCHER D'ESCULAPE, du nom de ce dieu qu'on adoroit à Epidaure. Sénèque a imité ces vers :

« Latuere rupes, nomine Epidauri dei,
» Et scelere pertæ nobiles Scironides,
» Et quæ duobus terra comprimitur fretis ».

affreux mugiſſemens font retentir tous les lieux d'alentour ; ſpectacle ſi effrayant, qu'il nous paroiſſoit au-deſſus des regards humains. L'épouvante s'empare auſſitôt des courſiers. Le jeune prince habile dans l'art de conduire un char, ſaiſit ſoudain les rênes, les tire à lui, comme un pilote fait le timon, & penche ſon corps en arriere : mais les chevaux effrayés mordent leur frein, s'emportent, & ne connoiſſent plus, ni la main de leur maître, ni les rênes, ni le char. Quand il prenoit la route d'une plaine unie, le monſtre ſe préſentoit bruſquement devant les chevaux qu'il forçoit de reculer en les rempliſſant d'effroi. S'ils tournoient vers les rochers, il ſe gliſſoit le long du char, pour précipiter leur courſe. Enfin les roues heurtent contre le roc, le char ſe briſe, & Hippolyte eſt renverſé. On ne voit plus qu'un débris confus de rayons & d'éclats *. Cependant ce malheureux prince embarraſſé dans les rênes, & lié d'une façon que je ne puis exprimer [1], étoit traîné à travers les rochers qui lui briſoient la tête, & déchiroient ſon corps. « Arrêtez, s'écrioit-il, d'un ton de

* Grec. « De l'eſſieu & des chevilles ».

1 « Sans pouvoir ſe dégager de ce fatal lien ». δυσεξήνυτος, INEXPLICABILIS, ne ſignifie pas ce qu'on ne peut exprimer, mais ce qu'on ne peut défaire ou dénouer.

» voix pitoyable, arrêtez, ô courſiers que j'ai » nourris avec tant de ſoin, reconnoiſſez votre » maître, & ne devenez pas ſes bourreaux. O » funeſte imprécation de mon pere! approchez, » vous autres, & ſecourez un fils innocent »[1]. Hélas, empreſſés à le faire, nous n'attendions pas ſes cris. Mais nos pieds trop lents ſecondoient mal notre zele. Enfin, débarraſſé de ſes liens, qu'un heureux hazard avoit rompus, Hippolyte reſte étendu par terre, & reſpirant à peine. A l'inſtant les chevaux & le monſtre ont diſparu derriere les montagnes. Pour moi, ſeigneur, qui vous fais ce triſte récit, je vous ſuis dévoué, comme à mon maître, & comme à mon roi; mais j'oſerai le dire, la vertu & l'innocence d'Hippolyte me ſont tellement connues, que quand toutes les femmes du monde ſe donneroient la mort, ainſi que Phédre; quand elles rempliroient la forêt de l'Ida de lettres pareilles à la ſienne[2], je ne pourrois me perſuader qu'un tel fils pût être criminel.

LE CHŒUR.

Hélas, hélas. Voici un nouveau malheur qui met le comble à tous les autres. O deſtin inévitable!

1 « Qui ſe préſentera pour délivrer un innocent du ſupplice »?

2 « Quand on chargeroit d'écriture tous les pins du mont Ida ». On écrivoit ſur des tablettes faites de bois de pin.

THÉSÉE.

Je l'avouerai, ma haine pour un perfide m'a fait écouter ce récit avec quelque sorte de satisfaction. Mais enfin je sens que la piété envers les dieux, & la tendresse pour un fils, tout coupable qu'il est, se réveillent dans mon cœur. Ainsi sans douleur sur cet événement, je demeure dans l'indifférence [1].

L'OFFICIER.

Dans l'indifférence ! que faire donc de cet infortuné prince pour satisfaire votre courroux ? Ah, seigneur, croyez-moi, cessez de haïr un fils déja trop malheureux.

THÉSÉE.

Qu'on le transporte en ces lieux. Je veux le revoir encore, lui reprocher son crime, & achever de le convaincre par son supplice même. (L'Officier s'en va.)

1 Le mot INDIFFÉRENCE n'est pas dans le Grec. « Je ne me réjouis » pas de son malheur & je ne m'en afflige pas ». L'Officier répond : » Quel est donc notre devoir ? Faut-il amener cet infortuné en votre » présence ou que faut-il faire pour vous contenter ? Réfléchissez, » &... si vous en croyez mes conseils, vous ne serez pas dûr envers » un fils malheureux ».

SCÈNE III.

THÉSÉE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

C'EST vous, Vénus, qui rendez les hommes & les dieux impitoyables; c'eſt vous, dis-je, & votre cruel fils. Ce dieu aîlé parcourt en un inſtant la terre & les mers. Par-tout éblouiſſant, mais tyran, il ſe plaît à dompter les cœurs, ſoit des hôtes des forêts, ſoit des habitans de la mer, ſoit de tout ce qui reſpire ſur la terre, & de la race humaine: car tel eſt le vaſte empire ſur qui Vénus ſeule étend ſon pouvoir [1].

1 « C'eſt toi, Cypris, qui diriges le cœur inflexible des dieux & » des mortels. Avec toi le dieu aux plumes variées, voltigeant d'une » aîle rapide, plane ſur la terre & ſur l'onde amère de l'océan, qui » retentit au loin du bruit des tempêtes. Alors qu'Amour, le cœur » troublé de mille tranſports, s'élance dans les airs, brillant de l'éclat » de l'or, il adoucit la nature ſauvage des féroces animaux des mon- » tagnes, de ceux qui peuplent l'océan, de tous ceux que nourrit la » terre, que le brûlant ſoleil éclaire de ſes regards; il adoucit auſſi le » cœur des hommes. Parmi tous ces êtres, Cypris, tu poſſèdes ſeule » les honneurs de l'empire ». Ce chœur paroit un véritable entr'acte.

SCÈNE IV.

Les mêmes, DIANE.

DIANE.

Fils d'Egée, prêtez l'oreille à la voix de Diane, qui daigne s'adreſſer à vous. Malheureux Théſée, quel plaiſir barbare goûtes-tu dans le trouble de ta maiſon? tu as fait mourir injuſtement ton fils. Ton épouſe t'a ſéduit par des diſcours ambigus, & ton malheur eſt certain. Père inexorable, que ne peux-tu cacher ta honte dans les enfers, ou changé en oiſeau te dérober à la vue de ces lieux, qui crient vengeance contre toi. Non, il ne t'eſt plus permis d'habiter avec les hommes juſtes. Écoute-moi; je vais te faire voir le nœud de ton infortune; &, quoique ce ſoit ſans fruit, j'aurai du moins l'avantage de t'accabler de regret. [1] Approche donc, que je te faſſe connoître d'un côté l'innocence d'un fils, & la vertu qu'il emporte au tombeau; de l'autre, les fureurs & les combats de Phèdre [2]. Oui, la reine, victime d'une déeſſe ennemie de Diane, & de quiconque a les mœurs pures, ſentit malgré elle les étincelles

1 APPROCHE, ce mot eſt une addition du traducteur.

2 « Les fureurs de ton épouſe & ce qu'on peut nommer en même » temps ſon généreux courage.

d'une coupable flamme. Elle arma sa raison contre l'amour. Sa confidente a conduit le reste à son insçû. Dépositaire du secret de Phédre, elle va trouver Hippolyte, l'engage au silence par serment, & lui découvre ces détestables feux. Ce prince frémit à ce discours; & sa vertu, loin d'être ternie, a porté le scrupule, lors même que tu prononçois l'arrêt de sa mort, jusqu'à respecter la foi d'un serment surpris. Pour Phédre, la crainte de voir son secret trahi, lui a dicté cet horrible stratagème, & ces lettres pleines d'impostures, qui ont perdu ton fils, & que tu as malheureusement crues.

THÉSÉE.

Ah, ciel!

DIANE.

Ce discours te désespère: mais écoute mes reproches jusqu'au bout, & meurs de dépit. Tu sçais que ton père Neptune t'avoit accordé l'accomplissement de trois imprécations. Misérable, celle qui devoit tomber sur un ennemi a eu pour objet & pour victime un fils innocent. Ce n'étoit pas pour cet usage que le trop favorable Neptune te prévenoit de ses faveurs. Pour prix de ses bienfaits tu as offensé ton bienfaiteur & Diane, toi qui as dédaigné le secours des oracles, & qui, loin de laisser du moins au temps le soin d'éclaircir tes soupçons, as précipité ta vengeance,

& lancé d'inévitables imprécations, dont la mort de ton fils eſt le fruit.

THÉSÉE.

Déeſſe, donnez-moi la mort.

DIANE.

Ton crime eſt indigne de grace; toutefois il en eſt temps encore, tu peux en obtenir le pardon : car, hélas, il faut en convenir, c'eſt Vénus dont la colère a ourdi cette trame fatale, & telle eſt la loi établie parmi nous; par une complaiſance mutuelle un dieu ne s'oppoſe point aux deſſeins d'un autre. Sans le reſpect dû au père des dieux, ſçache que je n'aurois pas vu mourir impunément le plus cher de mes adorateurs. Ainſi, Théſée, l'ignorance diminue votre forfait; la feinte lettre d'une épouſe qui meurt pour perdre Hippolyte a pu ſéduire votre eſprit; enfin tous ces maux retombent ſur vous. Croyez-moi, ma douleur n'eſt pas moindre; les dieux, prompts à exterminer les méchans & leur race, ne ſe plaiſent point à faire périr les juſtes.

LE CHŒUR.

Voici ce déplorable prince qu'on amène. Que ſont devenus ſes charmes! ſes blonds cheveux ſont défigurés, & ſon corps eſt enſanglanté. O double calamité! ô malheureuſe maiſon! je reconnois à ces traits la main divine qui t'a porté de ſi funeſtes coups.

SCÈNE

SCÈNE V.

Les mêmes, HIPPOLYTE, suite.

HIPPOLYTE.

O douleur ! ô tourment ! ciel ! je meurs cruellement déchiré, & par ordre d'un père. C'en est fait. [1] Ah !... quelles pointes aigues me percent la tête ! quelles convulsions m'agitent ! aye. N'allons pas plus avant. Qu'on me laisse jouir d'un peu de repos. (On l'étend sur un lit.) O char, ô coursiers, que j'avois moi-même élevés & nourris de ma main, voilà le prix de mes soins, vous me donnez la mort...(à sa suite) au nom des dieux, vous autres, prenez garde de renouveller mes blessures. N'augmentez pas mon supplice par vos cruels secours. Ah ! quelle main vient de me toucher ? qu'on me léve lentement ; qu'on m'ôte de la présence d'un père dont l'erreur m'a perdu [2]. O Jupiter, vous le voyez ; cet

1 Littéralement : « au travers de ma tête s'élancent les douleurs ; » dans mon cerveau bondit le sphacèle ». Ce dernier mot désigne ici une convulsion douloureuse & mortelle.

2 Il ne demande pas qu'on l'éloigne de son père. « Traînez d'une » manière mesurée & uniforme un infortuné qu'a perdu l'erreur d'un » père ».

Hippolyte ſi diſtingué par ſa piété & ſon innocence ſe voit réſervé à une mort certaine ! que lui a donc ſervi d'être humain & vertueux ? aye. Mes maux s'aigriſſent de nouveau. Laiſſez-moi ; je ne veux d'autre ſecours que la mort... ah, que vous me faites ſouffrir ! qui me donnera un fer pour me percer ! que ne puis-je couper la trame de mes triſtes jours ! malheureuſe imprécation ! * ô crimes de mes pères, qui ont trempé leurs mains dans le ſang ! les ſupplices qui leur étoient dûs n'ont pas tardé à ſe réunir ſur un malheureux : mais pourquoi ſur un innocent ? ah dieux, que ferai-je ? comment me délivrerai-je d'un tourment dont la violence paſſe juſqu'à mon eſprit [1] ? nuit éternelle, doux ſommeil de la mort, viens promptement terminer mes douleurs.

DIANE.

Miſérable Hippolyte, en quel état je te revois ! ta vertu trop généreuſe t'a perdu.

HIPPOLYTE.

Quelle odeur céleſte ſe fait ſentir en ces lieux ?

* Les Interprétes penſent qu'il fait ici alluſion au meurtre des Pallantides. (Note de l'ancien éditeur.)

1 « D'une douleur féroce ». Le mot ἀνάλγητος ſignifie IMPITOYABLE, il eſt ſynonyme du mot ἀνηλεὴς, & celui-ci ſynonyme du mot ὠμὸς, ſuivant Héſychius, que je cite parce que de ſçavans critiques ont cru devoir changer ici le texte.

elle réjouit mon cœur, tout mourant que je suis. Mon corps même en est soulagé. N'est-ce point la divine Diane que j'entends ?

DIANE.

C'est elle, oui, c'est la déesse que tu chéris, trop infortuné prince.

HIPPOLYTE.

O ma souveraine ! voyez quel est mon malheur.

DIANE.

Je ne le vois que trop ; & malheureuse d'être immortelle, je gémis de ne pouvoir verser des larmes sur ton sort.

HIPPOLYTE.

Le ministre & le compagnon de vos doux amusemens n'est plus.

DIANE.

Hélas, il est trop vrai, puisque vous mourez.

HIPPOLYTE.

Vous ne le verrez plus dompter les coursiers, ni parer vos autels.

DIANE.

Triste effet des intrigues de l'impitoyable Vénus !

HIPPOLYTE.

Hélas, à quels traits j'ai connu enfin la cruelle déesse qui me perd !

DIANE.

Elle s'eſt crue dédaignée. La pureté de votre cœur a bleſſé ſa fierté.

HIPPOLYTE.

C'eſt donc elle qui s'eſt immolé trois victimes en un jour !

DIANE.

Elle n'a épargné ni votre père, ni Phédre, ni vous.

HIPPOLYTE.

Je ſuis donc réduit encore à pleurer le malheur d'un père !

DIANE.

C'eſt Vénus qui l'a trompé.

HIPPOLYTE.

O père infortuné !

THÉSÉE.

Je ſuis perdu, mon fils. La vie m'eſt inſupportable.

HIPPOLYTE.

Je plains votre erreur beaucoup plus que ma mort.

THÉSÉE.

Que n'ai-je ſubi moi-même la deſtinée que je te réſervois !

HIPPOLYTE.

Funeſte faveur de votre père Neptune !

THÉSÉE.

Insensé, c'est moi qui l'ai demandée!

HIPPOLYTE.

Que voulez-vous? la colère vous transportoit. Je n'en aurois pas moins été puni [1].

THÉSÉE.

Ah, j'étois privé de ma raison. Les dieux m'en avoient ravi l'usage.

HIPPOLYTE.

Que n'est-il permis aux mortels de faire à leur tour des imprécations contre les dieux!

DIANE.

Arrêtez, Hippolyte; votre piété vous coûte la vie: mais vous ne mourrez pas sans vengeance, & la colère de Vénus ne demeurera pas impunie. Cette main sçaura percer de traits le cœur de son favori [*]. J'ordonne qu'en récompense de votre vertu malheureuse, Trézène vous comble d'honneurs †. On ¶ verra long-tems les jeunes filles,

1 « Vous m'auriez donné vous même la mort, tant vous étiez irrité ».

* Elle entend Adonis, que Venus aimoit. Il étoit fils de Cyniras roi de Chypre, qui avoit eu un commerce incestueux avec sa fille Myrrha.

† Et en effet Pausanias dans ses CORINTHIAQUES fait une mention expresse des cérémonies qui se pratiquoient à Trézène en l'honneur d'Hippolyte. (Note de l'ancien éditeur.)

¶ Ceci fait allusion aux coutumes & aux cérémonies de l'ancienne Grèce. L'on en trouvera plusieurs autres, à mesure que l'on avan-

avant que de sacrifier à l'hymen, porter sur votre tombeau leur chevelure coupée, & le tribut de leurs larmes. Vous serez le sujet éternel de leurs agréables chansons; & l'amour de Phédre, dont vous êtes la victime, ne sera jamais oublié dans les siécles futurs. Pour vous, Thésée, embrassez un fils expirant. Car c'est malgré vous que vous l'avez condamné. * Peut-on n'être pas criminel quand les dieux permettent le crime ? aimez votre père, Hippolyte, c'est moi qui vous l'ordonne. Votre destinée va finir. Adieu, je me retire. † Il ne n'est pas permis de souiller mes regards de la vûe d'un mort, ou d'être témoin des derniers soupirs d'un mourant. Le terme fatal approche pour vous. Adieu.

HIPPOLYTE.

Recevez mes adieux, chaste Diane, soyez

cera. Ces allusions rendoient les tragédies anciennes plus intéressantes aux spectateurs qui voyoient avec plaisir l'origine de leurs fêtes, de leurs cérémonies & de leurs usages. Mais ce ne sont plus des traits intéressans pour nous.

* Maxime conforme aux sentimens des anciens sur la fatalité. Elle montre bien que leur morale, si saine quelquefois, n'étoit pourtant pas aussi pure que le prétend le P. Thomassin.

† On remarquera encore plus d'une fois cette superstition antique. C'étoit se souiller que d'approcher des vivans ¶ & des morts. On voiloit même les premiers pour ne les pas voir expirer.

¶ Des VIVANS au lieu des MOURANS : faute d'Impression. (Note de l'ancien éditeur.)

toujours heureuſe, & conſolez-vous de mon tré-pas. J'oublie que mon père m'a condamné, puiſque vous l'ordonnez. J'ai toujours trop déféré à vos ordres, pour n'y pas ſouſcrire encore ſur ce point.

SCÈNE VI.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, LE CHŒUR, ſuite.

HIPPOLYTE.

Les ténébres de la mort s'élèvent déja ſur mes yeux; recevez moi entre vos bras, ô mon père, & ſoutenez-moi.

THÉSÉE.

Ah, mon fils, mon cher fils, que décidez-vous de votre malheureux père?

HIPPOLYTE.

J'expire, & déja je vois s'ouvrir les portes des enfers.

THÉSÉE.

Me laiſſerez-vous * en mourant le cœur ſouillé d'un forfait?

* Les payens de l'antiquité ſe croyoient expoſés aux traits de Néméſis, c'eſt-à-dire, de la déeſſe vengereſſe du crime, ſi l'innocent qu'ils avoient opprimé ne les délivroit du forfait & de la peine dûe au forfait, en leur pardonnant.

HIPPOLYTE.

Non : je vous absous de ma mort.

THÉSÉE.

Quoi ? vous avez la générosité de me délivrer d'un crime si affreux ?

HIPPOLYTE.

J'en jure par Diane.

THÉSÉE.

O fils trop généreux d'un père trop criminel !

HIPPOLYTE.

Adieu, mon cher père, pour la derniere fois, adieu.

THÉSÉE.

O vertu ! ô tendresse !

HIPPOLYTE.

Priez les dieux qu'ils vous donnent des fils qui me ressemblent.

THÉSÉE.

Ah, ne m'abandonnez pas. Vivez, Hippolyte ; vivez.

HIPPOLYTE.

Ce que j'ai de vie & de force me quitte. J'expire, ô mon père, * voilez-moi promptement la tête.

* Suivant l'usage dont on vient de parler ci-dessus

THÉSÉE.

O Athènes, ô peuples de Pallas, quel prince vous perdez! ô pere encore plus à plaindre!... ah cruelle Vénus, que le ſouvenir de ta vengeance demeurera profondément gravé dans mon cœur!

LE CHŒUR.

Quel deuil inopiné pour les peuples! que de larmes vont couler! non, il n'eſt point de cœur inſenſible à la mort d'un prince qui mérite d'être pleuré.

RÉFLEXIONS SUR L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE ET SUR L'HIPPOLYTE DE RACINE.

MONSIEUR Racine dans sa PHÉDRE a pris une route un peu différente d'Euripide. Car, 1°. Pour amener l'épisode ou l'action subalterne, si fort à la mode sur notre théâtre, & dont il semble ne pouvoir plus se passer, ce grand poete déguise presqu'entièrement Hippolyte, & loin de le supposer philosophe & insensible aux traits de l'amour, comme il l'étoit, il le fait amoureux, & amoureux d'Aricie fille de ce Pallas, que Thésée avoit fait mourir par politique; ce qui sert véritablement à donner une nouvelle activité à la passion de la reine, qui découvre avec un mouvement jaloux qu'elle a une rivale. 2°. Il met sur le compte de la confidente de Phédre le dessein d'accuser Hip-

polyte. Cela lui a paru trop bas pour une princesse, suivant nos manieres.

Moi, dit-elle, que j'ose opprimer & noircir l'innocence!
Acte III. scène III.

Cependant la chose revient presqu'au même, puisque chez lui Phédre permet & autorise dans l'esprit de Thésée cette horrible accusation:

Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi;
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.
Ibid.

Et cela sur le principe d'Œnone sa confidente:

Le sang innocent dût-il être versé;
Que ne demande point notre honneur menacé?
C'est un trésor trop cher pour oser le commettre:
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame, & pour sauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, & même la vertu.
Ibid.

Il s'ensuit seulement qu'Euripide fait agir Phédre moins en princesse qu'en femme, & que Racine sauve les dehors de l'une, sans diminuer beaucoup la noirceur de l'autre.

Du reste il convient, & il est vrai, qu'il a emprunté d'Euripide les plus grands traits dont il a orné la plus brillante de ses pieces. On le reconnoîtra assez par la comparaison. On trouvera même qu'il n'a pas porté l'imitation aussi loin qu'il le pouvoit, sur-tout quant au désordre de

Phédre, qui n'oſe dire ſon ſecret, & qui veut pourtant qu'on le devine. Le fil qu'il a ſuivi l'a encore contraint de négliger d'autres beautés que le poëte Grec a ſçû mettre en œuvre avec beaucoup d'art, comme ſont les regrets que Théſée témoigne à la mort de Phédre, & la ſcène d'Hippolyte mourant.

Je ſçais que cette peinture exacte de la nature qui va juſqu'à mettre ſous les yeux des ſpectateurs une princeſſe morte, & un prince défiguré par des bleſſures, ne ſeroit pas de notre goût. Auſſi n'ai-je garde de blâmer Racine, qui a dû ſe conformer à nos idées : mais enfin, je le répéte, & l'on ne ſçauroit trop le répeter, il faut ſe tranſporter à Athènes, & oublier les mœurs & la manière de penſer de Paris, ſi l'on veut faire juſtice aux anciens.

Une choſe bien ſingulière, c'eſt que la tragédie d'Euripide & celle de Racine roulent entièrement ſur un point un peu délicat, & qui a paru à bien des perſonnes éclairées, être tout-à-fait défectueux, & même d'une conſéquence dangereuſe pour les mœurs : mais d'un autre côté cet article ſi ſcabreux, ce défaut, s'il faut l'appeler ainſi, fait l'ame de l'une & de l'autre pièce, & il produit tellement ce trouble intéreſſant, & cette agitation majeſtueuſe de la tragédie, qu'on ne peut s'empêcher de lui faire grace. Quoique j'aie tâché d'en

démêler la raison au sujet de l'Œdipe, où l'objection a également lieu, je crois devoir ajuster plus au long ma réponse à la tragédie de Phédre & d'Hippolyte, pour justifier les applaudissemens de la Gréce & de la France. Voici donc la question.

Comment présenter de sang froid à des hommes raisonnables, à plus forte raison à des chrétiens, une personne agitée malgré elle d'un amour non-seulement involontaire, mais qui n'est qu'un pur effet de la colère des dieux? cela ne paroît-il pas choquer en même tems, & la divinité devenue auteur du crime, & la probité humaine qu'on force en quelque sorte à devenir criminelle? A cela Racine loin de répondre directement, se contente de faire observer que c'est en ce tour que consiste la beauté de son sujet, & sa conformité aux régles d'Aristote. « Ce sujet, dit-il, a toutes » les qualités qu'Aristote demande dans le héros » de la tragédie, & qui sont propres à exciter la » compassion & la terreur. En effet Phédre n'est » ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocente. » Elle est engagée par sa destinée & par la colère » des dieux dans une passion illégitime, dont » elle a horreur toute la première. Elle fait tous » ses efforts pour la surmonter: elle aime mieux » se laisser mourir que de la déclarer à personne, » & lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en » parle avec une confusion qui fait bien voir

» que ſon crime eſt plutôt une punition des dieux » qu'un mouvement de ſa volonté * ».

On voit par ces paroles de Racine, que la difficulté ſubſiſte toujours: car enfin cette punition convient-elle, & aux dieux qui la procurent, & à la perſonne vertueuſe qui en eſt l'innocente victime ? on pourroit dire avec Stiblinus, que tout ceci chez les anciens mêmes n'étoit qu'une fable allégorique pour nous montrer que l'oiſiveté & la molleſſe, figurées par Vénus, ſont la cauſe des honteux égaremens des hommes; mais, après tout, l'allégorie péche toujours en elle-même faute de vraiſemblance; & c'eſt à cette enveloppe que les ſpectateurs s'arrêtent, comme le lecteur, dans les FABLES d'Eſope, s'arrête à l'image, auſſi bien qu'à la vérité qu'elle cache.

Je crois donc qu'il eſt néceſſaire de convenir que le ſyſtême fabuleux des anciens admettoit dans leurs dieux de véritables indécences, pour favoriſer leurs propres penchans, & qu'il faiſoit un accord monſtrueux d'une ſorte de fatalité inconcevable, avec un uſage tel quel de la droite raiſon, enſorte que, ſuivant cette double idée, Phédre leur paroiſſoit coupable & malheureuſe; malheureuſe de ſe voir la proie de Vénus; coupable d'écouter, ou du moins d'avouer une paſſion qu'elle ne devoit ſonger qu'à éteindre, puiſque

* Préface de PHÉDRE.

la divinité qui la forçoit d'aimer, ne la forçoit pas, quoi qu'en dise Racine, de céder à cet amour, ni de se déshonorer par un aveu qui la rendoit plus criminelle.

Or, dans les sujets fabuleux, tels que celui-ci, où les dieux jouent leur rôle (ainsi que dans les FABLES d'Esope, où les bêtes parlent & agissent comme animaux raisonnables,) le lecteur, sans examiner si les anciens ont bien ou mal pensé, entre naturellement dans tout le système de la fable qu'il suppose établi. Quelque défectueux, quelque ridicule qu'il lui paroisse, il s'y prête plus aisément encore qu'aux mœurs étrangères; & le bon sens le veut ainsi, parce que la fable est plus connue que certains usages étrangers. S'aviseroit-on en effet de trouver mauvais qu'un peintre représentât Hippolyte traîné sur la poussière à la vûe du monstre qui a effrayé ses coursiers? non; ce monstre tout imaginaire qu'il est, ne blesse point les yeux, & la fable est aussi indifférente à la peinture que l'histoire. L'histoire même, si elle est peu connue, trouve moins de créance que la fable. Ainsi l'on seroit peut-être choqué qu'un peintre peignît Hippolyte au milieu des philosophes de son temps, plutôt que parmi une troupe de chasseurs, parce que ce jeune prince est moins connu en qualité de philosophe, qu'en qualité de chasseur.

Sur ce principe, qui me ſemble vrai, je ne ſuis pas ſurpris de l'impreſſion étonnante que Phédre a faite ſur les eſprits de tous les temps, auſſi bien qu'Œdipe, & je ne vois pas que cela puiſſe tirer à conſéquence pour la morale & la vertu, puiſqu'après tout Œdipe & Phédre ſont punis, & de leurs fautes véritables, & de leurs crimes involontaires; outre que le ſpectateur qui s'accommode à la fable pour le ſpectacle, n'eſt pas aſſez peu ſenſé pour en faire la régle de ſes penſées & de ſa conduite. Il faut même que les critiques de Phédre & d'Œdipe aient fait un effort d'eſprit pour trouver à redire qu'on adoptât un ſyſtême, qui tout faux qu'il eſt, a été reçu dans l'antiquité, & d'où réſultent de ſi grandes beautés.

On ſçait bien que ces deux perſonnages devroient parler & agir autrement, s'ils étoient chrétiens: mais ce n'eſt pas la queſtion. Il eſt naturel d'aimer à les voir tels qu'ils ont été; & pour n'y pas prendre plaiſir, il faut recourir à ſes réflexions, & vouloir rapprocher les mœurs antiques des nôtres; choſe qui fait le malheur des tragiques Grecs, que l'on condamne ſouvent avec auſſi peu de raiſon, qu'ils en auroient à nous condamner ſur le même pied s'ils revenoient au monde. Voilà, ſi je ne me trompe, le dénouement de la difficulté propoſée, dénouement conforme au principe ſi ſimple que j'ai tâché d'établir,

blir, à ſçavoir qu'il faut, pour juger ſainement des ouvrages anciens & modernes, envisager la nature telle que les auteurs l'ont peinte, c'eſt-à-dire, avec les appanages acceſſoires des idées & des manieres de leur ſiécle, bonnes ou mauvaiſes, il n'importe.

On a dû trouver encore dans Euripide une difficulté indépendante des mœurs, & que M. Racine a prévenue avec ſoin; c'eſt qu'on ne ſçait ce que devient la confidente de Phædre après qu'elle a été chaſſée honteuſement de la préſence de ſa ſouveraine. Il eſt croyable qu'elle s'exile ou ſe tue; mais le poëte n'en dit mot, & il ne vient pas même à l'eſprit de Théſée, quoique très inquiet ſur la cauſe qui a porté ſon épouſe à ſe donner la mort, d'interroger cette confidente, ou de demander du moins ce qu'elle eſt devenue. Il ſe contente d'une interrogation vague; & ſur le ſilence glaçant de ſa maiſon réunie autour de lui, il dit, † « quoi, perſonne » ne répond? c'eſt donc en vain que je raſſemble » dans mon palais tant de perſonnes dévouées à » mon ſervice »! puis il revient aux regrets, ſans ſonger à la confidente, qui devoit être au fait plus qu'aucun autre. Cela a bien l'air d'un défaut, à moins qu'on ne diſe, qu'en effet on voit aſſez que cette femme éperdue & frappée de ſa

† Acte IV. Scène IV.

disgrace, comme d'un coup de foudre, s'est éclipsée ou s'est tuée, sur-tout après ces effrayantes paroles de Phédre, « tais-toi *, j'ai trop écouté tes » perfides conseils ; j'en suis la victime, garde-toi » de reparoître à mes yeux, songe à ta destinée, » j'aurai soin de la mienne ». La chose est d'autant plus naturelle, que c'est sur un pareil adieu, que M. Racine suppose qu'Œnone désespérée s'est précipitée dans la mer.

> Je ne t'écoute plus, va-t-en, monstre exécrable ;
> Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
> Puisse le juste ciel dignement te payer, &c.
>
> Acte IV. Scène dernière.

Après tout un petit mot dans la piéce d'Euripide n'auroit rien gâté pour lever ce scrupule qui paroît fondé.

On ne doit pas être plus content du prologue de Vénus, qui prévient la plûpart des principaux événemens. † C'est le défaut perpétuel d'Euripide, que Sophocle a soigneusement évité [1].

Il y a peut-être outre cela quelque chose à redire au chœur, qui promet à Phédre un secret coupable, & qui laisse mourir Hippolyte, faute

* Acte III. Scène IV.

† Aristophane l'a fait sentir dans ses GRENOUILLES.

1 Voyez l'ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'EURIPIDE. au T. IV. p. 317.

de révéler la vérité. Il eſt vrai que ce chœur eſt compoſé de femmes attachées aux intérêts de la reine, & engagées au ſilence par un ſerment. Auſſi cela ne peut-il s'excuſer que ſur la délicateſſe ſcrupuleuſe des Grecs à l'égard des ſermens même téméraires; & Hippolyte en eſt une grande preuve, lui qui aime mieux mourir que de violer un ſerment ſorti de ſa bouche par ſurpriſe, & prononcé ſans raiſon. Euripide lui-même, au ſujet de cette tragédie, n'éprouva que trop cette délicateſſe de ſes ſpectateurs, puiſqu'on voulut, dit * Ariſtote, & après lui † Cicéron, lui ſuſciter une affaire très-ſérieuſe ſur ce vers de ſon Hippolyte,

Ma langue a prononcé le ſerment : mais mon cœur l'a déſavoué.
Acte III. ſcène II.

quoique ce même Hyppolyte meure plutôt que de manquer à ce ſerment. Ce n'eſt pas que, dans la pratique, les Grecs en fuſſent plus religieux obſervateurs de leur parole. On ſçait que la foi grecque a paſſé en proverbe; mais leur morale étoit ſévère, ſi leurs mœurs ne l'étoient pas, & c'eſt aſſez le train des hommes dans tous les lieux & dans tous les temps.

Autre défaut apparent ou réel du chœur, ou plutôt de Phédre par rapport au chœur. Comment

* Ariſt. HIST. l. III. c. 15.

† Cicer. DE OFFIC. l. III. §. 29.

cette princeſſe, qui marque tant de répugnance à faire l'aveu de ſa flamme à une confidente qui l'a élevée, peut-elle ſe déterminer à rendre dépoſitaire d'un ſecret ſi délicat, une troupe de femmes qui devoient lui être plus étrangères que ſa confidente, & devant qui elle avoit rougi elle-même de laiſſer entrevoir quelques ſignes obſcurs de ſa paſſion? vaincue par les importunités de ſa nourrice, & prête à mettre en plein jour L'AFFREUSE VÉRITÉ, comme parle Racine, ne pouvoit-elle pas, ne devoit-elle pas même écarter des témoins incommodes, peut être malveillans & indiſcrets, (c'étoient des femmes, & elles ne s'épargnent guères,) des témoins en un mot qui pouvoient plus lui nuire que lui ſervir, & tout au moins inutiles à ſes deſſeins?

On peut répondre qu'il n'eſt pas ſurprenant à ceux qui étudient le cœur humain, qu'une telle paſſion, qui ne connoît ni prudence, ni bornes, faſſe une action imprudente ſans en conſidérer les dangereuſes ſuites: que Phédre, qui a lutté ſi long-temps contre elle-même, doit aſſez naturellement céder à la curioſité peu ſuſpecte des femmes de ſa cour qui plaignent ſes maux, auſſi-bien qu'aux prières importunes de ſa confidente: que ſon ſecret ſemblable à un peſant fardeau lui échappe plutôt qu'elle ne le dit; qu'enfin le trouble où elle eſt l'empêche de voir qu'elle peut

se perdre en parlant, même à des personnes engagées au secret par leur devoir. Bien plus, elle a épuisé, comme elle le dit expressément, tous les moyens d'étouffer son amour: sa longue résistance & son silence obstiné lui ont, dit-elle, peu réussi. Elle ne voit de ressource pour sauver son honneur & sa vertu, que le trépas auquel elle s'est déja condamnée. Il s'agit de justifier cet attentat sur ses jours dont on lui demande compte par tendresse pour elle. Le parti qu'elle a pris de se laisser mourir lui paroît si glorieux, qu'elle ne fait point difficulté d'en avouer le motif, & de publier à ce prix un involontaire amour, qu'elle veut punir par une mort volontaire Son secret déclaré dans ces circonstances, la rend dès-lors plus estimable aux yeux de celles qui l'écoutent, comme sa confidente le lui avoit prédit. Enfin elle se met, en le déclarant, dans la nécessité de mourir vertueuse: raisons plus spécieuses que solides, j'en conviens; mais ce sont justement celles que la passion long-temps combattue adopte d'autant plus aisément, qu'elle cherche à tromper la vertu, & que la vertu elle-même se lasse d'être seule témoin de ses combats.

Si ces excuses, quoique puisées du fonds même d'Euripide, paroissent trop tirées & ne satisfont pas les critiques du théâtre ancien, ils conviendront au moins que par-là le poete a diminué

avec assez d'adresse le défaut presque inséparable des chœurs, dont la présence éternelle produit un spectacle toujours beau, souvent nécessaire, mais quelquefois embarrassant pour les acteurs principaux. On voit bien qu'Euripide a voulu sauver ce défaut, & conserver le chœur : car, si ce personnage, à plusieurs têtes, avoit ignoré l'amour de Phédre, il auroit été muet & sans action. Il devenoit inutile, & privoit la scène d'un de ses plus beaux ornemens.

Il peut se trouver encore quelques autres difficultés, d'autres défauts, si l'on veut; mais outre qu'ils sont plus légers, les partisans outrés des anciens ne conviendront pas qu'il y en ait, & ceux qui se déclarent trop par inclination pour les modernes, remarqueront assez ce qu'il y a de répréhensible. Je prie seulement les uns & les autres de relire à ce sujet la PHÉDRE de M. Racine. Si elle y gagne dans leur esprit, j'ose dire que ce ne sera pas tout-à-fait au préjudice de son modéle, puisque l'inventeur a toujours une bonne part à la gloire de celui qui perfectionne après lui [1].

1 Quelle est l'action qui fait le sujet de l'HIPPOLYTE d'Euripide ? Vénus entreprend de perdre Hippolyte, par l'effet même de sa vertu : comment en viendra-t elle à bout ? Voilà l'action annoncée au prologue. Le titre même de la pièce l'indique. Le moyen qu'emploie Vénus est d'inspirer au cœur de Phédre une passion criminelle : de là résulte une action subordonnée, mais à laquelle néanmoins la première est en quel-

Comme Séneque a traité auſſi le même ſujet en latin, peut-être ne ſera-t-on pas fâché de voir d'un coup d'œil ſa maniere d'y procéder ; & l'on remarquera que Racine, ſans en dire un ſeul mot, dans ſa préface, (ce qui me ſurprend,) a puiſé dans ce poëte pluſieurs belles choſes qu'il a ſçu rendre encore plus belles, & entr'autres un grand morceau qu'il s'eſt preſque contenté de traduire. Quant au reſte, il l'a laiſſé pour ce qu'il vaut, & il a eu raiſon.

que ſorte ſacrifiée. Phédre entreprend de ſauver ſon honneur. Cette action, qui fait partie de la principale, eſt plus intéreſſante parce qu'elle donne lieu à une perplexité plus grande, à un doute plus inquiétant ; elle devient dans bientôt l'action dominante. Le commencement de cette action eſt le ſilence obſtiné de Phédre, elle lutte contre Vénus : le milieu de l'action eſt le ſupplice d'Hippolyte : la fin, la honte de Phédre dévoilée par Diane. Le progrès de l'action principale eſt différent : le commencement eſt le même, Vénus lutte contre Phédre, le milieu eſt le courroux d'Hippolyte & le déſeſpoir de Phédre : la fin, le ſupplice d'Hippolyte. Si l'entrepriſe de Vénus eſt le ſujet ; la piéce finit au ſuppplice d'Hippolyte. Si c'eſt l'entrepriſe de Phédre, le prologue eſt étranger à la tragédie. On voit aſſez que c'eſt cette derniere ſuppoſition qu'il faut préférer, mais en ce cas PHÉDRE ſeroit le vrai titre de la tragédie. L'amour de Phédre eſt ſans doute bien plus coupable dans Euripide, puiſqu'elle ne ſoupçonne point la mort de ſon époux, mais auſſi elle met bien plus de ſoin à combattre cette paſſion ; non ſeulement elle n'en fait point l'aveu à celui qui en eſt l'objet, mais elle ne ſouffre point que ſa nourrice faſſe cet aveu pour elle ; elle conſent à prendre un philtre pour ſe guérir, elle s'égare & ſe fait des illuſions ſur le zéle de cette confidente, jamais elle ne ſe prête à ſes vues. Trahie, elle ne voit d'autre reſſource que la mort, mais elle ne perd point de vue l'objet de tous ſes vœux, ſon honneur & celui de ſes enfans. C'eſt à eux ſeuls qu'elle ſe ſacrifie.

RÉFLEXIONS SUR L'HIPPOLYTE DE SÉNEQUE.

Le premier acte de Sénéque contient trois ſcenes. Hippolyte ſuivi de quantité de chaſſeurs ouvre le théâtre, & fait le perſonnage de chaſſeur en chef : car il diſtribue ſes troupes comme un général d'armée, en leur aſſignant leurs poſtes d'une façon tout-à-fait géographique, apres quoi il va lui-même prendre le ſien. Phédre ſurvient avec ſa confidente, ſans qu'on ſçache pourquoi. Cette reine bien différente de celle d'Euripide, commence par exhaler ſa paſſion pour Hippolyte avec la dernière fureur, de manière que c'eſt Euripide & Racine renverſés. Chez ceux ci Phédre eſt dans un embarras continuel, cauſé par le combat du devoir & d'un amour involontaire, tandis que ſa confidente, qui la voit deſſécher & mourir d'un mal qu'elle ignore, fait tous ſes efforts pour découvrir ce ſecret, que la reine laiſſe à la fin ſurprendre. Dans Séneque c'eſt tout le contraire : Phédre eſt une emportée qui veut ſuivre Hippolyte par mer & par terre, dût-elle

en être rebutée, dussent son père & son époux le sçavoir & l'en punir : pour la confidente c'est une vraie douégne, une prude par crainte plutôt que par vertu. Celle ci tâche de ramener sa maîtresse au devoir par les plus fortes raisons ; celle-là s'obstine à fouler tout aux pieds, bienséance, pudeur, crainte même. Elle céde toutefois & rappelle enfin sa raison. Sur quoi ? sur les avis sensés de sa confidente ? point du tout : mais sur une simple priére, & cela sans laisser le moindre intervalle entre des emportemens forcenés, & l'usage subit de sa raison. Elle se détermine à mourir. Mais la confidente effrayée de cette résolution, épouse à son tour, & dans le moment, les premiers sentimens de la reine, jusqu'à lui promettre qu'elle ira fléchir Hippolyte, à condition que Phédre consentira de vivre. Cette route, comme on voit, est bien différente de celle de M. Racine, & plus encore de celle qu'a prise Euripide. Le premier ménage toujours la pudeur de Phédre jusques dans ses écarts, & la rappelle sans cesse à la vertu. Le second noue tellement l'intrigue de la confidente, qu'elle ne parle à Hippolyte de la passion de Phédre, qu'à l'insçû de cette princesse, & contre sa défense expresse.

Le chœur de Séneque, ensuite de tout ce bel entretien dont il avoit été témoin, s'amuse à ennuyer le spectateur en fort beaux vers sur la

puiſſance de l'amour, & comme il voit revenir la vieille confidente au ſecond acte, il lui demande tranquillement comment tout ſe paſſe, ſans s'intéreſſer autrement à toute l'action. La confidente répond que Phédre eſt bien malade. On ouvre le palais & elle paroît à ſa toilette, où elle s'habille en amazone en parlant toilette & parures à la façon de Séneque. La ſuivante, après avoir invoqué Diane, voit paroître Hippolyte, & s'enhardit à lui faire ſa harangue telle à-peu-près que celle de Linco au Paſtor fido,

Deh, laſcia hormai le ſelve
Folle garzon, laſcia le fere, ed ama *.

Urbem frequenta, civium cœtus cole †.

« Quittez, quittez le ſéjour des forêts, & livrez-» vous aux amuſemens des villes ». Le prince philoſophe, qui ne ſçait pas encore où la vieille en veut venir, lui débite une grande morale pour relever les avantages de la campagne ſur le tumulte des villes, morale perdue; il conclut enfin par une violente ſatire des femmes, ce qui donne lieu à la confidente de juſtifier ſon ſexe, & au prince de redoubler ſes traits de ſatire. Enfin Phédre arrive, & fait elle-même à Hippolyte ſa déclaration d'amour, qu'on peut lire dans Ra-

* IL PAST. FIDO. Atto I. Sc. I.

† Senec. Hipp. Act. II.

cine, puiſque c'eſt préciſément la même. Ce morceau eſt aſſurément très bien imaginé. Auſſi le poete françois n'a-t-il pas manqué d'imiter exactement toute la conduite de cette ſcène, & d'en traduire une partie, ſur-tout depuis cet endroit,

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur.

Regni tenacis dominus & tacitæ Stygis
Nullam relictos fecit ad ſuperos viam, &c.

juſqu'à cet autre,

Magne regnator deum, &c.

Dieux, qu'eſt-ce que j'entends? madame, oubliez-vous
Que Théſée eſt mon père, & qu'il eſt votre époux!

Sans compter l'offre que fait la reine à Hippolyte de ſon ſceptre & de ſes états; trait inimitable dont M. Racine a formé une ſcène entiere, à ſçavoir la premiere de l'acte III, où Phédre dit:

Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Œnone: fais briller la couronne à ſes yeux;
Qu'il mette ſur ſon front le ſacré diadême:
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même, &c.

Pour revenir à Séneque, Hippolyte en fuyant laiſſe ſon épée entre les mains de Phédre, qui veut s'en percer, (choſe contre les mœurs des Grecs, qui n'étoient armés qu'en voyage ou à la guerre,) & la confidente en prend occaſion d'enga-

ger Phédre à ſe tirer d'intrigue, en accuſant le prince. Le chœur ferme cet acte par des louanges aſſez froides, des graces & du procédé d'Hippolyte.

Théſée arrive à l'acte troiſième, & ſe félicite d'être échappé des enfers. Racine a bien profité de ce voyage fabuleux au royaume de Pluton. La confidente de Phédre accourt toute éperdue pour annoncer au roi que ſon épouſe veut ſe donner la mort. « Quoi, dit Théſée, ſon époux » revient, & elle veut mourir! c'eſt cela même, » (répond-on,) qui accélère ſa mort ». Réponſe aſſez ſingulière, comme on voit. Le palais s'ouvre incontinent, & la reine paroît une épée à la main dans l'attitude d'une femme déſeſpérée. Elle demande à ſon époux la permiſſion de mourir: il la refuſe. Elle perſiſte à cacher la cauſe de ſon déſeſpoir. Mais Théſée veut extorquer par les tourmens la vérité de la bouche de la ſuivante; ce qui détermine Phédre à parler & à dire ces propres mots, que Racine attribue également à Euripide & à Séneque, (quoiqu'ils ne ſoient que dans le dernier,) VIM CORPUS TULIT. Euripide en a uſé bien autrement, & Racine encore mieux, eû égard à nos mœurs. Celui-ci a épargné à Théſée la honte de ſe voir déshonoré; & celui-là par le moyen d'une lettre ſuppoſée, dont même on ne ſçait pas nettement les termes, ménage au moins en partie l'honneur de ce héros: mais

Séneque le fait rougir aux yeux des ſpectateurs par une impoſture qui paſſe pour une confeſſion en face, & qui certainement n'a pas dû être plus du goût des Romains que du nôtre. Il me ſouvient qu'on a vivement critiqué autrefois dans le roman de LA PRINCESSE DE CLÈVES un aveu bien different qu'elle fait à ſon époux; c'eſt d'avoir eû à prévenir plutôt qu'à étouffer des ſoupirs qui n'auroient pas été pour lui.

Théſée étonné, (comme on peut croire,) veut ſçavoir quel eſt celui qui l'a outragé. Phédre lui montre l'épée fatale qu'il ne reconnoît que trop bien: puis elle le laiſſe écumant de rage s'exhaler en imprécations, qu'on pourroit trouver belles, ſi elles ne ſentoient le déclamateur, & ſi elles étoient mieux placées, ainſi qu'elles le ſont dans les deux tragédies, la grecque & la françoiſe. Le chœur finit l'acte à l'ordinaire, mais par une violente invective contre les dieux, qu'il accuſe de laiſſer triompher le vice, & périr la vertu.

Un porteur de mauvaiſes nouvelles commence l'acte IV, & ſe plaint du deſtin qui le contraint de raconter des malheurs. Théſée lui répond par ces beaux vers:

Ne metue clades fortiter fari aſperas;
Non imparatum pectus ærumnis gero.

« Parle, dit-il, ne crains point de m'annon-
» cer les plus terribles infortunes: ce n'eſt pas

» d'aujourdhui que mon cœur eſt préparé aux » revers ». Les ſentences dont cette piéce eſt ſemée ſont la plûpart dans ce goût, témoin celle-ci.

Curæ leves loquuntur, ingentes ſtupent.

« Les peines légères ſont éloquentes, mais » les maux accablans ne s'expriment que par » l'accablement ». C'eſt Phédre qui parle ainſi à Hippolyte dans la belle ſcène où elle lui fait un aveu de ſa flamme. Et j'ai oublié d'obſerver, au ſujet de cette entrevûe, que le commencement en paroît plus intéreſſant que dans celle de Racine, toute belle qu'elle eſt. En effet Phédre ſur notre théâtre en appercevant Hippolyte, dit ſeulement :

Le voici. Vers mon cœur tout mon ſang ſe retire ;
J'oublie en le voyant ce que je viens lui dire.
Acte II. Sc. V.

Œnone la raſſure par l'intérêt de ſes enfans ; de ſorte que la reine ſaiſit cette occaſion de juſtifier ſes anciens dédains pour ce prince, & de l'implorer en faveur de ce qu'elle a de plus cher. Elle convient de tous les mauvais traitemens qu'Hippolyte a eſſuyés de ſa part ; puis elle ajoute :

Si pourtant à l'offenſe on meſure la peine,
Si la haine peut ſeule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, ſeigneur, de votre inimitié.
Ibid.

Tout cela eſt très-naturellement penſé : mais je ne ſçais ſi le commencement de la même ſcène, chez le poëte Latin, ne prépare pas mieux l'aveu d'une paſſion auſſi étrange que celle de Phédre. Du moins il paroît jetter plus d'intérêt dans cette entrevûe : car d'abord Phédre confuſe à la vûe d'Hippolyte s'évanouit, & tombe entre ſes bras. Revenue à elle-même, elle a honte de revoir la lumière ; puis la paſſion reprenant le deſſus, elle s'enhardit à parler. Toutefois elle ne ſçait par où commencer, elle s'exprime d'une manière ambiguë & embarraſſée. Hippolyte l'appelle ſa mère, elle rejette ce nom, nom trop odieux, dit-elle, & qui ne convient plus à ma ſituation. Elle n'ambitionne que le titre de ſœur, ou plutôt d'eſclave du prince. Elle lui remet ſa couronne entre les mains, elle le prie d'avoir quelque pitié de la veuve de Théſée, & c'eſt ici que le poëte François & le poëte Latin ſe réuniſſent pour produire comme de concert ce magnifique contraſte d'une princeſſe artificieuſe & paſſionnée avec un prince juſtement étonné de ce qu'il vient d'entendre, & qui ne peut revenir de ſon étonnement. L'invention & l'art de cette ſcène ſont entièrement dûs à Séneque, puiſqu'Euripide n'en a pas la moindre trace. Mais en récompenſe il ſemble avoir pris une voie plus naturelle, ou du moins plus honorable pour Phédre, quand il lui donne

des ſentimens ſi vertueux qu'elle ne craint rien tant que de voir ſa paſſion découverte a celui qui en eſt l'objet. Sa confidente a beau vouloir la ſonder ſur ce ſujet, elle la trouve inflexible; elle ſe croit obligée de la tromper, & de ſuppoſer un philtre imaginaire pour ſaiſir le moment de voir & de gagner Hippolyte. Il n'en eſt pas de même chez Séneque & Racine. L'un & l'autre rendent Phédre très-docile aux conſeils empoiſonnés d'Œnone. Dans l'un & l'autre ce n'eſt pas la confidente qui trahit Phédre; c'eſt Phédre elle même qui déclare ſon amour à Hippolyte. A la vérité l'un & l'autre ſauvent cette déclaration par le bruit heureux qu'on ſéme de la mort de Théſée, choſe que ne ſuppoſe pas Euripide : mais après tout, ce bruit eſt ſubit & confus, & la déclaration de Phédre eſt bien prompte & bien claire; outre que chez Racine elle ſe plaint d'avoir trouvé une rivale, & cela dans le temps même que ſon époux eſt arrivé. Je n'ai garde de prétendre par-là blâmer des endroits qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Je n'obſerve ceci que pour ramener toujours les lecteurs à mon point, qui eſt de faire ſentir la différence des mœurs, & par conſéquent de Paris & d'Athènes. Là, on n'auroit pu ſouffrir les écarts de Phédre Françoiſe, tout ménagés qu'ils ſont, & quelques beautés qu'on leur trouve ici. Je crains fort que par repréſailles la retenue de cette

cette princeſſe & les emportemens de l'Hippolyte Grec, moins galant aſſurément que le François, ne déplaiſent aujourd'hui dans Euripide à ceux qui veulent rapporter tout à notre ſiecle, ſans égard à la différence des temps.

La narration que fait Séneque de la mort du jeune prince eſt en partie copiée d'après Euripide, & en partie née de l'imagination du poëte Latin, particuliérement dans la deſcription qu'il fait du cadavre d'Hippolyte déchiré en lambeaux épars. Du reſte elle eſt magnifique : celle d'Euripide n'eſt qu'ornée ; mais celle de Racine, qui a voulu enchérir ſur toutes les deux, eſt peut-être un peu trop pompeuſe ; du moins a-t-elle donné lieu de le penſer ainſi à quelques perſonnes, qui trouvent que les ornemens en ſont un peu trop recherchés pour un homme auſſi touché que l'étoit le gouverneur d'Hippolyte. Il eſt certain toutefois qu'on ne peut pas dire de cette narration ce que dit autrefois un excellent peintre à un autre, qui en peignant Hélène l'avoit chargée de pierreries pour rehauſſer ſa beauté, « tu l'as faite plus riche que belle » ; car cette narration unie à ce qui a précédé eſt ſi touchante, que les richeſſes poëtiques dont elle eſt parée n'étouffent point le ſentiment de triſteſſe qu'elle répand dans les cœurs. Mais il ne me paroît pas moins certain que celle d'Euripide, quoique remplie d'images ſublimes, a

quelque chose de plus naturel & de plus intéressant, * sur-tout si l'on rapproche les adieux d'Hippolyte à sa patrie, du discours qu'on lui fait tenir dans ce récit, lorsqu'il est sur le point de partir. C'est ce qui me fait croire que, (si l'acteur françois a fait répandre tant de pleurs en récitant le morceau de Théramène, jusques-là que les spectateurs souvent peu attentifs au reste de la piéce tant de fois répétée, se disoient, VOYONS PLEURER LE BON HOMME GUERIN,) le Théramène Athénien n'a pas dû moins réussir à l'égard des Grecs. Enfin on voit par le soin qu'a pris Racine d'embellir sa narration, qu'il a voulu suppléer au bel endroit d'Euripide, qui fait reparoître Hippolyte sur la scène tout déchiré qu'il est; spectacle qui n'auroit pû se supporter sur notre théâtre, à moins que de l'affoiblir aux dépens de la vérité. J'avoue qu'il a enchéri sur son modéle en deux points qui marquent beaucoup de pénétration & de délicatesse d'esprit. C'est premièrement que le poëte Grec ne fait point combattre Hippolyte contre le monstre: il ne lui laisse pas même le loisir de se reconnoître: le poëte Latin lui donne un air intrépide, & le met, pour ainsi dire, en attitude de combattre. Mais le poëte François lui fait lancer son javelot sur le monstre d'une main si sûre, qu'il en est

* Acte IV. Sc. VI. d'Eurip.

bleſſé ; en quoi l'on voit le progrès de l'eſprit humain qui perfectionne toujours. Secondement, Racine qui ne vouloit pas que Théſée, en écoutant le récit de la mort de ſon fils, fût, ou indifférent, comme le fait Euripide, ou touché ſans être détrompé, comme le ſuppoſe Séneque, bien qu'avec aſſez d'artifice, prend un milieu & conduit les choſes de maniere que Théſée a conçu déja quelques ſoupçons de Phédre, quand il demande à Théramene, « qu'as-tu fait de mon fils ? que fait mon fils » ? Cette diſpoſition d'eſprit qui améne ces trois vers :

O mon fils, cher eſpoir que je me ſuis ravi !
Inexorables dieux, qui m'avez trop ſervi !
A quels mortels regrets ma vie eſt réſervée ! &c.

nous paroîtra toujours beaucoup plus conforme à l'humanité, que l'indifférence d'un prince qui ne peut être père & vengeur du crime qu'à demi, quoique cette dernière ſituation ſoit ſouvent la plus vraie dans un père offenſé. Mais ſouvent auſſi les ſentimens les plus vrais nous révoltent ſur le théâtre, où nous aimons mieux voir les hommes tels qu'ils doivent être, que tels qu'ils ſont en effet. D'un autre côté Racine eſt tombé, ce ſemble, dans un petit défaut qu'Euripide a évité. Car en montrant le courage du maître qui bleſſe le monſtre, il fait de ſes officiers

des lâches qui fuient dans un temple prochain ; & cela ſur la foi de Séneque, qui ne parle que des bergers répandus dans la plaine :

Tout fuit, & ſans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voiſin chacun cherche un aſyle.
Hippolyte lui ſeul, &c.

J'ajoute enfin que dans ce vers,

A ces mots le héros EXPIRÉ,

Le terme EXPIRÉ n'eſt pas françois, non-plus que bien d'autres qu'on a juſtement repris dans ſes récits.

Pour finir le détail de la tragédie de Séneque, après le chœur du quatrième acte, qui ne dit pas grand'choſe, le cinquième nous montre Phédre livrée à ſes remords en préſence de ſon époux. Elle croit voir l'ombre d'Hippolyte : elle lui dit des choſes fort pathétiques ; elle s'accuſe enfin, & s'enfonce dans le ſein un poignard qu'elle préſente enſuite à ſon mari :

Quid facere rapto debeas nato parens
Diſce ex noverca : condere Acherontis plagis.

« Théſée, dit-elle, apprends d'une marâtre le » devoir d'un père en faveur d'un fils qu'il a perdu : » meurs ». Cette invitation a quelque rapport, mais dans un ſens différent, à celle d'Arria à Pétus. Cette dame Romaine ſe frappe ; puis elle

offre l'épée toute enſanglantée à ſon époux, qui étoit condamné à la mort: & cela pour l'engager à prévenir le dernier ſupplice par une mort volontaire. « Prends, lui dit-elle, mon cher Pétus; » cela ne fait point de mal » ACCIPE, PÆTE; NON DOLET. Sentiment véritablement romain, que Martial a ſubtiliſé pour ſubſtituer de l'eſprit à la tendreſſe, & de l'antithèſe à l'héroïſme:

Vulnus quod feci, non dolet, inquit;
Sed quod tu facies, hoc mihi, Pæte, dolet *.

« Cher époux, la bleſſure que je me ſuis faite ne » me fait pas de douleur. Ce qui m'en cauſe, c'eſt » celle que tu vas te faire ».

Théſée déſabuſé dans Séneque donne preſque dans les fureurs d'Oreſte, & ſème çà & là d'aſſez beaux vers, par exemple ceux-ci:

Sidera, & manes, & undas ſcelere complevi meo:
Amplius ſors nulla reſtat: regna me norunt tria.

« J'ai rempli de mes forfaits les cieux, les ondes » & les enfers. Il ne me reſte plus d'aſyle. Je me » ſuis fait connoître dans les trois royaumes des » dieux ».

Racine a profité de cette penſée en habile maître. Il la met non pas dans la bouche de Théſée, mais dans celle de Phédre. C'eſt à la

* Martial. epigr. l. 1. ep. 14.

ſcène VI du IVe acte, où cette reine, s'abandonnant au déſeſpoir, dit ces magnifiques vers :

Que fais-je ? où ma raiſon va-t-elle s'égarer ?
Moi jalouſe ! & Théſée eſt celui que j'implore !
Mon époux eſt vivant, & moi je brûle encore !
Pour qui ? quel eſt le cœur où prétendent mes vœux !
Chaque mot ſur mon front fait dreſſer mes cheveux.
Mes crimes déſormais ont comblé la meſure ;
Je reſpire à la fois l'inceſte & l'impoſture :
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le ſang innocent brûlent de ſe plonger.
Miſérable ! & je vis ! & je ſoutiens la vue
De ce ſacré Soleil dont je ſuis deſcendue !
J'ai pour aïeul le père & le maître des dieux ;
Le ciel, tout l'univers eſt plein de mes aïeux.
Où me cacher ? fuyons dans la nuit infernale :
Mais que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale :
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah, combien frémira ſon ombre épouvantée,
Lorſqu'il verra ſa fille à ſes yeux préſentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers, &c.

Enfin la pièce de Séneque finit par le ſpectacle le plus horrible qu'on puiſſe imaginer. On apporte à ce prince furieux les membres diſperſés de ſon fils, dont il recompoſe, pour ainſi dire, le corps de la même façon, à la lettre, que les dieux raſſemblèrent les membres de Pélops. Tantale les leur avoit fait ſervir à table. Cérès affamée en dévora

une épaule, & les dieux y en ſubſtituèrent une d'ivoire. Theſée auroit beſoin d'un pareil prodige pour retrouver Hippolyte en ſon entier. Il arrange en effet ce qu'il a recouvert [1], & place le reſte au hazard. La dernière ſcène de Racine, qui conclut le dénouement, montre Théſée & Phédre dans une ſituation bien plus judicieuſe. La reine s'eſt empoiſonnée, & ne s'eſt réſervé qu'autant de vie qu'il lui en falloit pour juſtifier Hippolyte, & venger incontinent Théſée. Le peu de vers que cet infortuné roi récite après ce dernier éclairciſſement, ſont d'un maître qui ſçait finir où il ſied de le faire; & la tirade de Séneque eſt d'un déclamateur qui ne ſçauroit ni commencer, ni finir avec décence.

Ce ſeroit ici le lieu de dire un mot de la tragédie de Pradon ſur Phédre & Hippolyte. Mais en vérité ce ſeroit trop dégrader les auteurs dont on vient de parler, que de mettre celui-ci en parallèle avec eux. Il eſt bon toutefois de ſe ſouvenir que ce poëte flatté par le ſuccès trop avantageux de PYRAME ET THISBÉ, peu rebuté par la chûte de ſon TAMERLAN, & de plus engagé ſous main par des perſonnes de la première qualité à traiter en trois mois le même ſujet que Racine poliſſoit & retouchoit depuis deux

[1] Recouvré.

ans, osa entreprendre de lutter avec un génie qu'ANDROMAQUE, BRITANNICUS, MITHRIDATE, & IPHIGENIE avoient déja rendu infiniment supérieur à tous ses rivaux contemporains. Mais, ce qui seroit incroyable, si le même siécle n'en avoit souvent renouvellé les exemples, c'est qu'on vit un poëte, aujourd'hui tellement oublié qu'on ne retrouve plus ses œuvres, se soutenir quelque tems avec avantage contre un des chefs-d'œuvre du théâtre françois. Le vertige ne dura pas. C'est l'ordinaire : le bon goût reprit le dessus malgré la cabale & les rieurs. Le fantôme tomba de lui-même & s'évanouit enfin dans l'oubli. Cependant cette audace de Pradon, qu'on appeloit alors émulation, produisit un combat presque plus que littéraire. Car il fallut que des personnes du premier rang s'entremissent, dit-on, pour le terminer. Comme madame Deshoulières prenoit intérêt à Pradon, bien qu'il fût moins poëte qu'elle, sa plume enfanta ce fameux sonnet qui fut tourné sur les mêmes rimes, & qui devint une affaire sérieuse. Pour surcroît on vit des critiques & des dissertations sur les deux PHÉDRES, sorte de phénomènes qu'on aime à voir paroître en France, & qui disparoissent bien vîte, quand l'ouvrage censuré est marqué au bon coin. Il m'est tombé entre les mains une de ces disser-

rations, où je n'ai rien trouvé de bien repris dans Racine, si ce n'est certains traits que j'ai déja observés, & la première scène dont je n'ai rien dit. On y blâme, ce semble, avec raison un gouverneur qui léve les scrupules de son éléve, & qui le porte, non-seulement à aimer, mais à aimer Aricie, l'ennemie de la maison de Thésée. Après tout, ce défaut n'est pas sans excuse, au moins pour ce qui regarde Aricie, dont Théramène dit :

Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides
Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides ?
Et devez-vous haïr ses innocens appas ?

Quant à Pradon, il a tellement eû peur de blesser les mœurs de notre siécle, en suivant Euripide & Séneque, qu'il s'en est écarté jusqu'à rendre Thésée, Phédre, Hippolyte entièrement méconnoissables. Il n'auroit pû mieux réussir, s'il eût voulu les rendre ridicules de dessein formé. Mais quand on n'auroit égard qu'à la versification, il paroît inconcevable que Paris ait pû balancer un moment entre le mauvais & l'exquis. C'est là un de ces prodiges assez communs, & qui paroissent toujours nouveaux.

De tout ce que j'ai dit des tragédies d'Euripide, de Séneque & de Racine, il est aisé de conclure

que Séneque a gâté celle d'Euripide, & que Racine a fondu dans la ſienne ce que l'une & l'autre avoit de meilleur; qu'il a pris d'Euripide le caractère entier de Phédre, le déſordre de ſon eſprit & de ſes paroles, cette lutte éternelle de la pudeur & de la paſſion qui jette un ſi grand intérêt dans toute la piéce, cette manière adroite de laiſſer échapper un ſecret qui en fait le fonds, & que Séneque a manquée, les emportemens de Théſée contre ſon fils, la timide défenſe de l'innocent fauſſement accuſé, le récit de ſa mort, ſans compter beaucoup de traits délicats que je n'aurois pû faire remarquer qu'en beaucoup de paroles. On verra d'un autre côté qu'il a emprunté de Séneque la ſcène tant applaudie où Phédre vient elle-même déclarer ſa paſſion à Hippolyte, l'épée d'Hippolyte laiſſée dans les mains de Phédre, ce beau déſeſpoir dont j'ai parlé; une partie du récit qu'on fait de la mort du jeune prince, l'aveu que la reine vient faire de ſon crime, aveu qui épargne la machine qu'a employée Euripide, enfin pluſieurs beaux vers heureuſement imités, ou mieux placés que dans l'auteur, & ſur-tout l'artificieux détour d'une amante inſenſée pour dire qu'elle aime, en ne le diſant pas. Voici une partie de cette déclaration, ſur laquelle le poëte François a travaillé.

PHÉDRE.

Oui, Hippolyte, je brûle encore pour Théſée, mais pour Théſée dans la fleur de l'âge, tel qu'il étoit lorſqu'il attaqua le monſtre de Crète, lorſque guidé par un fil, il éluda les vains détours du labyrinthe. Ciel! quel étoit ſon éclat! ſes cheveux étoient noués décemment: une pudeur noble coloroit ſon viſage: la force de ſes bras nerveux n'altéroit point les traits de la jeuneſſe. Il avoit l'air de votre Diane, ou de mon Apollon, ou plutôt votre air. Tel il parut ſans doute, quand il devint le vainqueur d'Antiope ſon ennemie. C'eſt avec ce port qu'il ſe préſenta à ſes yeux. Une aimable négligence reléve la beauté. Oui, votre père revit tout entier en vous, mais avec un mélange des graces un peu ſauvages d'une Amazone. Où étiez-vous, ſeigneur, quand Théſée aborda en Crète? Ariadne ma ſœur auroit formé pour vous le fil fatal, &c.

Il ne reſte donc preſque plus à Racine que l'épiſode d'Aricie, qui eſt tout entier de lui, puiſque les anciens n'avoient point de ces épiſodes amoureux. Mais toute cette imitation ne lui ôte rien de ſa gloire; & s'il a ſurpaſſé de beaucoup Séneque, & en quelques endroits Euripide, en ſe ſervant de leurs penſées, ce bel art de bien choiſir ce qu'on imite, ne peut,

comme j'ai dit, tourner qu'au profit du poëte Grec, ſans prejudice du François, dont Boileau a dit avec tant de juſtice :

Hé qui, voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phédre malgré ſoi perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi noble travail juſtement étonné,
Ne bénira d'abord le ſiécle fortuné
Qui rendu plus fameux par tes illuſtres veilles,
Vit naître ſous ta main ces pompeuſes merveilles !

COMPARAISON
DE L'HIPPOLYTE
D'EURIPIDE
AVEC LA TRAGÉDIE
DE RACINE
Sur le même Sujet,
PAR M. RACINE FILS [1].

L'EFFET le plus surprenant de la poésie comme de la peinture, est de pouvoir par le charme de l'imitation, attacher nos regards sur des objets, dont nous les détournerions avec horreur, s'ils

[1] Cette COMPARAISON est tirée des MÉMOIRES DE L'ACAD. DES BELLES LETTRES. T. VIII. Elle fut lue en 1718. publiée en 1733 précisément la même année où parut le THÉATRE DES GRECS. C'est un mémoire écrit avec beaucoup de goût & d'équité; c'est ainsi qu'en a jugé M. Valkenaer, INTER UTRUMQUE JUDEX SEDET SÆPIUS ÆQUISSIMUS, dit cet habile critique. Rapprochée de la traduction d'Euripide & des RÉFLEXIONS du P. Brumoy, cette COMPARAISON devient plus intéressante encore, & j'ai crû que le lecteur la trouveroit ici avec plaisir.

nous étoient préſentés réellement par la nature. Nous frémirions à la rencontre d'un parricide qui auroit répandu le ſang dont il ſeroit ſorti, & nous ne pourrions également ſupporter la vue d'un fils dans les bras de ſa mere, careſſé par elle ſous le titre d'époux. Nous regardons cependant avec plaiſir ſur le théâtre Oreſte & Œdipe qui nous offrent l'un & l'autre de ces ſpectacles, quand l'art du poëte en a ſçu écarter ce qu'ils avoient d'odieux.

Il étoit auſſi difficile d'accoutumer nos yeux à la vue de Phédre, qu'à celle d'Œdipe & d'Oreſte. Quel ſpectacle plus affreux, que celui d'une femme en proie à toutes les fureurs d'un amour criminel, tandis que ſon époux eſt encore vivant, d'une femme qui ne reſpire que l'adultère, l'inceſte & l'impoſture? Cette même Phédre cependant eſt un des perſonnages tragiques qui nous charment le plus, parce que, comme dit Boileau:

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.

Racine a emprunté le pinceau d'Euripide, mais comme il l'a manié différemment, nous allons examiner lequel des deux peintres l'a conduit avec plus de délicateſſe.

Aux tableaux de ces deux grands maîtres je ne comparerai pas l'ouvrage d'un poëte Latin,

qui se trouve dans ce recueil de tragédies attribuées communément à Sénèque : cet auteur s'écartant entièrement d'Euripide, n'observe ni conduite, ni caractère ; sa pièce qu'on ne doit pas nommer tragédie, n'est qu'un tissu de sentences brillantes, & de descriptions poétiques, placées hors d'œuvre. Je ne puis juger plus favorablement du corps de sa pièce, quoiqu'elle ait d'ailleurs quelques beaux traits, & que Racine en ait tiré une de ses plus belles scènes, comme je le ferai voir dans la suite.

Je ne parlerai pas de cette tragédie françoise, qui sous le même titre balança, dit-on, le succès de la PHÈDRE de Racine, par un effet bizarre du caprice, ou de la cabale : La PHÈDRE de Pradon eut d'abord un succès étonnant, mais il fut court, & cette tragédie ignorée maintenant de tout le monde, est ensevelie dans un si profond oubli, qu'il est juste de l'y laisser.

Si Phédre se livroit sans remords à sa passion honteuse, le spectateur indigné ne pourroit jamais l'écouter, il faut du moins qu'elle ne paroisse pas tout-à-fait coupable, & qu'elle soit plus malheureuse encore que criminelle : telle est la Phédre d'Euripide. Celle de Racine a une si grande horreur de la moindre apparence du crime, que malgré sa passion, elle paroît toujours aimer la vertu. On se contente de plaindre celle

d'Euripide, on va juſqu'à eſtimer dans Racine la pudeur vertueuſe de Phédre, malgré ſoi perfide, inceſtueuſe, c'eſt ce qu'un examen ſuivi de ces deux tragédies nous fera mieux connoître.

Dans Euripide, Vénus qui paroît d'abord ſur le théâtre, vient annoncer par avance au ſpectateur tout ce qui doit arriver. Cette déeſſe outrée de jalouſie, de ce qu'Hippolyte uniquement attaché au culte de Diane, veut vivre toujours chaſte & déteſte les plaiſirs de l'amour, a réſolu d'en tirer une vengeance éclatante. Tout eſt préparé depuis long-temps, elle a inſpiré à Phédre un amour violent pour Hippolyte : cet amour coûtera la vie à la malheureuſe Phédre, « mais » n'importe, dit Vénus, ſa mort ne me touche pas » aſſez pour m'empêcher de punir un ennemi qui » me mépriſe » : quel affreux caractère pour une déeſſe, & quelle étrange religion !

Racine donne une cauſe plus ancienne, & par conſéquent plus excuſable à la colère de Vénus; toute la famille du Soleil lui étoit odieuſe depuis long-temps :

Stirpem perosa Solis inviſi Venus
Per nos catenas vindicat Martis ſui.
Senec.

Paſiphaé & Ariadne, avoient été les premieres victimes

victimes de cette colère, Phédre eſt du même ſang, ce qui lui fait dire :

Puiſque Vénus le veut, de ce ſang déplorable
Je péris la dernière & la plus miſérable.

C'eſt comme une victime de cette colère qu'elle paroît d'abord ſur le théâtre dans Euripide ; elle eſt portée ſur un lit ; elle n'a pris aucune nourriture depuis trois jours, & a réſolu de mourir ſans déclarer ſon mal. Tout l'afflige, tout l'ennuie, ſes deſirs ſe contrediſent ; elle demande à ſortir de ſa maiſon ; ſitôt qu'elle en eſt ſortie, elle y veut rentrer : « ſoulevez mon corps, dit-» elle aux femmes qui l'environnent, ſoulevez » mes bras, élevez ma tête, débarraſſez mon » front de ces ornemens importuns » Un moment après elle ne s'occupe que de ſa paſſion, ſa raiſon ſe trouble, elle ſoupire après les fontaines & les prairies, elle voudroit être dans les forêts au milieu des cris des chiens de chaſſe à pourſuivre les bêtes ſauvages. Tantôt elle voudroit être en plaine campagne à dompter des courſiers, puis revenant à elle, « qu'ai-je dit ? malheureuſe ! » où ma raiſon s'égare-t-elle ? Je l'ai perdue ; les » dieux me l'ont ravie. O chère nourrice, cache-» moi, je rougis de ce que je viens de proférer ; » couvre-moi, mes yeux fondent en larmes ».

La nourrice la conjure de lui découvrir la

cauſe de ſa maladie, & lui repréſente qu'en ſe laiſſant mourir, elle trahit ſes enfans qui auront pour maître Hippolyte. A ce nom, Phédre ſe réveille, & conjure par les dieux, ſa nourrice de ne jamais le prononcer devant elle. Touchée des ſollicitations preſſantes de cette nourrice, elle s'apprête enfin à faire l'horrible aveu de ſa maladie, mais tout-à-coup elle apoſtrophe ſa mère & ſa ſœur dont l'amour a cauſé la perte. La nourrice qui n'entend point la raiſon de ces exclamations, redouble ſes inſtances ; Phédre n'y pouvant plus réſiſter, « qu'eſt-ce, lui dit-elle, que » ce que les hommes appellent aimer ? Une choſe, » répond la nourrice, pleine en même temps de » douceur & d'amertume : la reſſentez-vous pour » quelqu'un ? Quel eſt, reprend Phédre, ce fils » d'une amazône ? Hippolyte ! s'écrie la nourrice. » C'eſt de toi-même que tu l'entends, dit Phédre, » & non pas de moi : il ſemble que par ce détour » elle ait voulu s'excuſer d'avoir nommé celui » qu'elle aime ».

Ce ſeul morceau d'Euripide devroit rendre moins précipités dans leurs jugemens, ceux qui font gloire de mépriſer cet auteur ; ils y retrouvent, mot pour mot, les mêmes beautés qu'ils admirent ſur notre théâtre. Racine, dans un grand nombre d'autres endroits, ſçait ajouter ou retrancher à l'original qu'il imite, mais il le traduit ici preſ-

que littéralement, parce qu'il n'en peut rien retrancher d'inutile, & qu'il n'y peut rien ajouter de plus beau. En effet, quelle peinture plus belle & plus tragique, que celle d'une femme mourante, résolue à mourir, languissante, sans nourriture depuis trois jours, portée sur les bras de ses domestiques, qui forme tour à tour des vœux contraires; tantôt se livre à sa passion, tantôt reprend sa raison égarée, & veut qu'on lui couvre le visage, comme indigne de voir la lumière : forcée de faire l'aveu de son mal, elle n'y vient que par tant de détours, & fait prononcer à un autre le nom de celui qu'elle aime, pour s'épargner la honte de le prononcer elle-même. Que ceux qui n'estiment pas assez les anciens, reconnoissent du moins qu'un génie capable de pareilles inventions, n'étoit pas un médiocre génie.

Mais, comme il ne se soutient pas toujours également, je ne l'admire pas toujours; & j'ai peine à goûter les discours qu'il met ensuite dans la bouche de Phédre, sur les passions & les plaisirs, sur ces deux pudeurs qui ont un même nom, quoiqu'elles soient de nature différente. Phédre, après ces réflexions trop philosophiques, revient à sa passion, décrits les efforts qu'elle a faits pour la guérir, & avoue qu'en ayant perdu l'espérance, elle a résolu de mourir, plutôt que de ternir sa gloire. » Périsse la première, dit-elle, qui osa souiller

» le lit nuptial : ce malheur, qui prit d'abord ſa » ſource dans d'illuſtres maiſons, de-là s'eſt répandu » dans toutes les conditions. Comment ces femmes » infidelles oſent elles ſoutenir les regards de leurs » époux ? Ne craignent-elles pas les ténébres, com- » plices de leur crime ? ne craignent-elles pas que » les murs de leur maiſon ne les accuſent ? Pour » moi, qu'il ne m'arrive jamais de déshonorer mon » époux ni mes enfans ; que leur mère ne les faſſe » jamais rougir ; les crimes des pères & des mères » ſont de peſans fardeaux qui accablent les enfans, » & abattent leur courage ».

Racine, comme on ſçait, a fait uſage dans la ſuite de ces beaux & vertueux ſentimens ; mais après que Phédre a fait l'aveu de ſa paſſion, il lui met dans la bouche toutes les raiſons qui peuvent la rendre excuſable. Cette paſſion eſt allumée en elle depuis long-temps par la fureur de Vénus, en vain elle a évité par-tout Hippolyte, & l'a fait exiler, ſon amour l'a ramené près d'elle : ce n'eſt plus un amour ordinaire :

C'eſt Vénus toute entière à ſa proie attachée.

Elle a pris ſa flamme en horreur, auſſi bien que la vie : dans ce moment on vient lui annoncer la mort de Théſée. Œnone profite de cette nouvelle pour diſſiper ſes remords, lui fait entendre par des raiſons fauſſes, mais ſpécieuſes, qu'elle peut légitimement aimer Hippolyte, & même

qu'elle le doit pour l'intérêt de ſes enfans.

Sa nourrice, dans Euripide, n'emploie pas le même prétexte; elle repréſente à ſa maîtreſſe que l'empire de Vénus s'étend ſur les airs, ſur la mer, ſur tous les dieux, que c'eſt une vaine fierté d'y vouloir réſiſter, qu'elle doit ſe livrer à un amour que le ciel a ordonné; Phédre a trop de vertu pour écouter ce diſcours, elle lui impoſe ſilence; la nourrice lui promet des remédes qui guériront ſon mal ſans honte & ſans crime, &, ne voulant pas s'expliquer davantage, la quitte pour aller trouver Hippolyte.

Il étoit en effet difficile de faire déclarer cet amour à Hippolyte par Phédre elle-même; un pareil aveu auroit révolté le ſpectateur autant qu'Hippolyte même: c'eſt pourtant ce que l'auteur de la tragédie Latine a oſé faire; il va juſqu'à dépeindre Phédre aux genoux de ſon vainqueur, lui tendant les bras pour l'embraſſer, & lui adreſſant cette horrible priére, MISERERE AMANTIS. Ce n'eſt point reſpecter un ſpectateur, que de lui préſenter un pareil objet. Racine, plus hardi qu'Euripide, fait parler Phédre de ſon amour à Hippolyte; mais, plus ſage que Séneque, avec qu'elle adreſſe ſauve-t-il l'apparence odieuſe d'une telle déclaration! Tandis qu'elle ne vient que pour lui parler de ſon fils, l'aveu de ſa paſſion lui échappe malgré elle, encore ne lui échappe-t-il

qu'en termes équivoques; & c'eſt-là que Racine, en traduiſant ces vers :

Hippolyte, ſic eſt Theſei vultus, amo
Illos priores, &c.

met à profit tout ce que Séneque a heureuſement imaginé.

Euripide ſuppoſe que la nourrice, avant que d'apprendre à Hippolyte l'amour de Phédre, l'a engagé au ſecret par un ſerment qu'elle a exigé de lui. Hippolyte, outré de ce qu'il vient d'apprendre, veut d'abord rompre ſon ſerment, mais enfin la religion le retient, il exhale ſon chagrin dans une longue déclamation contre les femmes & les malheurs du mariage. « O Jupiter, s'écrie-t-il, » pourquoi avez-vous placé ſous le ſoleil, un mal » auſſi funeſte à l'homme que la femme ? ſi vous » vouliez que les hommes ſe répandiſſent ſur la » terre, pour en perpétuer la race, la femme étoit- » elle néceſſaire ! En portant vos offrandes ſur vos » autels, chacun, ſuivant le prix de ſon offrande, » eût acheté des enfans ». Ces réflexions & celles qui les ſuivent, paroiſſent peu convenir à la ſituation préſente d'Hippolyte, & même à la dignité de la tragédie. Euripide, qu'on a appelé l'ennemi des femmes, a peut être pris trop de plaiſir dans cet endroit à ſe déchaîner contre elles : il ſe peint lui-même, quand il fait dire à Hippolyte : « Ma » haine contre les femmes ne ſera jamais aſſouvie;

» & ſi j'en parle toujours mal, c'eſt qu'elles ſont » toujours mauvaiſes : ou qu'on les rende meil- » leures, ou qu'il me ſoit permis de déclamer » toujours contre elles ».

La religion du ſerment qui fait garder le ſilence à l'Hippolyte d'Euripide, ne peut que le rendre eſtimable : l'Hippolyte de Racine plaît davantage quand il garde le même ſilence, non par la contrainte d'un ſerment, mais par l'horreur de découvrir un crime pareil, & par reſpect pour l'honneur de ſon père. A peine Phédre l'a-t-elle quitté, qu'il s'écrie :

Grands dieux, qu'en un profond oubli
Cet horrible ſecret demeure enſeveli.

Quand il eſt devant ſon père, il aime mieux en eſſuyer les ſanglantes accuſations, & ſe ſoumettre à une condamnation injuſte, que de dévoiler un myſtère ſi odieux. Aricie lui reproche ce ſilence : « Comment pourrois-je le rompre » ? lui dit-il.

Devois-je, en lui faiſant un récit trop ſincère,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père ?

Il n'a confié ſa peine qu'à ſa maîtreſſe, mais ſous le ſceau d'un ſecret inviolable :

Que jamais une bouche ſi pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.

Il eſt vrai que Racine, pour rendre Hippolyte plus aimable à nos yeux, a beaucoup adouci le carac-

tère rude & sauvage que lui donne Euripide; mais on lui reproche de l'avoir adouci jusqu'à le rendre amoureux. Est-ce là, disent les critiques, ce farouche habitant des bois, cet ennemi implacable de toutes les femmes, ce partisan scrupuleux de la chasteté! pourquoi lui faire démentir le caractère sous lequel toute l'antiquité l'a dépeint! D'ailleurs la maîtresse qu'on lui donne ne contribuant ni au nœud de la pièce, ni au dénouement, est un personnage inutile. L'auteur a prévenu cette objection, quand il a dit dans sa préface : « Qu'il a cru devoir donner à Hippolyte » quelque foiblesse, pour le faire paroître un peu » coupable envers son père »; mais cette foiblesse ne le fera jamais paroître assez coupable pour mériter ses malheurs : on ne le condamne pas d'aimer une personne que son père lui défend d'épouser, mais on le condamne d'aimer; parce qu'Hippolyte amoureux, n'est pas le véritable Hippolyte. A peine paroît-il sur le théâtre, qu'il fait connoître que son cœur est blessé. Il veut quitter Trézène pour fuir une ennemie dangereuse :

Et, s'il la haïssoit, il ne la fuiroit pas.

Est-ce là le langage d'un homme élevé dans les forêts! Quand il est aux pieds d'Aricie, quoiqu'il dise que l'amour est une langue étrangère pour lui, il parle cependant cette langue avec une délicatesse que ne peut avoir un jeune-homme uniquement

occupé des chiens de chasse & des chevaux. C'est en effet comme un chasseur qu'il est amené sur le théâtre par Euripide. Il revient de la chasse chantant un cantique à l'honneur de Diane, & lui offrant une couronne de fleurs nouvelles, qui est un symbole de la chasteté : on veut l'exhorter en vain à dépouiller sa fierté, pour rendre à Vénus les honneurs qui lui sont dûs ; Hippolyte, qui mépriſe une déesse dont la puissance n'éclate que dans les ténèbres, n'en veut plus entendre parler, & commande qu'on ait soin de ses chevaux, pour qu'il puisse après son repas les remettre à son char, & retourner à la chasse : tel est l'Hippolyte d'Euripide, & tel il doit toujours être.

Les défenseurs de Racine répondent à cette critique, que l'Hippolyte d'Euripide ne résiste à Phédre que par férocité ; toute femme lui est également odieuse, & le mot d'amour, dans quelque bouche qu'il soit, le révolte également : celui de Racine au contraire est sensible comme un autre, & se livre à une passion innocente ; ce n'est point par férocité, mais par vertu, qu'il résiste à l'amour incestueux de sa belle-mère.

Je ne veux épouser ni l'un ni l'autre de ces deux jugemens ; le premier me paroît trop sévère ; je crains que le second ne soit trop indulgent. Il est vrai que l'Hippolyte d'Euripide me semble trop sauvage, je ne lui sçais point de gré de sa

haine pour Phédre ; & les éloges fréquens qu'il fait de ſon auſtère vertu, ne me perſuadent point aſſez. La vertu de l'Hippolyte de Racine eſt plus modeſte & plus aimable : j'avoue cependant que j'ai peine à voir aux genoux d'une maîtreſſe cet homme ſi fameux par ſa haine contre le ſexe, & par les ſévères maximes que Pitthée lui avoit appriſes.

Dans Euripide, Phédre inſtruite du refus d'Hippolyte, déteſte la folle entrepriſe de ſa nourrice, qui l'a expoſée à cet affront, & pour ſauver ſon honneur, ſe détermine à mourir ; « mais en mou-» rant, dit-elle, je ſerai funeſte à un autre, qui » n'aura pas lieu de triompher de mon mal-» heur ». Cette femme juſques-là vertueuſe, devient un monſtre horrible, qui écrit la plus noire des impoſtures contre l'innocence, & meurt en tenant dans ſes mains cette lettre fatale. Au moment que toute la maiſon eſt dans le trouble, Théſée arrive, apprend la mort de ſa femme, ouvre ſa chambre, & voit ſon cadavre ſuſpendu ; il apperçoit une lettre dans ſes mains, il l'arrache avec impatience : quel nouveau coup de foudre pour lui, quand il lit l'accuſation d'Hippolyte ! « elle crie, dit-il, elle crie cette lettre, des atten-» tats horribles », il appelle dans ſa fureur toute la ville à ſon ſecours ; il implore Neptune, à peine a-t-il prononcé ſon vœu cruel, qu'Hippolyte,

qui ne ſçait point encore le malheur de Phédre & le ſien, paroît ſur le théâtre; Thésée après des réflexions un peu trop longues dans une pareille circonſtance, ſur la malignité de l'homme & ſon déguiſement, s'adreſſe enfin à Hippolyte. « Va, » lui dit-il, va te vanter maintenant de ta vie » auſtère & de ta philoſophie, fais gloire de ta » chaſteté ». Hippolyte lié par le ſerment qu'il a fait, ne peut découvrir la vérité à ſon père; il ſe contente de lui repréſenter la pureté de ſes mœurs, « ſur la terre, lui dit-il, il n'eſt point » de mortel plus chaſte que moi, mon premier » ſoin eſt celui d'honorer les dieux; je ne fais » liaiſon qu'avec de ſages amis, mes diſcours ni » mes actions n'offenſent perſonne, & je reſpecte » autant les abſens que les préſens. Je ſuis ſur- » tout exempt du crime dont vous m'accuſez, » j'ai conſervé juſqu'à ce jour une entière pureté; » je ne connois les plaiſirs de l'amour, que par » des récits ou des tableaux, encore ſuis-je trop » pur pour arrêter mes yeux ſur de telles pein- » tures. Qui auroit pû me changer? ſeroit-ce ou » la beauté de cette femme; ou l'eſpérance que » ſon amour me rendroit le maître de votre » maiſon »?

Il eſt facile de juger par cet extrait combien Racine a enchéri ſur ſon original. Sitôt que Phédre s'eſt déclarée à Hippolyte, elle veut ten-

ter tous les moyens de le gagner : il n'eſt plus temps de rien ménager :

De l'auſtère pudeur les bornes ſont paſſées ;

mais tout à coup on lui annonce que Théſée, dont on lui avoit fauſſement débité la mort, va paroître devant-elle : toute l'horreur de ſon crime ſe retrace a ſes yeux. Théſée paroît ; elle repouſſe des embraſſemens qu'elle ne mérite plus, & va ſe cacher. Théſée ſurpris de cet accueil, veut en ſçavoir la cauſe ; il la demande à ſon fils, qui loin de la lui découvrir, lui demande la permiſſion de quitter Trézène. Théſée, qui ne voit que trouble dans ſa maiſon, cherche à s'éclaircir, Œnone profite de l'agitation où il eſt pour accuſer Hippolyte devant lui ; cette calomnie étoit trop affreuſe, pour la mettre dans la bouche de Phédre, elle convient plus à la nourrice, qui croit que tout lui eſt permis pour ſauver l'honneur & la vie de ſa maîtreſſe, & qui d'ailleurs eſpère qu'un père ſe contentera d'une punition légère contre ſon fils : mais ſi une nourrice peut avoir l'ame aſſez baſſe pour hazarder une pareille calomnie, eſt-il naturel qu'un père y ajoute foi ſi légèrement ? dans Euripide, il voit le corps de ſa femme ſuſpendu, il trouve ſur elle la lettre qui découvre la cauſe d'une mort ſi violente ; ce ſpectacle affreux le met hors d'état de rien examiner ; il demande vengeance aux dieux : dans Racine au contraire

Phédre n'a point parlé ; quelle preuve a-t-il contre ſon fils ? la ſeule vue de ſon épée & le diſcours d'Œnone : l'épée d'Hippolyte entre les mains de Phédre ne rend pas Œnone plus digne de foi, une accuſation de cette nature demande d'autres preuves : cependant il n'héſite pas, & condamne ſon fils ſans l'entendre.

Hippolyte, chargé des malédictions de ſon père, ne ſe défend qu'en repréſentant l'innocence de ſa vie paſſée. Il lui eſt permis de ſe louer ; parce que ſe défendre d'un crime dont on mérite ſi peu d'être ſoupçonné, eſt moins ſe louer que ſe rendre juſtice ; la force de la vérité y engage : il ne relève pas cependant ſon innocence avec des paroles auſſi faſtueuſes que dans Euripide ; il parle en tremblant, & rougit de ſe louer :

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
Mais ſi quelque vertu m'eſt tombée en partage,
Seigneur, je crois ſur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on oſe m'imputer.

Un ton ſi timide & ſi modeſte n'en eſt que plus éloquent.

Au bruit des menaces de Théſée, Phédre, que les remords pourſuivent, accourt pour ſecourir Hippolyte, peut-être l'affreuſe vérité alloit-elle lui échapper, lorſqu'elle apprend que cet homme, qu'elle croyoit inſenſible, s'eſt déclaré amoureux d'Aricie. La ſurpriſe de Phédre à cette nouvelle,

fournit à l'auteur cette belle ſcène, où éclate toute la fureur de la jalouſie, dans le cœur d'une femme mépriſée; la rage & le déſeſpoir l'emportent; un moment après, les remords reviennent, & la vertu reprend ſes droits.

Me voici maintenant arrivé au long & pompeux récit de la mort d'Hippolyte, que pour rendre plus touchant Euripide, Séneque & Racine ont embelli des ornemens de la poëſie. Dans Euripide & Séneque, Théſée, qui ne doute point du crime de ſon fils, & qui eſt encore dans les tranſports les plus violens de la colère, prête avec joie l'oreille à ce récit: à une mort ſi prompte & ſi cruelle, il reconnoît la juſte vengeance des dieux: mais Théſée, dans Racine, eſt dans une ſituation bien différente: à peine a-t-il chaſſé ſon malheureux fils, que la nature s'eſt fait entendre, ſes entrailles ſe ſont troublées, quelques mots échappés à Aricie ont augmenté ce trouble: il veut interroger une ſeconde fois Œnone; il apprend qu'Œnone s'eſt jetée dans la mer, & que Phédre, qui ſe meurt, a trois fois écrit & trois fois rompu ſa lettre, il s'eſt écrié:

Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne ſe défendre;
Qu'il vienne me parler, je ſuis près de l'entendre.

Eſt-il donc naturel que ce père prête une oreille tranquille au récit de la mort de ce fils? eſt-il

en état d'entendre Théramène, & Théramène lui-même eſt-il en état de lui parler ? « Un homme, » dit M. de Cambrai, ſaiſi, éperdu, ſans haleine, » peut-il s'amuſer à faire la deſcription la plus » pompeuſe & la plus fleurie de la figure du » dragon [1] » !

Je ſçais que cette narration pompeuſe a eſſuyé beaucoup de pareilles critiques, & que ſa beauté même a fait ſa condamnation. Heureux, je l'avoue, le poëte qui n'eſt condamné que pour une pareille faute, & dont on peut dire :

Si non erraſſet, fecerat ille minus.

J'entreprendrois cependant la défenſe du poëte, ſi je ne craignois de paroître trop intéreſſé à le ſoutenir ; je repréſenterois qu'il eſt naturel à Théſée inſtruit de la mort de ſon fils, & qui s'eſt écrié d'abord : « Mon fils n'eſt plus » ! d'ajouter : « Quel coup me l'a ravi » ? & de demander les circonſtances d'une mort ſi ſoudaine. Il ne pourroit à la vérité en écouter le récit, s'il étoit certain de l'innocence d'Hippolyte ; mais, dans l'état d'incertitude où il ſe trouve, agité de la crainte de s'être trompé, il eſt naturel qu'il écoute le détail de cette mort ; plus elle eſt affreuſe, plus elle lui paroît l'effet d'une juſte punition du ciel. Ce monſtre terrible, l'effroi ſubit des chevaux,

[1] Réflexions ſur la Grammaire, la Rhétorique, &c.

dont un dieu preſſoit les flancs; toutes ces circonſtances ſont les preuves d'une vengeance divine; & c'eſt ce qui le flatte qu'Hippolyte étoit en effet coupable. Ce récit ſert à ſoulager ſa douleur.

Quant à Théramène, je ne crois pas non plus qu'il ſoit impoſſible de le défendre; en entrant ſur le théâtre il s'eſt écrié d'abord: « Hippolyte » n'eſt plus ». Par ces mots rapides il a annoncé toute la nouvelle, & ſatisfait aux premiers mouvemens de ſa douleur, il a maintenant repris ſes eſprits, il eſt en état de raconter le détail de cette mort, & comme il eſt frappé de toutes les circonſtances d'une aventure ſi cruelle, il les raconte avec la même paſſion que s'il les voyoit encore: l'effroi dont il eſt pénétré lui fait employer les images les plus vives; il croit voir encore le monſtre ſortir des flots. Un orateur qui raconteroit un événement pareil ne pourroit-il pas dire en parlant du monſtre; il infecte l'air, la terre en paroît effrayée, la mer qui le vomit, ſemble en avoir horreur? ce récit ne paroîtroit pas ampoullé. La vivacité de la poeſie n'admet point ces adouciſſements de la proſe, IL SEMBLE, IL PAROÎT, tout y eſt perſonifié, la terre s'émeut le flot recule d'épouvante. Enfin il faut faire réflexion que Théramène parle à un pere qu'il croit encore irrité & plongé dans l'erreur, il doit

doit tâcher de l'attendrir par un récit touchant, pour le rendre plus capable de reconnoître la vérité : de telles raisons balanceroient peut-être les critiques qu'on a faites de ce fameux récit. D'autres personnes pourroient faire valoir l'effet qu'il produit sur le théâtre, & le plaisir avec lequel il est toujours écouté, mais ce n'est point à moi de faire valoir en faveur de l'auteur, les applaudissements du public.

Euripide finit cette pièce comme il l'a commencée, par le secours d'une divinité : Diane paroît, & achéve d'accabler le malheureux Thésée en lui dévoilant tout le mystère odieux de cette aventure ; la faute en est à Vénus qui a voulu assouvir sa vengeance sur Hippolyte : « Je » ne m'y suis point opposée, dit elle, parceque » c'est une loi parmi les dieux, de ne point se » traverser les uns les autres : sans la crainte de Ju- » piter, je n'aurois pas essuyé l'affront de laisser » périr le mortel que j'aimois le mieux ». Hippolyte tout sanglant & couvert de blessures, est apporté sur le théâtre ; il lui reste encore assez de vie pour se plaindre de son père, & même des dieux. « O Jupiter, s'écrie-t-il, vois le triste » état où je suis, moi ce chaste mortel, moi si » religieux envers les dieux, moi qui surpasse tous » les autres hommes par la pureté de mes mœurs, » je vois la mort prête à m'engloutir. C'est donc

» en vain que j'ai rempli tous les devoirs de la » piété ; victime de tourmens affreux ; je ne » trouve plus d'asyle que le tombeau : que la » nuit de Pluton m'ensevelisse, & que la mort » vienne endormir mes douleurs ». Il entend la voix de Diane, il est frappé de l'odeur de la divinité ; il respire un peu : mais toute la consolation que la déesse lui donne, est de lui promettre que son nom sera à jamais célébre, que sa mémoire sera honorée par les filles de Trézène, & que par droit de représailles elle immolera de ses mains un favori de Vénus ; elle ordonne à ce malheureux de pardonner sa mort à son père, & au père d'embrasser son fils ; &, quand elle voit Hippolyte près de la mort, elle le quitte, parce qu'il n'est pas permis à une divinité de regarder un mort, & que ses derniers soupirs la souilleroient. Hippolyte expire en pardonnant sa mort à son père.

Dans le système absurde de la religion payenne, il faut admettre ce dénouement, & approuver les foibles consolations que donne une déesse à un innocent toujours dévoué à son culte ; qui cependant périt pour l'amour d'elle : mais je trouve que Thésée est assez malheureux pour ne pas le rendre encore témoin des regrets & des derniers soupirs de son fils, & que ce corps sanglant ne doit point être présenté aux yeux du

ſpectateur, déja aſſez attendri par le récit des maux qu'Hippolyte a ſoufferts.

Le dénouement de Racine eſt bien différent; Phédre qui s'eſt empoiſonnée vient avant que de mourir, rendre à l'innocence la juſtice qu'elle lui doit : en ſe condamnant elle-même, elle intéreſſe le ſpectateur pour elle : il n'eſt pas fâché de lui voir ſubir une mort qu'elle mérite ; cependant il la plaint, parce qu'elle eſt criminelle & vertueuſe juſqu'à la mort : c'eſt par-là que juſqu'à la fin elle excite la compaſſion & la terreur, & que Racine, qui doit à Euripide l'idée de ce magnifique caractère, a la gloire de l'avoir toujours également ſoutenu, ce qu'Euripide n'a point fait. Il n'a peut-être pas été ſi heureux dans le caractère d'Hippolyte : trop complaiſant pour ſon ſiécle, il introduit l'amour galant dans une piéce ou l'amour tragique doit régner ſeul : on peut lui reprocher les ſoupirs d'Hippolyte, auſſi-bien que la crédulité de Théſée.

Ceux qui font ces ſortes de critiques, ne ſont pas ordinairement ceux qui ſont le moins ſenſibles aux beautés de la piéce : je ne ſuis pas non plus, un des moindres admirateurs de la tragédie d'Euripide, malgré quelques défauts que je crois y remarquer. Tous les ouvrages dont le mérite eſt ſolide, ſont expoſés à des critiques d'autant plus ſévères, qu'on les examine avec plus d'at-

tention : de même que la plus petite tache frappe la vue quand elle eſt ſur un tableau parfait, tandis qu'on ne remarque pas toutes celles qui ſont répandues ſur une médiocre peinture. La PHÉDRE d'Euripide a fait avec raiſon les délices d'Athènes, & fait encore les délices de ceux qui la liſent aujourd'hui. La PHÉDRE de Racine après avoir ſurmonté d'abord quelques obſtacles, a eu depuis un ſuccès ſi conſtant, & ſoutient encore heureuſement de ſi fréquentes repréſentations, qu'elle peut être miſe au nombre de ces tragédies qui, indépendamment du temps & des circonſtances, contribueront toujours à l'ornement de notre théâtre.

FIN.

ALCESTE;

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

SUJET.

LE but de la tragédie d'ALCESTE eſt de faire voir que la tendreſſe conjugale & l'hoſpitalité ne ſont jamais ſans récompenſe. L'une & l'autre vertu étoit ſacrée chez les Grecs, & faiſoit la baſe de leur gouvernement, comme le reſpect des enfans pour les pères & les mères chez les Chinois. C'eſt que les Grecs, ainſi que les Chinois, regardoient tout l'état comme une famille, & qu'ils croyoient que comme le bonheur des maiſons particulières dépendoit du concert des chefs qui les gouvernent, & des ſervices mutuels de l'amitié, ainſi la proſpérité de tout le corps qui en réſulte, devoit conſiſter dans l'affermiſſement de cet accord, qui lie les hommes les uns aux autres, les époux avec les épouſes, les amis

avec les amis, tout l'état avec lui-même & avec les étrangers.

Admete, roi de Phère *, en Theſſalie, avoit reçu dans ſon palais Apollon, exilé du ciel. Il y reçut de même Hercule dans une conjoncture où les plus preſſantes raiſons devoient, ce ſemble, l'en diſpenſer. On verra de quel prix l'un & l'autre paya ce double acte d'hoſpitalité. A l'égard de l'amour conjugal, on ne peut le porter plus loin que le fit Alceſte, épouſe d'Admete. Auſſi en fut-elle récompenſée d'une manière qui n'avoit point eu d'exemple. Le fond du ſujet s'explique ſi naturellement dans la pièce même, qu'il ſeroit mal de prévenir les lecteurs, ſi ce n'eſt ſur un ſeul point, je veux dire, ſur une morale des Grecs qui contredit entièrement nos idées. L'eſtime qu'ils faiſoient

* Phère, canton de Theſſalie, au nord de la Phthiotide.

de la vie leur faiſoit conclure que, dans la néceſſité du choix, s'il s'agiſſoit de faire mourir une perſonne jeune, ou une autre avancée en âge, l'ordre & le bon ſens vouloient que celle-ci mourût pour celle-là, fût-ce le père pour le fils; ordre autoriſé par les dieux, & reçu parmi les hommes d'alors. Cette idée que nous ne pouvons goûter, fait bien voir que l'idée même de la vertu n'eſt pas à l'épreuve du changement. On examinera cet article à la fin des RÉFLEXIONS ſur Alceſte. Mais, comme il eſt impoſſible, (quoiqu'on ſe perſuade le contraire en général,) de ſe rendre tout d'un coup Athénien, & d'oublier qu'on eſt François, l'unique précaution qu'on demande, & que la raiſon exige avant la lecture de cette pièce, c'eſt de ſonger que cette Grèce polie, dont le goût eſt inconteſtablement

prouvé par ſes belles antiques, n'étoit pas aſſez dépourvue de bon ſens pour admirer des impertinences. Si donc nous nous ſentons révoltés, diſons qu'Euripide auroit réformé ſes idées pour nous plaire, & que nous devons auſſi changer les nôtres pour le goûter.

PERSONNAGES.

APOLLON.
HERCULE.
LA MORT.
PHÉRÈS, père d'Admete.
ADMETE, roi de Phère.
ALCESTE, épouse d'Admete.
EUMÉLUS, fille d'Admete.
CHŒUR de Vieillards de Phère.
UNE FILLE d'Admete, personnage muet.
UN OFFICIER d'Admete.
UNE FEMME d'Alceste.
SUITE d'Admete.
SUITE d'Alceste.

La scène est à la porte du palais d'Admete, dans la ville de Phère en Thessalie.

ALCESTE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

APOLLON *sortant du palais.*

O palais d'Admete ! témoin de mon eſclavage, vous ſçavez que je n'ai pas rougi, tout dieu que je ſuis, de me voir rabaiſſé à recueillir le fruit de mes travaux. * Ainſi l'ordonna Jupiter. Ce dieu armé de la foudre écraſe mon fils Eſculape. Pour venger un mort ſi cher, j'immole à mon tour les Cyclopes dont l'art fatal avoit fabriqué le feu qui dévora mon fils. Voilà la cauſe de la punition que je ſouffre [1].

* Perſonne n'ignore ce point de la fable antique, à ſçavoir que Jupiter puniſſoit ſouvent les dieux en les aſſujétiſſant aux mortels; c'eſt de cette indécence que les premiers écrivains Chrétiens ont tiré ſur-tout un grand avantage en réfutant le polythéiſme.

1 QUE J'AI SOUFFERTE. Apollon ne fut eſclave qu'une année chez Admète : il en parle comme d'une choſe paſſée.

Arrivé dans cette terre, je devins berger chez le fils de Phérès ! mais pour récompense de sa piété je devins en même temps le dieu tutélaire de sa chaste maison. Déjà ce prince touchoit à son heure derniere [1]; je trompai les Parques, & j'eus le bonheur de le dérober à leurs inévitables coups. Oui, ces déesses me l'ont promis : « Admete, m'ont-elles dit, ne verra point » les sombres bords, si quelqu'autre prend sa » place au tombeau ». Telle fut la condition imposée. Mais hélas ! malheureux prince, il a eu beau sonder ses proches & ses amis : père vieux, mère sur le déclin de l'âge, personne, excepté son épouse, n'a voulu sacrifier ses jours pour sauver ceux d'Admete. Cependant Alceste, la trop fidelle Alceste entre les bras de son époux, ferme déjà les yeux à la lumiere. Le jour fatal est arrivé pour elle : victime de sa tendresse, il faut qu'elle paye aux Parques ce funeste tribut ; & pour comble de disgrace [2] je suis contraint

[1] Déjà ce prince touchoit à son heure dernière. Cette transition a été ajoutée par le traducteur. Le grec dit simplement : « Je le délivrai de la mort en trompant les Parques. Les déesses ont consenti » qu'Admete échappât au tombeau prêt à l'engloutir, pourvû qu'un » autre mort fût offert en échange aux divinités infernales. Mais, » après bien des recherches, après s'être adressé à tous ceux auxquels » sa vie doit être la plus chère, à son père, &c ».

[2] « Et pour comble de disgrace ». Addition du traducteur.

d'abandonner une maiſon ſi chère, pour ne pas ſouiller mes yeux d'un * ſpectacle funèbre dont il ne m'eſt pas permis d'être le témoin. C'en eſt fait, voici la Mort [2] qui s'approche. Je vois cette prêtreſſe des enfers; elle vient enlever ſa proie. La cruelle n'avoit garde de manquer le jour aſſigné par les deſtins.

* La vue & l'attouchement des morts faiſoit contracter une eſpèce de ſouillure, au jugement des payens, qui avoient apparemment puiſé cela des Juifs 1.

1 Cette remarque incidente n'a aucune apparence de vérité. Les Grecs n'avoient pas emprunté leurs uſages & leurs opinions d'un peu, le mépriſe & preſqu'inconnu.

2 Le Génie de la mort, ORQUE; ce démon étoit chargé de couper le cheveu fatal, il conſacroit la victime. Il falloit, quoiqu'en diſe le P. Brumoy, lui conſerver ſon ſexe. Hercule lutte avec lui à la fin de la pièce.

SCÈNE II.

LA MORT, APOLLON.

LA MORT* appercevant Apollon.

CIEL[1], que vois-je ? que faites-vous ici, ô Apollon ? quel deſſein vous arrête à la porte de ce palais ? eſt-ce l'eſpérance de me ravir encore le tribut deſtiné aux enfers ? ne vous ſuffit-il pas d'avoir déjà fruſtré les Parques d'une victime ? à quoi bon cet arc dans vos mains ? prétendez-vous défendre la fille de Pélias malgré la parole qu'elle a donnée de ſubir la mort pour ſon époux ?

APOLLON.

Ceſſez de vous inquiéter : je ſuis équitable ; & je ne demande rien d'illégitime[2].

* Ce perſonnage eſt maſculin dans le grec Θάνατος ; quelques interprètes Latins le rendent par ORCUS, autre divinité infernale. J'ai cru qu'il valoit mieux lui donner ſa ſignification naturelle, quoique le nom françois de MORT ſoit féminin. Cela ne change point le jeu ni la qualité du perſonnage.

1 Le Génie arrive en criant : « Ah, ah, ah, ah,... que fais-tu » dans ce palais ? que viens-tu chercher en ces lieux ? Apollon tu » violes encore la juſtice en raviſſant les honneurs aux dieux des » enfers ».

2 Il y auroit, je crois, plus de ſolemnité dans ce dialogue, ſi les dieux ſe traitoient avec moins d'égards. RASSURE-TOI, &c. Cette formule

LA MORT.

Quel beſoin avez-vous de ces armes, ſi l'équité vous guide ?

APOLLON.

Je les porte d'ordinaire.

LA MORT.

N'eſt-ce point plutôt pour prêter à cette maiſon un injuſte ſecours ?

APOLLON.

J'avoue qu'elle m'eſt chère ; & je ſouffre de la ſituation d'Admete.

LA MORT.

Votre deſſein eſt donc de me ravir une ſeconde proie ?

APOLLON.

Je ne vous ai pas même ravi la première.

LA MORT.

Si cela eſt ainſi, pourquoi Admete voit-il encore le jour ?

APOLLON.

Vous ne l'ignorez pas. C'eſt que ſon épouſe que vous cherchez, a bien voulu ſe dévouer pour lui.

du pluriel en parlant à une ſeule perſonne, eſt un défaut de coſtume dans une tragédie grecque, qu'on ne peut pas éviter toujours, mais il eſt toujours bien de l'éviter quand on le peut.

LA MORT.

Oui, je viens la chercher, & je ſçaurai la conduire aux enfers.

APOLLON.

Conduiſez-la donc : car auſſi-bien je ne vous vois pas diſpoſée à vous laiſſer perſuader.

LA MORT.

De quoi perſuader ? d'enlever auſſi [1] ſon époux qui m'eſt dû ? me voilà prête.

APOLLON.

Ce n'eſt pas cela. Je parle d'enlever * ceux que leur âge rend plus mortels & plus lents toutefois à mourir.

LA MORT.

Je vous entends. † Mais ſouffrez que j'entre dans vos idées; je ſuis comme vous ſenſible à l'équité.

1 AUSSI. Ce mot ajouté par le traducteur donne à la réponſe du Génie une tournure de plaiſanterie. Dans Euripide, il offre ſimplement à Apollon d'enlever Admète, comme le ſort l'avoit ordonné ; ainſi, par une conſéquence naturelle, Alceſte ſeroit épargnée, ſi Apollon acceptoit ce nouvel échange. On voit qu'Orcus a toujours regret au premier.

* Il entend Phérès & ſa femme.

† Voilà bien de la phraſe, pour dire : JE COMPRENDS VOTRE PENSÉE. Le grec ne dit rien de plus. (Note de l'ancien éditeur).

APOLLON.

APOLLON.

Laissez-donc à Alceste le loisir de parvenir à leur âge.

LA MORT.

Non. Ce seroit me priver d'un hommage éclatant, & croyez que je ne suis pas insensible aux honneurs.

APOLLON.

Jeune ou vieille, que vous importe, puisqu'à présent vous n'avez droit qu'au sacrifice d'une seule vie ?

LA MORT.

Il m'importe plus que vous ne pensez. L'âge tendre de la victime en rehausse le prix, & m'honore plus [1].

APOLLON.

Si Alceste ne meurt que ridée [2], elle sera plus richement logée dans le tombeau.

LA MORT.

Y pensez-vous, Apollon ? une maxime pa-

1 Ces transitions : « Que vous importe.... Il m'importe, &c ». ne sont pas dans le grec ; ni celle-ci deux lignes plus bas : « Y pensez-» vous » ?

2 L'image de ce mot ΡΥΤΙΔΑ n'étant pas dans l'original, on pourroit se contenter de traduire : « Si Alceste meurt après une longue » vie ». Le mot VIEILLE est aussi noble en grec qu'il l'est peu en françois.

reille, si elle avoit lieu, seroit bien favorable aux riches.

APOLLON.

Que dites-vous ? seroit-ce un trait de sagesse qui vous échapperoit sans y penser ?

LA MORT.

Je dis que les riches achéteroient à grand prix la vieillesse & le délai de la mort.

APOLLON.

Il ne vous plaît pas de m'accorder cette faveur ?

LA MORT.

Non certes [1], & ne me connoissez-vous pas ?

APOLLON.

Oui, cruelle, je vous connois, & je sçais trop que vous êtes un objet de haine pour les dieux, & d'horreur pour les mortels.

LA MORT.

Vous avez beau dire, vous n'obtiendrez rien.

APOLLON.

Vous avez beau faire, toute impitoyable que

[1] ORQUE.

» Non.... Tu dois connoître mon caractère.

APOLLON.

» Caractère détesté des mortels & des dieux.

ORQUE.

» Tu n'obtiendras point toujours ce que tu n'as nul droit d'exiger.

APOLLON.

» Tu t'adouciras, je le sçais, quelqu'impitoyable que tu sois, car tel » est le pouvoir du héros, &c ».

vous êtes, il faudra bien que vous vous laiſſiez fléchir. Connoiſſez-vous * ce héros qu'Euryſthée envoie au fond de la Thrace pour enlever le char de Dioméde ? il arrivera bientôt dans la maiſon d'Admete, & il ſçaura bien vous ravir votre proie. Je ne vous devrai point la délivrance d'Alceſte ; vous la rendrez toutefois, & je ne vous en haïrai pas moins.

LA MORT.

Menaces inutiles. Vous ne gagnerez rien ; vous dis-je ; c'en eſt fait, Alceſte deſcendra malgré vous dans les enfers. Je vais de ce pas preſſer le ſacrifice & le commencer par le moyen de † ce fer. Ceux dont il a une fois coupé la chevelure, ſont dès-lors conſacrés aux dieux infernaux.

* Il entend Hercule. Euryſthée, roi de Mycènes, pour obéir à Junon, obligea Hercule d'entreprendre les douze fameux travaux. Dioméde, roi de Thrace, nourriſſoit ſes chevaux de chair humaine, Hercule le fit mourir. Ce fut le neuviéme de ces travaux.

† On voit ici la ſuperſtitieuſe coutume qu'avoient les anciens de couper l'extrémité des cheveux aux mourans, comme des prémices du ſacrifice dû aux divinités des enfers, telle qu'étoit par exemple Orcus. Virgile, au ſujet de Didon, a décrit ainſi cette cérémonie, l. IV. v. 698.

Nondum illi flavum Proſerpina vertice crinem
Abſtulerat, Stygioque caput damnaverat Orco,
Ergo Iris croceis per cœlum roſcida pennis
Devolat, & ſupra caput adſtitit : Hunc ego Diti
Sacrum juſſa fero, teque iſto corpore ſolvo.
Sic ait, & dextra crinem ſecat ; omnis & unà
Dilapſus calor, atque in ventos vita receſſit.

SCÈNE III.

Troupe de citoyens de Phère, DEUX PERSONNES DU CHŒUR parlent pour les autres [1].

PREMIER PERSONNAGE.

DIEUX ! d'où vient ce funeſte ſilence devant le palais d'Admete !

SECOND PERSONNAGE.

Ne trouverons-nous perſonne qui puiſſe nous apprendre l'état de la reine ? faut-il pleurer Alceſte, vit-elle encore cette femme ſi digne de vivre, cette femme, que ſa tendreſſe envers ſon époux rend l'objet de l'admiration publique ?

PREMIER PERSONNAGE.

Quelqu'un de vous entend-il dans le palais les cris lugubres, les battemens de mains [2] & les lamentations qu'on fait d'ordinaire quand tout eſt déſeſpéré ?

1 Deux DEMI-CHŒURS. Il y a quelques petites différences entre les éditions dans la diſtribution de cette ſcène, mais trop peu importantes pour les faire remarquer en détail.

2 C'eſt-à-dire le bruit des coups dont les mains frappent la tête & la poitrine.

SECOND PERSONNAGE.

Non ; & même je ne vois à la porte aucun des gardes. O Apollon, dieu tutélaire, daignez paroître & rappeler le calme au milieu de cette affreuse tempête.

PREMIER PERSONNAGE.

Alceste n'a point rendu les derniers soupirs. Ce silence est d'un bon augure ; & d'ailleurs on n'a point transporté son corps pour le cacher dans le sein de la terre [1].

SECOND PERSONNAGE.

Ah, ne nous flattons point ; sur quoi fondez-vous ce reste d'espoir ?

PREMIER PERSONNAGE.

Sur Admete. Quoi ? ce fidelle époux auroit-il fait sans pompe & sans éclat les funérailles d'une épouse si chère ?

SECOND PERSONNAGE.

En effet, je ne vois dans le vestibule ni bassin d'eau lustrale *, ni chevelure coupée † : je n'entends point encore les cris lamentables des jeunes femmes ; enfin je ne vois rien qui annonce une pompe funèbre.

1 « Si elle étoit morte, on ne garderoit pas le silence ; car le corps » ne peut avoir déja été enlevé ».

* Grec : Tirée d'une fontaine, qu'on emploie pour laver les morts.

† Grec : Qu'on répand à la porte.

PREMIER PERSONNAGE.

Voici cependant le jour marqué par les destins pour faire passer Alceste dans sa demeure souterraine.

SECOND PERSONNAGE.

O Ciel! que dites-vous?

PREMIER PERSONNAGE.

Vous ne comprenez que trop ma pensée; vous touchez l'endroit sensible.

LE CHŒUR, ou la principale personne du Chœur.

Les disgraces des bons doivent sans doute intéresser leurs semblables.

STROPHE.

Mais, hélas, dût-on envoyer des flottes aux fameux oracles, ou de Lycie *, ou de Jupiter Ammon †, rien ne pourra sauver Alceste. L'inexorable destin s'approche; les dieux sont désormais inflexibles, & je ne vois personne à qui je puisse m'adresser pour les toucher.

ANTISTROPHE.

Ah, si le fils d'Apollon, si Esculape vivoit encore, Alceste reviendroit bientôt des royaumes ténébreux, & des portes de la mort. Esculape

* Lycie, province d'Asie, ainsi nommée de Lycus, fils de Pandion.

† Ammon, petit lieu du désert de Barca. Il étoit autrefois renommé par le temple & l'oracle de Jupiter Ammon.

avoit le don de faire revivre les morts, avant que la foudre de Jupiter lui eût ravi la lumière; mais aujourd'hui qu'il n'eſt plus, quel eſpoir peut encore nous reſter!

Oui, tout a été mis en uſage par nos rois. Les autels de toutes les divinités fument du ſang des victimes, & toutefois l'on ne voit point de remède aux maux qui nous preſſent; mais voici une femme éplorée qui ſort du palais. Dieux! que vient-elle nous apprendre? Ses maîtres ſont dans l'affliction; ſa douleur eſt trop légitime [1].

SCÈNE IV.

UNE DES FEMMES D'ALCESTE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

DITES-NOUS, je vous prie; Alceſte vit-elle encore, ne vit-elle plus?

LA FEMME.

Elle vit & ne vit plus.

1 Ces derniers mots s'adreſſent à l'eſclave, & doivent commencer la ſcène IV. « Plusieurs eſt bien pardonnable, lorſque des maîtres ſont » dans l'affliction; mais dites-nous, &c.

LE CHŒUR.

Que veulent dire ces paroles ?

LA FEMME.

Qu'elle eſt ſur le point de mourir ; qu'elle expire.

LE CHŒUR.

Malheureux Admete, quelle épouſe vous perdez, & quel époux elle perd !

LA FEMME.

Déplorable prince, il ne prévoyoit pas ſon malheur [1].

LE CHŒUR.

Il ne me reſte donc plus aucun lieu d'eſpérer ?

LA FEMME.

Non. Le moment faral qui s'approche eſt plus fort que tous nos ſoins.

LE CHŒUR.

Ainſi l'on ne ſonge plus qu'aux préparatifs des funérailles [2] ?

LA FEMME.

Tout eſt déja préparé ; & ſon époux va bientôt l'enſevelir.

1 « Il ne connoîtra l'étendue de ſon malheur que lorſqu'il l'aura » éprouvé ».

2 « A-t-on fait les diſpoſitions convenables à de ſi triſtes circon» ſtances » ?

LE CHŒUR.

Hé-bien, pour vous consoler,[1] apprenez que cette mort est glorieuse ; & qu'Alceste est la plus estimable des femmes, que le soleil voie dans toute l'étendue de sa course.

LA FEMME.

Qui pourroit ne pas applaudir à un si légitime éloge ? peut-on en effet porter plus loin la tendresse conjugale ? & que peut faire de plus une femme qui adore son époux, que de lui sacrifier sa vie ? tout Phère est témoin de ce sacrifice héroïque d'Alceste. Mais ce qu'elle a fait dans l'intérieur du palais sera pour vous un nouveau sujet d'admiration. Dès qu'elle s'est apperçue que l'heure fatale approchoit, elle s'est lavée dans l'eau pure d'un fleuve, & après avoir déployé ses plus riches habits *, elle s'est parée avec beaucoup de grace. Puis s'arrêtant en présence de Vesta. « Déesse, a-t-elle dit, je vais » descendre dans les enfers. Je viens donc me » prosterner à vos pieds pour la dernière fois. » L'unique faveur que j'ose vous demander, c'est » de tenir lieu de mère à mes enfans orphelins.

1 APPRENEZ. C'est la troisième personne & non la seconde. « Qu'en » ces derniers momens elle sçache qu'elle meurt couverte de gloire, &c ». POUR VOUS CONSOLER, n'est point dans le grec.

* Grec : Tirés de ses coffres de cédre, &c.

» Donnez à l'un une épouse qu'il aime, & à » l'autre un époux digne d'elle. Puissent-ils jouir » d'un sort plus heureux que n'a fait leur mère, » & ne pas mourir comme elle d'une mort » prématurée ! qu'ils remplissent au contraire » toute la mesure de leurs jours fortunés dans » leur terre natale » ! Après ce peu de paroles, elle visite tour-à-tour les autels répandus dans le palais d'Admete. Elle les couronne de fleurs, elle les parsème de feuilles de myrte, elle prie : tout cela sans jeter un cri, sans pousser un soupir. Sa beauté même n'étoit point ternie par les approches de la mort qui la menaçoit. A peine a-t-elle fini ses prières, qu'elle passe tout-à-coup dans son appartement, & se jette sur sa couche nuptiale. Là, commençant à laisser un cours libre à ses pleurs, elle exhale sa douleur en ces mots : « Chaste dépositaire de ma ten- » dresse envers un époux pour qui je meurs au- » jourd'hui, écoute mes derniers regrets [1] : car je » ne puis te haïr, quoique tu m'aies été funeste. » Oui, c'est toi qui me causes la mort ; la seule » crainte de trahir la foi que j'ai cru te devoir, » ainsi qu'à mon époux, me coûte enfin la vie. » N'importe, je meurs contente. Si tu reçois une

1 Il y a en grec une allusion à la cérémonie de la ceinture virginale que les épouses consacroient.

» autre épouse en ma place, peut-être sera-t-elle » plus heureuse; mais elle ne sera ni plus chaste, » ni plus fidelle que moi ». En disant ces mots elle se courboit sur sa couche, la baisoit tendrement, & l'arrosoit d'un torrent de larmes. Après avoir soulagé sa douleur en cette maniere [1], elle quitte enfin ce lit témoin de ses adieux, & sort de son appartement; mais sa tendresse l'y rappelant aussi-tôt, elle rentre, elle sort sans cesse, & retournant sur ses pas, elle ne peut se lasser de réitérer ses tendres regrets. Cependant ses enfans tout baignés de larmes s'attachoient aux habits de leur mère, qui prenant tantôt l'un tantôt l'autre, leur prodiguoit ses dernières caresses comme une mère prête à expirer. Tous les esclaves erroient çà & là dans le palais, & pleuroient sur la destinée de leur reine. Elle les appelle tous par leur nom; elle leur présente la main: enfin il n'en est aucun, quelque vil, quelque mépriſable qu'il soit, qu'elle n'ait consolé, & dont elle n'ait reçû les adieux. Voilà le triste spectacle que présente la maison d'Admete. En mourant lui-même il n'auroit perdu que la vie: mais dérobé à la mort en perdant Alceste; il ressent une douleur plus cruelle que la mort même, & dont rien ne pourra lui faire perdre le souvenir.

[1] « Après s'être rassasiée de pleurs ».

LE CHŒUR.

La perte d'une femme ſi accomplie mérite bien ſans doute ſes gémiſſemens.

LA FEMME.

Déjà livré à la plus amère douleur il tient entre ſes bras ſa chère épouſe, & la conjure de ne pas l'abandonner [1]. Un feu ſecret la conſume & la dévore inſenſiblement. Déjà ſes froides mains ont perdu leur force & leur uſage. Mais quoiqu'elle reſpire à peine, elle veut encore dérober * quelques regards à la Mort qui la preſſe. Elle veut qu'on l'amène en ces lieux pour voir la lumière du ſoleil, qu'elle ne reverra plus déſormais. Je rentre pour annoncer votre arrivée. L'affection que vous montrez pour mes maîtres eſt d'autant plus précieuſe, qu'il eſt rare de trouver des ſujets ſenſibles aux maux de leurs Souverains.

1 « Il demande ce qu'il ne peut plus obtenir, car déjà un feu » ſecret, &c ».

* Si le P. Brumoy avoit ſuivi la ſage correction de quelques commentateurs, s'il avoit lu comme eux, βλέψαι πρὸς ἀυγὰς, au lieu de Κλέψαι προσαυγὰς, (& d'autant plus que ce mot προσαυγὴ ne ſe rencontre nulle part ailleurs), il n'auroit pas hazardé cette phraſe obſcure : il auroit dit : « Elle veut REVOIR la lumière encore une fois ». (Note de l'ancien éditeur). J'ajouterai que ce n'eſt point là ſimplement une ſage correction, mais le texte de pluſieurs bons manuſcrits comparés par Muſgrave.

SCÈNE V.

LE CHŒUR.

O JUPITER! quelle issue trouver à des maux pareils? quelle sera la destinée de nos rois? mais quelqu'un sort. Hé bien, revenez-vous déjà nous assurer notre malheur [1]? faut-il se couper la chevelure, & se revêtir de vêtemens de deuil [*]?

SCÈNE VI.

Qui sert d'Intermede [2].

LA FEMME, LE CHŒUR.

LA FEMME.

C'EN est fait, chers amis, c'en est fait. Toutefois, tentons encore de fléchir les dieux. Leur pouvoir est sans bornes. C'est maintenant, ô Apollon, que nous avons besoin de votre secours : c'est à vous de trouver un remède aux

[1] Hé bien, revenez-vous déjà nous annoncer notre malheur? Addition du traducteur. Dans le grec, rien ne montre clairement que cette femme est la même que la précédente, mais cela est probable.

[*] Grec : ΠΟΠΑΣ.

[2] Dans la division adoptée par Barnes : mais dans l'intention du poëte, il n'y a point ici d'entr'acte.

maux d'Admete. Hélas, vous avez déjà trouvé le ſecret de le ſauver des bras de la mort : ſauvez une autre lui-même, ſauvez Alceſte : arrêtez le bras meurtrier de l'impitoyable Pluton[1].

LE CHŒUR.

O fils de Pherès[2], ô déplorable prince, une perte ſi ſenſible a quelque choſe de plus affreux pour vous que la triſte fin des amans déſeſpérés qui ſe procurent le trépas. Vous allez voir une épouſe (& quelle épouſe!) devenir la proie de l'inflexible Mort. Mais voici Alceſte elle-même qu'on amène, & ſon malheureux Admete qui la ſuit. Pleurez, gémiſſez, ô région de Phère, à la vue de la meilleure des femmes, qu'un mal cruel mine peu à peu, prêt à l'engloutir dans le ſéjour ſouterrain de Pluton. Oui, après ce que j'ai vû tant de fois, & ſur-tout à ce triſte ſpectacle, je ſuis bien éloigné de croire que l'hymen ait plus de félicité que de chagrins. Admete eſt un exemple trop éloquent des peines que traîne après ſoi l'hyménée; privé bientôt de ce qu'il a de plus cher au monde, il va vivre déſormais dans la langueur & le déſeſpoir.

1 Cette prière eſt plus conciſe dans l'original : « Roi Apollon, » trouve quelque remède à l'infortune d'Admète. Répands, répands » tes faveurs. Tu as ſçu le ſauver une fois, ſois de nouveau ſon libé» rateur contre la mort; terraſſe l'homicide Pluton ».

2 « Hélas, fils de Phérès, que vas-tu devenir, privé de ton épouſe?

ACTE II[1].

SCÈNE PREMIERE.

ADMETE, ALCESTE, entre les bras de ſes femmes, LE CHŒUR, SUITE, LES DEUX ENFANS D'ALCESTE.

ALCESTE d'une voix mourante.

O SOLEIL, ô lumière du jour, ô nuages qui roulez ſur nos têtes...

ADMETE.

Ce ſoleil nous voit, chère épouſe, innocens tous les deux, & tous deux accablés de malheurs,

» Hélas, un tel malheur eſt digne d'une mort ſanglante ! c'eſt un » ſupplice plus cruel que les nœuds d'un lacet funeſte. Tu vas voir » une tendre épouſe, que dis-je ? la femme la plus chérie & la » plus tendre, mourir en ce jour ſous tes yeux. Elle ſort du palais » avec ſon époux ».

1 C'eſt une fauſſe diviſion. L'acte premier continue : celui qui eſt indiqué ici comme le ſecond, eſt tout entier contenu dans le premier. Barnes coupoit les tragédies Grecques en cinq parties à peu près égales, ſans ſe ſoucier de leur rapport à la marche de l'action ; c'eſt là ce qu'il nommoit des actes ; & il faut convenir que pluſieurs critiques, & même quelques poëtes modernes, n'ont rien cherché de plus dans ces diviſions.

ſans avoir offenſé les dieux, ni rien fait qui pût vous mériter le trépas.

ALCESTE.

O terre, ô palais, ô lit nuptial d'Iolcos * ma patrie...

ADMETE.

Ne cédez point à votre foibleſſe ; Alceſte, ne me quittez pas. Priez derechef les dieux ; ils peuvent encore nous ſecourir.

ALCESTE.

Je vois déja la double rame † ; je vois la fu-

* Iolcos, ville dans la Theſſalie, au fond du golphe de Volo. C'étoit la patrie de Jaſon.

† M. Racine, dans ſa préface ſur IPHIGÉNIE, où il défend Euripide, & ſur tout ſon ALCESTE, contre quelques modernes, a traduit ainſi ce bel endroit :

Je vois déja la rame, & la barque fatale ;
J'entends le vieux nocher ſur la rive infernale ;
Impatient il crie : On t'attend ici bas,
Tout eſt prêt ; deſcends, viens, ne me retarde pas.

Toutes ces frayeurs d'Alceſte qui ſemble voir l'enfer entr'ouvert, & Charon qui la preſſe, ſont certainement dans le goût de ſublime que décrit Longin au ſujet des penſées ſublimes ; & il paroît qu'Euripide, grand imitateur des peintures d'Homère, avoit en vue celle-ci du même poëte. ILIAD. l. XX.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie ;
Pluton ſort de ſon trône, il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce dieu dans cet affreux ſéjour
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour,

neſte

neſte barque. Déja le nocher des morts [1] m'appelle à grands cris : « Qui t'arrête ? deſcends [2] : tu » differes, & tout eſt préparé pour ton paſſage ». Ainſi me preſſe l'impatient Charon.

ADMETE.

Cruelle navigation ! ah malheureuſe épouſe, dans quel gouffre de maux ſommes-nous tombés !

ALCESTE.

On m'entraîne, Admete, on m'entraîne à la cour infernale ; ne le voyez-vous pas ? c'eſt Pluton lui-même ; il vole autour de moi : il jette ſur moi des regards effroyables... Dieu barbare, que voulez-vous ? quittez-moi.... malheureuſe, dans quelle région inconnue commençé-je d'entrer !

ADMETE.

Voyage fatal pour vos amis, mais ſur-tout pour un époux & pour des enfans que vous enveloppez dans votre malheur.

Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne faſſe voir du Styx la rive déſolée ;
Ne découvre aux vivans cet empire odieux
Abhorré des mortels, & craint même des dieux.
Deſpréaux.

1 « La main poſée ſur l'aviron ».

2 Descends : le grec dit : Hate-toi.

ALCESTE à ſes femmes.

Laiſſez-moi, vous autres [1], laiſſez-moi vous dis-je. Qu'on m'étende ſur ce lit: je ne me ſoutiens plus. La pâle mort ſe ſaiſit de moi: un nuage ſombre ſe répand ſur mes yeux: ô mes enfans, mes chers enfans, vous n'avez plus de mère. Puiſſiez-vous toujours heureux jouir de la clarté du jour!

ADMETE.

Ciel! pourquoi ſuis-je contraint d'entendre des paroles qui me déchirent, qui me ſont plus cruelles que mille morts! au nom des dieux, Alceſte, ne m'abandonnez point [2], ne vous abandonnez pas vous-même. Je meurs ſi vous mourez; ma vie & ma mort ſont entre vos mains, & la tendreſſe qui nous lie ne fait qu'un cœur du vôtre & du mien.

ALCESTE.

Vous voyez, cher Admete, à quel état votre épouſe eſt réduite. Approchez, & recevez de ſa bouche les dernières paroles qu'elle vous réſervoit avant le trépas. Ma généreuſe tendreſſe pour

1 Cette expreſſion, VOUS AUTRES, que le P. Brumoy emploie ſouvent, eſt au moins inutile; elle n'eſt pas dans le grec, & devoit être proſcrite de cette traduction.

2 « Au nom de ces enfans que tu vas laiſſer orphelins ». Cette penſée eſt omiſe dans les anciennes éditions. Muſgrave l'a rétablie d'après les manuſcrits.

un époux que j'ai préféré à la vie, me conduit en ce jour au tombeau. Oui, Admete, c'eſt pour vous que je meurs. Il n'a tenu qu'à moi, vous le ſçavez, de vivre & de régner heureuſe. Quelque prince Theſſalien [1], tel que j'aurois daigné le choiſir, m'auroit donné la main, en acceptant ma couronne. Mais je n'ai pû ſupporter la douleur de vivre ſéparée de vous, & chargée des triſtes gages d'un hymen ſi cher. Quoique je puſſe compter encore ſur des jours ſereins & nombreux, je me ſuis ſacrifiée moi-même; & ce que ni l'amitié, ni l'honneur n'ont pû gagner ſur ceux dont vous reçûtes la vie, votre épouſe ſeule l'a fait. Une mere & un père devoient ſans doute ſauver aux dépens de leurs jours un fils unique, un fils que leur âge ne leur permet plus de remplacer. Je vivrois, vous rempliriez votre carriere, & vous ne ſeriez pas réduit à pleurer une épouſe & à voir croître ſous vos yeux des enfans trop tôt orphelins. Les dieux en ont ordonné autrement. J'ai voulu mourir pour vous; je ne m'en repens pas. Mais pour prix d'un bienfait ſi grand, j'exige de vous un retour de tendreſſe, non pas égal, (rien peut-il égaler le ſacrifice de la vie?) mais au moins ſi légitime, que vous

1 « Celui des Theſſaliens qui eût fixé mon choix ». Elle ne parle pas d'un prince : le mot DAIGNER n'eſt pas dans l'original, ni celui de GÉNÉREUSE tendreſſe; elle s'exprime avec plus de ſimplicité.

ne pourrez vous-même en disconvenir. Votre équité & votre amour pour ces chers enfans m'en répondent. C'est pour eux que je vous parle. Souffrez que maîtres de mon palais ils y conservent le rang qui leur est dû. Ne leur donnez point une marâtre envieuse, qui moins mère que moi seroit assez inhumaine pour traiter en étrangers des enfans qui ne sont pas moins les vôtres que les miens. C'est l'unique faveur que j'attends de vous. On sçait les jalousies ordinaires d'une seconde épouse, & les traitemens qu'elle destine aux fruits du premier hyménée. Un serpent dans sa fureur est moins redoutable, & moins dangereux. Mon fils a du moins un avantage. La nature lui a procuré un défenseur dans celui qu'il appelle du doux nom de père, & dont il reçoit

a On ne connoît que trop les haines implacables,
D'un second hyménée effets inévitables ;
Gardez dans ce palais d'introduire un tyran.
De mon fils, il est vrai, le péril est moins grand :
Son sexe est sa défense ; il croîtra près d'un père,
Mais à ma fille ici qui tiendra lieu de mère ?
Fille trop chère, hélas ! . . . . . .
Qui sera près de toi pour adoucir tes maux,
Pour t'offrir les secours de l'amour maternelle ?
Je meurs. Ah, par pitié pour moi-même & pour elle,
Admète, jurez-moi de souscrire à nos vœux ;
Joignez cette promesse à nos derniers adieux.

Traduction de M. de la Harpe.

à son tour le tendre nom de fils. [1] Mais vous, ô ma chere fille, qu'allez-vous devenir ? comment pourrez-vous passer avec décence les années qui précéderont votre hymen ? quel époux [2] choisiroit votre pere, qui ne se fit un plaisir barbare de flétrir votre réputation & de ternir votre hyménée ? car, hélas, votre mère n'aura point la consolation de vous donner un époux de sa main. Elle ne sera plus en état de vous prêter du secours dans les douloureux accès de l'enfantement, où la présence d'une mère est si douce. Il me faut mourir, & quand ? La Mort ignore les délais. Elle n'attendra point le jour qui va suivre, ni * le troisième jour du mois. L'heure est venue ; un moment encore, & me voilà au nombre des morts. Adieu : vivez tous heureux, & jouissez de la gloire, vous, cher époux, d'avoir eu la meilleure des femmes, & vous, mes enfans, d'être nés d'une telle mère.

1 « Il peut s'adresser à lui, & recevoir ses conseils ».

2 C'est sans doute une faute d'impression. Il faut lire QUELLE épouse. Car il s'agit de la seconde épouse de Thésée, & non de son gendre.

* Alceste, en disant que la Mort n'attendra point le troisième jour du mois, fait, je crois, allusion à une coutume des Grecs. Chez eux, les dettes se payoient le premier jour du mois. Or il est vraisemblable, suivant ce passage d'Euripide, que les bons créanciers donnoient à leurs débiteurs un délai d'un ou de deux jours, ce que ne fait point la Mort.

LE CHŒUR.

Ceſſez d'être inquiéte, madame. Je ne crains point de répondre pour votre époux. Il fera ce que vous ſouhaitez : & ne faudroit-il pas être inſenſé pour refuſer de ſouſcrire à de ſi juſtes ſouhaits ?

ADMETE.

Oui, chère Alceſte, j'y ſouſcris. Vous ſerez ſatisfaite : comptez ſur mon amour. Vous fûtes mon épouſe durant votre vie. Seule vous la ſerez, même au-delà du trépas. Nulle autre Theſſalienne ne m'appellera déſormais ſon époux, fût-ce une princeſſe diſtinguée par la plus illuſtre naiſſance, ou par la plus rare beauté. C'en eſt aſſez pour moi des gages que je tiens de notre hymen. Daignent ſeulement les dieux me les conſerver, puiſque j'ai le malheur de vous perdre ! Au reſte ne croyez pas, chère épouſe, qu'une année ſoit la meſure & le terme de mon deuil & de mes regrets. Ils dureront autant que ma vie, autant que mon amour pour vous, autant que ma haine pour une mère & pour un père dont la ſtérile amitié n'étoit qu'un vain dehors de tendreſſe. C'eſt vous, Alceſte, oui, c'eſt vous ſeule qui prodiguant pour moi le plus cher des biens, m'avez ſauvé le jour. En perdant une telle épouſe pourrois-je ne pas me condamner à des gémiſſemens éternels ? c'en eſt fait, je re-

nonce pour toujours aux festins, aux assemblées de plaisirs, aux fêtes & aux chants dont mon palais a retenti jusqu'à présent. Mes doigts ne tireront plus de ma lyre ces accens enchanteurs qui charmoient autrefois mon oreille. Ma voix ne se mêlera plus aux doux sons de la flûte Libyenne. Toutes les délices de ma vie périront avec vous. Mais non, vous ne périrez pas toute entière pour moi. Mon amour ingénieux va occuper de sçavantes * mains à former votre image. Je la placerai sur ma couche, & tombant à ses pieds je l'embrasserai mille fois. J'appellerai ma chère Alceste : je croirai la voir encore & lui parler. Froide consolation, stérile erreur, propre toutefois à soulager mes ennuis. Du moins les songes légers offriront souvent votre ombre à mon esprit. Il est doux à un ami de revoir une personne aimée, ne fût-ce qu'à la faveur d'un sommeil trompeur. Que ne puis-je imiter, hélas, les accords & la voix d'Orphée ! que mon amour sçauroit bien toucher par d'heureux chants la fille de Cérès & son inexorable époux, pour vous ramener des rives du Cocyte ! oui, j'y descendrois comme Orphée. Ni Cerbère, ce chien redoutable, ni Charon, ce terrible nocher des morts, ne pourroient arrêter ma course que vous n'eussiez revû la lumière. Vains souhaits ! Il me

* Voilà l'origine de l'idolâtrie dont parle Salomon.

faudra attendre le trépas. Je vous suis, Alceste; préparez la demeure que je dois habiter éternellement avec vous. Car je ne veux d'autre tombeau que le vôtre. J'ordonnerai en mourant que l'époux soit placé auprès de l'épouse, & la mort même ne pourra séparer deux cœurs, qu'une tendresse sans exemple a réunis. [1]

LE CHŒUR.

Je partage avec vous, seigneur, de si légitimes regrets. Ainsi l'ordonnent mon amitié pour vous, & ma vénération pour Alceste.

ALCESTE à ses enfans.

Consolons-nous, chers enfans; vous l'avez entendu: sensible à vos intérêts & aux miens, votre père me jure une fidélité éternelle. Il renonce pour toujours à l'hymen [2].

ADMETE.

Oui, je l'ai promis, je le promets encore: & je tiendrai parole.

ALCESTE.

A ce prix recevez de mes mains ces enfans que je vous confie.

1 « Que la mort ne me sépare point de ce cœur qui me fut seul » fidelle » !

2 « Mes enfans, vous l'entendez, votre père s'engage à ne point » vous donner une seconde mère, à ne point déshonorer ma couche »

ADMETE.

Oui, je les reçois comme un don précieux d'une bien chère main.

ALCESTE.

Prenez donc ma place, & servez-leur de mère.

ADMETE.

Trop cruelle nécessité qui m'y contraint, puisqu'ils ne vous auront plus!

ALCESTE.

Chers enfans! Je devrois vivre encore, & je meurs.

ADMETE.

Que vais-je devenir sans vous?

ALCESTE.

Le temps adoucira vos douleurs. Les morts ne sont plus rien pour les vivans.

ADMETE en pleurs.

Entraînez-moi, Alceste, au nom des dieux, entraînez-moi avec vous aux enfers.....

ALCESTE.

C'est assez, Admete, que je meure, & que je meure pour vous [1].

ADMETE.

Destins cruels, de quel trésor vous venez me priver!

[1] « Ma vie a racheté la tienne, & suffit au dieu des enfers ». Littéralement: « Je suffis, moi qui meurs pour toi ».

ALCESTE.

Déja mes yeux s'appesantissent... Ils se couvrent d'un nuage ténébreux.

ADMETE.

Me voilà donc perdu... Alceste, vous m'abandonnez!

ALCESTE.

Je ne suis plus. Regardez-moi comme si jamais je n'avois été [1].

ADMETE.

Alceste... Levez les yeux; ne quittez pas vos enfans.

ALCESTE.

C'est contre mon gré que je les quitte. Hébien, qu'ils reçoivent pour la derniere fois mes adieux.

ADMETE.

Tournez donc vos regards vers eux... Daignez les regarder encore. Hélas!

ALCESTE.

Ah, je ne respire plus... C'en est fait...

ADMETE.

Que faites-vous, cruelle, hélas! nous abandonnez-vous?

[1] Il y a moins de recherche dans la tournure grecque: « Je ne suis » plus, ne me comptez plus au nombre des vivans ».

ALCESTE.

T. VI P. 315.

O ma mère! ma chère mère!

ALCESTE expirant.

Adieu.

ADMETE en se voilant le visage [1].

Je suis mort.

LE CHŒUR.

Elle a rendu les derniers soupirs. Admete n'a plus d'épouse.

SCÈNE II.

Les mêmes autour du corps d'Alceste.

EUMELUS son fils.

STROPHE.

O MALHEUR ! ma mère est descendue aux enfers... Elle ne jouit plus de la lumière du soleil, & elle me laisse orphelin. Voyez, ô mon père, voyez ces yeux nageans dans les ombres de la mort : regardez ces mains sans mouvement & sans vie. O ma mère, ma chère mere, écoutez-moi, je vous conjure. C'est moi, oui, c'est votre fils qui vous appelle : c'est moi qui suis attaché sur vos lévres.

1 Ce voile est imaginé par le traducteur, heureusement peut-être, mais sans que rien l'y autorise dans l'original.

ADMETE.

Vainement l'appelez-vous. Elle n'entend plus votre voix : elle ne vous voit plus. Ah, chers enfans, de quel affreux revers ſommes-nous frappés !

EUMELUS.

ANTISTROPHE.

Seul & à la fleur de l'âge je ſuis donc abandonné d'elle. Ô mon père ! ô terrible infortune pour moi qui ſuis privé d'une mère [1], pour vous, ô ma ſœur, qui partagez ce malheur avec moi ; pour vous ſur-tout, ô mon pere, dont l'inutile hyménée ne vous a pas permis de parvenir avec elle à une heureuſe vieilleſſe ! ô ma mère, cette infortunée maiſon périt toute entière avec vous.

LE CHŒUR.

Triſte néceſſité, ſeigneur ! il faut ſupporter ce funeſte revers. Vous n'êtes pas [2] le premier à qui

1 Après ce mot, Ô MON PÈRE ! il y a dans le grec une courte lacune. La phraſe qui ſuit dans cette traduction n'eſt pas d'Euripide, mais de Barnes. Le texte recommence à ces mots : « Pour vous, ma » ſœur, &c ». , mais cette tournure n'y eſt pas ; Eumélus dit ſimplement : « Ma ſœur, ton infortune eſt pareille à la mienne. En vain, » en vain vous avez uni votre ſort à celui d'une tendre épouſe ; ô » mon père, vous n'irez point avec elle au terme de la vieilleſſe. » Vous la perdez avant le temps. O ma mère, &c ».

2 « Tu n'es pas le premier, ni le dernier des mortels à qui la mort » enlève une épouſe vertueuſe. La mort eſt une dette que nous devons » tous acquitter ».

la mort ait ôté une aimable & tendre épouse. Vous ne serez pas le dernier ; & d'ailleurs ignorez-vous que nous ne naissons tous que pour mourir ?

ADMETE.

Je ne le sçais que trop. Ce coup ne m'étoit pas imprévû. Il ne m'en a été que plus sensible... * Mais il faut transporter ce cher dépôt, & lui rendre les derniers devoirs. Secondez-moi, je vous prie, & chantez alternativement des airs lugubres en l'honneur de l'implacable dieu des enfers. Que les Théssaliens mes sujets partagent avec moi un si légitime devoir. Je leur prescris comme roi un deuil universel. Qu'on se rase la chevelure ; qu'on prenne les vêtemens noirs ; qu'on apprête les chars, & qu'on coupe les crins flottans des coursiers [1] : que dans toute la ville

* Un coup n'est pas plus sensible, pour avoir été prévu depuis long-temps, & bien au contraire, TELA PRÆVISA MINUS FERIUNT. Aussi n'est-ce point le sens d'Euripide.

Εἰδὼς δ' αὖτ' ἐτειρόμην πάλαι.

La version naturelle est donc celle-ci : « Aussi, depuis long-temps, l'attendant, ce coup, j'étois en proie à ma douleur ». (Note de l'ancien éditeur).

1 Littéralement & suivant les meilleurs manuscrits : « Aux quadriges, si vous en attelez, & aux chevaux seuls, coupez la crinière » : Hérodote remarque que les Perses, ayant appris la mort de Masiste, tondirent leurs chevaux & leurs autres bêtes de somme. Il dit ailleurs que Mardonius en usa de même en une occasion semblable. Plutarque rapporte qu'Alexandre, à la mort d'Hephestion, & les Thébains à la mort de Pélopidas, coupèrent les crins de leurs chevaux.

on n'entende point les doux ſons de la flûte & de la lyre, que la lune n'ait rempli douze fois ſon diſque. Hélas, je ne ferai jamais de funérailles pour une perſonne qui me ſoit plus chère, ni plus précieuſe. Quels honneurs ne dois-je point à une épouſe, qui ſeule a eû le courage de prendre ma place au tombeau !

SCÈNE III.

Qui ſert d'Interméde.

On enlève le corps d'Alceſte pour le parer. Admete, ſes enfans & toute la cour le ſuivent, tandis que le chœur demeure pour chanter des airs funèbres [1].

LE CHŒUR.

STROPHE I.

O FILLE de Pélias, qui habitez à préſent le palais du dieu des ombres, recevez encore nos adieux ! que le noir tyran des enfers, que le nocher des morts qui, aſſis au gouvernail, navige ſur les ondes du Styx, apprennent aujourd'hui, que jamais femme plus aimable [2] n'a paſſé les eaux de l'avare Achéron !

1 C'eſt ce qui paroît indiqué par ce qui précéde & ce qui ſuit; on n'a pas d'autre moyen de juger du ſpectacle.

2 « Plus vertueuſe ».

ANTISTROPHE I.

Oui, Alceſte, les poetes vous célébreront dans les vers que leur muſe enfantera pour être chantés, ſoit avec la * lyre, ſoit ſans elle. Tout retentira de vos louanges & de leurs chanſons, ſurtout au printems, durant † les fêtes ſolemnelles que Sparte & Athènes célébrent en l'honneur d'Apollon [1]. Une mort ſi belle ſera ſans doute pour les poëtes la matière éternelle de leurs hymnes.

STROPHE. II.

Que ne puis-je vous tirer des ſombres demeures de Pluton, & vous faire repaſſer le noir Cocyte dans la barque qui vous l'a fait paſſer, vous dont la tendreſſe conjugale n'a pas balancé à tirer votre époux des enfers, en vous y précipitant vous même! Que la terre qui vous cou-

* Grec: A ſept cordes, & faite d'un bois qui croît ſur les montagnes.

† Les fêtes dont parle ici le chœur étoient des jeux & des combats de muſique qui ſe célébroient à Sparte & à Athènes le ſeptième d'avril, durant l'eſpace de neuf jours, lorſque la lune étoit dans ſon plein. Comme ces combats poétiques ſe faiſoient en l'honneur d'Apollon, on les appeloit CARNEADES du nom de CARNUS, fameux poete & muſicien, fils de Jupiter & d'Europe, favori d'Apollon.

[1] Voici la traduction littérale de cette phraſe: « A Sparte, quand la » ſaiſon circulaire du mois carnéen revient, la lune étant élevée toute » la nuit, & dans la riche & fortunée Athènes ». Les Cyréniens appeloient CARNÉEN le mois que les Athéniens nommoient THARGÉLION: c'eſt l'AVRIL des Latins. Apollon lui-même avoit été ſurnommé CARNÉEN.

vrira ſoit légère, & quant à votre époux, comptez qu'il deviendroit pour moi, ainſi que pour ſes enfans, un objet de haine & d'horreur, s'il étoit aſſez infidelle pour abandonner ſon cœur à un autre hyménée.

ANTISTROPHE II.

Choſe étrange [1]! ni un père, ni une mère n'ont voulu s'immoler pour celui qui leur doit le jour, tandis que leurs cheveux blancs les menaçoient d'une mort prochaine & ſans gloire. Mais vous, à la première fleur de l'âge, Alceſte, vous avez la généroſité de mourir pour votre jeune époux. Dieux, que ne me donnez-vous une épouſe pareille, qui rempliſſe avec moi tout le cercle de ſes jours! hélas, cet avantage eſt un préſent du ciel réſervé à peu d'heureux mortels.

1 « Choſe étrange »! me paroît une addition peu néceſſaire.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE, LE CHŒUR.

HERCULE.

O HABITANS de Phère, dites-moi, je vous prie, trouverai-je Admete dans ce palais?

LE CHŒUR.

Vous l'y trouverez, ô Hercule: mais daignez auparavant satisfaire ma curiosité. Quel sujet vous amène en Thessalie, & sur-tout en cette ville [1]?

HERCULE.

J'obéis à un ordre d'Eurysthée.

LE CHŒUR.

A quel voyage, à quelles nouvelles erreurs vous a-t-il condamné?

HERCULE.

Je vais enlever les coursiers de Diomède [2].

1 « Et vous fait entrer dans ces murs »? Le mot SUR-TOUT est déplacé.

2 * Grec: Roi de Thrace.

LE CHŒUR.

Comment exécuterez-vous cette entrepriſe ? avez-vous du moins quelque liaiſon avec ceux de ce pays [1] ?

HERCULE.

Aucune. Jamais je n'entrai dans la terre des Biſtoniens *.

LE CHŒUR.

Sçavez-vous que l'enlévement de ces fougueux courſiers vous coûtera un ſanglant combat ?

HERCULE.

Je le ſçais : mais puis-je éluder des ordres pareils ?

LE CHŒUR.

Il vous faudra immoler Dioméde, ou périr.

HERCULE.

Il eſt vrai : mais ce n'eſt pas là le coup d'eſſai de ma valeur.

LE CHŒUR.

Que gagnerez-vous enfin, ſi vous remportez la victoire ?

1 « Hoſpes an vetus forte tibi eſt ». C'eſt ainſi que traduit Buchanan. Cependant le ſens que préſente l'original paroît être : « Ignores-tu » quel eſt cet étranger » ? Et Hercule répond, « Je l'ignore ». Auſſi deux lignes plus bas, il ne dit point : JE LE SÇAIS, lorſqu'on lui parle du combat qu'il lui faudra livrer. Ni plus bas encore : IL EST VRAI, ni en un mot rien qui indique la connoiſſance du caractère de Dioméde.

* Biſtonie, contrée de la Thrace, entre les fleuves Neſius & Hebrus.

HERCULE.

J'amènerai les courſiers à Euryſthée.

LE CHŒUR.

Autre obſtacle : car comment arrêter leur fougue * ?

HERCULE.

Jettent-ils feux & flammes ?

LE CHŒUR.

Ils déchirent les hommes †.

HERCULE.

Tel eſt l'uſage des bêtes féroces : mais les hommes ne ſont pas la proie des chevaux.

LE CHŒUR.

Croyez en vos yeux. Vous verrez leur antre tout dégoutant de ſang humain.

HERCULE.

Et de qui eſt iſſu celui qui les nourrit ?

LE CHŒUR.

Le dieu Mars eſt ſon père. Son royaume eſt cette Thrace ¶ qui tire ſon nom des boucliers

* Grec : Par le frein.

† Grec : A belles dents.

¶ Cette addition eſt froide, d'autant plus froide, qu'Euripide n'en dit pas un mot, & que d'ailleurs cette étymologie n'eſt fondée ſur rien. Voici le vers grec :

Ἄρεος, ζαχρύσου Θρηϊκίας πίλατος ἄναξ.

Martis, (filius) rex Thraciæ peltæ valde divitis.

Ce qui ſignifie : « Diomède eſt fils de Mars, & roi de la Thrace bel-

échancrés, & qu'on ſçait être ſi féconde en or.

HERCULE.

Je le vois : voici une entrepriſe digne de la deſtinée d'Hercule ; dure deſtinée, mais glorieuſe ; puiſqu'elle veut que je combatte toujours avec les fils de Mars. D'abord ç'a été Lycaon. Cycnus s'eſt préſenté enſuite. Enfin Dioméde eſt le troiſiéme qui s'offre à mes exploits. Il me faudra le combattre lui & ſes courſiers : n'importe ; on ne verra jamais le fils d'Alcméne trembler à la vûe du plus redoutable ennemi.

LE CHŒUR.

Voici Admete lui-même qui ſort de ſon palais.

» liqueuſe, ſi riche par ſes mines d'or ». Le bouclier nommé PELTA étoit propre des Thraces, & imitoit, ſuivant Virgile, la figure de la lune à demi-pleine. (Note de l'ancien éditeur).

SCÈNE II.

Les mêmes, ADMETE.

ADMETE.

O HÉROS, issu du sang de Jupiter * & de Persée, puissiez-vous être toujours heureux!

HERCULE.

Recevez de moi les mêmes vœux, puissant roi des Thessaliens.

ADMETE, en soupirant.

Plût aux dieux de seconder vos souhaits! je les reçois comme l'effet d'une amitié qui ne m'est pas douteuse.

HERCULE.

Pourquoi, je vous supplie, ces marques de deuil, ces cheveux coupés!...

ADMÈTE.

Vous me voyez sur le point de porter au tombeau '....

HERCULE.

Qui? ah Ciel, seroit-ce quelqu'un de vos en-

* Jupiter eut Persée & Danaé : Persée fut père d'Alcée qui fut celui d'Amphitryon, mari d'Alcmène. Ce fut d'elle & de Jupiter que naquit Hercule.

1 « Je dois en ce jour enfermer un corps dans la tombe ».

fans ? Vous préſervent les dieux de ce malheur!

ADMETE.

Graces aux dieux, mes enfans ſont pleins de vie.

HERCULE.

C'eſt donc un père que vous pleurez. Que ſa vieilleſſe me fait craindre....

ADMETE.

Ne craignez rien [1], ſeigneur ; ceux dont j'ai reçû le jour vivent encore.

HERCULE.

Quoi ? auriez-vous perdu Alceſte votre épouſe ?

ADMETE.

Je puis dire d'elle deux choſes bien différentes.

HERCULE.

Vit-elle, ne vit-elle plus ?

ADMETE.

Elle eſt, & n'eſt plus : & ſon ſort me rend malheureux.

HERCULE.

Je n'en ſuis pas plus inſtruit : daignez me dévoiler cette énigme.

ADMETE.

Ignorez-vous la deſtinée qui l'attend ?

1 Ne craignez rien. Ces mots ſont déplacés dans la bouche d'Admète Ils ne ſont pas d'Euripide.

HERCULE.

Je ſçais qu'elle s'eſt engagée à mourir pour vous.

ADMETE.

Liée par ce funeſte engagement, doit-on la compter encore au nombre des vivans ?

HERCULE.

Ah, ne prévenez point le temps des pleurs : vous la pleurerez aſſez tôt.

ADMETE.

Elle eſt morte, ſeigneur ; car je regarde comme mort quiconque doit bientôt mourir.

HERCULE.

Il eſt toutefois quelque différence entre vivre & ne vivre plus.

ADMETE.

Tel eſt votre ſentiment, Hercule ; mais j'ai mes raiſons pour penſer autrement.

HERCULE.

Pourquoi donc me tenir en ſuſpens ? quel ami, quel mort pleurez-vous ?

ADMETE.

Je pleure une femme.... Nous avons juſqu'à préſent parlé d'une autre [1].

1 « Une femme.... c'eſt d'une femme que je parlois tout-à-l'heure ». Quand il a dit qu'il devoit ce jour même mener un corps au tombeau.

HERCULE.

Celle que vous regrettez étoit-elle étrangère, ou unie à votre famille ?

ADMÈTE.

Elle étoit l'une & l'autre [1].

HERCULE.

L'une & l'autre ! comment étant étrangère a-t-elle passé ses jours dans votre palais [2] ?

ADMÈTE.

Confiée à mes soins après la mort de son père, elle y avoit été élevée.

HERCULE.

Je prends part à votre affliction : mais dans l'état où vous êtes je serois fâché de vous être importun [3].

ADMÈTE.

A quoi tend ce discours, je vous prie ?

HERCULE.

Je vais chercher une autre demeure.

ADMÈTE.

Non, seigneur, je ne le souffrirai point. Ne m'accablez pas de ce nouveau malheur.

1 « Elle étoit étrangère, & cependant unie à ma maison ». Unie, NÉCESSAIRE : les Grecs & les Latins appeloient ainsi les amis.

2 « Comment donc arrive-t-il qu'elle soit morte dans ton palais » ?

3 « Hélas ! plût-au-ciel, Admète, que je ne t'eusse point trouvé dans l'affliction » !

HERCULE.

Un étranger survient toujours mal-à-propos dans une maison remplie de deuil.

ADMETE.

Laissons les morts, & daignez entrer dans mon palais.

HERCULE.

Mais songez qu'il ne me convient pas de faire des festins, tandis que tout pleure en ces lieux.

ADMETE.

Vous entrerez dans un appartement écarté que je réserve aux étrangers.

HERCULE.

Souffrez, vous dis-je, souffrez que je me retire. Je ne vous en aurai pas moins d'obligation.

ADMETE.

Non, Hercule, je vous l'ai déja dit, il ne vous est pas libre d'aller ailleurs. (à quelqu'un de sa suite.) Allez, vous, ouvrez ces appartemens reculés : dites à ceux qui en ont soin, de préparer un festin somptueux. (aux gardes.) Fermez, vous autres, les vestibules du milieu. Ce seroit une indécence de troubler un festin par des cris & des larmes. Il faut épargner aux yeux & aux oreilles de l'hôte que nous recevons, le triste appareil des funérailles. (Hercule entre dans le palais d'Admete.)

SCÈNE III.

ADMETE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

QUE faites-vous, seigneur, plongé dans un abyme de maux, comment pouvez-vous recevoir un étranger [1] ?

ADMETE.

Que voulez-vous ? si j'avois fermé mon palais & ma ville à un ami qui a compté sur moi, loueriez-vous mon procédé ? Non, sans doute. Je n'en serois pas moins malheureux, & j'en serois plus coupable. J'aurois violé les droits d'une hospitalité qui m'est chère, droits si exactement observés par cet ami quand je vais dans l'aride région des Argiens ; & aux maux que je souffre j'aurois ajouté pour surcroît l'opprobre éternel d'avoir rendu ma maison odieuse aux étrangers.

LE CHŒUR.

Du moins, puisqu'Hercule est votre ami, ainsi que vous l'assurez, pourquoi lui cacher votre infortune ?

1 Le chœur ajoute : « Avez-vous perdu le sens » ?

ADMETE.

Je connois ce héros. Comptez que, s'il avoit pû deviner la moindre partie de mes malheurs, jamais il ne m'eût honoré de sa présence. Je sçais qu'il me blâmera. Mais dût-il me taxer d'imprudence, dût-il m'accabler de reproches, ma maison pure & sans tache respecte l'hospitalité; elle ne sçait ce que c'est que d'écarter les étrangers. (Il s'en va).

SCÈNE IV.

LE CHŒUR [1].

STROPHE I.

O PALAIS d'Admete, ô demeure digne des dieux ! faut-il s'étonner qu'Apollon ait daigné t'habiter [2], qu'il n'ait pas rougi de devenir le berger de tes nombreux troupeaux, & de faire retentir des sons de sa lyre champêtre les creux vallons & les riantes prairies qui t'environnent !

ANTISTROPHE I.

Ce fut alors qu'on vit les Linx attendris paître

1 Ce chant est un intermède qui sépare deux actes : & c'est après cette scène que l'acte III commence. L'action visible cesse, & il paroit qu'Admète s'éloigne pour s'occuper de la sépulture de son épouse.

2 « O maison libérale & hospitalière ! Apollon daigna t'habiter, &c. »

avec les agneaux. Les lions quittèrent par troupes les * montagnes de Theſſalie pour l'écouter. Oui, divin Phébus, on vit bondir autour de vous les jeunes faons qui ſortoient à l'envi des forêts, attirés par la douce mélodie de vos airs [1].

STROPHE II.

Heureux Admete, c'eſt de la faveur d'Apollon que vous tenez un bercail ſi fécond & ſi beau le long du lac de Bébie. † C'eſt par lui que vos guérets s'étendent vers le couchant juſqu'à la vûe des Moloſſes, & que du côté de l'orient votre empire ſemble ne connoître d'autres bornes que le mont Pélion, & la mer Egée.

ANTISTROPHE II.

Quel reſpect pour l'hoſpitalité! Admete vient de perdre ce qu'il a de plus cher, & tandis qu'il

* Grec : Le mont Othrys.

1 « On vit paître aux mêmes lieux, par le charme de ſes chants, » les lynx tachetés : accourit de la forêt d'Othrys la fauve cohorte » des lions : autour de ton luth, ô Phébus, le faon au poil nuancé » danſa, s'élançant d'un pied léger au-delà des pins à la haute che- » velure, charmé de tes chants pleins de gaieté ».

† Lac entre Phère & la Magnéſie. Il donnoit aux plaines des environs le nom de Béboïde. L'endroit qui ſuit eſt embarraſſé. Le chœur ne veut pas dire que l'empire d'Admète s'étende d'un côté juſqu'aux Moloſſes qui ſont à l'extrémité de l'Epire, ni de l'autre juſqu'au mont Pélion. Il veut dire, ſi je ne me trompe, qu'Admete voit tout ce pays & ſemble le dominer, ſuivant ce joli vers de Benſerade :

Et ſi tout n'eſt à moi, tout eſt à mes regards.

Il n'y a qu'à voir la carte.

pleure une épouse, un étranger survient. Aussitôt ce prince contraint sa douleur ; &, le cœur plein de soupirs, les yeux mouillés de larmes qui coulent malgré lui, il les retient, il lui ouvre son palais. Tel est le caractère d'un cœur généreux. Sensible aux bienséances, il n'en néglige aucune. Aussi tous les dons de la sagesse se trouvent-ils réunis dans un cœur où réside la probité. Oui, je me sens porté à croire que la pitié d'Admete ne sera pas sans récompense [1].

1 Ces idées manquent de liaison. Aucun des interprètes ne semble y avoir pris garde. Voici le sens tel que le présente clairement l'original. « Et maintenant ouvrant sa maison, il reçoit un hôte d'un » œil humide, pleurant une épouse dont le corps nouvellement privé » de vie, est encore dans le palais. Car la générosité est entraînée vers » l'humanité.... Mais tous les dons de la sagesse sont le partage des » bons. La confiance siége dans mon ame qu'un homme pieux doit » agir avec prudence ». Le chœur est tenté de blâmer Admete : mais réfléchissant à son caractère vertueux, il se repose sur ce prince de sa conduite, & ne doute point qu'elle ne soit sage.

SCÈNE V.

ADMETE, LE CHŒUR.

ADMETE.

Chers amis, dont la préſence eſt ſi conſolante pour moi, j'ai beſoin de votre ſecours. On porte Alceſte [1] au bucher, & de-là au tombeau : vous allez voir [2] paroître l'appareil de ſes funérailles. Rendez-lui donc les devoirs ordinaires, & faites éclater vos regrets en faveur de votre reine qui ſort de ſon palais pour n'y rentrer plus.

LE CHŒUR.

Je vois déja votre père, dont la vieilleſſe ralentit les pas. Il veut accompagner le convoi [3]. J'apperçois les ornemens & les dons qu'il fait porter pour Alceſte.

1 « Le corps qui a déja tout ». C'eſt-à-dire paré des ornemens d'uſage.

2 Le grec ne dit pas : VOUS ALLEZ VOIR. Cependant il paroît qu'en effet on voit le convoi.

3 Le grec ne dit pas : Il veut accompagner le convoi. « Je vois » votre père... & ſes ſerviteurs chargés d'ornemens & de dons mor» tuaires pour votre épouſe ».

SCÈNE VI.

On voit le convoi.

Les mêmes, PHERÈS suivi des Officiers qui portent des dons pour Alceſte.

PHERÈS.

J'ENTRE dans vos peines *, mon fils. La perte que vous avez faite eſt conſidérable, on ne peut en diſconvenir. Vous perdez une épouſe accomplie : mais enfin quelque accablant que ſoit le poids de votre malheur, il faut le ſupporter. Recevez de ma main ces vêtemens précieux, pour les mettre dans la tombe. On ne ſçauroit trop honorer une épouſe qui a bien voulu s'immoler pour vous. C'eſt à elle que je dois le bonheur de m'avoir conſervé un fils. C'eſt elle qui n'a pû ſouffrir qu'un père au déſeſpoir, traînât ſa vieilleſſe dans le deuil. C'eſt elle enfin qui par cette action héroïque a propoſé à toutes les femmes le modéle le plus glorieux qui fût jamais. O libératrice de mon fils & de moi, vous qui nous avez rendu la lumière du jour, aimable Alceſte, recevez mes adieux, & puiſſe votre

* Voyez les RÉFLEXIONS ſur cette ſcène, à la fin.

ombre être tranquille dans la demeure de Pluton! Mortels, trouvez de pareilles épouſes, & allumez à ce prix le flambeau de l'hyménée, ou renoncez-y pour toujours.

ADMETE.

Je ne vous ai point appelé à ces funérailles; &, pour ne vous rien céler, votre préſence en ces lieux ne m'eſt point agréable. Remportez ces vêtemens. Jamais ils ne ſeront mis ſur le corps d'Alceſte. Je ſçaurai faire enſorte qu'elle ſe paſſe de vos dons dans le tombeau. Vous m'avez vû ſur le point de mourir. C'étoit là le temps de pleurer. Que faiſiez-vous alors? vous ſied il à préſent de verſer des larmes, après avoir fui le danger qui me menaçoit, après avoir laiſſé mourir Alceſte à la fleur de l'âge, tandis que vous êtes courbé ſous le poids des années? non, je ne ſuis plus votre fils, & je ne vous reconnois point pour mon père. Celle qui ſe dit ma mère ne m'a point porté dans ſes entrailles. Né de quelque eſclave, il faut qu'on l'ait trompée en m'attachant à ſon ſein. Le danger m'a trop fait voir en effet qui vous êtes. Non, encore une fois, je ne vous connois plus pour mon père; ou ſi vous l'êtes, il faut que vous ſoyez le plus lâche des mortels, puiſqu'étant arrivé au bout de la carrière, vous n'avez eû ni l'inclination, ni le courage de mourir pour un fils, puiſqu'enfin vous

n'avez

n'avez pas eû honte de laiſſer remplir ce devoir à une étrangere. Oui, cette étrangere eſt la ſeule que j'aie droit de regarder comme ma véritable mere, & comme mon vrai pere. Il vous eût été glorieux d'expirer pour un fils. Vous n'auriez ſacrifié après tout qu'un reſte de jours languiſſans. Par ce léger ſacrifice vous auriez racheté de longues & d'heureuſes années pour elle & pour moi, & je ne me verrois pas réduit à ſouffrir les maux dont je gémis. Pour vous, vous aviez joui de la plus douce deſtinée. Aſſis ſur le trône dès la tendre jeuneſſe, vous aviez en moi un héritier légitime qui vous délivroit de la crainte de voir vos états en proie à un avide étranger: & ne me dites pas que ç'a été pour venger votre vieilleſſe mépriſée, que vous m'avez livré au trépas. Vous ſçavez juſqu'où j'ai porté mon reſpect & mes complaiſances pour vous & pour votre épouſe. Témoins l'un & l'autre de mes aſſiduités, voilà le prix dont vous les avez payées: mais, je vous en avertis, procurez-vous, s'il eſt poſſible, d'autres héritiers qui ſoient l'appui de votre vieilleſſe, & qui prennent ſoin de vos funérailles: car pour moi je déclare que je ſuis déchargé de ce devoir. Regardez-moi comme mort: il n'a pas tenu à vous que je ne fuſſe en effet dans le tombeau; & ſi je reſpire encore, j'en ſuis redevable à un autre libérateur. C'eſt à ce nouveau

père que je dois toute la tendreſſe, & tous les devoirs d'un fils. Je ne le vois que trop, les vœux des vieillards qui appellent la mort à leur ſecours ſont des vœux peu ſincères. Ils ſe plaignent de la vieilleſſe. A les entendre, leur courſe a trop duré. La mort vient-elle les preſſer, ils ne peuvent ſe réſoudre à mourir, & les années ne ſont plus un fardeau inſupportable pour eux.

LE CHŒUR.

C'en eſt trop [1], ſeigneur, vous êtes déja aſſez à plaindre, ſans vous charger encore du nouveau malheur d'aigrir un père offenſé.

PHÉRÈS.

Mon fils, à qui s'adreſſe, je vous prie, un diſcours ſi hautain? penſez-vous parler à quelque eſclave de Lydie ou de Phrygie [2]? Ignorez-vous que du moins je ſuis né libre, & Theſſalien? toutefois vous oſez m'outrager cruellement, & me traiter comme le dernier des mortels: mais il ne ſera pas dit qu'un jeune-homme ait inſulté impunément ſon père. Je vous ai donné le jour & l'éducation pour avoir en vous un appui de

1 Le chœur s'adreſſe à l'un & à l'autre. CALMEZ-VOUS. Il parle au pluriel. Le reſte eſt dit à Admete ſeul.

2 « Crois-tu châtier un Lydien, un Phrygien acheté à prix d'argent? » Ne ſçais-tu point que je ſuis Theſſalien, né libre & légitime d'un » père Theſſalien »?

mon trône. Mais apprenez que par ce devoir, je ne me ſuis point engagé à donner ma vie pour vous. Quand la nature ou la Grèce ont-elles impoſé aux pères la loi de mourir pour les enfans ? chacun eſt ici-bas pour ſoi, heureux ou malheureux, il n'importe. J'ai rempli mes obligations ; je ne vous dois plus rien. Je vous ai fait roi, & je vous laiſſe après ma mort les vaſtes régions que j'ai reçues de mes pères. Quel tort vous fais-je ? en quoi ſuis-je coupable ? je ne meurs point pour vous ! hé-bien, demandé-je que vous mouriez pour moi ? la lumiere du jour vous eſt précieuſe & douce : penſez-vous qu'elle me le ſoit moins ? je ſçais que le temps de notre ſéjour dans les enfers ſera long, & que cette vie eſt bornée par d'étroites limites : mais enfin, toute courte qu'elle eſt, j'avoue que j'en goûte volontiers les douceurs. Ces ſentimens vous paroiſſent peu héroïques. Vous m'accuſez de lâcheté ; & toutefois, lâche que vous êtes vous-même, vous n'avez pas rougi d'employer tous vos efforts pour prolonger vos jours au-delà du terme fatal, en ſacrifiant votre épouſe. Vaincu par une femme plus généreuſe que vous, il a fallu qu'elle épargnât à votre délicateſſe les horreurs d'une mort prochaine. L'heureux artifice pour éluder toujours le trépas, que celui de perſuader à ſon épouſe qu'elle doit mourir pour ſon

époux ! il vous ſied bien après cela de traiter de lâches ceux qui refuſent de faire pour vous ce que vous n'avez pas le courage de faire vous-même. Croyez-moi, gardez le ſilence. Jugez d'autrui par votre propre cœur. Vous aimez la vie ; croyez que les autres ne l'aiment pas moins que vous. Comptez au reſte que, ſi vous redoublez vos outrages, vous entendrez de moi des vérités encore plus ſenſibles & plus piquantes.

LE CHŒUR.

C'en eſt déja trop d'une & d'autre part. Ceſſez, ô vieillard, ceſſez de maltraiter de paroles votre fils.

ADMETE à Phérès.

Parlez, j'ai tout dit : mais, ſi la vérité vous bleſſe, vous ne deviez pas vous l'attirer par une faute pareille.

PHÉRÈS.

La faute auroit été plus grande, ſi je m'étois livré pour vous à la mort.

ADMETE.

Ne mettez-vous donc nulle différence entre mourir à la fleur de l'âge, ou dans le ſein de la vieilleſſe ?

PHÉRÈS.

Jeune ou vieux, nul homme n'a deux vies dont il puiſſe diſpoſer à ſon gré.

ADMETE.

Hé-bien, puissiez-vous vivre plus que Jupiter.

PHERÈS.

Quoi ? vous osez charger un père innocent d'horribles imprécations !

ADMETE.

Je souscris au contraire à vos vœux. Ne souhaitez-vous pas une longue suite d'années ?

PHÉRÈS.

C'est là plutôt l'objet de vos desirs. Ce cadavre le montre assez.

ADMETE.

Il ne montre que votre lâcheté.

PHÉRÈS.

On ne dira pas au moins que je me sois immolé cette victime.

ADMETE.

Ah, que ne pouvez-vous à votre tour avoir besoin qu'un fils se fasse victime pour vous !

PHÉRÈS.

Faites mieux [1]. Epousez plusieurs femmes pour multiplier vos années.

1 FAITES MIEUX. Cette transition, ajoutée par le traducteur, ainsi que tant d'autres, me semble, non seulement inutile, mais défectueuse. Ces additions, faites pour ménager la délicatesse du lecteur, ou pour soutenir son attention par des liaisons plus sensibles, pervertissent le sens & ôtent au style toute sa vigueur. « Unis-toi à plusieurs épouses, afin » d'avoir plusieurs victimes ». Il y a là moins d'ironie que d'indignation : c'est le contraire dans la tournure du traducteur.

ADMETE.

Et voilà ce qui vous couvre de confusion, qu'il faille recourir à une épouse au défaut d'un père.

PHÉRÈS.

Mes sentimens sont conformes aux vôtres: il est doux de vivre, & triste de mourir.

ADMETE.

Sentimens indignes d'un vieillard [1]!

PHÉRÈS.

Il me falloit donc, pour vous plaire, vous donner le cruel plaisir de me porter au tombeau.

ADMETE.

Vous n'y arriverez pas moins; mais vous y arriverez sans gloire & sans honneur.

PHÉRÈS.

Qu'importe à mes cendres ce chimérique honneur, & cette frivole gloire?

ADMETE.

Hélas! la vieillesse a mis bas toute honte.

PHÉRÈS.

La vieillesse est sage; mais la jeunesse est insensée, témoin le sacrifice d'Alceste.

1 Grec: D'un homme.

ADMETE.

Retirez-vous & laiſſez-moi du moins achever ſes funérailles.

PHÉRÈS.

Il eſt bien juſte en effet que celui qui l'a ſacrifiée lui rende les derniers devoirs : je me retire : adieu. Mais je vous avertis que cette mort ſera tôt ou tard vengée : & Acaſte ſon frère doit paſſer pour le plus mépriſable des humains, s'il ne venge le ſang d'une ſœur.

ADMETE.

Allez, vous & votre indigne femme, allez traîner une miſérable vieilleſſe ſans enfans, quoique je vive encore. Voilà le prix de votre lâcheté : car je ne veux plus rien de commun avec vous, pas même la demeure ; & que ne puis-je avec bienſéance vous interdire votre palais ! je ne rougirois pas de le faire en public.

Mais allons, nous autres, (puiſqu'il faut conſommer notre malheur) allons porter ces reſtes ſi chers ſur le bucher préparé.

LE CHŒUR.

Emportez donc nos regrets, ô la plus généreuſe, & la meilleure de toutes les épouſes. Que les dieux infernaux, que Mercure & Pluton vous reçoivent favorablement aux enfers ; &, s'il eſt dans cet autre monde des récompenſes & des

biens véritablement réservés aux justes, puissiez-vous en jouir : puissiez-vous goûter auprès de Proserpine les fruits de votre piété ! (On porte le corps d'Alceste, & le convoi passe suivi d'Admete & du chœur [1].)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

UN OFFICIER du Palais.

CERTAINEMENT le palais d'Admete a vû un grand nombre d'étrangers de différentes régions, & qu'on a tous confiés à mes soins : mais je n'en connois point de plus dénaturé que celui qu'on m'a chargé de recevoir en ce jour. Quoi ! cet homme voit mon souverain en pleurs, & il ne rougit pas d'entrer dans sa maison. Il sçait le malheur que nous déplorons, & loin d'user du moins avec modération des choses dûes à l'hospitalité, & qu'on lui présente, il nous presse de

1 Ces dernières paroles du chœur sont lyriques, & paroissent tenir lieu d'intermède : la pompe funébre à laquelle se joignoit le chœur, & qui sans doute étoit accompagnée d'une musique lugubre, occupoit le spectacle pendant un temps assez considérable pour suppléer à la briéveté de ce chant. L'action invisible est le convoi même, dont une partie passe & précéde ; d'un autre côté, c'est le repas d'Hercule.

lui apporter ce qu'on ne lui offre pas incontinent. Il fait plus, il prend en main une coupe entourée de lierre : il y verſe des flots de vin, & le boit à longs traits [1]. La flamme du dieu Bacchus l'environne & l'échauffe. Il ſe couronne de branches de myrte, & il fait retentir ce palais de ſes chants. Hélas, quelle étrange mélodie ! il chantoit d'un côté ſans ſe mettre en peine du déplorable Admete, & de l'autre côté nous pleurions la triſte deſtinée de notre reine, doublement malheureux, puiſqu'il falloit contraindre notre douleur, & dévorer nos larmes en préſence de cet étranger : car tel étoit l'ordre d'Admete. Infortuné que je ſuis, je me vois forcé d'aſſiſter au feſtin d'un étranger, qui ne ſçauroit être que quelque miſérable brigand, tandis que ma reine ſort pour toujours du palais, ſans que j'aie pû lui porter mes derniers adieux, ni * préſenter la main à celle qui fut pour moi, & pour tout ce que nous ſommes en ces lieux, bien plus mère que ſouveraine. Quels maux en effet n'a-t-elle

1 « Il boit le vin pur d'une mère noire ». C'eſt-à dire du vin rouge pur, qui (dit un ſcholiaſte) eſt d'autant plus fort qu'il eſt d'une couleur plus foncée.

* Coutume ancienne, on préſentoit la main aux morts pour marquer les regrets d'une triſte ſéparation. Ainſi le faiſoient les mourans à leurs amis. On en a vu un exemple dans Alceſte même, acte I. ſcène IV. « Elle les appelle tous par leur nom (ſes eſclaves), elle leur préſente la main, &c.

pas écarté de nos têtes, quand par une aimable adresse elle trouvoit le secret d'adoucir le courroux de notre roi offensé ? Et le moyen après cela de ne pas détester le fâcheux contre-temps qui nous a fait recevoir cet importun étranger [1] !

SCÈNE II.

L'OFFICIER, HERCULE.

HERCULE.

APPROCHEZ [2]. Doù vient, dites-moi, ce regard sombre & farouche ? vous n'ignorez pas qu'un étranger, loin de voir la tristesse peinte sur le visage de ceux qui sont chargés de le recevoir, doit y sentir au contraire les marques aimables d'un accueil gracieux. Toutefois, à la vue du meilleur ami de votre roi, vous-vous armez d'un air triste ; &, tout occupé d'une disgrace qui ne vous regarde pas, vous me recevez, peu s'en

1 « N'ai-je pas un juste sujet de haïr cet étranger qui vient troubler » notre douleur » ?

2 Hercule, au premier abord, l'appelle ou du moins s'adresse à lui sans lui dire d'approcher : ἔτος, HEUS TU ! C'est un terme de familiarité qu'on pourroit exprimer par celui d'AMI. Il le fait approcher ensuite pour l'instruire.

faut, en ennemi [1]. Approchez donc, & apprenez de moi à tenir une conduite plus ſenſée. Sçavez-vous * quelle eſt la nature des choſes humaines? hélas, non. D'où l'auriez-vous appris dans la ſituation où vous êtes? écoutez donc mes paroles. Tout mortel eſt dévoué à la mort, & il n'en eſt aucun qui ſçache aujourd'hui s'il doit demain revoir la lumière. Tel eſt le cours de notre deſtinée. Son terme eſt tellement incertain qu'il n'eſt ni art, ni ſcience qui puiſſe nous en marquer le point précis. Inſtruit de ce grand principe, prêtez-vous à la douce joie. Goûtez les charmes & les plaiſirs de la table; & ſongez que

1 « Mais toi, en voyant en ces lieux un homme qui eſt l'ami de » ton maître, tu le reçois avec un front chagrin & ſourcilleux, oc» cupé ſans ceſſe d'un malheur étranger ». Ce mot ÉTRANGER doit ſignifier, étranger à cette maiſon. Au reſte ce vers pourroit être interpolé ſoit ici, ſoit au vers 1017, où il eſt répété.

* Sçais-tu bien quelle eſt la condition
De la chétive humaine nation?
Non que je crois; car d'où aurois-tu telle
Inſtruction? oy moy donc parler d'elle.
A tous humains il eſt prédeſtiné
Mourir à jour préfix & terminé,
Et n'y a nul qui ſçache ſi vivante
Ame il aura la journée ſuivante.
Car impoſſible il eſt de deviner
Là où ſe doit la fortune tourner.

Citation de Plutar., traduct. d'Amyot, CONSOLAT. A APOLLONIUS?

l'instant présent est à vous ; mais que le reste est à la fortune [1]. Quant à la cause de vos regrets, perdez en jusqu'au moindre souvenir ; & si mes conseils vous paroissent sensés, (comme je crois qu'ils le sont) recueillez en tout le fruit. Reprenez donc vos esprits ; & déchargé désormais du poids accablant de votre douleur, buvez avec moi, couronnez-vous de fleurs, & comptez qu'à travers la tempête qui agite votre cœur, le bruit agréable des coupes vous conduira sûrement au port *. Mortels, nous devons former nos idées à notre condition mortelle ; car enfin la vie de quiconque se livre à la tristesse [2], est moins, à mon gré, une vie qu'une véritable misère.

L'OFFICIER.

Je n'ignorois pas ces choses : mais, croyez-

1 Le P. Brumoy a cru devoir omettre ici deux vers. Je vais les suppléer en traduisant littéralement ce qui précède : « Ayant ouï ces » maximes & instruit par moi, maintenant livre ton cœur à la joie, » bois : compte comme ton bien l'instant dont tu jouis : le reste comme » le bien de la fortune. Honore en même temps Cypris qui surpasse de » loin toutes les divinités par les plaisirs qu'elle accorde aux mortels : » car c'est une déesse bienveillante ». Ce qui suit est traduit fidellement, mais on pouvoit conserver aisément la coupe de la phrase grecque. « Laisse-là les soins qui t'occupent & sois docile à mes con- » seils, si du moins ils te semblent bons. Je les crois tels, (ou peut- » être, JE L'ESPÈRE.) Allons, fais trêve à ta douleur, bois, &c ».

* Morale pernicieuse, & digne des Epicuriens. On est bien éloigné de l'approuver, & on ne la met ici que pour ne pas déguiser Euripide.

2 « Et à l'austérité ».

moi, ce qui m'occupe aujourd'hui s'accorde peu avec les plaisirs & la joie.

HERCULE.

La personne que vous regrettez est étrangère. Pourquoi donc cet excès de douleur? les maîtres de ce palais ne sont-ils pas pleins de vie?

L'OFFICIER.

Pleins de vie! ô ciel! vous ne connoissez donc pas nos malheurs?

HERCULE.

Je sçais tout, si pourant Admete ne m'a pas trompé.

L'OFFICIER.

Malheureux maître, hélas, il fait trop pour des étrangers [1].

HERCULE.

Non, il n'en fait pas trop. Il ne fait que ce qu'il doit en rendant les devoirs, même à une étrangère [2].

1 « Mon maître est trop ami des étrangers ». Cette phrase offre deux mots qui ont un double sens: le mot TROP peut signifier BEAUCOUP, & ÉTRANGER peut signifier HÔTE. Il paroit que l'esclave veut dire: « Mon maître est trop ami de l'hospitalité ». Et qu'Hercule, prenant les mots dans l'autre sens, croit que l'esclave dit: « Mon maître aime » fort les étrangers, entr'autres l'étrangère qui est morte dans son » palais ».

2 Les manuscrits cités par Musgrave offrent un sens plus naturel: « La mort d'une étrangère devoit-elle m'empêcher de jouir d'un doux » accueil »?

L'OFFICIER.

A une étrangère ! ah, la perſonne que nous pleurons n'eſt rien moins.

HERCULE.

Quoi ? a-t-il fait quelque perte domeſtique qu'il m'ait célée ?

L'OFFICIER.

Je me tais : allez, livrez-vous à la joie. C'eſt à nous de déplorer les maux de nos maîtres.

HERCULE.

Ah, dieux ! ce diſcours marque un deuil domeſtique [1].

L'OFFICIER.

Si cela n'étoit, paroîtrois-je triſte en aſſiſtant à votre feſtin ?

HERCULE.

Ah, mon ami m'a fait injure. Je ne puis lui pardonner.

L'OFFICIER.

La choſe parloit aſſez. Quoi ? ces vêtemens lugubres & ces cheveux coupés ne vous diſoient-ils pas que vous nous aviez ſurpris dans la plus triſte conjoncture ?

HERCULE.

Qui donc eſt mort ? parlez. Eſt-ce quelqu'un des enfans d'Admete ? eſt-ce ſon père ?

1 « Je vois trop à ce diſcours qu'une étrangère n'eſt pas la cauſe » de vos larmes ».

L'OFFICIER.

Vous voulez le ſçavoir. Hé bien, c'eſt l'épouſe même d'Admete.

HERCULE.

Son épouſe! ah, ciel! & comment, dans cette ſituation, avez-vous eu le moindre égard à l'hoſpitalité?

L'OFFICIER.

Admete a craint de la violer dans la perſonne d'un ami tel que vous.

HERCULE.

Ah, malheureux ami, quelle épouſe vous perdez!

L'OFFICIER.

Nous périſſons tous avec elle.

HERCULE.

Hélas, je l'avois ſoupçonné à ſon air, à ſon deuil, à ſes larmes qu'il s'efforçoit en vain de retenir. Mais il a diſſipé mes ſoupçons par ſes diſcours ambigus. Il m'a fait entendre qu'il s'agiſſoit des funérailles d'une étrangère. Il m'a forcé, contre mon inclination, d'entrer dans ſon palais. Cependant, malheureux, j'ai fait éclater ma joie dans un feſtin: j'ai couronné ma tête de fleurs dans la maiſon d'un ami au déſeſpoir. C'eſt toi qui es coupable de ce crime. Que ne me découvrois-tu ce funeſte ſecret? où

eſt le tombeau ? parle. Quelle route dois-je ſuivre ?

L'OFFICIER.

Celle qui conduit à Lariſſe. A l'iſſue du fauxbourg, le tombeau s'offrira d'abord à vos yeux [1].

HERCULE.

Il ſuffit. Adieu [2].

SCÈNE III.

HERCULE ſeul.

C'EST ici [3], Hercule, qu'il faut montrer à l'univers quel fils Alcméne a donné au ſouverain des dieux. Tu as rempli tant de pénibles travaux! ta reconnoiſſance pour Admete exige encore celui-ci de ta valeur. Il s'agit de ſauver Alceſte, de la tirer des bras de la Mort, & de la rendre à ſon époux. Allons trouver la mort cette or-

1 C'étoit toujours hors des villes, & près de leur enceinte, que les anciens Grecs plaçoient les tombeaux. On en voit un grand nombre d'exemples dans les tragédies Grecques : & Pollux l'obſerve expreſſément.

2 Ce mot d'Hercule eſt une invention du traducteur. Il reſte douteux, dans l'original, ſi l'eſclave ſe retire avant ou après le monologue qui ſuit. L'avis du P. Brumoy eſt néanmoins le plus probable.

3 « O mon courage! ô ma vaillance! montrez à l'univers après » tant de travaux quel fils, &c ».

gueilleuſe

gueilleuſe reine des ombres. Je la verrai ſans doute au tombeau, parée de ſes habits funebres, & occupée à ſe raſſaſier du ſang des victimes. Mettons-nous en embuſcade aux environs, & de-là quand elle y penſera le moins, fondons tout-à-coup ſur elle. Si je ſuis aſſez fortuné pour la ſurprendre & pour la ſaiſir entre mes mains, elle aura beau s'agiter : malgré ſes vains efforts il n'eſt rien qui puiſſe me l'arracher, qu'elle ne m'ait remis Alceſte. Que ſi je manque cet heureux projet, ſi la cruelle ne vient pas au tombeau ſavourer les gâteaux arroſés de ſang, j'irai, oui, j'irai aux enfers. Je deſcendrai tout vivant au palais ténébreux de Proſerpine & de Pluton. Je redemanderai Alceſte, & ſûr de l'obtenir, je la raménerai à ſon fidelle époux. Que ne dois-je point à un ami, qui frappé d'un ſi terrible coup, loin de m'alléguer cette excuſe trop légitime pour ne me pas recevoir, a reſpecté l'amitié au point de me cacher ſon déſeſpoir par la plus héroïque fermeté ! Eſt-il dans la Theſſalie, eſt-il même dans toute la Grèce un ami plus généreux, un ami [1] plus religieux obſervateur de l'hoſpitalité ſacrée : non, je ne ſouffrirai pas

[1] Ce mot ami ne devroit pas être répété ici. C'eſt peut être une erreur typographique.

qu'on puiſſe me reprocher qu'il ait obligé un ingrat, & qu'Admete ait pû ſurpaſſer Hercule en généroſité [1].

SCÈNE IV.

ADMETE & LE CHŒUR

au retour des funérailles.

ADMETE.

O PALAIS [2], où je ne verrai plus Alceſte, qu'il m'eſt dur de vous revoir ſans elle. Funeſte retour pour un époux déſeſpéré! Hélas! où dois-je me retirer? où m'arrêter? que dire? que faire? qui

1 Il n'y a point de liaiſon entre cette ſcène & la ſuivante, quoique l'action ne ſoit pas interrompue par le repos de l'entr'acte, deux acteurs font place à deux autres acteurs. C'eſt un défaut très-rare chez Euripide. Il y a une ſeconde négligence, à ce qu'il me ſemble, dans cette ordonnance : Hercule va au tombeau d'Alceſte. Admete revient de conduire le convoi d'Alceſte. Et ces deux perſonnages ne ſe rencontrent point. C'eſt préciſément le défaut qu'Euripide a évité avec ſoin dans ORESTE, comme je l'ai fait remarquer dans la traduction de cette pièce. (Voyez tome V. page 99). On ne peut pas ſuppoſer qu'Admete revienne du bûcher & non du tombeau, car il s'exprime comme ayant mis le corps en terre. La ſcène même d'Hercule & de l'officier offre une ſingularité remarquable. Tout indique que le chœur n'eſt point ſur le théâtre pendant cette partie de l'action viſible. Il eſt allé accompagner le convoi. Ainſi cette ſcène eſt telle que toutes celles des modernes; elle n'a pas de témoins.

2 « Cruel retour! funeſte aſpect d'un palais déſert!... Ah!..? » ah!... Où fuir? où m'arrêter? &c ».

me procurera la mort ? non, je ne suis sorti des entrailles de ma mere que pour être à l'univers un modele accompli du malheur. Heureux morts, que j'envie votre destinée ! qu'elle me paroît douce ! la demeure du tombeau est désormais l'unique objet de mes vœux ardens [1]. La lumière du jour m'est devenue insupportable, & je suis las de ramper ici bas avec les foibles humains. O mort, quel ôtage as-tu livré pour moi au dieu des enfers !

LE CHŒUR.

Rentrez, seigneur, rentrez : cachez votre désespoir dans l'obscurité du palais....

ADMETE.

Ah !

LE CHŒUR.

Vous gémissez, & vous n'en avez que trop sujet.

ADMETE.

Ah !

LE CHŒUR.

Nous sçavons assez l'excès de votre douleur.

ADMETE.

Ah !

1 « Je porte envie aux morts ; c'est eux que j'aime, c'est leur demeure que je desire d'habiter ».

LE CHŒUR.

Mais enfin, ces cris ne rappelleront pas Alceſte à la vie.

ADMETE.

Ah malheureux! ah ciel!

LE CHŒUR.

Il eſt dur, ſans doute, de perdre une perſonne tendrement aimée. Le moyen d'en diſconvenir.

ADMETE.

Vous ne faites qu'aigrir la plaie mortelle dont mon cœur eſt atteint. Quel coup plus funeſte pour un époux heureux, que de perdre une tendre épouſe! [1] que n'ai-je pû ſans prendre de ſi chers engagemens, vivre avec elle en frère dans ce palais! heureux ceux qui ſeuls, ſans enfans, ſans épouſe, ne connoiſſent ni l'hymen, ni les maux qu'il traîne après lui. Je pleure une femme chérie, & pour ſurcroît de douleur, il faut que je ſupporte encore l'infortune de mes enfans abattus par le renverſement de mon hyménée; ſpectacle inſupportable pour le père & pour l'époux! hélas, il m'étoit libre de n'être ni l'un ni l'autre [2].

1 La tournure grecque n'eſt point ſi recherchée: « Plût-au-ciel que » jamais, ſoumis aux loix de l'hymen, je n'euſſe habité ce palais avec » Alceſte »!

2 Le précédent éditeur remarque avec raiſon qu'Admete parle ici en général. Voici le ſens littéral de ce paſſage: « J'envie le ſort des

LE CHŒUR.

Le destin inévitable vous a frappé, je l'avoue.

ADMETE.

Ah!

LE CHŒUR.

Mais quoi ? ne mettez-vous point de fin à vos regrets ?

ADMETE.

Ah!

LE CHŒUR.

Je conviens que rien n'est plus triste. Après tout....

ADMETE.

Ah!

LE CHŒUR.

Il faut supporter cette perte, & vous n'êtes pas le premier....

» mortels étrangers à l'hymen, à la paternité. Ils n'ont qu'une vie » & qu'une ame. Les maux qu'elle leur cause sont des maux plus » supportables: mais les souffrances de ses enfans, le lit nuptial ra» vagé par la mort, on n'en peut soutenir la vue, tandis qu'on » pouvoit vivre à jamais sans compagne & sans héritiers ». Buchanan l'a bien traduit ainsi:

Unam in vitam impendere curas
Est moderati farcina luctus:
At languentia pignora morbo, &
Deformati funere thalami
Intolerandi est cumulus luctus:
Præsertim cum conjugis orbam &
Sobolis liceat ducere vitam.

ADMETE.

Ah, que je ſuis à plaindre !

LE CHŒUR.

Qui ait perdu l'objet de ſa tendreſſe. La fortune nous accable en diverſes manieres ; mais perſonne n'eſt épargné.

ADMETE.

O tendreſſe enſevelie ſous la terre ! ô douleur éternelle ! ô regrets ſans fin ? pourquoi, cruels * que vous êtes [1], m'avez-vous prêté un funeſte ſecours pour me ravir le plaiſir de m'enterrer tout vivant avec elle ? je ſerois à préſent avec la meilleure des épouſes. Avec elle j'aurois paſſé l'onde infernale. Pluton auroit eu une double victime, & ce dieu, tout impitoyable qu'il eſt, n'auroit pas eu la cruauté de ſéparer deux cœurs qu'un ſi tendre amour avoit joints.

LE CHŒUR.

Daignez m'écouter, ſeigneur. Un homme qui m'étoit lié par le ſang avoit un fils, eſpérance unique de ſa maiſon. Ce déplorable fils mourut. Il méritoit des larmes. La perte étoit irréparable, & le père dans une extrême vieilleſſe.

* Au chœur.

[1] Il paroît en effet que c'eſt au chœur qu'Admete adreſſe ce reproche, & que le chœur avoit ſuivi le convoi. Voyez la note 1, page 354.

Il ſçut toutefois ſupporter ſon malheur, & s'en conſoler [1].

ADMETE.

O palais! ô appartement nuptial! comment puis-je vous accepter pour retraite! ma fortune eſt changée, & vous êtes changés pour moi. Quelle différence, grands dieux, entre ma ſituation préſente, & ma félicité paſſée! j'entrai, il m'en ſouvient, j'entrai dans cette aimable demeure, conduiſant par la main mon épouſe au bruit des inſtrumens & des acclamations, précédé par des flambeaux *, & ſuivi d'une troupe de convives, qui chantoient à l'envi des hymnes. Dans ces charmants concerts on n'entendoit que les noms de l'amant & de l'amante; on y relevoit le bonheur de celle que je pleure, & le mien. Illuſtre & heureux couple, s'écrioient-ils. Hélas! à ces chants d'allégreſſe ſuccédent de lugubres lamentations. De longs voiles noirs ont pris la place des vêtemens blancs dont le dieu d'hymen m'avoit paré; & au lieu d'une pompe d'hyménée c'eſt le

[1] Il y a peut-être ici quelqu'allusion: mais elle eſt perdue pour nous. Muſgrave fait obſerver qu'on pourroit ſoupçonner que le poëte a dans l'eſprit la mort du fils de Périclès, ſi l'on ne ſçavoit d'ailleurs que cet illuſtre Athénien avoit deux fils, & non un fils unique: il les perdit tous deux preſqu'en même temps.

* Grec: De bois coupé ſur le mont Pélion. C'étoit un bois fort réſineux.

deuil qui me ramene dans la triſte demeure où Alceſte n'eſt plus.

LE CHŒUR.

Le deſtin, il eſt vrai, fait ſuccéder à votre proſpérité des maux que vous n'aviez point encore éprouvés. Mais enfin, vous vivez, Alceſte meurt, & vous laiſſe ſa tendreſſe [1]. Tel eſt le train ordinaire des choſes humaines. Combien voit-on d'époux que l'impitoyable mort a réduits comme vous à une affreuſe ſolitude?

ADMETE.

Croyez-moi, chers amis, quoi qu'on en puiſſe dire, le ſort de mon épouſe eſt mille fois plus heureux que le mien. Comblée de gloire, & hors d'atteinte à la douleur, elle ne ſentira plus déſormais les maux qui nous affligent; tandis que l'infortuné Admete, qui étoit dû à la mort, contraint de ſurvivre à ſon deſtin, va traîner une vie moins ſupportable que la mort même. Je ne l'ai déja que trop éprouvé. [2] Hé comment

1 Il y a plus d'eſprit dans cette phraſe que dans celle d'Euripide. Admete dit ſimplement: « Votre épouſe n'eſt plus. elle s'eſt dérobée » à votre tendreſſe ». C'eſt ainſi que l'a entendu Buchanan.

Mortua conjux
Liquit amantem.

2 « Comment ſupporterai-je la néceſſité d'entrer dans ce palais? » à qui m'adreſſerai-je? de qui entendrai-je la voix? qui m'en » rendra l'entrée agréable? vers qui tournerai-je mes pas? la ſolitude » que j'y verrai régner me donnera le coup de la mort ».

soutiendrai-je la vûe de ces murs ! Alceste n'y est plus pour m'en rendre l'entrée agréable & charmante. Je ne pourrai ni lui parler, ni l'entendre. De quel côté mon amour inquiet tournera-t-il ses regards ? hélas, il ne trouvera par-tout qu'une solitude qui me fera sécher de douleur. Quel supplice pour [1] un amant de voir autour de moi ces lits, ces siéges où je la vis autrefois, & où je ne la revertai plus ! cet appareil lugubre, cet appartement obscur, cet air funébre & négligé de mon palais, tout me rappellera sans cesse une idée si chère. Que sera-ce quand mes tristes enfans, tout baignés de leurs larmes, embrasseront mes genoux & me redemanderont leur mère ! quand j'entendrai les longs gémissemens, & les regrets éternels des esclaves ! dieux, s'écrieront-ils, de quelle souveraine nous avez-vous privés [2] ! Voilà, voilà, les horribles tourmens que me prépare ce palais. En sortirai-je pour être le témoin des hymens de Thessalie ? les riantes assemblées des jeunes épouses seront pour moi le sujet de la plus cuisante douleur. Hé de quel œil verrai-je briller l'aimable troupe

1 AMANT. Ce mot ne répond à aucun de ceux de l'original.

2 Cette tournure directe n'est pas d'Euripide. Encore moins ces mots : NOUS AVEZ-VOUS PRIVÉS. Ils seroient déplacés dans la bouche d'un esclave. « Ces esclaves gémiront en voyant quelle maîtresse leur » est enlevée ».

des compagnes d'Alceſte ! ce ſpectacle, par un affreux retour ſur moi-même, me fera mourir de déſeſpoir. Mais que n'inventera point la jalouſe malignité de mes ennemis ? je crois déja les entendre ſe dire mutuellement : « Voyez, voyez » cet époux ſans gloire. N'a-t-il pas honte de » vivre encore ? trop lâche pour mourir il s'eſt » ſouſtrait au trépas en livrant ſa femme. Qu'il » nous vante après cela ſon grand cœur. Un père » & une mère lui ſont odieux, parce qu'ils ſe » refuſent à la mort, & il n'a pas le courage » de la ſubir lui-même ». Ah, dieux, voilà le dernier coup que vous m'avez réſervé. Comment donc, chers amis, comment puis-je ſouhaiter de vivre perdu d'honneur & privé d'Alceſte !

SCÈNE V.

ou Interméde.

LE CHŒUR, ADMETE plongé dans la douleur.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Elevé au-dessus du vulgaire j'ai souvent consulté les sçavantes sœurs. J'ai sondé leurs profonds mystères, & pour fruit de ma frivole étude j'ai trouvé que rien n'étoit plus puissant que le destin [1]. Vainement chercheroit-on dans les écrits de Thrace, dictés par le touchant Orphée, un préservatif qui pût garantir les mortels des coups du destin. Vainement en chercheroit-on dans tout ce que Phébus a laissé d'antidotes aux disciples d'Esculape pour les maux nombreux des humains.

ANTISTROPHE I.

Le destin est une divinité sévère [2], dont le

1 Grec LA NÉCESSITÉ. Il falloit conserver cette expression, & ne pas changer le sexe de cette divinité sans raison. Pausanias, dans ses CORINTHIAQUES, fait mention d'un temple consacré à la Nécessité. Et il remarque qu'il étoit inaccessible.

2 « Seule déesse dont &c ».

temple est inaccessible. On ne le fléchit ni par les prières, ni par le sang des victimes. Ah, du moins, dieu cruel, dieu inflexible, du moins, ne soyez pas plus dur à mon égard que vous l'avez été jusqu'à présent. C'est par vous que le maître des dieux exécute ses immuables décrets. Votre force indomptable vient à bout du fer même *, & votre cœur est fermé pour toujours à la complaisance & aux égards.

STROPHE II.

C'est cette terrible divinité, ô Admete, qui vous saisit de ses redoutables mains. Affermissez pourtant votre courage. Car vos cris & vos pleurs ne rendront pas le jour aux habitans des enfers. Les enfans même des dieux † sont sujets au tré-

* Grec : Qu'on tire des Chalybes, peuples du Pont 1.

1 Leur pays étoit riche en mines de fer; les poëtes les représentent souvent comme faisant leur principale occupation de les exploiter. Et sans doute ils sçavoient aussi donner au fer la meilleure trempe, puisque leur nom servit dans la suite à désigner l'acier. Il y avoit en Espagne, dans la Galice, un fleuve & un peuple de ce nom, célébres par le fer trempé qui s'y fabriquoit. Voyez JUSTIN. l. XLIV.

† Le grec porte : σκότιοι παῖδες θεῶν, enfans des dieux conçus dans les ténébres, nés d'un mariage illégitime, & c'est-à-dire, ceux qu'un dieu ou bien une déesse avoient d'un mortel ou d'une mortelle, vulgairement appelés, DEMI-DIEUX. Si le P. Brumoy ne vouloit pas inférer dans sa phrase le mot BATARDS, σκότιοι, il pouvoit en faire une note : les enfans des dieux n'étoient immortels, que lorsqu'ils étoient, des deux côtés, de race divine. (Note de l'ancien éditeur).

pas. Celle que vous regrettez nous fut chère, elle nous le sera toujours. * Une femme si accomplie est plus respectable, à mon gré, que les enfans des dieux.

ANTISTROPHE II.

Gardez-vous en effet, de croire que le tombeau d'Alceste soit semblable à ceux des vulgaires morts. Les voyageurs lui rendront les honneurs divins. On les verra se détourner de leur chemin, & jeter un regard respectueux vers le tombeau. « Voici, diront-ils pleins de vénération, voici » la généreuse épouse qui s'est sacrifiée pour son » époux. Elle est à présent élevée au rang des » déesses. Soyez-nous favorable, ô aimable di- « vinité.... » Mais, seigneur, voici le fils d'Alcméne qui paroît s'avancer vers vous.

* Le traducteur ajoute ici trop à la pensée de son auteur, qui, sans chercher à mettre de l'esprit, dit précisément : « C'est la plus accomplie » des femmes que vous aviez choisie pour compagne ». (Note de l'ancien éditeur.)

ACTE V.

SCÈNE UNIQUE.

HERCULE, UNE FEMME voilée [1], LE CHŒUR, ADMETE, suite.

HERCULE.

Vous n'ignorez pas [2], Admete, ce que la tendre amitié exige d'un ami malheureux : loin de dissimuler ses peines, il doit en répandre une partie dans le sein fidelle de son ami. Arrivé dans ce palais en des conjonctures fâcheuses, j'avois cru qu'Hercule méritoit au moins l'honneur de votre confiance. Mais vous ne m'en avez pas jugé digne. Non content de me céler la mort de votre épouse, vous m'avez contraint

1 Alceste voilée.

2 « On doit à un ami de s'expliquer avec liberté, Admete, & de » ne pas étouffer dans son sein des plaintes dont il est l'objet : j'aurois » cru qu'étant près de toi & présent au milieu de tes malheurs, mon » amitié auroit été mise à l'épreuve. Cependant tu m'as caché la » mort de ton épouse que tu portois dans le cercueil, & tu m'as en» gagé à accepter l'hospitalité dans ton palais, en me disant que ce » deuil t'étoit étranger. Et moi, j'ai couronné ma tête. &c ».

d'accepter vos offres, & d'entrer, malgré mes répugnances, dans l'intérieur de votre palais, comme si la personne qui vous étoit morte n'eût été qu'une étrangere sans conséquence pour les droits de l'hospitalité. Cependant, je me suis couronné de myrtes, j'ai fait les libations ordinaires, & je me suis abandonné à la joie dans une maison toute remplie de deuil. Avouez-le, seigneur, j'ai lieu de me plaindre de vous. Mais il ne s'agit pas ici d'augmenter vos peines par mes reproches. Je vais vous expliquer le véritable sujet de mon retour en ces lieux.

Vous voyez cette femme. Je viens vous la confier, & j'attends de votre amitié que vous la garderez jusqu'à ce qu'après avoir tué le roi des Bistoniens, & enlevé ses courtiers, je revienne triomphant vers vous. Que si je péris dans cette périlleuse entreprise, (daignent les dieux écarter ce présage, & me procurer un heureux retour!) je la cède à votre maison: sçachez au reste, que c'est une conquête qui m'a coûté bien des travaux. Je me trouvai par hazard à un certain combat où l'on proposa aux athlétes des prix assez considérables; jugez-en par celui qui m'est échu. De superbes courtiers étoient la récompense des combats légers: mais pour ceux d'un ordre plus distingué, tels que sont le pugilat & la lutte, il y avoit des troupeaux entiers. Outre

ces prix magnifiques, cette femme devoit être encore la récompense du vainqueur. Je la vis & je crus qu'un prix de cette importance méritoit de n'être pas dédaigné. Je le répète donc, seigneur, il faut que vous en preniez soin, & que vous la receviez de ma main comme la conquête précieuse, non d'un ravisseur, mais d'un combattant couronné [1].

ADMETE.

Ce n'est point par dédain ou par injuste mépris pour un ami, que je vous ai célé la mort de mon épouse, seigneur : c'est uniquement parce que j'eusse été doublement affligé de voir d'autres amis me ravir l'avantage de vous recevoir. C'en étoit déja trop pour moi d'avoir à pleurer Alceste, sans y joindre encore ce nouveau déplaisir. Quant à cette femme que vous m'offrez, je vous conjure, ô Hercule, de charger de ce dépôt quelqu'autre ami moins malheureux que moi; & vous n'en manquerez pas dans Phère. Au nom des dieux, ne me mettez point dans la cruelle nécessité de me rappeller sans cesse la perte irréparable que j'ai faite. Si j'avois toujours devant les yeux cette aimable personne, pourrois-je retenir mes larmes ? je suis déja assez à plaindre;

1 Hercule ajoute : « Peut-être avec le temps vous approuverez » mon zèle ».

ne

ne me donnez pas un surcroît de peines. Où voulez-vous, je vous prie, que j'éleve sans danger cette jeune beauté ? car je la juge telle à son port & à sa parure, comment habitera-t-elle avec décence au milieu d'une troupe turbulente de jeunes gens [1]. Vous connoissez la jeunesse, & vous sçavez combien il est mal-aisé de la modérer. C'est par intérêt pour un ami que je parle de la sorte. La cacherai-je aux yeux des hommes dans l'appartement de celle que je pleure ? mais de quel front la ferois-je entrer dans le lit d'Alceste ? n'ai-je pas à craindre le double reproche, soit de mes sujets, dont quelques uns ne manqueroient pas de dire que j'ai trahi ma libératrice pour faire part de mon cœur & de mon lit à une autre amante ; soit de cette épouse que j'ai perdue ; car enfin, je l'avoue, elle mérite seule toute ma tendresse & toute ma vénération. A quels égards, à quelles bienséances ne me dois-je point dans la situation où j'ai le malheur de me trouver ! [*] Mais vous, ô femme, quelle que vous soyez, plus j'examine votre figure, votre démarche, & votre port,

1 « Demeurera-t-elle dans les appartemens où les hommes ont » accès ? Mais comment, vivant avec de jeunes hommes conservera-t-» elle son innocence » ?

* Il tourne les yeux vers cette femme qu'il n'avoit point encore regardée attentivement.

plus vous me paroiſſez reſſembler à ma chère Alceſte. Au nom des dieux, ſeigneur, ôtez-moi cet objet qui me trouble. Épargnez un amant déſeſpéré [1]. Oui, plus je la vois, plus je crois voir mon épouſe. Mon cœur en eſt tout agité, & les larmes coulent malgré moi de mes yeux. Malheureux que je ſuis, c'eſt bien en ce moment que je goûte à longs traits toute l'amertume de mon infortune.

LE CHŒUR.

On ne peut nier que votre ſort ne ſoit affreux; mais enfin, quel qu'on puiſſe être, roi ou particulier, on doit recevoir avec fermeté tout ce qui vient de la main des dieux.

HERCULE.

Que le père des dieux & des mortels ne m'a-t-il communiqué ſon pouvoir! que bientôt ma reconnoiſſance tireroit Alceſte des enfers!

ADMETE.

Vous le feriez, je n'en doute point. Mais pourquoi former d'inutiles vœux? [2] ce pouvoir n'eſt point du reſſort des mortels, & quand on a une fois paſſé l'onde noire, on ne revoit plus la lumière du jour.

1 « Hélas, éloigne, au nom des dieux, cet objet de ma vue, ſi tu » ne veux me faire mourir de douleur ».

2 « Aucun pouvoir ne rend à la lumière ceux qui ſont la proie » de la mort ».

HERCULE.

N'outrez donc point vos regrets, & ſçachez ſupporter des maux néceſſaires.

ADMETE.

Ah, ſeigneur, il eſt plus aiſé de conſoler les malheureux, que de ſçavoir l'être.

HERCULE.

Hé que vous ſervirons vos gémiſſemens éternels ?

ADMETE.

J'en connois l'inutilité : mais la tendreſſe l'emporte.

HERCULE.

La tendreſſe pour les morts ne produit que des pleurs.

ADMETE.

Comment ne pas pleurer la perte irréparable que j'ai faite ? elle eſt au-deſſus des plus vives expreſſions.

HERCULE.

Vous avez perdu une épouſe aimable[a], on ne peut en diſconvenir.

ADMETE.

Si aimable, que ſans elle je ne puis plus vivre.

[a] Vertueuſe, digne de ton amour.

HERCULE.

La plaie eſt encore récente. Le temps ſçaura l'adoucir.

ADMETE.

Oui, le temps l'adoucira, ſi vous appelez temps, le terme qui finira mes jours.

HERCULE.

Les charmes d'un nouvel hyménée....

ADMETE.

Arrêtez, ſeigneur. Quel mot eſt ſorti de votre bouche ? ah, devois-je croire qu'un ami....

HERCULE.

Quoi, toujours fidelle à vos regrets, votre cœur demeurera....

ADMETE.

Tellement inſenſible, qu'il n'eſt point de femme au monde qui puiſſe y prétendre.

HERCULE.

Mais croyez-vous qu'à leur tour les cendres d'Alceſte ſoient ſenſibles à cet excès de fidélité ?

ADMETE.

Senſibles ou non, je lui dois ce reſpect.

HERCULE.

Je loue vos ſentimens : mais je ne puis m'empêcher de blâmer votre conduite.

ADMETE.

Louez ou blâmez-moi, tant qu'il vous plaira ;

jamais vous ne me verrez reprendre le nom d'époux.

HERCULE.

Je loue encore une fois cette générosité : c'eſt le fruit d'une tendreſſe extrême pour Alceſte.

ADMETE.

Toute morte qu'elle eſt, je mourrai plutôt mille fois moi-même que de conſentir à lui être infidelle.

HERCULE.

Recevez du moins cette aimable perſonne dans votre palais. Je vous en conjure ; & ſa naiſſance mérite de vous cet égard.

ADMETE.

Et moi, je vous conjure, ſeigneur, par Jupiter votre auguſte père, de vouloir bien m'en diſpenſer.

HERCULE.

Vous n'entendez pas vos véritables intérêts [1], ſi vous refuſez de le faire.

ADMETE.

Et, ſi je le fais, je me mets le poignard dans le ſein.

HERCULE.

Suivez mon conſeil ; vous m'en rendrez grace un jour.

1 Ou « Vous vous rendrez coupable ».

ADMETE.

Ah! vous me réduiſez au point de déteſter votre victoire.

HERCULE.

Elle m'eſt pourtant commune avec vous.

ADMETE.

Je le veux ainſi : mais que cette femme ſe retire.

HERCULE.

Hélas! elle ſe retirera, ſi vous le voulez; mais ſongez, je vous prie, à ce que vous allez faire.

ADMETE.

Je n'ai point d'autres ſentimens, ſi vous ne me menacez de votre inimitié.

HERCULE.

Comptez que ce n'eſt pas ſans raiſon que je vous preſſe ainſi.

ADMETE.

Vous l'ordonnez. Hé bien, il faut vous ſatisfaire. Mais, je ne vous le céle point, je le fais malgré moi.

HERCULE.

Un moment viendra que vous m'en ſçaurez gré. Contentez ſeulement mes deſirs.

ADMETE.

Hé bien, puiſqu'on le veut, (à quelques-uns de ſa ſuite) conduiſez-la, vous autres, dans le palais.

HERCULE.

Non, ce n'eſt point à eux que je confierai une perſonne de ſa ſorte.

ADMETE.

Daignez donc, je vous ſupplie, l'introduire vous-même.

HERCULE.

Non, c'eſt à vous de lui donner la main.

ADMETE.

Moi? je n'en ferai rien. Du reſte, mon palais lui eſt ouvert.

HERCULE.

C'eſt à vous ſeul que je la confie. Il faut, vous dis-je, que vous lui préſentiez la main.

ADMETE.

Que m'obligez-vous de faire, ſeigneur?

HERCULE.

Faites, vous dis-je, obéiſſez. Rendez à cette étrangère les honneurs accoutumés.

ADMETE.

Je le fais enfin, puiſque je ne puis m'en défendre: mais, ſouffrez que je le diſe, toute autre qu'Alceſte eſt pour moi une Méduſe [1].

1 Grec: Je lui préſente ma main comme à la Gorgone dont la tête eſt ſéparée du tronc. On pourroit traduire, en évitant les tournures poëtes du P. Brumoy: « J'obéis, mais en frémiſſant, comme à l'aſpect de la Gorgone ».

HERCULE.

M'avez-vous obéi ?

ADMETE.

Oui.

HERCULE.

Hé bien, gardez la comme votre épouſe. Vous allez voir que le fils de Jupiter ſçait être reconnoiſſant. (Il léve le voile.) Reconnoiſſez Alceſte *, & calmez pour toujours vos regrets.

ADMETE.

O dieux, que vois-je ? quel étonnant prodige ! eſt-ce Alceſte qui s'offre à mes regards ? n'eſt-ce point une trompeuſe illuſion de quelque divinité contraire qui ſe plaît à me remplir d'une frivole joie ?

HERCULE.

Non, Admete, non. C'eſt Alceſte, c'eſt votre épouſe que vous revoyez.

ADMETE.

Ne ſeroit-ce point une ombre ſortie du fond des enfers ?

* Le mot d'Hercule, dans Euripide, eſt plus naturel & plus fin. Il léve le voile d'Alceſte, & dit en la montrant à ſon époux :

Βλέψον δ' ἐς αὐτὴν, ἤτι σοι δοκεῖ πρέπειν
Γυναικί.

« Regardez un peu celle-ci : voyez ſi elle auroit quelque reſſemblance » avec votre Alceſte ». (Note de l'ancien éditeur.)

HERCULE.

Je ne suis point un homme à prestiges?

ADMETE.

Quoi donc? c'est là cette épouse à qui je viens de rendre les derniers devoirs.

HERCULE.

C'est elle-même. N'en doutez nullement; il n'est pas surprenant que votre félicité vous paroisse incroyable.

ADMETE.

Ah, ce n'est point une ombre. C'est Alceste que je touche. Seigneur; je puis donc lui parler comme si elle vivoit.

HERCULE.

Elle vit. Parlez.

ADMETE.

O cher objet de mes tendres vœux, ô Alceste, je vous retrouve donc enfin dans le temps même que je désespérois de vous revoir jamais?

HERCULE.

Vous la possédez en effet, & vous n'êtes point trompé par des divinités jalouses de votre bonheur [1].

ADMETE.

O illustre fils du plus grand des dieux, puisse

1 « Puissent les dieux n'être point jaloux de votre félicité »!

votre félicité égaler mes ardens désirs ! daigne celui dont vous avez reçu le jour, vous le conserver long-temps ! c'est de votre seule main que je tiens l'inestimable faveur de m'avoir rendu une autre moi-même [1]. Mais comment, dites-moi, avez-vous tenté de ramener Alceste des enfers ? & comment y avez-vous réussi ?

HERCULE.

Il m'en a coûté un combat avec le tyran des mânes.

ADMETE.

Où donc l'impitoyable Mort s'est-elle présentée à vous ?

HERCULE.

Au tombeau. C'est là qu'à la faveur d'une embuscade je l'ai saisie entre mes bras.

ADMETE.

Mais pourquoi Alceste est-elle immobile & sans voix ?

HERCULE.

Dévouée aux divinités infernales, il faut qu'elle soit purifiée ; & vous ne pourrez jouir de son entretien [2] que la troisiéme aurore n'ait paru sur

1 « D'avoir relevé mes espérances ». Le grec ne dit pas plus que cela. Il n'y est pas question de cette expression, UNE AUTRE MOI-MÊME.

2 « Avant qu'elle soit déconsacrée ». La consécration qu'il falloit

la terre. Allez ; conduiſez Alceſte dans votre palais; & déja ſi religieux obſervateur des devoirs de l'hoſpitalité, continuez de l'être toujours. Adieu. Je vais de ce pas remplir l'ordre du fils de Sthenelus.

ADMETE.

Ah, ſeigneur, ne me privez pas de votre préſence ; & daignez accepter encore ce palais pour demeure.

HERCULE.

Je le ferai dans une autre occaſion: mais aujourd'hui le temps preſſe. Je pars.

ADMETE.

Adieu, trop généreux Hercule; puiſſe un heureux retour vous rendre bientôt à mes ſouhaits!

Pour vous, peuples & gouverneurs [1], écoutez les ordres de votre roi. J'ordonne qu'en ſigne de réjouiſſance pour un bonheur ſi ineſpéré, on célébre des fêtes, qu'on mène des danſes publiques, & que les autels fument du ſang des victimes. Arrivé au comble d'une félicité ſupérieure à ma fortune paſſée, il eſt juſte que je faſſe éclater ma reconnoiſſance envers les dieux.

abolir eſt celle que le Génie de la mort a opéré en coupant le cheveu fatal avec ſon glaive.

1 « J'ordonne à toutes les tétrarchies ». C'eſt-à-dire aux quatre gouvernemens dans leſquels la Theſſalie étoit autrefois diviſée.

LE CHŒUR.

Que les dieux font jouer des reſſorts extraordinaires pour parvenir aux fins qu'ils ſe propoſent [1]! c'eſt par leur ſecrete puiſſance, que les grands événemens qu'ils ménagent, ſemblent éclore contre l'attente des mortels. Tel eſt le prodige qui fait notre admiration & notre joie *.

1 Voyez MÉDÉE, p. 84. de ce volume.

* L'on peut dire de cette tragédie ce que dit le Miſantrope, acte I. ſcène II.

Le ſtyle en eſt vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon ſens murmure,
Et que la paſſion parle là toute pure.

Et plus haut.

Ce ſtyle figuré dont on fait vanité,
Sort du bon caractère & de la vérité.
Ce n'eſt que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'eſt pas ainſi que parle la nature.
Le mauvais goût du ſiècle en cela me fait peur;
Nos pères tout groſſiers l'avoient beaucoup meilleur.

RÉFLEXIONS SUR ALCESTE, TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

Ce qui nous choque dans Alceſte ſe réduit à deux ou trois principaux chefs qu'il faut examiner un peu à fond. Car n'inſiſtons point ſur l'air bourgeois qui paroît régner en général dans cette piéce, comme dans la plûpart des autres, & dans Homère. La ſimplicité Grecque n'avoit pas élevé ſes penſées ſur le modéle de la magnificence Romaine ou Françoiſe. Rome, toute fière qu'elle fut depuis, eut bien de la peine à puiſer le goût fin & naturel d'Athènes; & en fait de ſculpture, les belles antiques Grecques, avec toute la naïveté des premiers âges, l'emportent encore de beaucoup ſur la nobleſſe des antiques Romaines. Les idées Athéniennes étoient auſſi nobles qu'elles pouvoient l'être parmi des républicains. Elles peignoient la nature de ces temps-là, comme elle devoit être peinte. Ainſi, point de procès ſur l'air un peu bourguemeſtre des perſonnages d'Euripide[1]. C'eſt comme ſi on

1 Cette expreſſion ne me paroît pas plus juſte que noble. Ce ne

le faiſoit aux portraits exquis de Van-dick. Avouons même qu'à force de vouloir annoblir la nature, nous lui ôtons cette fleur, qui faiſoit toute ſa parure dans l'âge d'or. Cette fleur, qu'on ne ſçauroit preſque exprimer, reſſemble à celle des fruits: & de même que les fruits nouvellement cueillis dans leur maturité, ont je ne ſçais quoi de plus précieux, que tout l'aſſaiſonnement qu'on leur donne par art, afin de flatter la ſenſualité trop rafinée; ainſi la nature ſortie des mains de ſon auteur, & copiée dans ſa naiſſance, a infiniment plus de grace, que quand on la farde pour l'annoblir. Imitée dans le premier état, elle eſt ſemblable au repas de Philémon & de Baucis. Altérée dans le ſecond, c'eſt le feſtin de Trimalcion, ou de ces voluptueux Romains, dont parlent Horace & Juvénal.

N'inſiſtons pas non plus ſur une choſe qui eſt une ſuite de celle que je viens de dire, à ſçavoir ſur un petit vernis de familiarité qu'on remarque en certaines ſcènes, & qui nous paroît tenir de l'aiſance du comique plutôt que de la dignité tragique. Le chœur empreſſé autour de la porte du palais, pour ſçavoir ce qui ſe paſſe, l'entretien du chœur avec la confidente, quelques ſcènes d'Hercule, ſur-tout ſa converſation avec l'eſ-

ſont point les formes républicaines qui manquent de dignité: ce n'étoit pas la peine de prévenir une telle critique.

clave qui avoit soin de le régaler, tout cela a fait penser à quelques critiques modernes, que cette piéce étoit une tragi-comédie ; chimère inconnue aux anciens, comme d'autres l'ont très-bien observé. Cette piéce est du goût des autres tragédies antiques & de la même manière de pinceau. La passion d'offrir au spectateur la nature en elle-même, quoiqu'embellie, a porté quelquefois les anciens à prendre un ton naturel, qu'il nous plaît d'appeler comique, parce que nous jugeons de leurs tragédies par les nôtres. Le passage du simple au négligé, & du naturel au comique, est si imperceptible & si aisé, qu'il ne faut pas s'étonner que la prévention fasse prendre souvent l'un pour l'autre, sur-tout dans un siécle où l'on se fait un mérite de juger de tout sans appel. Ainsi, même réponse à cette objection qu'à la première. La tragédie, considérée dans son essence, n'est nullement opposée à un naturel qui ne résulte que des mœurs, des temps & des lieux. Il seroit même facile d'apporter plus d'un exemple de nos meilleurs poëtes, où, à la faveur d'un petit tour d'imagination, d'un geste, ou d'un ton de voix, le naturel & le beau dégénéroient en burlesque & en parodie. Venons donc aux points essentiels, aux points critiques.

1°. Toute la ville de Phère sçait qu'Alceste s'est dévouée pour son époux. Hercule même,

qui n'y étoit pas, l'a appris, & il l'a appris ſans doute avant ſon arrivée. Car il regarde la mort d'Alceſte comme éloignée. (acte IV. ſcene II.) C'eſt donc un bruit public & répandu depuis aſſez long-temps. On ſçait qu'Alceſte mourra ; mais on ignore le jour. Admete ſçait donc ce dévouement. Hé, ne devoit-il pas s'y oppoſer ? je réponds qu'il n'a pas été le maître de l'empêcher, & que cela eſt évident par deux raiſons; la premiére, qu'étant ſauvé par Apollon qui avoit trompé les Parques, (acte I. ſcéne I.) il ne lui étoit pas libre de mourir. De-là vient qu'il eſt contraint de chercher une autre victime pour obéir au dieu, dont le bon office lui devient funeſte. Car tous ſes proches refuſent la condition. Il ne reſtoit qu'Alceſte : elle ſe dévoue. Les Parques l'acceptent, & il n'y a plus lieu de reculer. Que peut faire Admete ? il vit malgré lui, & il le fait aſſez ſentir dès le commencement de la belle ſcéne où Alceſte lui fait ſes adieux, (acte II. ſcéne I.) & dans tout le cours de la piéce (acte III. ſcéne IV. &c.); il n'a donc nulle autre reſſource que les pleurs, les vœux au ciel, & le déſeſpoir. Il s'y abandonne. Mais pourquoi, dira-t-on, le poete n'a-t-il pas, dès le prologue, employé des traits plus marqués pour prévenir cette objection ? Il en a dit aſſez pour les Grecs, qui ſçavoient la fable & qui l'entendoient

l'entendoient à demi mot ; assez même, pour ceux qui daigneront y faire attention : mais trop peu pour la postérité, qui perd la trace de l'antiquité fabuleuse, & qui condamne aisément ce qui ne se soumet pas tout d'un coup a ses lumières. Les paroles d'Apollon, (acte I. scene I.) celles de la Mort (acte I. scene II.) & la douleur d'Admete qui se désespere de ne mourir pas avec son épouse, suffisent sans doute pour des personnes qui n'ont pas résolu de condamner Euripide sans l'écouter. J'avoue toutefois que, si Admete eût entièrement ignoré le nom de sa libérarrice, cela eût pû produire une belle situation, lorsqu'il auroit reconnu que c'étoit sa femme. J'ai appris d'une grande princesse, dont le goût égale la naissance, que c'étoit sur cette supposition *, que Racine avoit fait le plan d'une ALCESTE, résolu d'adopter toutes les beautés d'Euripide & de les relever même par cette heureuse surprise.

2°. Quelle indécence, dit-on encore, qu'un fils semble (ou peut s'en faut) prier son pere ou sa mere de mourir en sa place ? quelle horreur de l'entendre les accabler de reproches parce qu'ils n'ont pas voulu se livrer à la mort pour lui ? que de bassesse enfin, & que de fiel, pour ne rien dire de plus, dans les repliques du pere, qui d'ailleurs impute à son fils des lâchetés dont celui ci ne se

* On suppose la même chose dans l'opera d'ALCESTE.

lave point, lâchetés qui gâtent le caractère que lui donne le poëte ? c'eſt la ſixième ſcène de l'acte III, dont il s'agit, & voilà l'objection principale dans toute ſa force.

Prenons d'abord une régle dont tout homme ſenſé doit convenir. Si les choſes qu'on lit dans cette ſcène choquent la raiſon, de quelque ſiècle qu'elle ſoit, comme on le fait ſonner ſi haut, une nation auſſi raiſonnable & auſſi polie que l'étoient les Grecs, ne les aura pas approuvées. Cela eſt ſans difficulté. Mais, ſi les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choſes qui ſont à notre égard des indécences, des horreurs, il faut convenir qu'elles ne ſont point tout-à-fait telles que nous les imaginons; en un mot que les idées ont changé. Hé, qui peut douter qu'elles n'aient changé en différens ſiècles ſur des articles de morale encore plus eſſentiels ? * Un François eſt inſulté. Le prétendu bon-ſens François veut qu'il courre les riſques du duel, & qu'il TUE OU MEURE pour mettre à couvert ſon honneur. C'eſt peu : car la maxime n'étant pas encore entièrement abolie, on ne ſent pas aſſez combien elle paroîtra ridicule dans deux mille ans, & de quel air on l'eût ſifflée du temps d'Euripide. Mais il prend fantaiſie à un chevalier

* Les principes de la loi naturelle ne s'effacent point des cœurs. Mais les conſéquences éloignées s'altèrent quelquefois.

du temps passé, de mesurer son épée avec un inconnu qui ne s'y attend pas. Il faut en passer par-là. La raison le veut: il y va de l'honneur; la gloire y fait voler. Je ne parle point des seconds dans les combats singuliers, autre bizarrerie qui fait souper deux amis ensemble pour s'entr'égorger un moment après, en épousant une querelle qui ne les regarde pas, & que souvent ils ignorent, prêts à prendre parti pour le premier venu. Je m'en tiens à la bizarrerie de l'usage. Mettons sur notre théâtre ce que nous avons vû à ce sujet, & appelons-y les Athéniens passés, ou même les François à venir dans quelques milliers d'années. Y auroit-il assez de de petites maisons à leur gré pour loger ceux qu'on leur peindroit imbus de pareilles idées? Le parallèle est trop frappant pour s'y arrêter. Les mœurs changent donc: on en convient; mais les idées de vertu changent aussi. L'opinion a donc ses vicissitudes en fait d'éducation & de nature. Il n'y a que la religion chrétienne qui soit capable de la fixer. Les sauvages du Canada n'ont-ils pas cru que c'étoit piété de tuer leurs pères trop vieux, pour les délivrer des incommodités de la vieillesse? les pères même parmi eux n'ont-ils pas demandé la mort à leurs enfans, comme une marque de tendresse & d'obéissance filiale? cette réponse bien pesée

eſt donc capable au moins de ſuſpendre notre jugement ſur la ſcène en queſtion, & de nous remettre dans la voie de l'examen. Préjugé à part, examinons & peſons tout. Dans cette ſituation d'eſprit, on ne peut dire en premier lieu, qu'Admete aille prier ceux à qui il doit la vie, de ſe ſacrifier en ſa faveur. Il eſt vrai qu'à entendre Apollon, (acte I. ſcène I.) ce prince a ſondé ſes amis & ſes proches. Mais il faut interpréter ce terme par le fonds même de la fable. Apollon déclare (apparemment en préſence de Phérès, de ſa femme & d'Alceſte,) qu'il a fléchi les Parques en faveur d'Admete à cauſe de ſa piété. Par-là, il les ſonde tous, & leur dit tacitement, qu'Admete n'étant plus libre de ſe donner pour victime, il en faut une autre, & que l'ordre & la nature exigent que ce ſoit aux plus proches & aux plus avancés en âge à ſe livrer, pour conſerver un fils qu'ils ne ſont plus en état de remplacer. Admete eſt préſent. Il eſt donc cenſé les ſonder lui-même par ſon ſilence, & par la néceſſité où il ſe voit d'obéir à un dieu qui lui ordonne de vivre. Le père & la mère réſiſtent à la volonté marquée du dieu, (acte I. ſcène II.) ils refuſent une mort glorieuſe, & Alceſte l'accepte. Juſqu'ici il n'y a rien qui choque; & tout ce qu'on peut reprocher au poëte, c'eſt de n'avoir

pas développé plus au long tout ceci, choſe inutile pour les Grecs qui ſçavoient l'hiſtoire; mais néceſſaire pour nous qui l'ignorons. Euripide après tout, nous permet-il de l'ignorer? comment accorder dans Admete un époux au deſeſpoir de ne pas ſuivre ſon épouſe, ou de ne pouvoir la ſauver par ſon trépas, avec un fils libre dans le choix de la vie ou de la mort, qui propoſe de ſang froid à ce qu'il a de plus cher de prendre ſa place au tombeau? la contradiction eſt trop viſible & trop groſſière, pour l'imputer à Euripide. Secondement Phérès voulant aſſiſter aux funérailles d'Alceſte qu'il a ſacrifiée par ſes refus, ſemble inſulter doublement à la douleur de ſon fils, & offenſer doublement Apollon, crime ſi énorme, ſuivant l'idée reçûe alors, que les Grecs auroient trouvé mauvais que le fils n'eût pas marqué ſon indignation. Il eſt vrai qu'il perd le reſpect, & qu'il va preſque juſqu'à l'outrage. Mais outre que ce perſonnage n'eſt pas d'une vertu parfaite, mais ſeulement tel que doivent être les principaux perſonnages d'une tragédie, ſelon Ariſtote; cela même nous confirme que, ſuivant les mœurs du temps, Phérès étoit extrêmement criminel envers les dieux qui demandoient qu'il mourût, & que par ſon refus il étoit regardé comme un impie & un pere dénaturé. Je ſens bien qu'a-

vec une pareille raiſon Admete François ſeroit inexcuſable ; mais ne juſtifie-t-elle pas un peu Admete Theſſalien ? Le chœur, au reſte, condamne l'emportement de l'un & de l'autre prince. Toutefois il le fait ici, comme ailleurs, non pour blâmer le poëte, comme s'il eût fait parler ſon acteur contre le ſens commun ; mais pour remplir l'office que lui donne Horace, d'appaiſer les diſſenſions nées d'une juſte colère ET REGAT IRATOS *. En troiſième lieu, quant aux repliques du vieillard, elles ne ſont propres qu'à le rendre mépriſable & odieux, ſuivant l'intention du poëte, ſans perſuader aux ſpectateurs, qui ont été témoins de la tendreſſe d'Admete pour Alceſte & de ſon déſintéreſſement pour la vie, que les reproches qu'on lui fait ſoient fondés. Admete montre aſſez qu'il n'y a pas donné lieu, quoiqu'il appréhende la médiſance à ce ſujet : (acte IV. ſcène III.) Enfin, l'on ne peut s'empêcher d'avouer que, ſi cette ſcène nous paroît défectueuſe, elle ne l'eſt pas au point de bleſſer le bon ſens univerſel de tous les ſiècles, puiſqu'elle n'a pas bleſſé celui d'Athènes, quelle qu'en puiſſe être la cauſe, nous fût-elle inconnue.

Dans l'impoſſibilité où étoit Admete de mourir, étant ſauvé malgré lui par Apollon, je

* HORAT. DE ART. POET. v. 197.

dis que non-seulement ce dieu vouloit que le père ou la mere s'offrissent en sa place; mais encore que telle étoit la loi naturelle, suivant l'opinion populaire. Ce qui est si vrai que Platon, dans son BANQUET, dit en termes formels: « Il n'y a que les vrais amis qui donnent leur » vie pour la personne aimée. Les femmes mêmes » l'ont fait, témoin Alceste, fille de Pélias, » qui seule eut le courage de mourir pour son » mari, QUOIQU'IL EUT SON PÈRE ET SA MÈRE, » que cette étrangere surpassa tellement en » amour, qu'elle fit bien voir qu'ils n'étoient » liés à leur fils que de nom, & qu'ils étoient » véritablement étrangers à son égard. Aussi les » dieux, non moins que les hommes, trouvent-» ils cette action si belle, qu'ayant accordé à » très-peu de héros le privilége de revivre, ils lui » accordèrent cette grace sans délai ». Si Platon, contemporain d'Euripide, en jugeoit ainsi, l'on peut bien penser que telle étoit l'opinion des spectateurs, & que par conséquent Phérès & sa femme étoient bien coupables à leurs yeux.

3° Un dernier reproche plus fondé, & qui n'a pas échappé à l'auguste princesse dont j'ai parlé, c'est l'entrevue d'Admete & d'Hercule. Celui-ci, sur de frivoles détours de son ami, s'aveugle, dit-on, jusqu'à ne pas voir que c'est

Alceſte qui vient de mourir, & non une étrangère, comme Admete veut le lui faire entendre. A cela, on ne ſçauroit dire autre choſe en faveur d'Euripide, ſinon qu'Hercule (à la manière d'alors) devoit croire ſur ſa parole un ami qui prenoit à tâche de lui inſinuer qu'il n'étoit pas queſtion d'Alceſte. On étoit moins délié & moins pénétrant du temps d'Hercule que du nôtre, & l'on croyoit un homme ſur ſa parole. Après tout, ce défaut produit de ſi grandes beautés, qu'on ſçait gré au poëte de ſes efforts pour le ſauver. Les défauts des maîtres de l'art, ſont ſouvent des effets de l'art même.

Buchanan, qui a traduit en beaux vers latins cette piéce, comme une de celles dont le pathétique l'avoit le plus frappé, n'a point rougi de ces défauts, juſqu'à les déguiſer ou les ſupprimer. C'eſt qu'il entroit dans les idées des anciens par le commerce fréquent qu'il avoit avec eux. Notre grande facilité à les condamner ne viendroit-elle point de ce qu'on étudie moins ces grands modéles? Pour Quinaut, quoiqu'il ait pris une route toute différente de celle d'Euripide dans ſon opéra d'ALCESTE, il n'a pas cru choquer notre ſiecle, en gardant le caractère du vieillard Phérès, à qui il fait dire entr'autres choſes:

J'aime mon fils, je l'ai fait roi;
Pour prolonger ſon ſort je mourrois ſans effroi,

Si je pouvois offrir des jours dignes d'envie.
Je n'ai plus qu'un reste de vie :
Ce n'est rien pour Admete, & c'est beaucoup pour moi.

Cela vaut bien ce trait d'Euripide : « La lu-» mière du jour vous est précieuse & douce : pen-» sez-vous qu'elle me le soit moins * » ? Je ne dis rien des autres ALCESTES Françoises pour ne pas parler des vivans. Que Racine n'a-t-il exécuté le plan qu'il avoit tracé ! nous verrions avec quel art il eût enchassé dans un cadre fait pour nos mœurs, toutes les merveilles de l'original. PHÈDRE & IPHIGENIE répondoient du succes d'ALCESTE. Mais, sans regretter ce que nous n'avons pas, jugeons de la copie par le modèle. Quel accroissement de noble tristesse depuis l'ouverture jusqu'au dénouement, & cela sans épisode [1] ! quelle peinture dans le récit de la confidente ! quelles images, quels traits dans les adieux d'Alceste, qui croit déja voir Charon, & le dieu des morts l'entraîner dans la région infernale ! quelle vérité dans la pompe des funérailles & dans les regrets d'Admete ! enfin y a-t-il une situation plus vive & mieux ménagée que celle de ce prince & d'Alceste voilée ? certainement la plume dont tant

* Χαίρειν ἐχθρὸν φῶς, πατέρα δ' οὐ χαίρειν δοκεῖς ;
Acte III. scene IV.

[1] Le P. Brumoy n'envisage pas le personnage de Phèdre comme épisodique. Il paroit cependant que l'action pourroit s'en passer.

de beautés ont coulé, demande que, sans égard aux raisons des Perraults, on soit assez équitable pour ne pas traiter de bêtises, des choses qu'on est encore moins à portée de condamner que de justifier *.

* La dernière preuve en faveur d'ALCESTE, c'est le silence d'Aristophane sur ce qui choque les modernes. Ce poëte acharné à critiquer Euripide, parle quelquefois d'ALCESTE. Mais il ne dit pas un mot de ce qui nous semble impertinent, pas même dans ses GRENOUILLES. Preuve évidente que cela n'étoit pas impertinent aux yeux des Athéniens 1.

1 A quelle question répond l'action qui fait le sujet d'ALCESTE? C'est ce qu'il n'est pas facile de dire. Jusqu'à l'arrivée d'Hercule on ne voit aucune entreprise, aucun objet de doute & de perplexité: c'est le tableau touchant d'une mère mourante & d'un époux désolé. Si Hercule n'arrivoit point, le spectateur n'attendroit rien; la foible action seroit terminée, comme elle n'avoit point de nœud, on n'y désireroit point de dénouement. Ceci suppose qu'on n'auroit pas été instruit du dialogue entre Orcus & Apollon: car celui-ci annonce l'arrivée d'Hercule. L'action dépend donc de cet entretien surnaturel. L'entreprise est celle d'Orcus ou celle d'Hercule. Orcus entreprend d'emmener Alceste aux enfers. Hercule entreprend de la délivrer. Lequel viendra à bout de son dessein? La dernière de ces entreprises pourroit être enlevée, sans que l'autre fut moins claire. Il y a donc réellement double action. Mais, dans la manière dont l'une & l'autre est traitée, on peut dire à plus juste titre que l'entreprise d'Hercule est la seule qui fixe l'attention: ainsi il y a vide, défaut d'action jusqu'à l'arrivée de ce héros, & même jusqu'au moment où il sçait la mort d'Alceste. Tout ce qui précède ne paroît qu'un acte d'exposition Il resulte delà que l'action même est traitée superficiellement. Elle étoit en elle-même peu susceptible de développement, puisque ce n'est qu'un acte de violence & de courage & non le plan suivi d'une passion constante ou d'une profonde politique: on conçoit cependant que si le poëte avoit plus fortement médité son sujet, il auroit pu en tirer quelque chose de plus. Il a rempli de détails très-pathétiques le vide des premiers actes; il y a ajouté le spectacle d'une pompe funèbre, l'épisode du festin

ANDROMAQUE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

L'on ne ſçauroit nommer Andromaque, qu'on ne ſe rappelle auſſi-tôt un des chefs-d'œuvres du théâtre François. Mais, pour ne pas attendre ici un paralléle entre Euripide & Racine, comme dans Iphigenie & Phèdre, il faut ſe ſouvenir de ce que dit Racine lui-même dans ſa préface au ſujet de l'Andromaque d'Euripide. « Quoique ma tragédie porte le même nom que » la ſienne, le ſujet en eſt pourtant très-différent. » Andromaque dans Euripide craint pour la vie » de Moloſſus qui eſt un fils qu'elle a eu de Pyr- » rhus, & qu'Hermione veut faire mourir avec ſa » mère. Mais ici il ne s'agit point de Moloſſus. An- » dromaque ne connoît point d'autre mari qu'Hec- » tor, ni d'autre fils qu'Aſtyanax. J'ai cru en » cela me conformer à l'idée que nous avons

d'Hercule, celui de Phèrès. Mais tout cela ne ſuffit point pour l'action tragique. Quant à la partie des mœurs, on ne peut ſe diſſimuler, malgré les excellentes obſervations du P. Brumoy, qu'il y a quelque choſe d'odieux dans les reproches qu'Admete fait à ſon père. Le caractère d'Hercule eſt à la fois plus intéreſſant & mieux prononcé. En général cette piece, brillante par les beautés de détail, eſt cependant une pièce foible, & qui ne peut point être miſe en paralléle avec les plus belles d'Euripide.

» maintenant de cette princeſſe. La plûpart de » ceux qui ont entendu parler d'Andromaque ne » la connoiſſent guères que pour la veuve d'Hec- » tor, & pour la mère d'Aſtyanax. On ne croit » pas qu'elle doive aimer un autre mari ni un » autre fils ; & je doute que les larmes d'Andro- » maque euſſent fait ſur l'eſprit de mes ſpectateurs » l'impreſſion qu'elles y ont faite, ſi elle avoient » coulé pour un autre fils que celui qu'elle avoit » d'Hector ».

Voilà des réflexions d'un diſcernement très-délicat. Les uſages anciens ſont trop éloignés de nos temps & de nos mœurs pour attendrir des ſpectateurs plus ſenſibles au malheur d'une épouſe fidelle aux cendres de ſon premier époux, qu'à la misère d'une princeſſe captive, contrainte d'entrer dans le lit du vainqueur en qualité d'eſclave plutôt que d'épouſe. Cela étoit bon pour les Grecs qui avoient ſous les yeux de pareils exemples : mais cette ſituation devient choquante pour nous qui ne les avons pas. Ainſi l'ANDROMAQUE Françoiſe, ſans compter bien d'autres conſidérations, l'emportera toujours par la nobleſſe de ſa douleur, ſur la ſimplicité de l'ANDROMAQUE Grecque. Je ne laiſſerai pas de la mettre ſous les yeux telle qu'elle parut ſur le théâtre d'Athènes, mais ſans entrer dans aucune comparaiſon avec celle qui a tiré des larmes de

toute la France ; puiſqu'après tout il n'y a preſque de reſſemblance entre les deux ANDROMAQUES, qu'une peinture très-différente d'une mère malheureuſe devenue malgré elle la rivale d'Hermione.

Ces deux princeſſes ſont les principales actrices d'Euripide. Moloſſus n'eſt qu'un perſonnage d'enfant fait pour fomenter la compaſſion. Ménélas, Pélée, Oreſte ſont ſubalternes, auſſi bien qu'une ſuivante, une confidente, & un officier. Thétis enfin eſt amenée machinalement pour dénouer l'intrigue ; & le chœur compoſé des femmes Grecques ſert à la ſoutenir. La ſcène eſt à Phthie, ville du domaine de Néoptolème fils d'Achille.

ACTE PREMIER.

C'eſt Andromaque elle-même qui ouvre la ſcène. On la voit dans un temple au pied d'un autel dédié à Thétis, proche du palais de Pyrrhus. De cet aſyle où elle s'eſt jetée pour éviter la mort, elle fait entendre l'hiſtoire de ſes malheurs. Elle raconte comment elle a vû la ruine de Troie, ſon Hector traîné par les courſiers d'Achille, & ſon fils Aſtyanax précipité d'une tour ; comment le ſort l'a livrée en qualité d'eſclave à Pyrrhus, & l'a forcée de devenir l'épouſe du fils de celui qui a détruit Ilion ; comment elle eſt devenue mère de Moloſſus, enfant

chéri qui lui tient lieu d'Astyanax; comment enfin la jalouse Hermione, en épousant ce même Pyrrhus, s'est déclarée la plus cruelle ennemie & d'elle & de son fils. Pyrrhus est supposé absent. Hermione, soutenue par son père Ménélas, profite de l'absence du fils d'Achille pour condamner à la mort sa rivale & Molossus l'objet principal de sa fureur.

La princesse Lacédémonienne qui n'a point d'enfans ne peut souffrir le fils de l'étrangère ni la veuve d'Hector. Elle l'accuse d'être cause de l'indifférence de Pyrrhus pour elle, par des enchantemens magiques. Andromaque a dérobé Molossus aux poursuites de ses ennemis : & refugiée dans la chapelle de Thétis, elle y attend sa rivale qui cherche à la faire périr. Telle est la situation d'Andromaque, énoncée par le prologue.

Une de ses femmes s'approche avec précaution & marque bien l'excès des maux où cette princesse est réduite. Car ce n'est que par un effet de sa fidélité que cette femme ose encore lui parler & lui apprendre en secret les nouvelles trames de Ménélas & d'Hermione. Andromaque, en l'appelant sa compagne & non plus son esclave, lui demande avec empressement ce qu'elle vient lui annoncer de nouveau. « Ils ont résolu, dit la » suivante, d'égorger votre fils. Ah, ciel, reprend

» la princeſſe, mon fils eſt découvert. Je ſuis » perdue ! » La choſe eſt vraie en effet, & Ménélas eſt ſorti du palais pour aller chercher lui-même ſa victime.

Privée de la préſence de Pyrrhus qui eſt allé à Delphes, & de Pélée qui eſt dans ſes états de Pharſale, Andromaque prend le parti d'envoyer vers le dernier qui ſe trouve le moins éloigné, afin de le preſſer de ſe rendre au plutôt à Phthie, pour prévenir cette ſanglante intrigue. L'eſclave ſe charge, quoiqu'avec quelque peine, d'une ſi dangereuſe commiſſion. Il y va pour elle de la vie. Mais ſa maîtreſſe la raſſure en lui diſant, « pour tromper Hermione ſur votre départ, vous » trouverez des reſſources dans le génie de votre » ſexe ». Trait malin contre les femmes. Il y en a pluſieurs de cette nature dans cette piéce. Euripide n'avoit garde de les laiſſer échapper.

Andromaque ſeule continue de déplorer ſes infortunes, en comparant ce qu'elle eſt avec ce qu'elle fut autrefois. Elle change même de langage, & prend le ton élégiaque qui répond aux ſtances de nos tragiques François ; mais avec plus d'avantage ; puiſque l'élégie a pris ſa naiſſance des larmes & des ſoupirs qu'elle ſçait plus heureuſement exprimer que nos ſtances. Auſſi ne ſçauroit-on rendre en notre langue toute l'élégance des plaintes d'Andromaque.

« Malheureux Pâris, s'écrie-t-elle, c'eſt une fu-
» rie, non une épouſe que tu amenas à Troie.
» C'eſt elle, patrie infortunée, qui te livra en
» proie aux flammes & au fer du Grec vengeur.
» C'eſt elle qui a perdu mon cher Hector ſi cruel-
» lement traîné ſur la pouſſière; elle enfin qui me
» voila la tête comme à une captive pour me faire
» paſſer ſur ces triſtes bords. Que de pleurs m'a coûté
» cette cruelle ſéparation de Pergame en cendres,
» & d'Hector au tombeau! Faut-il que je voie la
» lumière du jour pour être eſclave d'Hermione,
» barbare rivale qui me réduit à embraſſer cet
» autel, & à devenir une ſource de larmes »! Ainſi parle Andromaque chez Racine:

J'ai vu mon père mort & nos murs embrâſés,
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux ſanglant traîné ſur la pouſſière,
Son fils ſeul avec moi réſervé pour les fers.
Mais que ne peut un fils! je reſpire, je ſers *.

Du moins eſt-ce d'Euripide que Racine a puiſé le génie de la douleur d'Andromaque, à qui il met ſi ſouvent & ſi élégamment, comme Euripide, les noms de Troie & d'Hector à la bouche. Ces noms ont en effet quelque choſe d'enchanteur pour les oreilles un peu poetiques; & les idées de ces temps fabuleux acquierent toujours de nouveaux charmes pour les eſprits. C'eſt pour exprimer

* Racine, ANDROMAQUE, acte III. ſcène VI.

cet

cet enchantement de l'ancien goût que la Fontaine s'écrie :

Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi.
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés & détruits par les dieux,
Ni ces champs où couroient la fureur & l'audace ;
Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace
Qui pût me présenter l'image de ces lieux * !

Despréaux, saisi du même enthousiasme, ne s'explique pas moins vivement :

La fable offre à l'esprit mille agrémens divers :
Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers,
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Hélène, Ménélas, Pâris, Hector, Enée.
O le plaisant projet d'un poete ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand † !

Il dit bien vrai, & c'est sans doute ce précieux charme des noms fabuleux qui anime le génie du poete, & qui répand sur son ouvrage je ne sçais quel vernis, seul capable d'en laisser un doux souvenir dans les esprits des lecteurs. C'est là un des grands avantages des tragédies Grecques sur quantité des nôtres.

Je reviens à Andromaque. Un chœur de femmes Thessaliennes, touché de compassion pour elle, vient prendre part à sa douleur ; secours de pure

* Fable 245.

† Art. Poet. chant III.

tendreſſe ſans effet, & plus propre à augmenter la triſteſſe tragique qu'à changer la ſituation des choſes. Ces femmes ne peuvent que plaindre une princeſſe étrangère. Auſſi, loin d'entreprendre de la conſoler, elles lui annoncent au contraire que tout eſt perdu pour elle; puiſqu'une fière & puiſſante rivale a réſolu ſa mort. C'eſt pourquoi elle l'exhortent à reprendre ſa fermeté & à ne plus traîner une vie malheureuſe dans un aſyle qui bientôt va lui devenir inutile.

Hermione paroît en ce moment. Orgueilleuſe de ſes parures & de ſes richeſſes, qu'elle ne doit point, dit-elle à un époux, mais à un père; elle ſe croit en droit de parler avec hauteur à Andromaque, qu'elle traite d'étrangère & de captive. Elle lui reproche une jalouſie & une noirceur qui va, dit Hermione, « Juſqu'à employer » des philtres pour me rendre odieuſe à Pyrrhus. » Car tel eſt le génie des femmes Aſiatiques. Mais » je ſçaurai vous confondre; mais il n'y aura ni » autel, ni temple, ni déeſſe qui puiſſe vous ſou- » ſtraire à la mort que je vous deſtine: ou du » moins ſi la main de quelque dieu ou de quelque » mortel vous délivre des miennes, ce ſera pour » vous contraindre à mettre bas votre fierté, & » à ramper à mes pieds comme une eſclave ». Hermione dit plus encore: elle condamne ſa rivale, en cas qu'elle échappe à ſes coups, au

ſoin humiliant d'arroſer & de balayer le palais. Ce ſont là des choſes que je ne dois ni diſſimuler ni traduire [1]. Hermione reprend enſuite ſon diſcours avec plus de dignité. C'eſt pourtant toujours le langage de l'envie & de la fureur. Elle fait ſouvenir Andromaque qu'elle n'eſt plus à Troie, mais dans la Grece, où il eſt honteux de voir un homme mari de deux femmes, coutume des Barbares, qu'elle impute à ſa rivale d'avoir introduite chez les Grecs. Le diſcours d'Hermione chez Racine eſt d'une hauteur plus fine & plus palliée. Auſſi parle-t-elle à la françoiſe.

Andromaque balance ſi elle répondra à ces outrages, au hazard de s'expoſer à de pires traitemens. Une juſte indignation la détermine. Elle éclate : « Sur quel appui, dit cette princeſſe, oſe-» rois-je troubler votre hymen? Troie en cendres » l'emporte-t-elle ſur Sparte, & ne ſuis-je pas » captive en ces lieux? Seroit-ce ſur l'avantage » d'une jeuneſſe & d'une beauté qui ne ſont plus,

[1] Ce que le P. Brumoy ſemble avoir regret de ne pouvoir diſſimuler ne peut choquer que des lecteurs incapables de juger les ouvrages qui peignent d'autres mœurs que celles qu'ils ont ſous les yeux. Andromaque étoit eſclave. Hermione veut l'humilier : plus l'image eſt aviliſſante, plus elle eſt convenable à la ſituation. Cependant, loin d'en offrir aucune qui puiſſe inſpirer le dégoût, le poëte relève celles qu'il emploie par une expreſſion poétique qui caractériſe en même temps l'ironie, & paroît encore ajouter à l'inſulte une plus forte nuance d'aigreur & de mépris. Voyez la traduction.

» ſur l'éclat de ma patrie déſolée, ou ſur mes » alliances, que je fonderois mes prétentions » ? Cléone parle à-peu-près de la même façon pour Andromaque dans Racine :

Penſez-vous que des yeux toujours ouverts aux larmes
Se plaiſent à troubler le repos de vos charmes,
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaiſirs
De ſon perſécuteur ait brigué les ſoupirs * ?

C'eſt le même tour, mais ennobli par l'expreſſion [1]. La veuve d'Hector continue ainſi dans Euripide : « Briguerois-je le triſte avantage de » mettre au monde des eſclaves d'Hermione, fruits » malheureux de ma captivité ? Si vous ne donnez » point de ſucceſſeurs au trône, ſouffrira-t-on que » mes enfans deviennent rois ? Les Grecs oublie- » ront-ils qu'ils fut un Hector, & que je fus ſon » épouſe ? Croyez-moi, ſi Pyrrhus paie vos ſoins » d'indifférence, prenez-vous en à vous-même. » Votre fierté eſt le philtre dont vous-vous plai- » gnez. Détrompez-vous, madame : c'eſt la vertu, » non la beauté qui fixe le cœur d'un époux. Au » moindre ſujet de mécontentement Pyrrhus vous » voit piquée juſqu'au vif, vanter la gloire de votre » Lacédémone, rabaiſſer Scyros, relever vos ri-

* ANDROMAQUE, acte II. ſcène I.

1 Ce n'eſt pas qu'ici le poëte François ait plus de nobleſſe que le poëte Grec, mais on ne peut conſerver aiſément ce mérite dans une traduction.

» chesses au-dessus des siennes, & préférer Ménélas » à Achille. Hé le moyen de lui plaire à ce prix! » Le faste sied mal à une femme, fût-elle épouse » d'un mari intraitable ».

Andromaque lui demande ensuite si, devenue l'épouse d'un prince de la Thrace où les souverains partagent leur lit avec plusieurs femmes, elle porteroit la jalousie & la fureur jusqu'à attenter à leur vie. Elle dit sur cela des choses qui ne conviennent ni à nos mœurs, ni même à la bienséance de nos jours, où l'on veut dans les paroles publiques & dans les dehors démontrer une réserve plus scrupuleuse que ne l'exigeoit la vertu des anciens, toute sévère qu'elle étoit pour le fonds : ce qui prouve toujours l'impossiblité de traduire entièrement les anciens tragiques [1]. Andromaque se fait même un mérite d'en avoir bien

1 C'est sans doute une difficulté à vaincre. Mais, si la lecture de ces tragédies dans l'original a des charmes, malgré ces défauts de convenance, pourquoi ne pourroit-on pas espérer que la traduction de ces mêmes tragédies trouveroit des lecteurs disposés à la même indulgence? Une tragédie peut être privée des graces du langage & conserver encore des beautés. Je fais la même réponse à ceux qui soutiennent qu'on ne doit traduire les poëtes qu'en vers. Des six parties de la tragédie deux sont perdues pour nous, tant en grec qu'en françois. Trois manquent aux traductions. Il leur reste la fable, les mœurs & les pensées, les trois parties essentielles. N'est-ce donc rien que cela? D'ailleurs quand j'accorde que la partie de la diction ou du style est perdue, je ne puis le dire à la rigueur. Et, quelque foible que soit l'expression de la prose, elle peut quelquefois n'être pas sans grace & sans harmonie.

uſé envers les maîtreſſes d'Hector, & (le dirai-je ?) d'avoir allaité des enfans qui n'étoient pas à elle. On ne ſçauroit porter plus loin la complaiſance, eu égard aux mœurs antiques. Elle reproche enfin à Hermione une mère éperdûment jalouſe, & dont la fille ſuit les traces en paroiſſant ſe défier de l'air même que reſpire ſon époux.

Le chœur fait ici ſon office de conciliateur, & veut engager Hermione à contrebalancer ſes raiſons avec celles de la veuve d'Hector. Mais l'orgueilleuſe Lacédémonienne ſe trouve offenſée ; & la converſation dégénère en un démêlé aſſez piquant de vers à vers. Enfin Andromaque déclare qu'elle ne quittera point ſon aſyle : & Hermione la menace de l'y faire brûler, ou de l'en arracher d'une manière outrageante. Puis elle s'en va. Le chœur finit l'acte par des plaintes élégantes ſur le jugement de Pâris, cauſe unique des maux d'Andromaque, de Troie & de la Grèce.

ACTE II.

Ménélas fait éclore le deſſein qu'Hermione avoit obſcurément annoncé. Il amène Moloſſus qu'il a découvert, & il le préſente à ſa mère pour la contraindre par cette lâche ruſe de ſortir de ſon aſyle. En effet, il veut une victime, ou la mère ou le fils. L'arrêt en eſt porté. Andro-

maque, soutenue par un reste de fierté que lui donne sa fortune passée, éclate en invectives, & confond Ménélas, pour s'être prêté à l'indigne artifice de sa jalouse fille. A ses yeux un pareil héros n'est plus digne de Troie, & Troie méritoit un autre vainqueur. Que gagnera-t-il en sacrifiant une mère ou son fils ? La haine du peuple & le courroux de Pyrrhus. Il est même peu sûr pour lui d'oser accomplir l'un ou l'autre attentat. Que deviendroit Hermione ? Pyrrhus seroit-il assez lâche pour la reprendre après un tel forfait ? Enfin Andromaque s'offre à la mort, si elle est coupable des crimes que lui impute sa rivale : mais, si elle est innocente, sied-il à un roi d'entrer dans les passions d'une femme, & d'épouser sa rage ?

Le chœur trouve cela trop fier dans la bouche d'une princesse indéfendue. Ménélas outré justifie sa colère par des raisons politiques ; & il s'en tient à l'alternative qu'il a proposée, ou la mère ou le fils. « Cruelle situation, s'écrie celle-ci, » je suis perdue si je balance ou si je me dé» termine à un choix. Barbare auteur de mes » peines, pourquoi en voulez-vous à mes jours ? » Ai-je attenté sur ceux de vos enfans ? Ai-je » porté le fer & le feu dans vos états ? Aimée » malgré moi de Pyrrhus, faut-il que je porte » la peine de son amour ? Que ne l'en punissez-

» vous lui-même ? * Eſt-ce ma foibleſſe qui arme
» votre bras contre moi ? O Troie, ô chère patrie,
» à quelle extrémité me vois-je réduite ! Falloit-il
» devenir deux fois mère, pour devenir double-
» ment malheureuſe ! Mais pourquoi déplorer ces
» maux ? N'ai-je pas vû les triſtes reſtes d'Hector
» indignement traînés, tout Ilion en flamme
» & mon Aſtyanax précipité † des murs de Per-
» game ? N'ai-je pas été traînée moi-même ſur
» les vaiſſeaux des Grecs ? Et, pour tout dire
» enfin, ne ſuis-je pas devenue l'épouſe du meur-
» trier d'Hector ? Non, non, la vie n'a rien qui
» me ſoit précieux. Ma fortune paſſée & ma
» deſtinée préſente me la rendent trop odieuſe.
» Il me reſtoit un fils (unique & tendre eſpoir)
» & voilà qu'on me l'arrache, qu'on l'immole !

* Cette phraſe eſt fort belle : mais elle appartient toute entière au traducteur. Sans doute qu'il a cru rendre ce vers & demi :

Ἀλλὰ τὴν ἀρχὴν ἀφεὶς
Πρὸς τὴν τελευτὴν ὑείραν ἔσαν φέρῃ.

Ce qui ſignifie ſelon moi : « Prenez-vous-en aux auteurs du trouble, » & remontez juſqu'au principe, ſans décharger votre fureur ſur une » infortunée qui n'eſt nullement reſponſable des événemens ». Par les AUTEURS DU TROUBLE elle entend Pyrrhus, & encore plus Hermione. Ou plus ſuccinctement : « Pourquoi me rendre reſponſable » du trouble préſent, ſans remonter juſqu'à ſon principe » ? (Note de l'ancien éditeur.)

† Vers que Barnès a cru devoir ajouter pour rendre le ſens complet.

» C'eſt moins ma vie qu'ils veulent que la ſienne. » Ils craignent ſa vengeance, s'il échappe à leurs » coups ». Elle dit le contraire dans Racine, & beaucoup mieux ſans doute par rapport à Aſtyanax.

Hélas, on ne craint point qu'il venge un jour ſon père;
On craint qu'il n'eſſuyât les larmes d'une mère *.

» Mais enfin, répond-elle [1], je rougirois de ne » pas le ſauver aux dépens de mes jours. C'en » eſt fait, j'abandonne cet autel; voici votre » victime. Frappez..... O mon fils, c'eſt pour » toi que je me ſacrifie. Si la pitié te laiſſe vivre, » ſouviens-toi d'une mère; &, ſi tu revois un » père, raconte-lui en arroſant ſon viſage de » pleurs, juſqu'où j'ai porté la tendreſſe pour » toi ». Chez Racine elle enchérit noblement ſur cette penſée. Mais elle ne parle pas à ſon fils. Ce diſcours auroit été hors de ſa place. Il eût fallu plus de tendreſſe & moins de leçons. C'eſt à ſa confidente qu'elle parle ainſi:

Fais connoître à mon fils le héros de ſa race:
Autant que tu pourras, conduis-le ſur leur trace.
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté.
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.
Parle-lui tous les jours des vertus de ſon père,
Et quelquefois auſſi parle-lui de ſa mère.

* ANDROMAQUE, acte I. ſcène IV.

1 Je penſe que le P. Brumoy a écrit REPREND-ELLE; car ceci n'eſt pas une nouvelle réponſe, c'eſt la fin du même diſcours.

Mais qu'il ne ſonge plus, Cephiſe, à nous venger :
Nous lui laiſſons un maître : il doit le ménager.
Qu'il ait de ſes aïeux un ſouvenir modeſte ;
Il eſt du ſang d'Hector ; mais il en eſt le reſte ;
Et, pour ce reſte enfin, j'ai moi-même en un jour
Sacrifié mon ſang, ma haine & mon amour *.

Si elle eût parlé à ſon fils, elle ſe ſeroit contentée de dire en le baignant de ſes larmes :

O cendres d'un époux ! ô Troyens, ô mon père !
O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère † !

Vainement le chœur tâche d'exciter la compaſſion de Ménélas & d'Hermione en faveur de la mère & du fils. Ménélas non moins lâchement artificieux que barbare ne rougit pas de confeſſer ſon artifice, & de manquer à ſa parole. Maître de la vie d'Andromaque qui eſt ſortie de ſon aſyle, il ne promet rien à Moloſſus, & il l'abandonne au caprice d'Hermione. Andromaque abuſée à beau atteſter l'équité, la bonne foi, les dieux ; on ne l'écoute plus. Réduite au déſeſpoir, elle accable d'invectives & d'imprécations les Lacédémoniens ; & le titre le plus doux qu'elle leur donne eſt celui de PERFIDES. Etoient-ils, du temps du poëte, ceux de la Gréce qui méritoient le plus ce titre commun à tous les Grecs ? Ou plutôt n'étoient-ils point alors

* La même, acte IV. ſcène I.

† La même, acte III. ſcène VIII.

brouillés avec les Athéniens ! Sans cela Euripide les auroit-il attaqués avec des traits si piquans, lui qui les loue ailleurs ? L'on peut voir ce que nous avons dit à ce sujet, première partie, vol. I. DISCOURS troisième, articles VI. VII. & VIII [1].

Ménélas fait conduire la mère & le fils dans le palais pour le conduire ensuite à la mort ; & cet intervalle est rempli par le chœur, qui, après avoir imputé les malheurs domestiques à la pluralité des femmes, & detesté la barbarie de Ménélas & d'Hermione, plaint le sort d'Andromaque & de Molossus [2].

L'une & l'autre reparoissent sur la scène, apparemment en habits funèbres, comme Mégare & ses enfans dans l'HERCULE FURIEUX *. Andromaque du moins a les mains liées. Leurs plaintes entrent dans le corps de l'intermède ; & ce sont de ces exclamations naturelles qu'une mort prochaine mettoit dans la bouche des anciens. Celles de la mère sont nobles ; & celles de l'enfant plus naives. La mère le fait approcher de son sein pour ne s'en point séparer en mourant. Mais, sa tendresse l'emportant enfin sur sa

1 Page 159 & suiv.

2 C'est ici la fin du second acte.

* Tragédie d'Euripide, qui est la dix-septième dans l'ordre des éditions grecques & de celle-ci. Voyez tom. IX.

fierté, elle engage ce fils si cher à tomber aux genoux de Ménélas qui est présent. Celui-ci demeure inflexible comme un rocher. C'est ainsi qu'il se qualifie.

ACTE III.

La chose amenée à ce point, il se fait une révolution de théâtre par l'arrivée de Pélée, que le chœur voit s'approcher. C'est un vieillard plein de fermeté, époux d'une déesse, père d'Achille, aïeul de Pyrrhus, & que tant de titres rendent respectable à Ménélas qu'il se voit contraint de céder, non toutefois sans démêlé. Car cette situation est une de ces scènes contentieuses où les tragiques Grecs prenoient plaisir à développer tout l'art d'un dialogue éloquent en faveur des républicains, naturellement libres & disputeurs. Pour tout dire enfin, c'est une de ces scènes qui, malgré cet art, n'ont pas le don de nous plaire, parce qu'elles choquent toutes nos manières; & qu'elles ne conviennent nullement ni au rang ni à la majesté de nos souverains d'aujourd'hui. Les deux Grecs en effet ne s'épargnent pas plus les injures que les raisonnemens; préjugé terrible pour nous contre les anciens. Voici la substance de cet entretien.

Pélée, fort surpris de voir Andromaque liée & traînée au supplice avec son fils, se montre à

leurs yeux, comme une divinité qui vient les délivrer de ce danger preſſant. La princeſſe Troyenne lui raconte en peu de mots le fait, & les motifs d'Hermione. Tout cela eſt naturel & tendre : car Andromaque, en tombant aux genoux de Pélée, ajoute à la fin ces paroles ſi belles (parce qu'elles ſont peu recherchées) : « Ils ont » profité de l'abſence de mon époux, & de l'aban- » don où je me trouve, pour me perdre & pour » égorger un enfant qui ne leur a fait aucun » mal. J'oſe donc me jeter à vos genoux, ſeigneur : » car, hélas, ces liens que vous voyez, m'empê- » chent de les embraſſer ». C'eſt la même naïveté que dans ces vers de Virgile :

Ecce trahebatur paſſis Priameia virgo
Crinibus a templo Caſſandra, adytiſque Minervæ
Ad cœlum tendens ardentia lumina fruſtra,
Lumina ; nam teneras arcebant vincula palmas *.

« On tiroit avec violence du fond du temple » & du ſanctuaire de Minerve la malheureuſe » Caſſandre ; &, tandis qu'on la traînoit, les che- » veux épars, elle levoit vainement au ciel ſes » yeux pleins d'un feu prophétique : d'indignes » liens l'empêchoient d'élever les mains ».

« Seigneur, continue Andromaque, ſauvez- » nous, au nom des dieux, d'un trépas affreux » pour une mère, mais dont la honte retomberoit

* Æneid. l. II. v. 403.

» ſur vous ». Pélée ordonne à l'inſtant qu'on délie Andromaque. Ménélas d'un ton fier défend qu'on le faſſe : & voilà où commence la conteſtation. Le premier demande au ſecond, de quel droit il tranche du ſouverain dans une cour étrangère? Ménélas allégue le droit d'allié & d'ami, qui rend l'autorité commune ainſi que les biens & les maux. Les repliques piquantes & redoublées amènent les menaces. Le roi de Sparte déclare qu'il ne relâchera point ſa victime; & le roi de Theſſalie le menace de lui donner du ſceptre ſur la tête. Nous avons déja vu quelque part * cette menace, qui eſt bien du ſtyle d'Homère.

Enfin, Pélée commence un diſcours ſuivi où il reproche à ſon adverſaire, comme une lâcheté inſigne, d'avoir ſouffert qu'un indigne Phrygien vînt lui enlever ſa femme dans ſes états, & d'avoir cru Hélène aſſez ſage pour être laiſſée ſeule à ſa bonne foi. « Et comment Hélène eût-elle été » chaſte dans une ville (c'eſt Sparte) où l'uſage » autoriſe les jeunes filles à entrer dans les tour- » nois † vêtues en amazones » ? Le grec peint l'habillement des Lacédémoniennes préciſément comme Virgile l'a fait au premier livre de l'É-

* C'eſt dans l'IPHIGÉNIE EN AULIDE. Ménélas menace un eſclave du même traitement, acte II. ſcène I. vol. VII.

† J'ai exprimé ainſi les jeux de la courſe & de la lutte : &, par le terme (VÊTUES EN AMAZONES) l'habillement dont il s'agit.

néide, vers 314, où il nous représente Vénus qui s'apparoît à son fils Énée dans la forêt de la nouvelle Carthage :

Virginis os habitumque ferens & virginis arma
Spartanæ : vel qualis equos Threissa fatigat
Harpalyce, volucremque fuga prævertitur Hebrum.
Namque humeris de more habilem suspenderat arcum
Venatrix, dederatque comam diffundere ventis,
Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentes.

Et plus bas, vers 336 :

Virginibus Tyriis mos est gestare pharetram
Purpureoque altè suras vincire cothurno.

« Vénus * sa mère vint à sa rencontre. On » l'auroit prise à son habit & à son air pour une » fille de Lacédémone, ou pour une reine des » Amazones, (UNE HARPALYCE ; C'ÉTOIT UNE REINE » DE THRACE) dans le temps qu'elles s'exercent à » dompter des chevaux, & que sur le bord de » l'Hèbrus, elles s'efforcent de dévancer à la » course les ondes de ce fleuve. La déesse, tra- » vestie en chasseuse, portoit sur l'épaule un joli » carquois. Sa chevelure, négligemment éparse, » étoit le jouet des vents, & sa robe retroussée » par une ceinture lui laissoit un genou decou- » vert.... les filles de Tyr, où j'ai pris naissance, » sont vêtues & chaussées, comme vous voyez que

* Traduction du P. F. Catrou, nouv. édit. 1729.

» je le ſuis. La mode de leur pays eſt de porter le » carquois, & de chauſſer le brodequin ».

C'étoit la même mode chez les filles Lacédémoniennes. Une des loix de Lycurgue étoit de les élever dans les plus pénibles exercices du corps. Mais le reſte de la Grèce ne goûtoit point cet uſage, comme peu conforme à la bienſéance du ſexe; & c'eſt ce que Pélée reproche à Ménélas. Il fait tout de ſuite une peinture d'Hélène, très-peu avantageuſe pour elle, mais aſſez conforme à la vérité. Tous les maux qu'elle a cauſés aux Troyens & aux Grecs, la perte de tant de héros, les larmes de tant de mères, la mort même d'Achille, & tant d'autres calamités, il les impute au ſeul Ménélas, à un époux aſſez lâche pour racheter à ſi haut prix une furie * qu'il auroit dû laiſſer à Troie avec exécration, en donnant même une récompenſe à ſes raviſſeurs, pour n'être pas forcé de la reprendre de leurs mains. Ce ſont, à peu de choſe près, les propres termes de Pélée.

Il ne ménage pas plus l'honneur de Ménélas en fait de bravoure. Il le repréſente comme un héros de montre, revenu ſeul ſans bleſſure, & qui, bien loin d'enſanglanter ſes armes, les a tenues ſoigneuſement cachées, & n'a rapporté de Troie que celles qu'il y avoit portées : bien diffé-

* Voyez les mêmes expreſſions dans IPHIGÉNIE EN AULIDE, acte II. ſcène II. tom. VII. p. 149.

rent,

rent, veut-il dire, des héros Grecs qui héritoient des armes de leurs ennemis vaincus, ou qui les échangeoient mutuellement par estime, comme l'avoit fait Ajax * avec Hector. Il ajoute que c'est contre son inclination que Pyrrhus a recherché l'alliance de Ménélas. Il lui remet devant les yeux le sacrifice d'Iphigénie, qu'il a extorqué d'Agamemnon sans rougir de contraindre un frère à immoler sa propre fille: Tant vous appréhendiez, dit-il, de ne pas retrouver une femme intraitable! Il lui fait un crime de ne l'avoir pas tuée en la renvoyant, & de s'être laissé bassement regagner par d'artificieuses caresses. Enfin il le couvre de confusion au sujet de l'action indigne dans laquelle il vient de le surprendre. Il veut qu'il reprenne Hermione, qu'il en délivre la Thessalie; & il le menace d'un vengeur dans la personne de Molossus, fils d'Andromaque.

Après la réflexion du chœur, qui trouve trop d'emportement dans le courroux de Pélée, Ménélas prend la parole à son tour, & rend invectives pour invectives. A l'entendre, Pélée est bien peu sage de faire à son allié une querelle sérieuse pour une étrangère qu'il auroit du chasser au-delà du Phase, comme issue des ennemis des Grecs, & en partie cause de la mort d'Achille. Quelle honte pour le père de ce héros d'avoir reçu dans ses

* Voyez Ajax de Sophocle, vol. II.

états la veuve d'Hector, & souffert qu'elle lui donnât des petits-fils, opprobre que Ménélas, en ami, vouloit laver dans le sang d'Andromaque & de Molossus. Quoi donc, si Hermione demeure privée d'enfans, Pélée mettra-t-il le sceptre aux mains de l'esclave Troyenne? ne prendroit-il pas lui-même les intérêts d'une fille aussi indignement traitée que l'est Hermione, s'il étoit son père? Il se justifie ensuite fort légèrement sur l'article de la valeur. C'est le point qu'un François auroit d'abord vîdé sans tant de raisonnement : autre étoit la méthode des anciens. A l'égard d'Hélène, Ménélas rejette tous ses malheurs sur les dieux, & par-là il raye d'un seul trait tout ce que peut dire la médisance à son désavantage. Il prétend même que le siége de Troie a procuré un grand bien aux Grecs, en les rendant autant de héros. Il se sçait bon gré de n'avoir pas attenté sur les jours d'Hélène, & il voudroit que Pélée eût épargné de même ceux de Phocus * son frère. C'est reproche pour reproche.

Ces vérités piquantes de part & d'autre sont adoucies par le chœur qui fait son office, comme

* Pausan. IN CORINTHI. Télamon & Pélée, ayant invité Phocus leur frère aux cinq jeux ordinaires des Grecs, Pélée frappa exprès Phocus d'une pierre qui lui tenoit lieu de disque. Ce que Pausanias ajoute, fait voir que ce crime étoit douteux, ou du moins qu'il passât pour tel. Ainsi c'étoit malignité à Ménélas de le reprocher.

dit Horace, pour concilier les esprits. Cela n'empêche pas Pélée de repliquer. Il insiste encore sur l'expédition de Troie, dont Ménélas tiroit vanité: « Grande injustice, dit Pélée, d'attribuer au chef » la gloire que les soldats ont achetée au prix de » leur sang ». Ce vers d'Euripide cité par Clytus avec autant d'imprudence que de malignité pour rabaisser Alexandre, coûta la vie à ce favori.

Au milieu de ce discours, Pélée s'avance vers Andromaque, la relève, ordonne à son petit-fils de la délier, & il la délie lui-même en lançant des traits d'indignation contre Ménélas pour avoir si cruellement traité une princesse dont le crime unique est d'être mère, tandis qu'Hermione ne l'est pas. Il parle en maître; il veut que le père & la fille retournent à Sparte; il leur prépare un ennemi redoutable dans Molossus, & il se déclare lui-même plus leur ennemi que ne fut Pâris.

Ménélas prend le parti d'une modération affectée : une guerre le rappelle, dit-il, dans ses états, & ne lui laisse pas le loisir de terminer un pareil démêlé. Mais il déclare qu'il reviendra furieux, si l'on ne fait pas justice à Hermione. Quant aux paroles de Pélée, il dédaigne d'y répondre, & il se retire. Andromaque rend graces à son libérateur. Mais, semblable à une timide colombe à peine échappée des serres du vautour,

elle craint encore que Ménélas ne l'enlève à Sparte avec ſon fils. Pélée la raſſure par des paroles peu honorables à Ménélas ; car il compte moins ſur ſes propres forces que ſur le peu de valeur de ſon ennemi ; &, pour remettre entièrement Andromaque de ſa frayeur, il la remène dans le palais. Le chœur dans l'interméde envie le bonheur des grands que leurs alliances mettent toujours en état de ſe ſoutenir mutuellement dans les plus affreux dangers, & il loue la valeur & la fermeté de Pélée.

ACTE IV.

La confidente d'Hermione, toute effrayée, vient avertir le chœur, que ſa maîtreſſe déchirée par ſes remords & livrée au déſeſpoir dans la crainte de Pyrrhus offenſé, veut ſe donner la mort, & qu'on a de la peine à la défendre contre elle-même. En effet on entend dans le palais le bruit des domeſtiques qui lui arrachent le poignard dont elle veut ſe frapper. A l'inſtant elle paroît ſur le théâtre. Elle arrache ſa coëffure ; elle déchire ſes vêtemens ; elle jette des cris qui marquent toute la violence de ſon repentir & de ſes alarmes.

Le chœur & la confidente font de vains efforts pour calmer ſon eſprit, & pour diſſiper ſes inquiétudes. Elle ne cherche que le poignard qu'on

lui a ravi. Elle ne ſonge qu'à ſe précipiter dans les flammes, ou du haut d'un rocher. Quelquefois elle ſe repréſente ſa triſte ſituation ; elle eſt abandonnée d'un père qui vient de partir, livrée à ce qu'elle croit, à la vengeance d'Andromaque, & contrainte de ramper aux pieds de l'étrangère. C'eſt ce qu'a heureuſement imité Racine *.

Eſt-ce là, dira-t-il †, cette fière Hermione ?
Elle me dédaignoit : un autre l'abandonne.
L'ingrate qui mettoit ſon cœur à ſi haut prix
Apprend donc, à ſon tour, à ſouffrir des mépris.
Ah, dieux !

Toutefois, il le faut avouer, quoique Racine ſe diſe redevable à Euripide du caractère d'Hermione, il l'a beaucoup annobli par l'heureux tour qu'il a ſçû donner à ſon poëme. Encore une fois on ne peut faire aucune comparaiſon entre deux ANDROMAQUES d'un caractère ſi différent.

« Princeſſe, reprend ſa confidente, je n'ap-» prouve pas plus vos craintes que votre attentat » ſur la rivale Troyenne. Penſez-vous en effet » que Pyrrhus (dût-il être gagné par les larmes » de l'étrangere) voulût porter ſon reſſenti-» ment au point que vous l'imaginez ? Non,

* ANDROMAQUE, acte II. ſcène I.

† Oreſte.

» non, vous n'êtes pas à ſes yeux une captive
» tirée des cendres de Troie. Fille d'un grand
» roi, née dans un état opulent, ſuivie d'une
» riche dot, votre alliance lui eſt trop pré-
» cieuſe. Ne croyez pas non plus qu'un père
» vous ait abandonnée, ni qu'il ſouffre que Pyr-
» rhus vous outrage. Remettez-vous, madame;
» & rentrez dans votre appartement. Evitez la
» honte de paroître en l'état où vous êtes ».

Sur cela le chœur voit arriver un étranger qui demande où eſt le palais de Pyrrhus, & qui ſe donne pour Oreſte fils d'Agamemnon. Ce prince en effet aimoit Hermione, & ſon amour lui faiſoit prétexter un voyage vers l'oracle de Delphes[1], tandis qu'il venoit à deſſein d'enlever ſon amante dans l'abſence de Pyrrhus. Hermione avertie eſt charmée de retrouver Oreſte, & de profiter de ſa tendreſſe pour ſe mettre à couvert de la vengeance de ſon époux. Elle ſe jette aux pieds du fils d'Agamemnon, & lui raconte avec beaucoup d'artifice ſon attentat & ſes craintes. Car ſans entreprendre de juſtifier ſon crime, elle en rejette tout l'odieux ſur les horribles conſeils de quelques femmes, qu'elle peint très naïvement comme des ſirènes cruelles; qui, par leurs paroles envenimées ont

1 Il vient de Delphes, & prétexte un voyage vers l'oracle de Dodone.

fait gliſſer dans ſon ſein le poiſon de la plus amère vengeance *. « Que voulez-vous, ajoute-» t-elle ? La douceur de ſe venger, l'abſence de » Pyrrhus, la préſence de Ménélas, mes grandes » richeſſes, & la qualité de reine & de rivale » d'une étrangère, tout m'applaniſſoit le chemin » du crime ». Sur quoi elle fait une réflexion peu honorable au ſexe. A l'en croire, « Tout époux » ſenſé doit interdire à ſon épouſe les viſites » même des femmes. Ce ſont autant de voix » qui donnent de funeſtes leçons, les unes par » intérêt, les autres par paſſion, d'autres pour » avoir des compagnes de leurs déréglemens ». Hermione veut même qu'on emploie les verroux & les grilles pour ſe garantir de ces ſirènes. Que diroit Molière de ces grilles & de ces verroux ? Le chœur tout compoſé de femmes en eſt véritablement piqué, & il ne pardonne cet emportement qu'à un excès de douleur.

Oreſte ravi de trouver les choſes au point où il les vouloit, confeſſe qu'Hermione eſt l'unique objet de ſon voyage, & il met à profit les conjonctures pour faire ſa déclaration. En un

* « Il me ſemble qu'Hermione dit vrai en une tragédie d'Euripide, » quand elle parle ainſi :

Entrant chez moi femmes de mauvais nom
Ont ruiné mon los & bon renom.

Plutarq. tr. DU MAR. trad. d'Amyot.

mot il met à prix ſon ſecours. « Si Hermione veut » être libre & ſortir des états de Pyrrhus, il faut » qu'elle épouſe Oreſte : auſſi bien lui fut-elle » promiſe par Pélée. Mais elle devint la récom- » penſe d'un guerrier qui avoit combattu à Troie ; » & le fils d'Agamemnon eut beau prier le fils » d'Achille de ne pas troubler cet amour, le » prince Theſſalien ne répondit que par des ou- » trages. Il reprocha à Oreſte d'être la proie des » furies, après avoir été le bourreau de ſa mère : » affront que cet amant n'a pu dévorer, & que » l'amour d'Hermione a gravé plus profondément » dans ſon cœur ». Tel eſt le fond du diſcours d'Oreſte, beaucoup moins rempli d'art que le rôle que lui donne Racine.

Hermione renvoie ſon amant à Pélée ſur ce qui concerne l'hymen. C'eſt ſe rendre : quant aux autres conditions elle le prend au mot, prête à le ſuivre dans la crainte du ſort qu'elle prévoit. « Ne craignez déſormais, répond Oreſte, ni Pélée » ni Pyrrhus ». Pour celui-ci, le fils d'Agamem- non déclare qu'il va le chercher à Delphes [1], & laver ſon affront dans le ſang de cet orgueilleux rival : projet barbare, auquel Hermione conſent par ſon ſilence. On voit aſſez combien l'Her-

1 Il ne dit pas ſi clairement qu'il va à Delphes, ſon expreſſion ſemble indiquer au contraire une choſe déjà exécutée. Voyez la traduction.

mione Françoiſe conduit différemment ſon intrigue. C'eſt elle plus qu'Oreſte qui tue Pyrrhus, & qui le tue malgré elle par les mains d'un amant déteſté, à qui elle redemande ſes jours après l'avoir contraint à cet attentat. Chez Euripide, Oreſte & Hermione partent ſur le champ pour Delphes, où Pyrrhus étoit allé demander raiſon à Phébus du meurtre d'Achille; impiété qui fera le dénouement de la piece.

ACTE V.

Pélée s'apperçoit qu'Hermione s'eſt échappée ſecrettement avec Oreſte, & il apprend du chœur tout le détail de la conjuration contre Pyrrhus. Comme il eſt ſur le point d'envoyer vers lui, il voit paroître un député qui vient lui raconter tous les malheurs qu'il appréhendoit: choſe viſiblement contraire à la vraiſemblance, puiſqu'Oreſte, loin d'avoir eû le temps de faire tout ce que dit l'envoyé, n'a pas même pû arriver au temple de Delphes [1]. C'eſt, je penſe, la premiere fois que nous ayons vu Euripide s'oublier à ce point; lui qui, auſſi bien que ſes contemporains, étoit ſi exact à garder toutes les vraiſemblances du temps & du lieu.

En effet le député, après avoir accablé d'abord

1 Voyez l'EXAMEN de cette piéce.

Pélée, en lui disant brusquement que les Delphiens & Oreste ont tué Pyrrhus, fait le détail de cette action, qui, sans compter le voyage, exigeoit au moins quelques heures : narré trop peu conforme à nos manières pour le traduire littéralement. En voici la substance : « Pyrrhus » avoit passé trois jours à Delphes. On soupçon- » noit qu'il vouloit reconnoître le temple pour » en enlever les trésors. Ce soupçon du peuple » étoit fondé sur ce qu'il entendoit Pyrrhus se » plaindre d'Apollon comme l'assassin d'Achille. » Le sénat s'assemble : on environne secrettement » le temple de gardes. Cependant Pyrrhus com- » mençoit le sacrifice, où il prétendoit expier la » faute qu'il avoit commise en demandant raison » au dieu de la mort de son père, comme si Apollon » en eût été le coupable auteur. Oreste se glisse » dans le temple ; & par des bruits sourdement » semés, il change les soupçons en évidence. A » l'instant les Delphiens armés assiégent Pyrrhus » de toutes parts, & le poursuivent l'épée à la » main. Il se dérobe à leurs coups, se saisit des » armes suspendues aux colonnes, s'avance vers » l'autel, & fait face à tous les assaillans ».

Ici le député s'étend sur les efforts plus qu'humains de son héros. Pyrrhus quoique blessé évite avec son bouclier une grêle de traits & de pierres. Mais il avoit trop à faire : car on lui

lançoit jusqu'à des broches. Voilà par exemple, ce qu'un François ne sçauroit traduire, non plus que les sauts agiles que faisoit Pyrrhus pour parer tous ces traits. Nous voudrions avec raison qu'on nous dît en deux mots, comme Racine:

Chacun se disputoit la gloire de l'abattre.
Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,
Tout sanglant à leurs coups vouloit se dérober :
Mais enfin à l'autel il est allé tomber *.

Euripide non content d'une opiniâtre défense, lui fait faire encore une vigoureuse attaque. Pressé de toutes parts, Pyrrhus se jette à corps perdu à travers les Delphiens, & il les fait fuir comme de timides colombes à l'aspect du vautour. Un grand nombre tombe sous ses coups redoublés: mais une voix divine se fait entendre de l'antre du temple, & ranime les combattans. Un Delphien commence ; les autres achèvent, & tous veulent avoir part à la gloire de frapper Pyrrhus. Ils l'accablent même après le trépas. Enfin, l'on apporte son corps sur le théâtre, & tout cela se fait presque en un clin d'œil.

Ce spectacle achève de désespérer Pélée. Il embrasse le cadavre de son petit-fils, le baigne de ses pleurs; &, par un retour de douleur, il voudroit qu'il eût été enseveli sous les ruines de Troie. Enfin, il exprime sa tristesse par tout

* ANDROMAQUE, acte V. scène III.

ce que les tragiques Grecs ont de plus naturel. Le chœur en augmente l'impreſſion, & tout le théâtre ainſi agité repréſente un roi & ſon peuple en pleurs. C'eſt le deuil ordinaire des Grecs au ſujet des morts.

Cette lugubre cérémonie eſt interrompue tout-à-coup par l'arrivée d'une déeſſe, qui, traverſant les airs, deſcend ſur le théâtre, & ſe fait connoître pour Thétis, femme de Pélée. Elle conſole ce prince par ſon propre exemple. Toute déeſſe qu'elle eſt, il lui a fallu perdre Achille, & obéir au deſtin. Elle veut donc que Pélée ſuſpende ſa douleur, pour aller inhumer Pyrrhus à Delphes, afin de le venger par cet honneur, & de laiſſer à la poſtérité un monument de la violence d'Oreſte. Elle ordonne qu'Andromaque aille chez les Moloſſes épouſer Hélénus, afin de donner lieu à Moloſſus, reſte unique des Æacides de procurer des ſucceſſeurs légitimes au trône de Moloſſie. Par-là le ſang Grec & Troyen, d'Achille & d'Hector, réuni dans Andromaque & Pyrrhus, ſe perpétuera dans un puiſſant royaume. Quant à Pélée, l'honneur qu'il a d'être l'époux d'une déeſſe lui vaudra la divinité. Pour cela Thétis lui donne ordre de ſe retirer dans une grotte des Iſles fortunées, où il reverra Achille déifié. Elle viendra enſuite le prendre accompagnée de cinquante Néréides pour l'enlever

comme ſon époux dans le palais de Nérée, en lui donnant la qualité de demi-dieu.

Comme la morale de cette piéce roule ſur le bonheur des mariages bien aſſortis, & ſur les horreurs qui accompagnent la polygamie, l'on peut dire que c'eſt autant la punition de Pyrrhus, que l'établiſſement d'Andromaque chez les Moloſſes.

PERSONNAGES.

ANDROMAQUE.
UNE ESCLAVE Troyenne.
LE CHŒUR, composé de femmes Phthiotes.
HERMIONE.
FEMME de la suite d'Hermione.
MÉNÉLAS.
LA NOURRICE[1] d'Hermione.
MOLOSSE, jeune enfant, fils d'Andromaque & de Néoptolème.
PÉLÉE, père d'Achille, & grand-père de Néoptolème.
ORESTE.
UN MESSAGER.
THÉTIS.

La scène est à l'entrée du temple de Thétis & du palais de Néoptolème, dans le lieu nommé Thétidée, à l'extrémité de la Phthiotide, la plus voisine de Pharsale.

1 Voyez la note sur ce personnage, jointe à la fin du volume IV.

ANDROMAQUE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ANDROMAQUE seule.

O THÈBES ! [1] cité floriſſante, la gloire & l'ornement de l'Aſie ! ah ! que mon ſort étoit digne d'envie, ah ! qu'Andromaque étoit heureuſe lorſqu'elle ſortit de tes murs, chargée de riches préſens, pour aller habiter le palais de Priam & devenir l'épouſe d'Hector ! aujourd'hui, quelle femme m'égale en infortune ? J'ai vu mourir Hector mon époux, par la main de l'impitoyable Achille ; j'ai vu mon fils, ce cher Aſtyanax dont Hector m'avoit rendue mère, précipité du haut d'une tour, à l'inſtant où les Grecs furent maîtres d'Ilion : eſclave moi-même, quoique née au ſein de la liberté, j'ai été tranſ-

1 Andromaque étoit fille d'Étion, roi de Thèbes en Cilicie.

portée en Grèce & livrée à l'insulaire [1] Néoptolême comme le prix de sa valeur & sa part du butin de Troie. J'habite les champs qui servent de limite à cet état de Phthie & à la cité de Pharsale ; c'est dans ces retraites solitaires que Thétis couronna les vœux de Pélée. En mémoire de son hymen, les Thessaliens ont appelé ce lieu Thétidée. Le fils d'Achille possede ce palais ; mais il laisse à Pélée le soin de gouverner l'état de Pharsale, ne voulant point arracher le sceptre des mains d'un vieillard qu'il honore. J'ai donné un fils à mon maître ; & mon cœur accablé de tant d'infortunes s'étoit flatté de l'espérance de trouver dans cet enfant une consolation & un appui ; mais, depuis que mon maître a dédaigné ma couche, depuis qu'Hermione est devenue son épouse, elle ne cesse de m'accabler des plus cruels outrages. Elle dit que, par de secrets maléfices, je mets obstacle à sa fécondité, que je la rends odieuse à son époux, que je veux la chasser de cette maison, & me mettre à sa place, moi qu'on n'y vit, hélas ! monter qu'avec horreur, & qui l'ai pour jamais abandonnée ! Jupiter, qui lit dans mon cœur, sçait si je l'ai jamais désirée ; mais ma sincérité ne la persuade point : elle

1 Néoptolême étoit né dans l'île de Scyros. Il paroît que les anciens Grecs ont affecté quelquefois une sorte de mépris pour les habitans des îles.

veut

veut me faire mourir. Ménélas son père, agit de concert avec elle : il a quitté Sparte pour venir en ce palais exécuter leur noir dessein. Effrayée & tremblante, je suis venue chercher un asyle dans ce temple consacré à Thétis, & qui touche aux murs du palais. Pélée & sa famille le révèrent comme le monument glorieux de son alliance avec la déesse. J'ai envoyé en secret mon fils, mon unique espérance, dans une maison écartée, de peur qu'ils ne tournent leur rage contre lui ; car son père est absent, il ne peut me défendre, il ne peut secourir son fils. Il est allé à Delphes demander le pardon d'une offense faite au dieu, dans l'égarement d'une trop juste douleur. Irrité de la mort de son père, il pria Apollon de punir [1] son meurtrier. Il tâche aujourd'hui de fléchir le dieu blessé de cette imprudente prière, & d'obtenir sa faveur par ses larmes & son repentir.

1 Ce meurtrier étoit Apollon lui même.

portée en Grèce & livrée à l'insulaire [1] Néoptolême comme le prix de sa valeur & sa part du butin de Troie. J'habite les champs qui servent de limite à cet état de Phthie & à la cité de Pharsale ; c'est dans ces retraites solitaires que Thétis couronna les vœux de Pélée. En mémoire de son hymen, les Thessaliens ont appelé ce lieu Thétidée. Le fils d'Achille possede ce palais ; mais il laisse à Pélée le soin de gouverner l'état de Pharsale, ne voulant point arracher le sceptre des mains d'un vieillard qu'il honore. J'ai donné un fils à mon maître ; & mon cœur accablé de tant d'infortunes s'étoit flatté de l'espérance de trouver dans cet enfant une consolation & un appui ; mais, depuis que mon maître a dédaigné ma couche, depuis qu'Hermione est devenue son épouse, elle ne cesse de m'accabler des plus cruels outrages. Elle dit que, par de secrets maléfices, je mets obstacle à sa fécondité, que je la rends odieuse à son époux, que je veux la chasser de cette maison, & me mettre à sa place, moi qu'on n'y vit, hélas ! monter qu'avec horreur, & qui l'ai pour jamais abandonnée ! Jupiter, qui lit dans mon cœur, sçait si je l'ai jamais désirée ; mais ma sincérité ne la persuade point : elle

[1] Néoptolême étoit né dans l'île de Scyros. Il paroît que les anciens Grecs ont affecté quelquefois une sorte de mépris pour les habitans des îles.

veut

veut me faire mourir. Ménélas son père, agit de concert avec elle : il a quitté Sparte pour venir en ce palais exécuter leur noir dessein. Effrayée & tremblante, je suis venue chercher un asyle dans ce temple consacré à Thétis, & qui touche aux murs du palais. Pélée & sa famille le révèrent comme le monument glorieux de son alliance avec la déesse. J'ai envoyé en secret mon fils, mon unique espérance, dans une maison écartée, de peur qu'ils ne tournent leur rage contre lui ; car son père est absent, il ne peut me défendre, il ne peut secourir son fils. Il est allé à Delphes demander le pardon d'une offense faite au dieu, dans l'égarement d'une trop juste douleur. Irrité de la mort de son père, il pria Apollon de punir [1] son meurtrier. Il tâche aujourd'hui de fléchir le dieu blessé de cette imprudente prière, & d'obtenir sa faveur par ses larmes & son repentir.

1 Ce meurtrier étoit Apollon lui même.

toi-même me rendre cet important ſervice?

L'ESCLAVE.

Et que répondrai-je lorſqu'on m'interrogera ſur mon abſence?

ANDROMAQUE.

Tu trouveras quelqu'adroit prétexte. Va, une femme n'en manque jamais.

L'ESCLAVE.

Il y va de ma vie; car Hermione eſt vigilante.

ANDROMAQUE.

Abandonnes-tu tes amis dans la détreſſe?

L'ESCLAVE.

Non, je ne donnerai point lieu à cet odieux reproche. Je pars.... Et qu'eſt-ce que des jours ſouillés par l'eſclavage?

ANDROMAQUE.

Va, tandis que livrée à ma douleur je frapperai les airs de mes accens plaintifs & me nourrirai de mes pleurs. C'eſt une conſolation que la nature accorde à notre ſexe, au ſein des maux qui nous preſſent, de leur donner l'eſſor par des paroles fugitives. Plus d'un ſujet de larmes s'offre à la fois à mon ſouvenir; ma patrie ravagée, Hector dans la nuit du tombeau, la dure deſtinée qui, me tenant attachée à ſon joug, m'a fait tomber dans les

indignes liens de la ſervitude. Jamais ſans doute on ne devroit appeler heureux aucun des mortels avant d'avoir vu le dernier jour de ſa vie, & de ſçavoir par quelle fin il a terminé ſa carrière [1].

SCÈNE III.

ANDROMAQUE ſeule.

QUAND [2] Pâris conduiſit Hélène dans la ſuperbe Ilion, il reçut dans ſon lit une furie infernale.

O Troie, c'eſt pour elle que le fougueux Arès ſortit de la Grèce ſuivi de mille vaiſſeaux, & vint renverſer tes murs avec le fer & le feu.

C'eſt pour elle qu'Hector fut traîné autour des murailles par le char du héros iſſu de Thétis.

Et que du lit de mon époux je fus conduite ſur le rivage, couverte du voile odieux des captives.

O que de pleurs coulèrent de ſes yeux en voyant cette ville ſuperbe, cette ſainte couche nuptiale, & mon époux lui-même, que je laiſſois enſevelis dans la pouſſière !

[1] C'eſt le mot du ſage Chilon : CONSIDÉREZ LA FIN DE LA VIE.

Scilicet ultima ſemper
Expectanda dies homini ; dicique beatus
Ante obitum nemo ſupremaque funera debet.
Ovid.

[2] Ce morceau eſt écrit en vers élégiaques.

Infortunée! pourquoi vois-je encore le jour? m'étoit-il réservé de vivre pour devenir l'eſclave d'Hermione?

Victime de ſa cruauté, je viens comme une ſuppliante embraſſer la ſtatue de la déeſſe, conſumée par la douleur, comme une ſource qui diſtille goutte à goutte du creux d'un rocher.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR, ANDROMAQUE.

LE CHŒUR.

ILLUSTRE captive, qui vous êtes réfugiée dans ce temple conſacré à Thétis, que rien ne peut vous réſoudre à abandonner! Je ſuis citoyenne de Phthie, & toutefois je ne crains point de venir auprès de vous, Aſiatique infortunée, pour chercher avec vous un remède à vos maux; je voudrois mettre un terme à ces malheurs, trop difficiles à réparer, qui vous ont enfermée avec Hermione dans les liens de l'odieuſe diſcorde, en vous faiſant partager avec elle la couche du fils d'Achille.

Songez au triſte ſort où vous êtes réduite. Combattrez-vous contre vos maîtres? Une captive Phrygienne penſe-t-elle l'emporter ſur la

citoyenne de Sparte ? Abandonnez ce temple honoré par nos sacrifices. Pourquoi flétrir ainsi votre beauté dans les larmes ? Il faut céder aux ordres souverains : qu'êtes-vous pour y résister ?

Sortez ; quittez la demeure superbe de la fille de Nérée ; songez que vous êtes esclave dans une terre étrangère, où vous ne pouvez attendre aucun secours de vos amis. O sort déplorable ! ô malheureuse épouse !

Troyenne, je sens mon cœur ému de compassion ; mais la crainte que m'inspirent mes maîtres, m'arrête ; &, dans l'excès de ma pitié, je tremble que la fille d'Hélène ne découvre mes sentimens pour vous.

SCÈNE V.

HERMIONE, ANDROMAQUE, LE CHŒUR.

HERMIONE.

L'or [1] & les ornemens qui brillent sur ma tête, ces riches vêtemens dont je me suis parée ne sont point les richesses de la maison d'Achille ou de Pélée. Ce sont les dons que me fit Ménélas mon père, lorsque je sortis de Sparte; je reçus de lui d'autres présens magnifiques, & j'ai acquis le droit de parler librement dans une

1 On conjecture avec raison qu'il y a une lacune de plusieurs vers entre cette scène & la précédente. Premièrement le chœur n'annonce point l'arrivée d'Hermione, ce qui est contraire à l'usage du théâtre Grec. Ensuite les premiers mots que dit Hermione ressemblent plutôt au milieu d'un discours qu'à la première phrase que prononce un personnage qui n'a point encore paru sur la scène. Enfin on voit, par la manière dont elle termine le discours qu'elle adresse au chœur, que ce discours est une réponse. On peut donc supposer un commencement de scène tel à peu près que je vais l'esquisser ici :

LE CHŒUR.

« J'apperçois Hermione l'épouse de Néoptolème, qui vient en ces » lieux, brillante de l'éclat d'une riche parure.

HERMIONE.

» Andromaque, sors de ce temple : je l'exige comme ta souveraine. » Je ne devrois point peut-être m'abaisser jusqu'à parler à une esclave » digne de châtiment, mais je veux que personne ne puisse douter de » mes droits; je veux te confondre en présence de ces citoyennes de

maison où j'ai apporté l'opulence. Telles sont les raisons que je puis opposer aux vôtres. Et toi, esclave & captive, tu voudrois t'en emparer à mon préjudice ; tu me rends par tes maléfices odieuse à mon époux, & tu as frappé mon sein d'une honteuse stérilité. Les femmes de ton pays [1] connoissent ces affreux secrets ; mais j'en préviendrai les funestes suites. Ni la demeure de la Néréide, ni ce temple, ni cet autel ne mettront ta vie à couvert ; ou, si quelqu'un des mortels ou des dieux veut sauver tes jours, il faut quitter tes orgueilleux projets, trembler, t'humilier devant moi, tomber, ramper à mes genoux, balayer mon palais, répandre autour de moi, avec des vases enrichis d'or, une rosée rafraîchissante [2], & apprendre à connoître en quels lieux le sort t'a placée. Ici

» Phthie, & t'accabler du poids de la honte, avant que d'exercer sur » toi les rigueurs de la justice....

LE CHŒUR.

« Hermione, quel que soit mon respect pour l'épouse de notre roi, » je vous demande au nom de la déesse qui habite cette auguste retraite, » d'épargner une suppliante » !

HERMIONE.

« Citoyennes de Phthie, ignorez-vous quels sont mes droits en ces » lieux ? L'or & les ornemens, &c ».

1 Les Epirotes. Les Grecs désignoient quelquefois les Asiatiques par ce mot. Et c'est pour cela que la Molossie où s'établit la colonie Asiatique d'Hélénus, fut appelée Épire. Le mot ÉPIRE signifie CONTINENT.

2 La rosée d'Achéloüs. L'Achéloüs étoit un fleuve d'Etolie, qui est employé pour désigner un fleuve quelconque. Ainsi la rosée d'Achéloüs c'est l'eau. Voyez Macrob. SATURNAL. V. 18.

n'eſt point Hector, ni Priam & ſon opulence. Ces murs ſont ceux d'une ville Grecque.... Malheureuſe! juſqu'où as-tu pouſſé l'égarement? Tu n'as point craint d'entrer dans le lit de celui dont le père a fait périr ton époux, d'avoir des enfans d'un homme tout couvert de ſon ſang. Telles ſont les mœurs des Barbares : mêlés confuſément en d'inceſtueuſes alliances, le père avec la fille, le fils avec la mère, le frère avec la ſœur, ils s'uniſſent ſans choix aux meurtriers de leurs proches; la loi ne leur impoſe aucune gêne. Va porter loin de nous un exemple abominable. Il eſt contraire aux mœurs & à l'honnêteté qu'un ſeul homme ait deux femmes ſous ſon empire. Celui qui veut que ſa maiſon ſoit heureuſe & bien gouvernée, en choiſiſſant une compagne, doit y borner ſes vœux & ſon amour.

LE CHŒUR.

La jalouſie eſt la paſſion des femmes; elles ne peuvent ſupporter celles qui partagent avec elles le lit de leur époux.

ANDROMAQUE.

Ah! que la jeuneſſe eſt injuſte! Mais que me ſert d'avoir pour moi la juſtice? Oſerai-je parler dans les fers? & ſi je puis vous confondre, je n'en ſerai que plus maltraitée; car l'orgueil des grands ſupporte impatiemment la raiſon des foibles. Mais la crainte ne me fera point trahir

la vérité ni me manquer à moi-même. Dites-moi, jeune imprudente, qui a pu vous persuader que j'ai formé le dessein de rompre votre mariage? Est-ce mon éclat ou ma puissance? Lacédémone redoute-t-elle la capitale de la Phrygie? Ma fortune est-elle grande & digne d'envie? Me voyez-vous libre & honorée, brillant de l'éclat de la jeunesse & de la beauté, fière d'une patrie florissante, & soutenue par de nombreux amis? Est-ce là ce qui peut m'inspirer le dessein de m'emparer de votre palais? Dois-je ambitionner votre place afin de donner le jour à des esclaves, de traîner après moi une nouvelle charge de douleurs? Ou bien dois-je me flatter que la Phrioride souffre que mes fils occupent le trône au défaut des vôtres? Mon nom & ma patrie ne sont-ils pas chéris des Grecs? L'obscurité de ma naissance me dérobe sans doute à leur haine; & la femme d'Hector, une princesse Phrygienne, captivera aisément leur bienveillance & leurs suffrages. Non, ce ne sont point des charmes & des maléfices qui vous font haïr de votre époux; s'il trouvoit en vous une compagne d'un commerce agréable & doux, il changeroit de sentiment. Les vertus sont un philtre plus puissant que la beauté même. Mais vous, dès qu'une chose vous blesse, vous parlez avec emphase de la grandeur de Lacédémone, & de Scyros avec dédain. Dans une maison où

règne la simplicité, vous étalez votre faste & votre opulence. Achille est à vos yeux moins grand que Ménélas.

Voilà ce qui éloigne votre époux. Quel que soit celui auquel l'hymen unit sa destinée, une femme lui doit sa soumission & son amour; jamais son orgueil ne doit lui disputer la prééminence. Si le sort vous eût donné pour époux, au sein des frimats de la Thrace, un prince qui, suivant les lois de cette contrée, fût le mari de plusieurs femmes, vous les auriez donc tuées dans votre fureur jalouse, & vous auriez couvert votre sexe de honte? car l'amour fermente dans notre sein avec plus de violence que chez les hommes, mais il se cache sous le voile aimable de la pudeur. O cher Hector! tu n'éprouvas jamais ma jalousie: si Vénus t'inspira quelque foiblesse, j'aimois à cause de toi celles qui en étoient l'objet. Les fruits de tes amours secrets furent allaités de mon sein; tu n'entendis jamais d'amers reproches. C'est ainsi que par ma douceur je gagnois le cœur de mon époux. Mais vous au contraire vous ne pouvez même souffrir qu'une goutte de rosée s'attache à votre époux.... Redoutez les excès où l'amour jeta votre mère. Les enfans ne doivent pas imiter les vices des auteurs de leur naissance.

LE CHŒUR.

Reine, s'il se peut, rendez-vous à ma prière,

& consentez à vous reconcilier avec elle.

HERMIONE.

Est-ce à toi de débiter des maximes, de me provoquer par tes discours ? ta sagesse en effet l'emporte sur la mienne !

ANDROMAQUE.

Si vous êtes sage, ce n'est pas en tenant de tels discours.

HERMIONE.

Puisse du moins mon cœur ne pas ressembler au tien !

ANDROMAQUE.

Quoi ! si jeune, dans vos propos vous respectez si peu la pudeur !

HERMIONE.

Tu ne te contentes pas de la blesser par tes paroles.

ANDROMAQUE.

Ne pouvez-vous souffrir en silence les douleurs de l'amour ?

HERMIONE.

Eh ! l'amour n'est-il pas le bien le plus précieux pour une femme ?

ANDROMAQUE.

Oui, lorsque la pudeur le dirige ; sinon, c'est un opprobre.

HERMIONE.

Cette ville ne se gouverne pas par l'opinion des Barbares.

ANDROMAQUE.

Ce qui est honteux parmi les Barbares est honteux chez les Grecs.

HERMIONE.

Tous tes raisonnemens ne t'arracheront point à la mort.

ANDROMAQUE.

Osez fixer la déesse! elle tourne sur vous des regards irrités.

HERMIONE.

Elle a en horreur ta patrie qui s'est abreuvée du sang d'Achille.

ANDROMAQUE.

C'est Hélène & non pas moi; c'est votre mère qui a causé sa mort.

HERMIONE.

Pousseras-tu plus loin l'audace & l'injure?

ANDROMAQUE.

Je me tais; je m'interdis toute parole offensante.

HERMIONE.

Réponds enfin sur l'objet qui m'amène.

ANDROMAQUE.

Que puis-je répondre, sinon que vos sentimens ne sont pas ce qu'ils devroient être?

HERMIONE.

Enfin quitteras-tu ce bois sacré de la déesse des mers ?

ANDROMAQUE.

La mort seule peut m'en chasser [1].

HERMIONE.

Tu résistes ? Ne crois pas que j'attende mon époux sans vengeance.

ANDROMAQUE.

Jusqu'à ce qu'il revienne, ne pensez pas que je me livre entre vos mains.

HERMIONE.

Je t'y forcerai par le feu. La sainteté du lieu ne peut t'en garantir.

ANDROMAQUE.

Que vos mains commencent l'incendie; les dieux en seront témoins.

HERMIONE.

Je te déchirerai le sein.

ANDROMAQUE.

Immolez, arrosez de sang l'autel de la déesse; elle sçaura vous en punir.

HERMIONE.

Femme audacieuse, nourrie parmi les Bar-

1 C'est le sens que présentent les manuscrits cités par M. Brunck. Les autres leçons n'offrent point un sens clair.

bares [1], tu veux braver la mort! va, je ſçais le moyen de te faire quitter volontairement ton aſyle; tu ne réſiſteras pas à l'appât qui va t'être offert. Je ne m'explique pas davantage; tu ne tarderas pas à me comprendre. Demeure inébranlable dans ton poſte : quand des flots de plomb liquide verſés autour de toi t'y tiendroient encore affermie [2], je ſçaurai t'en arracher avant que le fils d'Achille, en qui tu mets toute ta confiance, revienne pour te délivrer.

ANDROMAQUE.

Oui, je mets en lui ma confiance. Mais, hélas, qu'il eſt affreux que l'homme à qui la nature offre des remèdes contre les ſerpens venimeux, n'en ait aucun contre une femme méchante, plus dangereuſe que la vipère & le feu!

1 NOURRIÇON BARBARE! ou peut-être, BÉTAIL BARBARE! O BARBARAM PECUDEM! C'eſt ainſi que l'entend l'ancien interprète Latin.

2 Elle compare Andromaque à une ſtatue dont la baſe ſeroit affermie par un ciment de plomb fondu : ou peut-être fait-elle alluſion à l'uſage de fermer les portes en coulant du plomb dans les gonds.

SCÈNE

SCÈNE VI.

LE CHŒUR seul [1].

QUE de maux fit naître à la fois le fils de Jupiter & de Maia [2], lorsqu'il entra dans les forêts de l'Ida & conduisit le char des trois déesses, armées pour le combat funeste de la beauté, vers la demeure d'un berger, auprès d'un pasteur jeune & solitaire, au sein de ses pénates déserts [3].

Arrivées dans ces vallons couverts de la chevelure des forêts, elles lavèrent leurs corps éblouissans dans l'eau des sources des montagnes, elles allèrent vers le fils de Priam, se lançant tour-à-tour des propos pleins d'aigreur. Cypris s'empara de son cœur par des paroles trompeuses, douces à ses oreilles, mais amères aux Phrygiens, & qui ont renversé les tours superbes de la malheureuse Ilion.

Plût au ciel qu'elle eût jeté ce funeste fruit par dessus sa tête, celle qui jadis mit Pâris au

1 Andromaque est peut être présente.

2 Mercure.

3 Où Pâris vivoit seul, sans femme & sans famille.

jour ; avant qu'il pût habiter les rians côteaux de l'Ida, alors que Caſſandre, la tête ceinte du laurier prophétique, s'écrioit : « Immolez le deſ-» tructeur de Troie ». Qui n'importuna-t-elle pas de ſes plaintes ? Auquel des princes & des vieillards ne demanda-t elle pas ſa mort ?

Les malheureuſes Troyennes n'auroient pas plié ſous le joug ; & toi, princeſſe infortunée, tu ne languirois pas dans l'eſclavage ; la Grèce n'eût pas ſupporté dix années de travaux & de dangers, elle n'eût point vu périr ſous les murs d'Ilion la fleur de ſes jeunes guerriers, laiſſant les épouſes abandonnées, & les vieillards privés de leurs enfans.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

MÉNÉLAS, ANDROMAQUE, MOLOSSE, LE CHŒUR.

MÉNÉLAS, conduisant le jeune Molosse.

Voila l'enfant que tu pensois dérober aux regards de ma fille : tu te flattois que ce temple mettroit tes jours en sûreté, tandis que ceux de ton fils étoient à couvert dans sa retraite ; ma prudence a surpassé la tienne ; si tu ne quittes cet asyle, nous l'immolerons à ta place : choisis de mourir toi-même, ou de voir la mort de ton fils expier tes torts envers ma fille.

ANDROMAQUE.

O renommée ! combien de fois as-tu enflé d'orgueil le cœur des mortels les plus vils ! J'admire sans doute ceux à qui la vérité distribue la gloire, mais ceux qui la tiennent du mensonge n'en sont point décorés à mes yeux, & je ne vois en eux qu'un jeu cruel de la fortune qui favorise leur insolence. Placé par le hazard à la tête des armées de la Grèce, tu as vu la superbe

Troie tomber ſous ta main foible & timide ; & tu ſignales aujourd'hui ton courage à combattre une femme eſclave & malheureuſe, pour flatter l'orgueil d'un enfant ! Non, tu n'étois pas digne de Troie, Troie n'étoit pas digne de toi [1]. Tels brillent au dehors d'un faux éclat de ſageſſe & de vertu, de qui les ſentimens ſont rampans & vulgaires, & qui ne ſurpaſſent les autres hommes qu'en richeſſes & en puiſſance.... Ménélas, j'y conſens, terminons ce diſcours.... Je ne ſuis plus, ta fille m'a fait périr.... Toutefois elle n'évitera point la ſouillure de l'homicide : toi-même, il faudra te juſtifier devant le peuple d'un meurtre où tu auras trempé. Si, pour prévenir mon trépas, je vous livre mon fils, oſerez-vous lui ôter la vie ? penſez-vous que ſon père laiſſe ſa mort ſans vengeance ! eſt-il ſi dépourvu de courage ! les murs de Troie triomphent-ils de ſa foibleſſe ? Croyez qu'il agira en digne deſcendant d'Achille & de Pélée. Il chaſſera de ſa maiſon une femme odieuſe. Que diras-tu alors en l'offrant à un nouvel époux ? exalteras-tu ſa ſageſſe & ſa modeſtie ? Te plaindras-tu des torts de celui qui la répudie ? Mais qui ſera trompé par de telles impoſtures ? Qui vou-

1 Le mot DIGNE doit s'entendre dans le ſecond membre de cette phraſe d'une manière ironique. En grec cela n'eſt pas néceſſaire, parce que le mot ſe prend également en bonne & en mauvaiſe part.

dra s'unir au ſort d'une telle épouſe?... La recevras tu donc dans ton palais afin de la voir vieillir dans une honteuſe viduité? Malheureux, qui ne prévois pas les ſuites déplorables d'un crime! combien ne ſouhaiteras-tu pas alors de voir ta fille jouir des douceurs de l'hymen, dût-elle les partager avec pluſieurs rivales! Faut-il pour un léger ſujet attirer ces calamités ſur ſa tête? Et ſi les femmes ne peuvent réſiſter à la dépravation de leur nature, faut-il qu'un homme imite leurs fureurs? Qu'on examine ſi par de ſecrets poiſons j'ai cauſé la ſtérilité de ta fille; j'abandonne auſſitôt cet autel; je me ſoumets au jugement de ton gendre: il eſt intéreſſé comme toi à venger l'injure faite à ſa couche. Tu vois le fond de mon cœur. Mais pour toi, je me rappelle avec effroi que c'eſt une femme qui t'a fait renverſer la capitale de la Phrygie.

LE CHŒUR.

Vous oubliez que vous parlez à un homme, & vous paſſez les bornes que la décence impoſe à notre ſexe.

MÉNÉLAS.

Ce triomphe eſt petit, il eſt vrai, & peu digne de l'éclat de ma puiſſance? mais c'eſt une victoire plus grande & plus flatteuſe d'obtenir ce qu'on deſire, que de renverſer Troie. Ma fille eſt outragée; je reſſens ſon injure, & je com-

bats pour elle. Une femme peut ſupporter ſans murmure toute autre eſpèce d'injuſtice ; mais lui enlever ſon époux, c'eſt lui arracher la vie. L'époux de ma fille a droit de commander à mes eſclaves ; c'eſt à elle, c'eſt à moi de punir les ſiens en ſon abſence. Les vrais amis n'ont rien en propre ; tous leurs biens ſont communs. Ce ſeroit chez moi une négligence coupable de ne pas veiller ſur ce qui m'appartient, quand un ami n'y peut veiller lui-même. Ainſi, ſors au plutôt de ce temple ſacré. Si tu meurs, j'épargne ton fils ; mais ſi tu veux te dérober au ſupplice, je le frappe ici ſous tes yeux : l'un ou l'autre en ce jour doit expier ta faute.

ANDROMAQUE.

Hélas, quelle ſentence douloureuſe, quel choix funeſte exigez-vous de moi ? malheureuſe ſi je choiſis ; ſi je balance, je ſuis perdue. O vous qui pour un ſujet léger vous armez de tant de rigueurs, ne refuſez pas de m'entendre. Quel crime ai-je commis qui mérite la mort ? ai-je trahi votre patrie, fait mourir vos enfans, embraſé votre palais ? Hélas ! mon ſeul crime eſt d'avoir cédé à la force : vous puniſſez une faute involontaire, & vous reſpectez celui qui m'a contrainte à la commettre [1]. Malheureuſe !

1 J'ai négligé ici le ſens littéral parce qu'il eſt indiqué dans une note ſur l'extrait du P. Brumoy, qu'il ſuffira de conſulter, p. 408.

ma patrie ! ô ma patrie désolée ! quel gouffre est ouvert devant moi ! Pourquoi suis-je devenue mère ? pourquoi ai-je doublé le poids de mes infortunes ? Quelle douceur la vie peut-elle m'offrir encore ? où tourner mes tristes regards ? Sur les maux qui m'accablent en ce jour, ou sur ceux qui sont gravés dans mon souvenir ? moi dont les yeux ont vû le corps sanglant d'Hector attaché à un char cruel, Ilion devenue la proie des flammes, tandis que traînée par les cheveux dans les vaisseaux des Grecs, jetée pour jamais dans les liens de l'esclavage..... on m'entraine aux rivages de la Phthiotide, où je me vois contrainte à recevoir les embrassemens du meurtrier de mon époux. — Mais mon cœur peut-il encore s'occuper de ce qui n'est plus. Ah ! j'ai sous les yeux de trop justes sujets de larmes ! mon fils me restoit encore, mon fils, l'œil de ma vie ; les cruels le feront mourir.... Non, je ne sauverai pas aux dépends de ses jours les restes d'une vie infortunée. La seule espérance qui me soit laissée est celle de le conserver encore, & je ne serois pas digne du nom de mère, si je ne sçavois point m'immoler pour mon fils [1]....

[1] Les légères différences entre ce sens & celui qu'a préféré le P. Brumoy dépendent en partie de la ponctuation & en partie de l'arrangement des vers. J'ai suivi, à ce dernier égard, l'autorité du scholiaste. Quant à cette phrase : NON JE NE SAUVERAI, &c. que j'ai

(Elle quitte l'autel) Me voici, j'abandonne l'autel, votre victime eſt dans vos mains, frappez, égorgez,... chargez mes mains de fers & mon col d'un indigne lien.... Ta mère, ô mon fils! deſcend dans le tombeau pour racheter tes jours. Si je les dérobe à la Parque, ſouviens-toi de celle à qui tu dus deux fois la vie; & lorſque ton père te tiendra dans ſes bras, dis lui, parmi de tendres careſſes, en lui baiſant les mains, en les arroſant de tes larmes, dis-lui ce que j'ai fait pour toi. Oui, nos enfans ſont notre ame & notre vie: celui qui ne fut jamais père peut ſeul blâmer l'excès de cette tendreſſe; inacceſſible aux plus cruelles peines, il eſt heureux de ſon infortune.

ſéparée de celle qui précéde, je vois que le ſçavant traducteur Italien en a uſé de même; mais il a donné un autre ſens à ces mots: ἕνεκ' ἀθλίου βίου.

Queſto ſol figlio mi reſtava ancora,
Ch' è di mia vita la pupilla; e queſto
Per uccidere ſon coloro, a' quali
Volgonſi in mente queſte coſe ree
Che lo uccidan però non fia; chè troppo
Fora la vita mia miſera e triſta;
Perocchè ſe vivrà, puote ben eſſo
Aver ſperanza d'una amica ſorte,
E il non morir pel figlio a me ſarebbe
Di ſcorno; ed ecco al fin l'ara abbandono, &c.

LE CHŒUR.

Ses paroles me touchent ; les maux de l'humanité ont droit à notre compassion, quel que soit celui qui les souffre [1]. Obtenez, Ménélas, obtenez de votre fille la grace d'une infortunée, ramenez dans le palais la paix & la bonne intelligence.

MÉNÉLAS.

Esclaves, qu'on la saisisse, qu'on l'enchaîne. Mes paroles vont allumer sa colère. Je t'ai menacée de faire périr ton fils pour te faire quitter l'autel de la déesse, tu t'es livrée en ma puissance, déterminée à la mort : rien ne peut t'y soustraire. Ma fille jugera ton fils ; c'est à elle de prononcer sur sa vie. Rentre & apprends, esclave, à ne pas outrager les personnes libres.

ANDROMAQUE.

O ciel ! tu m'as trompée, tu t'es joué de ma crédulité ?

MÉNÉLAS.

Tu peux t'en plaindre au ciel & à la terre ; je ne prétends point le nier.

ANDROMAQUE.

Voilà donc la sagesse qu'on estime sur les bords de [2] l'Eurotas !

1 Homo sum, humani nihil à me alienum puto.

2 Fleuve de Laconie.

MÉNÉLAS.

Dans Troie, comme ailleurs, on eſtime qu'il faut venger un outrage.

ANDROMAQUE.

Mais les dieux ne ſont-ils plus des dieux ? ne crois-tu point à leur juſtice ?

MÉNÉLAS.

J'attends leur jugement. Toi, ſubis le tien.

ANDROMAQUE.

Quoi ! vous arracheriez cette innocente colombe de deſſous l'aile de ſa mère !

MÉNÉLAS.

Ma main ne le fera point mourir ; ma fille, à qui je le livrerai, pourra contenter ſon deſir.

ANDROMAQUE.

O cher enfant ! mes yeux pour te pleurer trouveront-ils des larmes ?

MÉNÉLAS.

Tu ſçais tout ; tu peux là-deſſus fonder tes eſpérances.

ANDROMAQUE.

O de tous les mortels les plus odieux à tous ! Habitans de Sparte, conſeils perfides, rois des menſonges, frauduleux artiſans des méchancetés, dont les penſées ſont tortueuſes, jamais droites & ſaines, toujours pleines de mille détours,

vous êtes injuſtement floriſſans au ſein de la Grèce. Quel crime eſt étranger parmi vous ? n'êtes-vous pas avides de gains honteux ? ne vous ſurprend-on pas ſans ceſſe trahiſſant par la langue les ſentimens de votre cœur ? puiſſiez-vous périr à jamais. Quant à moi, la mort ne me paroît point ſi peſante que tu le crois : dès long-temps je ne vis plus ; le dernier de mes jours fut celui qui éclaira les ruines de ma patrie & les funérailles de mon époux, de cet époux dont la lance te changea plus d'une fois en matelot timide & te força d'abandonner la terre. Guerrier terrible contre une femme ! tu vas m'immoler,...frappe ; car je te quitterai & toi & ta fille ſans que ma langue s'abaiſſe à vous careſſer : tu es à Sparte grand par ta naiſſance, & moi à Troie : ſi je ſuis dans le malheur, ceſſe d'en triompher ; car toi-même un jour peut-être tu éprouveras le même ſort.

(Les eſclaves l'entraînent dans le palais pour la charger de fers. Ils conduiſent Moloſſe à Hermione dans l'intérieur du palais. Ménélas les ſuit pour veiller à l'exécution de ſes ordres.)

SCÈNE II.

LE CHŒUR seul.

JAMAIS je n'approuverai les nœuds d'un double hyménée, des enfans nés de pluſieurs meres, diſcorde des maiſons, ſource d'amers chagrins. Puiſſe mon époux, heureux de ma ſeule tendreſſe, ne point m'aſſocier une rivale par de ſaints nœuds.

Dans les cités deux empires ne ſont pas plus doux à ſupporter qu'un ſeul ; c'eſt un fardeau ajouté à un autre, & une ſource de ſédition offerte à tous les citoyens ; on voit même les céleſtes muſes allumer entre deux poëtes la jalouſie & la diſcorde.

Ainſi, quand un vaiſſeau vole pouſſé ſur la plaine liquide par le ſouffle des vents orageux, deux habiles pilotes peuvent occaſionner le naufrage. Une multitude de ſages agit plus foiblement qu'un ſeul homme d'un eſprit vulgaire, qui ne doit qu'à lui-même compte de ſon pouvoir. Dans les maiſons & dans les états, pour que tout ſoit dans l'ordre, il faut qu'un ſeul commande.

La fille du roi de Sparte le prouve par ſon exemple. Elle pourſuit ſa rivale avec la flamme & le fer : elle immole à la diſcorde inſenſée cette

infortunée Troyenne & fait périr le fils avec la mère. Meurtre impie, injuſte, dénaturé ! Ah ! princeſſe ! un jour peut-être vous ſerez la proie du repentir.

DEMI-CHŒUR.

— Mais j'apperçois ce couple infortuné devant le palais, prêt à ſubir la ſentence de mort. O mere déplorable ! O malheureux enfant, tu meurs pour expier l'hymen de ta mère, innocent à cet égard & n'ayant fait aucune offenſe aux ſouverains qui t'ont condamné.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDROMAQUE, MOLOSSE, LE CHŒUR.

ANDROMAQUE.

Je deſcends au tombeau, les mains enſanglantées par d'indignes liens.

MOLOSSE.

Ah ma mère ! ma mère ! on m'y précipite avec vous. Je vais être immolé entre vos bras !

O princes de la Phtiotide! ô mon père! venez, venez à notre ſecours.

ANDROMAQUE.

O cher enfant! tu ſeras donc couché dans la terre ſur le ſein de ta malheureuſe mère; ton corps privé de vie repoſera ſur ſon corps glacé.

MOLOSSE.

Hélas! malheureux que je ſuis! mère tendre & infortunée!

SCÈNE II.

Les précédens, MÉNÉLAS.

MÉNÉLAS.

ALLEZ habiter les demeures ſouterraines: vous ſortez l'un & l'autre du ſein d'une ville ennemie. L'un & l'autre coupables, vous périrez par une double loi. Pour toi, c'eſt ma ſentence qui te condamne, celle d'Hermione condamne ton fils. C'eſt une grande démence chez un ennemi d'épargner l'objet de ſa haine, lorſqu'il peut le faire périr & délivrer à jamais ſa maiſon de la frayeur.

ANDROMAQUE.

O mon époux! mon cher époux! illuſtre fils

de Priam! ô si ta main pouvoit encore prendre ma défense!

MOLOSSE.

Infortuné! quels chants magiques peuvent me garantir du trépas?

ANDROMAQUE.

Jette-toi aux pieds de ton maître, mon fils, embrasse ses genoux.

MOLOSSE.

O prince généreux [1], ne me livrez point à la mort.

ANDROMAQUE.

Malheureuse! mes yeux s'éteignent dans les larmes, semblables aux sources qui distillent des grottes sombres des rochers.

MOLOSSE.

Hélas! que ferai-je? où trouverai-je un prompt secours?

MÉNÉLAS.

Pourquoi tombes-tu à mes pieds? tes prières se brisent contre mon cœur, comme la vague de l'océan contre le rocher insensible. Mon devoir est de protéger ma fille, aucun lien ne

[1] Il y a dans le grec un mouvement que je n'ai pas exprimé. Ὦ φίλος, ὦ φίλος. O CHARE, O CHARE. Ou plutôt, BONE, BONE. Car ce mot, comme le mot LIEBE des Allemands, signifie à la fois BON & CHER: on l'applique à dieu dans le premier sens; & c'est ainsi que Molosse l'emploie. Il dit à Ménélas, O BON, O BON, comme il le diroit en s'adressant aux dieux.

m'attache à toi. Au prix d'une partie de ma vie, j'ai renverſé Troie & fait ta mère captive: tu jouiras du bonheur d'être ſon fils; tu deſcendras avec elle chez Pluton.

LE CHŒUR.

Voilà Pélée qui vient en ces lieux, il eſt déja près du palais. Courbé ſous le poids des années, il marche d'un pas précipité.

SCÈNE III.

PÉLÉE, MÉNÉLAS, ANDROMAQUE, MOLOSSE, LE CHŒUR.

PÉLÉE.

RÉPONDEZ-MOI, citoyennes, & toi qui ſembles préſider à ce ſacrifice, quel eſt le ſujet qui vous aſſemble, comment & par quelle cauſe le palais eſt-il dans le trouble? pourquoi cette exécution qu'aucun jugement n'a précédée?... Arrête, Ménélas, n'immole pas la juſtice à ta paſſion.... Hâtons-nous [1] je vois trop qu'ici la promptitude

1 C'eſt ici que Barnes & le P. Brumoy font commencer le troiſième acte.

2 Littéralement: Toi, conduis-moi plus vîte. Il parle au ſerviteur qui l'accompagne.

eſt

est nécessaire: puisse-je pour un instant rappeler la vigueur de ma jeunesse! Portons d'abord nos pas vers cette infortunée, pour ranimer ses esprits languissans, comme un vent favorable vient réjouir le nautonnier. Dites-moi, je vous prie, en vertu de quel jugement on vous charge ainsi de liens, & pourquoi l'on vous entraîne au supplice avec votre fils, comme une brebis innocente avec l'agneau qu'elle allaite; tandis qu'absent de ces lieux, votre maître & moi ne pouvons vous défendre?

ANDROMAQUE.

Hélas! que vous dirai-je, vénérable vieillard? vous voyez une infortunée dévouée à la mort avec ce cher & malheureux enfant. Avec quelle impatience j'ai desiré votre secours! combien de fois n'ai-je pas envoyé vers vous pour vous instruire de ce qui se passe! Vous n'ignorez pas sans doute la haine que me porte la fille de Ménélas: c'est elle qui cause ma mort. On m'arrache à l'autel de Thétis, de la déesse à qui votre fils a dû le jour, & qui est l'objet de vos hommages, sans nous juger, sans nous entendre, sans respect pour un maître absent de sa maison; on profite de l'abandon cruel où je me trouve, pour me livrer à la mort avec mon fils, que l'innocence de son âge ne peut garantir de leurs fureurs. O vieillard! au nom des dieux, écoutez une suppliante; je

tombe à vos genoux : hélas ! les fers dont mes mains ſont chargées ne me permettent pas de toucher votre viſage chéri. Délivrez-moi, prévenez un crime, qui va vous couvrir de honte en mettant le comble à mon infortune.

PÉLÉE.

Eſclaves, obéiſſez, qu'on briſe ſes liens, ou craignez de verſer des pleurs. J'ordonne que ſes mains ſoient libres à l'inſtant.

MÉNÉLAS.

Et moi, je le défends ; je ſçaurai auſſi bien que toi me faire obéir, & j'ai plus que toi des droits ſur cette eſclave.

PÉLÉE.

Comment ! prétends-tu faire la loi dans mon propre palais ? va commander à Sparte.

MÉNÉLAS.

C'eſt ma captive.

PÉLÉE.

Elle eſt échue au fils de celui qui me dut le jour.

MÉNÉLAS.

Son bien & le mien ne ſont-ils pas communs ?

PÉLÉE.

Oui, pour en faire un bon uſage, & non pour exercer des violences, & pour faire mourir une femme innocente.

MÉNÉLAS.

Tu ne l'arracheras point d'entre mes mains.

PÉLÉE.

Tremble que ce ſceptre n'enſanglante ta tête.

MÉNÉLAS.

Oſe frapper; approche, afin d'apprendre à me connoître.

PÉLÉE.

Toi, lâche, te meſurer avec un homme [1]! Eh, mérites-tu donc d'être compté parmi les hommes? toi, qui laiſſas ta maiſon ouverte aux raviſſeurs, & qui abandonnas à ſa propre fidélité la plus infidelle, la plus perfide des épouſes. Et commment la chaſteté ſe conſerveroit-elle dans le cœur d'une jeune Lacédémonienne accoutumée à quitter la maiſon maternelle, pour ſe mêler aux exercices de la courſe & de la lutte avec les jeunes hommes, ſans autre vêtement qu'une robe courte & flottante [2]? Faut-il enſuite s'étonner ſi vos femmes ſont ſans pudeur. Demandez-le à cette Hélène qu'on vit abandonner la couche nuptiale, ſe livrer avec

1 Les interprètes attribuent à cette première phraſe le même ſens qu'à la ſeconde. C'eſt une répétition inutile. Ce qui donne lieu au doute, c'eſt que la phraſe eſt elliptique: j'ai ſous-entendu le verbe de celle qui précède.

2 « Sans autre vêtement qu'une robe courte & flottante ». Quelquefois même les jeunes Spartiates s'exerçoient à la lutte entièrement nues. Ariſtoph. LYSISTR. v. 81.

audace à l'excès de sa passion, & suivre un jeune amant dans une terre étrangère. Voilà donc le digne objet qui t'a fait rassembler & conduire à Troie toutes les forces de la Grèce! Ah! loin de vouloir reprendre les armes à la main une femme si mépriſable, tu devois la rejeter loin de toi, l'abandonner à son raviſſeur, lui offrir des préſens pour ne la voir jamais rentrer dans ta maiſon. Mais que ces ſentimens étoient loin de ton cœur! Tu n'as point rougi de prodiguer le ſang le plus pur de la Grèce pour ton infâme conquête; tu as plongé les mères dans le deuil; tu as ravi aux pères leurs généreux enfans, l'eſpérance & la gloire de leur blanche vieilleſſe. Moi-même je ſuis du nombre de ces pères infortunés, & je t'enviſage avec horreur, comme le meurtrier, comme le mauvais génie de mon cher Achille. Seul entre les guerriers qui ont combattu contre Troie, ton corps n'eſt point couvert de bleſſures, & tu as rapporté tes armes magnifiques, enfermées dans un étui richement orné, auſſi pures & auſſi brillantes qu'au jour où tu quittas la Grèce [1]. Plus d'une fois j'ai dit au fils d'Achille de ſe garder de ton alliance, & de ne point recevoir dans ſa maiſon la fille d'une mé-

1 Le grec dit ſeulement : « Telles en ce jour qu'au jour, &c ». J'ai ajouté les mots : « Auſſi pures & auſſi brillantes », pour déterminer le ſens. Ce n'eſt pas celui qu'a ſuivi le P. Brumoy, (Voyez ſon extrait) mais c'eſt celui du ſcholiaſte.

chante mère. L'exemple d'une mère entraîne une jeune épouse. O vous qui cherchez une compagne digne de votre amour, faites attention aux vices & aux vertus des mères ! A tout ce que je viens de dire, ajoute tes crimes envers ton frère ; tu as ordonné la mort de sa fille dans l'excès de ton aveuglement, tant tu craignois de ne pas recouvrer une méchante femme. Enfin pour en venir à tes derniers exploits, quand tu t'es vu maître de Troie, quand cette femme a été livrée captive entre tes mains, as-tu lavé ton affront dans son sang?... A peine a-t-elle découvert son sein à ta vue, le glaive est tombé de tes mains, tu as reçu ses tendres baisers, tu as flatté par mille tendres caresses un monstre souillé de vices. Lâche, tu es l'esclave de Vénus, & tu oses dans la maison de mes enfans porter le trouble & le ravage ! tu profites de son absence pour venir chez le fils d'Achille assassiner une femme infortunée & un foible enfant ! Mais sçache que, sa naissance fût-elle encore plus illégitime, il te prépare des pleurs à toi & à ta fille. La terre la mieux cultivée ne porte pas toujours les fruits les plus savoureux. Souvent les fruits de l'amour surpassent en vertu les enfans légitimes [1].

1 What heroes hence have issued ! what fam'd Chiefs
And demi-gods of old ! The stealth of Love
Gave Greece her Hercules, and mighty Rome
First rose beneath a random son of Mars.

Reprends ta fille. Il vaut mieux s'allier à l'homme pauvre & vertueux, qu'à celui qui unit le vice à l'opulence. Va, tu n'auras que mon mépris.

LE CHŒUR.

Les paroles aigriſſent les cœurs, & la diſpute la plus modérée ſe termine ſouvent d'une manière funeſte & violente. L'homme ſage l'évite toujours avec ceux qui doivent lui être chers.

MÉNÉLAS.

Que penſer de la ſageſſe des vieillards, & de ceux dont la Grèce eſtime le jugement ? Quoi ! Pélée, le fils d'un héros illuſtre qui a formé avec moi les nœuds d'une ſainte alliance [1], ſe laiſſe emporter à la colère juſqu'à proférer des paroles auſſi déshonorantes pour lui-même qu'injurieuſes pour moi ; & cela pour une eſclave barbare qu'il falloit renvoyer par-delà le Nil & le Phaſe en m'exhortant à la pourſuivre. Elle eſt née ſur le continent de l'Aſie, ſa patrie eſt encore fumante du ſang des Grecs, elle eſt complice de la mort de ton fils ; Pâris, le meurtrier d'Achille, étoit frère d'Hector ; Hector étoit ſon époux ; & tu habites ſous le même toit, & tu ſouffres qu'elle

1 Avec moi. Ces deux mots ne ſont pas exprimés en grec. Muſgrave fait ici une correction qui ſemble aſſez néceſſaire, & que M. Brunck a adoptée. En la ſuivant, il faudroit traduire : « Uni aux » dieux par de ſaintes alliances ».

mange à ta table, qu'elle produiſe au ſein de ton palais une race odieuſe! & lorſque ma ſage prévoyance veut te délivrer d'une ennemie, c'eſt toi qui retiens mon bras, c'eſt toi qui la dérobes à mon reſſentiment! Eh quoi! ſi ma fille eſt ſans poſtérité, placeras-tu ſur le trône de la Phtiotide les fils de cette eſclave? Iſſus d'un ſang barbare, les verra-t-on régner ſur les Grecs? Eſt-ce moi qui foule aux pieds la ſageſſe? en es-tu le défenſeur? Toi-même, ſi ta fille éprouvoit un pareil outrage le ſupporterois-tu en ſilence? Non ſans doute; & cependant tu accables d'injures tes amis pour ſoutenir une étrangère! Pourquoi une femme outragée ne jouiroit-elle pas des mêmes droits qu'a un mari pour punir une femme infidelle? celui-ci ſe confie en ſa force; celle-là dans ſon père & dans ſa famille: mon ſecours eſt dû à ma fille. Mais la vieilleſſe t'égare. Quand tu parles de mes exploits, tu rehauſſes l'éclat de ma gloire. Pour Hélène, les dieux furent les auteurs d'une faute qui a eu pour la Grèce les ſuites les plus heureuſes. Ses peuples, amollis par la paix, ignoroient les vertus guerrières; l'exercice a formé leur courage. L'uſage en toutes choſes eſt le ſeul maître des mortels. Lorſque je revis mon épouſe, ſi je ſçus dompter ma colere, ſi j'arrêtai mon bras prêt à lui percer le cœur, cette modération mérite des louanges. Je voudrois que ce ſentiment t'eût jadis empêché

de te souiller du sang d'un frere[1]. Ce n'est point la passion qui m'anime; je n'ai que ton bonheur en vue. Si tu te livres à la violence, tu l'emporteras en injures; la sagesse & la prudence m'offrent une gloire plus véritable.

LE CHŒUR.

Ah! princes! arrêtez, cessez ces vaines paroles; vous vous perdez l'un & l'autre.

PÉLÉE.

O que la Grèce apprécie mal le courage! Lorsqu'une armée est victorieuse, pourquoi le chef en remporte-t-il la gloire, tandis qu'on oublie les instrumens de son triomphe? Confondu parmi les autres guerriers, qu'a-t-il de plus qu'eux pour qu'on en parle davantage? Cependant ces chefs orgueilleux commandent dans les conseils, méprisent leurs concitoyens; quoique méprisables eux-mêmes, & entourés d'hommes supérieurs en mérite, auxquels il ne manque que de vouloir & d'oser. Ainsi ton frère & toi vous êtes enflés d'orgueil pour avoir vaincu Troie par la valeur & par les travaux des Grecs. Mais crains de trouver en moi un ennemi plus redoutable que le berger Pâris. Pars, fuis, va périr loin de mes yeux; emmène ta fille, reprends une épouse stérile, de peur que le héros issu de mon sang ne

1 Phocus, frère de Pélée; l'un & l'autre fils d'Éaque.

la chasse de ce palais en la traînant par les cheveux, ainsi qu'une esclave. Outrée que le ciel refuse des enfans à ses vœux, elle ne peut souffrir qu'une autre femme soit féconde; eh quoi? parce que la nature trompe ses espérances, faut-il que je sois privé de celle de me voir renaître?.... Retirez-vous, esclaves; voyons s'il est quelqu'un assez téméraire pour s'opposer à mes volontés.... Levez-vous, infortunée! je veux moi-même de mes mains tremblantes délier ces indignes courroies dont les vôtres sont enchaînées. Barbare, as-tu pu te résoudre à meurtrir ainsi ces mains délicates? Ces liens étoient faits pour les taureaux & pour les lions. Craignois-tu que ce foible bras ne s'armât contre ta violence? Viens, jeune enfant, viens dans mes bras; oui, aide moi à détacher les liens de ta mère. Je t'éleverai dans la Phtioride, pour qu'ils trouvent en toi un ennemi redoutable.... Otez aux Spartiates la gloire des armes & le prix du combat, ils ne sont en rien supérieurs aux autres hommes.

LE CHŒUR.

Les vieillards n'ont point d'empire sur eux-mêmes; ils se laissent aisément emporter à la colère [1].

1 Il est certaines observations qu'il faut rappeler plus d'une fois dans cette traduction pour prévenir des critiques sans objet. Le chœur, placé à l'orchestre, montoit quelquefois sur la scène, puisque dans certains momens on l'y voit agir: mais le plus souvent il restoit à sa place,

MÉNÉLAS.

Certes, ta bouche eſt fertile en injures. Je ſuis venu dans ces lieux contre mon gré; je n'y ferai, je n'y ſouffrirai aucune violence. Preſſé de retourner dans ma patrie, je pars pour lui porter un ſecours néceſſaire. Une ville voiſine, & ci-devant ſon alliée, eſt devenu ſon ennemie; j'y vais conduire une armée & la réduire en ma puiſſance. Quand j'aurai terminé cette expédition glorieuſe, je viendrai moi-même inſtruire mon gendre, & écouter à mon tour ſes raiſons. S'il punit cette eſclave, & qu'il ait pour moi les égards qui me ſont dûs, il éprouvera de ma part un traitement pareil; mais s'il s'emporte, qu'il s'attende à ma colère; mes actions & mes ſentimens prendront les ſiens pour règle & pour modèle. Je ſupporte aiſément tes outrages : ſemblable à une ombre légère [1], il ne te reſte que la voix, & ta valeur ſe réduit à dire des injures.

où, s'il n'élevoit la voix, les perſonnages de la ſcène étoient cenſés ne point l'entendre. Ainſi, lorſqu'après un diſcours il place une réflexion, c'eſt l'effuſion d'un ſentiment verſé dans le ſein de l'amitié; le coryphée communique aux perſonnes du chœur à demi-voix l'impreſſion qu'il reſſent, & l'intervalle que cette penſée occupe dans la repréſentation eſt rempli utilement par le jeu muet des acteurs : cette eſpèce de repos donnoit plus de gravité au dialogue, & empêchoit que le ſpectateur ne perdît les premiers mots de chaque diſcours. Si au contraire le chœur vouloit être entendu, il parloit à haute voix ou montoit ſur la ſcène.

1 Umbra es amantum potius quam amator, Pleuſides.
Plaut. Mil. Gl. act. III.

SCÈNE IV.

PÉLÉE, ANDROMAQUE, MOLOSSE, LE CHŒUR.

PÉLÉE.

Viens, cher enfant, précéde-moi placé ſous la garde de mon bras; & vous auſſi venez avec moi.... après avoir été battue par la tempête, jouiſſez enfin du repos dans un port aſſuré.

ANDROMAQUE.

O vieillard! puiſſent les dieux répandre ſur vous & ſur vos enfans leurs bénédictions les plus précieuſes! puiſſent-ils récompenſer dignement le libérateur de mon fils & de ſa malheureuſe mère! Mais prenez garde à leurs deſſeins; nos ennemis peut-être ſe ſont retirés pour nous attendre en quelque lieu ſolitaire de la route où vous allez nous conduire, afin de m'enlever de force.... Un vieillard, une femme foible & tremblante, un enfant qui n'a pour armes que ſes cris! — Ah! ſeigneur! ſongez que votre protection peut nous devenir inutile.

PÉLÉE.

Ne m'entretenez plus de vos vaines frayeurs.

Allez; qui oseroit porter sur vous une main téméraire? certes, il ne le feroit pas impunément. La protection d'une divinité, une cavalerie nombreuse & des fantassins aguerris m'assurent le droit de commander dans Phthie. Il me reste de la vigueur; ma vieillesse n'est pas si foible qu'il vous le semble; enfin, tel que je suis, si je rencontrois ce lâche, je le foudroyerois d'un regard. Un vieillard plein de courage peut terrasser de jeunes hommes. Que sert la force sans la bravoure[1]?

SCÈNE V.

LE CHŒUR, seul.

SOUHAITONS de n'être pas nées, ou d'appartenir à des parens distingués par leur mérite & par leur puissance. Près d'eux on trouve un asyle dans les revers de la fortune. L'honneur & la gloire couronnent les maisons illustres, & le temps n'engloutit point les restes des grands hommes. La vertu brille encore parmi les morts.

Il vaut mieux ne point remporter une victoire

1 Il est évident que Pélée conduit Andromaque & Molosse en un lieu de sûreté. Il paroît que c'est à Pharsale dans son propre palais. Voyez l'EXAMEN de cette pièce.

ſouillée d'opprobre, que de renverſer la juſtice par une puiſſance odieuſe. Un tel triomphe a d'abord quelque douceur; mais il ſe change en peine & en amertume, & couvre les maiſons d'infamie. La vie que j'honore, la vie qui eſt l'objet de mes vœux eſt celle où ſans la juſtice on ne jouit d'aucun pouvoir, ſoit dans l'état, ſoit dans le ſein de la couche nuptiale.

O vieillard! fils d'Eaque! je crois ſans peine que les Lapithes & les Centaures ont illuſtré ta valeur. Oui, tu traverſas ſur l'Argo, par une navigation célèbre, les Symplégades ſauvages, marécageuſes, inhoſpitalières; & tu marchas contre Troie, lorſque pour la première fois l'illuſtre fils de Jupiter y ſema la terreur & la mort [1]. L'Europe te revit couvert de gloire.

[1] Hercule, fils de Jupiter, voulant ſe rendre maître des chevaux immortels de Laomédon, aſſiégea Troie & la dévaſta. Pélée avoit aſſiſté à cette expédition, qui précéda d'une génération celle qu'Homere a chanté.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

UNE FEMME de la ſuite d'Hermione, LE CHŒUR.

L'ESCLAVE ſuivante d'Hermione.

Avec quel acharnement la fortune nous perſécute ! O chères citoyennes ! Hermione, ma maîtreſſe, abandonnée de ſon père, troublée par le ſentiment de l'action qu'elle a commiſe, effrayée du projet qu'elle oſa former d'immoler Andromaque & ſon fils, veut ſe donner la mort ; elle craint que ſon époux ne la puniſſe, qu'il ne la chaſſe honteuſement, ou qu'un cruel ſupplice n'expie ſes fureurs. A peine ſes eſclaves peuvent-ils l'empêcher d'attacher à ſon cou le cordon fatal ; à peine peuvent-ils arracher de ſes mains le poignard dont elle veut ſe frapper le ſein : tant ſa douleur eſt ſombre & profonde, tant le remords de ſon crime lui cauſe de déchiremens ! Fatiguée de mes vains efforts, j'accours vers vous, comme vers des amies, pour vous prier de venir la dé-

tourner de ſon funeſte deſſein. Des amis qu'on n'a pas vus encore, ont plus de pouvoir que ceux qu'on a ſans ceſſe auprès de ſoi.

LE CHŒUR.

J'entends la voix des ſerviteurs d'Hermione qui confirme triſtement votre récit. Infortunée! voyez comme elle eſt agitée par le remords & par la douleur: elle ſort du palais, elle s'échappe des mains de ceux qui la retiennent, pour ſe donner la mort.

SCÈNE II.

HERMIONE, LA NOURRICE, LE CHŒUR.

HERMIONE.

O DOULEUR! ô ſupplice! laiſſez mes mains arracher mes cheveux; laiſſez-les déchirer mon viſage.

LA NOURRICE.

Jeune princeſſe! que faites-vous? pourquoi outrager ainſi vos charmes?

HERMIONE. (Elle pouſſe des cris.)

Va!... vole loin de moi, voile riche & léger, inutile ornement de ma tête.

LA NOURRICE.

Ma fille, couvrez votre poitrine, fermez votre robe.

HERMIONE.

Pourquoi cacher ma poitrine? elle recèle des forfaits : mes torts envers un époux ne ſont-ils pas à découvert? le ciel & la terre n'en ſont-ils pas témoins?

LA NOURRICE.

Ah! puis-je vous abandonner dans ce tranſport de délire?

HERMIONE.

Cruel deſtin! où pourrai-je me précipiter dans les flammes? n'eſt-il point de rocher où je puiſſe briſer ma tête? Dans les gouffres de l'Océan, dans les forêts des montagnes ne puis-je trouver la mort?

LA NOURRICE.

Faut-il ainſi vous abandonner à la douleur? Quel mortel eſt exempt des céleſtes calamités?

HERMIONE.

O mon père! tu m'as laiſſée ſur ce rivage déſert, comme un vaiſſeau ſans rames & ſans agrès:... Je vois un époux furieux.... Cette maiſon n'eſt plus la mienne.... De quel dieu? de quelle déeſſe tutélaire embraſſerai-je la ſtatue?.... Tomberai-je aux pieds d'une eſclave?.... Que ne puis-je m'élancer dans les airs, portée ſur une aîle

aile rapide loin des confins de la Phthiotide, ou traverser la liquide plaine, comme le vaisseau qui le premier cédant à l'effort des rames pénétra jusqu'aux îles Cyanées [1]!

LA NOURRICE.

Ma fille, j'ai vu avec peine les extrémités auxquelles vous vous êtes portée envers cette Troyenne, & je blâme à présent l'excès de votre frayeur. Ne pensez pas que votre époux renonce à votre alliance; les larmes d'une esclave n'auront pas sur lui tant d'empire. Vous n'êtes point une captive tirée des cendres de Troie. Il vous a reçue avec de riches présens de la main d'un illustre père; il connoît l'éclat de votre naissance, & la splendeur de votre patrie. Ne pensez pas que ce père vous trahisse & qu'il souffre un pareil outrage. Rentrez donc, jeune Hermione, rentrez dans le palais, craignez de vous montrer dans l'état où vous êtes [2].

1 Les îles Cyanées ou Symplégades, près du Bosphore de Thrace. — Allusion au voyage des Argonautes.

2 Il est difficile de dire si Hermione se rend à ce conseil, ou si elle reste sur la scène. La nourrice ne parle plus, elle suit sans doute Hermione.

SCÈNE III.

ORESTE, LE CHŒUR[1].

LE CHŒUR.

QUEL est cet étranger qui s'avance & qui presse vers nous ses pas?

ORESTE.

Etrangères, est-ce ici le palais où règne le fils d'Achille?

LE CHŒUR.

Tu l'as dit; mais toi-même qui es-tu, & quel intérêt te porte à nous faire cette question?

ORESTE.

Je suis le fils d'Agamemnom & de Clytemnestre. Oreste est mon nom. Je vais consulter l'oracle de Dodone. En passant par la Phthiotide, j'ai jugé convenable de m'informer de l'état d'une parente. Hermione est-elle en vie? Hermione est-elle heureuse? Malgré la distance qui nous sépare, elle ne m'est pas moins chère.

1 Si Hermione est restée, il est sûr au moins qu'elle se tient à l'écart pendant cette scène.

SCÈNE IV.

Acteurs précédens, HERMIONE.

HERMIONE.

O FILS d'Agamemnon, tu m'offres un port dans le naufrage! au nom de tes genoux que je tiens embrassés, prends pitié d'une infortunée que le sort persécute : que ces bras, dont je presse tes genoux, me tiennent lieu des sacrés symboles des supplians.

ORESTE.

Que vois-je? me trompé-je? Est-ce la fille de Ménélas? est-ce bien elle que je vois?

HERMIONE.

Hélas! c'est elle-même : oui, tu as devant tes yeux la malheureuse fille d'Hélène.

ORESTE.

O Apollon[a]! daignez la protéger. Mais, parlez, quel est le dieu ou le mortel qui vous persécute?

HERMIONE.

Moi-même, mon époux, les dieux enfin, tout s'unit pour m'accabler & pour me perdre.

[a] O PHŒBUS ACESTOR! c'est-à-dire, DIEU DE LA MÉDECINE.

ORESTE.

Vous n'êtes point mère : qui pourroit causer vos peines, si ce n'est l'amour outragé ?

HERMIONE.

Oui, c'est lui qui fait tous mes tourmens, vous ne vous trompez point.

ORESTE.

Une autre que vous possède-t-elle le cœur de votre époux ?

HERMIONE.

La veuve d'Hector partage son lit & sa tendresse.

ORESTE.

Qui pourroit ne point blâmer un homme d'unir ainsi deux épouses à son sort ?

HERMIONE

Telle est l'injure que j'ai reçue. J'ai voulu m'en venger.

ORESTE.

En dressant à votre rivale quelque piége, tels qu'une femme en sçait inventer ?

HERMIONE.

En la faisant périr avec le fruit de cet indigne amour.

ORESTE.

Avez-vous accompli votre dessein ? ou qui a retenu votre bras ?

HERMIONE.

Le vieillard Pélée a protégé les méchans.

ORESTE.

Quelqu'un vous a-t-il prêté ſon aide ?

HERMIONE.

Mon père avoit quitté Sparte dans ce deſſein.

ORESTE.

A-t-il cédé à un vieillard ?

HERMIONE.

Il a cédé au reſpect, & m'a laiſſée ſeule & ſans défenſe.

ORESTE.

Je comprends le ſujet de votre déſeſpoir. Vous redoutez le retour d'un époux ?

HERMIONE.

Il eſt vrai. Je ſens que c'eſt avec juſtice qu'il m'arrachera la vie : que puis-je dire pour ma défenſe ? Mais je t'en conjure par Jupiter qui préſide aux liens du ſang, aide-moi à fuir loin de ces lieux, ou fais-moi rentrer dans le ſein de la maiſon paternelle. Ces murs me rejettent de leur ſein ; je crois entendre leur voix repouſſante ; je ſuis en horreur à cette terre. Si mon époux arrive avant que tu m'aies délivrée, hélas ! c'en eſt fait de ma vie ; je dois m'attendre à périr par un honteux ſupplice, ou à vivre eſclave d'une indigne rivale, dont j'étois ci-devant la maîtreſſe.

ORESTE.

Comment avez-vous pu (excuſez ma franchiſe) comment avez-pu vous pu porter à une action, dont vous deviez prévoir les funeſtes ſuites?

HERMIONE.

De méchantes femmes m'ont perdue. Vous ſouffrez, me diſoient-elles ſans ceſſe, qu'une vile captive partage le lit de votre époux? J'en jure par notre reine [1], ſi j'éprouvois un pareil outrage, celle qui en ſeroit la cauſe ne jouiroit pas long-temps de la lumière. Je prêtai l'oreille aux diſcours de ces artificieuſes ſirènes; leur langage inſinuant & dangereux m'égara juſqu'à la folie: car enfin pourquoi voulois-je garder un époux à vue? Que manquoit-il à mes déſirs? je nageois dans l'opulence, je régnois dans ce palais. J'aurois mis au jour des enfans légitimes, tandis que ceux de ma rivale, nés d'un commerce impur, participoient à l'eſclavage de leur mère.... O que jamais les hommes ſenſés ne permettent aux femmes d'entrer dans leurs maiſons, de s'introduire auprès de leurs épouſes! ce ſont les précepteurs du vice. L'une eſt gagnée pour la ſéduire; une autre qui ſe ſent coupable, cherche à l'entraîner avec elle; la plupart la corrompent par leur exemple. C'eſt de là que naiſſent les déſordres qui troublent les maiſons. Fermez

1 Cette expreſſion déſigne Junon ou Diane.

les portes avec des grilles & des verroux. Les visites des femmes, loin d'être utiles aux jeunes épouses, ne servent qu'à jeter dans leur cœur les semences de tous les vices.

LE CHŒUR.

Avec quelle fureur vous déchirez les femmes! Il faut pardonner à la douleur qui vous presse. — Une femme devroit dissimuler les défauts de son sexe.

ORESTE.

Je m'applaudis d'être venu moi-même pour écouter vos raisons [1]. Sçachant que le désordre régnoit dans ce palais, que la discorde s'étoit mise entre la veuve d'Hector & vous, je suis accouru avec des gardes, sans attendre de vous voir implorer mon secours, pour connoître vos intentions, & sçavoir si vous voulez rester en ces lieux, ou si la crainte d'une captive vous obligera d'en sortir. Vos paroles ne me laissent aucun doute à cet égard; ainsi, partez avec moi. C'est à moi que vous appartenez; c'est à mon préjudice & par l'injustice de votre père, qu'un autre que moi vous possède. Avant son départ pour Troie, il me fit don de votre main, mais ensuite il la promit au fils d'Achille, s'il renversoit les murs d'Ilion. Au retour du jeune guerrier, je pardonnai

1 Littéralement: C'est une sage leçon qui a été donnée aux hommes d'entendre les raisons en présence.

à votre père, & je m'efforçai de détourner Néoptolême de cette alliance, en lui exposant mon état, & les persécutions du destin; je le priai de ne pas m'enlever une épouse que je trouvois dans ma famille, & que l'exil auquel j'étois condamné ne me permettoit pas de remplacer. Il répondit par des outrages, & me reprocha durement le meurtre de ma mère & la vengeance des furies. Humilié par mes infortunes, je dissimulai mon ressentiment, & je dévorai mon chagrin : il fallut renoncer au bonheur de vous avoir pour épouse. Les choses ont changé de face; précipitée par la fortune dans l'abîme de l'adversité, vous ne sçavez où porter vos regards, c'est à moi de vous en tirer, de vous remettre entre les bras d'un père. Telle est la force des liens du sang; ce n'est qu'au sein de sa famille qu'on trouve un asyle contre les coups du sort.

HERMIONE.

Pour ce qui regarde l'hymen que vous me proposez, j'attendrai les ordres d'un père: mon aveu ne doit pas les prévenir. Mais conduisez-moi sans délai loin de ce funeste palais; de peur que mon époux, rentrant tout à coup, ne s'oppose à ma fuite, ou que Pélée n'apprenne que j'abandonne la maison de son fils, & ne me poursuive avec ses rapides coursiers.

ORESTE.

Ceſſez de craindre un foible vieillard, & ne redoutez plus le fils d'Achille qui oſa jadis m'outrager. Cette main vient de dreſſer un piège ſous ſes pas, & de l'enlacer dans les nœuds inévitables de la mort. Il n'eſt pas temps d'expliquer mes projets; le rocher de Delphes ne tardera pas à les connoître. Ce parricide inſulté par Néoptolême, ſi mes alliés, ſi mes hôtes me ſont fidelles, lui apprendra qu'il ne devoit pas épouſer celle qui me fut promiſe. La demande téméraire qu'il a faite au dieu de venger la mort de ſon père ne reſtera pas impunie, & Phébus ne recevra point ſa repentance tardive. Il ſentira les effets de ſes reproches & de ſon audace; il apprendra ce que peut ma haine: car dieu renverſe la fortune d'un ſuperbe ennemi, & ſe plaît à briſer ſon orgueil. (Il emmène Hermione.)

SCÈNE V.

LE CHŒUR ſeul.

O PHÉBUS! qui élevas de tes propres mains les remparts d'Ilion! & toi, dieu des mers, dont le char traîné par des chevaux marins traverſe la plaine liquide, pourquoi avez-vous abandonné la malheureuſe Troie aux fureurs du dieu des combats? avez-vous pu ſouffrir qu'il déshonorât votre ouvrage?

Vous avez attelé les chariots de la guerre ſur les rivages du Simois; & vous avez laiſſé ſans couronne les ſanglans combats des héros; les rois d'Ilion ſont renverſés dans la pouſſière. Le feu ne brûle plus ſur vos autels ſacrés; Troie ne fait plus monter aux cieux la fumée de l'encens & des ſacrifices.

L'illuſtre fils d'Atrée eſt mort par la main de ſon épouſe. Elle-même, faiſant un funeſte échange, a effacé le meurtre par la mort qu'elle a reçue de la main de ſes enfans. La voix fatidique d'un dieu l'a renverſée dans la tombe; & maintenant le fils d'Agamemnon, parti d'Argos, entré dans le ſanctuaire au milieu des tréſors ſacrés, le meurtrier d'une mère.... ô dieu! ô Phébus! comment le pourrois-je croire?

Combien de femmes dans la Grèce ont célébré par des gémiſſemens étrangers aux doux chants des fêtes la mort de leurs fils infortunés ! elles ont abandonné leurs maiſons déſertes pour voler vers un nouvel époux. [1] Tu n'es pas la ſeule qui ait éprouvé de cruelles peines. Ceux qui te ſont chers ne ſont point les ſeuls qui doivent gémir ; la Grèce a été en proie aux mêmes maux. La foudre a labouré les fertiles plaines de la Phrygie, & le ſang les a fécondées.

1 Muſgrave conjecture que ces Phtiotes ſe diſent cela l'une à l'autre : M. Brunck croit qu'elles s'adreſſent à Andromaque. Ces deux ſçavans critiques conjecturent que la dernière ſtrophe a pris la place de l'antiſtrophe ; en ſorte que ces mots : LA GRÈCE A RETENTI &c. juſqu'à la fin de l'acte, devroient précéder ceux ci : L'ILLUSTRE FILS D'ATRÉE &c.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉLÉE, LE CHŒUR.

PÉLÉE.

Jeunes Phtiotes, répondez-moi, je vous prie. Un bruit confus eſt parvenu juſqu'à moi : on dit que la fille de Ménélas a quitté ce palais & qu'elle eſt diſparue. J'accours pour m'en inſtruire ; car en l'abſence de nos amis il faut veiller ſur leur maiſon.

LE CHŒUR.

Pélée, il eſt vrai : l'honnêteté m'oblige à vous révéler ce myſtère. La reine a pris la fuite.

PÉLÉE.

Qui a pu l'y réſoudre ? parlez, je vous en conjure.

LE CHŒUR.

Elle a craint le retour de ſon époux.

PÉLÉE.

Le meurtre de ce jeune enfant qu'elle avoit médité.....

LE CHŒUR.

Ce meurtre & celui de sa mère, voilà les causes de sa frayeur.

PÉLÉE.

Son père l'a-t-il accompagnée? quelqu'un a-t-il suivi ses pas?

LE CHŒUR.

Le fils d'Agammon l'emmène loin de cette contrée.

PÉLÉE.

Dans quel espoir? Pense-t-il en faire son épouse?

LE CHŒUR.

C'est son dessein : votre fils est un rival dont il cherche à se défaire.

PÉLÉE.

Par des embûches secrettes, ou en l'attaquant en face?

LE CHŒUR.

Dans le temple saint de Loxias, aidé des habitans de Delphes.

PÉLÉE.

Dieux! quelle horreur!... Courez, volez au temple Pythique; racontez à nos amis ce qui se passe, & prévenez la mort du fils d'Achille.

SCÈNE II.

PÉLÉE, UN MESSAGER, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

HÉLAS! que viens-je annoncer? quelle douleur pour vous, ô vieillard, & pour tous les amis de mon maître!

PÉLÉE.

Dieux! un ſiniſtre préſage ſe fait ſentir à mon cœur.

LE MESSAGER.

Pélée! le héros que ton fils a fait naître n'eſt plus: il a ſuccombé ſous les coups des habitans de Delphes & de l'étranger de Mycène.

LE CHŒUR.

O vieillard! que vas-tu devenir? Ne tombe pas... ſoutiens-toi.

PÉLÉE.

Je ne ſuis plus, ... je meurs; ... ma voix s'éteint, mes membres ſe dérobent ſous moi.

LE MESSAGER.

Relève ton foible corps; écoute un récit funeſte, mais qui pourra t'éclairer ſur les moyens de venger tes amis.

PÉLÉE.

O destin ! au dernier terme de la vie, voilà les coups que tu me réserves ! Comment est-il mort ce fils unique de mon unique fils ? Parle : je veux entendre ton récit, quoique mon cœur n'en puisse supporter la pensée.

LE MESSAGER.

Trois fois le soleil avoit achevé sa course brillante, depuis que nous étions entrés dans la terre fameuse de Phébus ; un si long temps employé à satisfaire notre curiosité par la vue de mille objets nouveaux & intéressans, parut suspect au peuple de Delphes. Il s'assembloit tumultueusement : le fils d'Agamemnon nourrissoit leurs soupçons & les animoit sourdement contre nous. « Voyez, leur disoit-il, cet étranger qui parcourt les grottes remplies d'or, ces trésors des mortels ; il a formé une seconde fois le dessein de piller le sanctuaire d'Apollon ». Cette rumeur dangereuse se répand dans la ville. Les magistrats vont aux conseils ; en public, en particulier, tous ceux qui ont quelque inspection sur les richesses sacrées, consultent & s'inquiètent. Les colonnades du temple sont entourées de gardes.

Ignorant ce qui se passe, nous étions vers l'autel, nous avions auprès de nous des brebis nourries dans les bosquets touffus du Parnasse que nous avions choisies pour nos offrandes ;

les hôtes & les devins de Pythos nous entouroient. L'un d'eux s'adreſſe à Néoptolême : « Jeune homme, lui dit-il, quelle prière adreſſes-tu au dieu ? quel eſt le ſujet qui t'amène » ? — « Je viens, répond le prince, je viens expier une faute commiſe envers Phébus : j'oſai lui demander de ſouffrir que je vengeaſſe la mort de mon père ». — Mais les calomnies d'Oreſte firent plus d'impreſſion que ces paroles ; & l'on reſta perſuadé qu'il déguiſoit le ſujet de ſon voyage, & qu'il n'étoit venu que pour commettre un ſacrilége. Cependant le héros s'avance ſous la nef du temple pour invoquer l'oracle. Il étoit occupé à conſidérer la flamme des victimes. Une troupe d'hommes armés étoit cachée ſous des lauriers voiſins, conduite par le fils de Clytemneſtre, auteur de l'odieux complot. Le prince aux yeux de tous, préſentoit au dieu ſon hommage. Tout-à-coup la troupe ennemie armée de glaives acérés, fond ſur le fils d'Achille ſans être apperçue & le frappe. Il recule, car il n'avoit point été atteint d'un coup mortel, & arrachant les armes ſuſpendues au portique du temple, il ſe retire derrière l'autel & ſe préſente comme un guerrier terrible. Alors, élevant la voix, il s'adreſſe aux citoyens de Delphes. « Pourquoi, s'écrie-t-il, pourquoi voulez-vous ma mort ? je viens pour acquitter un devoir de religion : quel eſt le motif de votre haine » ? Perſonne dans

cette

cette multitude ne prend la parole pour lui répondre : mais lançant sur lui une grêle de pierres, ils l'auroient infailliblement accablé, s'il n'eût paré leurs coups avec adresse en opposant son bouclier de toutes parts. En vain s'est-il défendu contre cette attaque furieuse. Les dards & les javelots, les traits décochés de loin, les broches des sacrifices volent & tombent à ses pieds...Vous eussiez vû votre fils s'élancer pour éviter le coup mortel avec des mouvemens pareils à ceux d'une pyrrhique [1] effrayante & prodigieuse ! Enfin se voyant environné de tous les côtés, sans avoir même le temps de reprendre haleine ; votre fils abandonne le foyer teint du sang des agneaux, & franchissant d'un saut digne des champs de Troie [2], l'intervalle qui le sépare de ses assassins, il fond sur eux & les disperse, comme on voit fuir les timides colombes devant le cruel épervier. Ils tombent pêle-mêle, les uns frappés par la main de Néoptolème, les autres étouffés par leurs amis qui se précipitent aux portes, trop étroites pour leur donner un libre passage. Le

1 Danse vive & guerrière. On en attribue l'invention à Pyrrhus le même que Néoptolème dont il est ici question. L'un & l'autre nom paroit être dérivé du mot grec qui signifie FEU : le mot PYRRHUS désigne la couleur de feu, & PYRRHIQUE une danse pleine de feu.

2 D'UN SAUT TROYEN. C'est une allusion au saut d'Achille lorsqu'il s'élança du vaisseau sur le rivage.

lieu sacré retentit de clameurs profanes. Mon maître, semblable au calme, s'arrête, étincelant sous sa riche armure, lorsqu'une voix effroyable, sortie du fond du sanctuaire, a ranimé la fureur assoupie & rappelé ses ennemis au combat. Enfin, percé par un habitant de Delphes, & accablé par le nombre, le fils d'Achille succombe. Dès qu'on le voit renversé, chacun veut avoir la gloire de lui porter une atteinte. L'un enfonce son épée dans son flanc, un autre lui lance des pierres : bientôt son corps n'est qu'une plaie hideuse, & ses beaux traits deviennent méconnoissables. Ils ont enlevé son corps de l'autel auprès duquel il étoit couché, & l'ont jeté hors du temple. Aussi-tôt nous avons recueilli cette triste & chère dépouille, & nous te l'apportons, ô vieillard, pour que tu l'arroses de tes larmes & que tu l'enfermes dans la tombe. Voilà comment le dieu qui prophétise aux mortels, qui enseigne aux hommes la justice, a reçu les hommages expiatoires d'un héros. Semblable aux hommes méchans, il a laissé vieillir le levain de la haine. Devons-nous l'honorer du nom de sage ?

SCÈNE III.

PÉLÉE, LE CHŒUR.

(On apporte le corps de Néoptolème.)

LE CHŒUR.

Voici le corps du roi qu'on apporte dans ce palais. O prince infortuné! ô malheureux vieillard! en quel état faut-il que vous revoyez le fils chéri du généreux Achille? Hélas! c'eſt toi qu'atteint le coup qui l'a frappé.

PÉLÉE.

Dieux! quel objet douloureux j'ai ſous les yeux, dans mes mains, au ſein de ce palais! (Il pouſſe des cris de douleurs.) O Theſſalie! je ſuccombe, je meurs.... ſans poſtérité, ſans enfans!... je n'ai plus de fils! O trop cruelle deſtinée! Sur quel ami porterai-je mes triſtes regards pour adoucir l'amerture de ma douleur? O bouche! ô traits chéris! mains glacées que je preſſe en vain.... Ah! pourquoi les dieux ne t'ôtèrent-ils pas la vie aux bords du Simois?

LE CHŒUR.

O vieillard, plût au ciel! Sa mémoire eût été plus honorée, & votre infortune moins cruelle.

PÉLÉE.

O funeſte hyménée qui as perdu à la fois cette maiſon & cette cité ! Hélas, mon fils, plût au ciel que jamais tu n'euſſes contracté cette funeſte, cette déteſtable alliance ! ô mon fils ! que la foudre eût frappé ta tête avant que la furie d'Hermione ſe fût emparée de ce palais ! Plût au ciel que jamais tu n'euſſes redemandé le ſang de ton père à celui qui l'avoit verſé ! c'étoit le ſang de Jupiter : mais Phébus eſt un dieu ; tu n'étois qu'un mortel.

LE CHŒUR.

Hélas, hélas [1], c'eſt à moi d'offrir la première à mon maître privé de vie l'hommage de mes gémiſſemens, ainſi que l'ordonne la loi ſacrée des mânes.

PÉLÉE.

Hélas, hélas, vieillard infortuné, je répondrai par mes larmes à vos cris douloureux.

LE CHŒUR.

C'eſt par l'ordre d'un dieu, un dieu a frappé ce coup affreux.

1 Le chœur pouſſe des cris lamentables que Pélée répète. Ces cris ne peuvent ſe traduire. OTTOTOI, OTTOTOI. Les Grecs avoient un grand nombre d'interjections douloureuſes auxquelles en François on ne trouve point d'expreſſions correſpondantes.

PÉLÉE.

Mon cher fils ! tu laiſſes ta maiſon déſerte & ton vieux père dans l'abandon.

LE CHŒUR.

O vieillard ! il falloit mourir avant de creuſer la tombe de vos enfans.

PÉLÉE.

J'arracherai mes cheveux blancs ; je frapperai ma tête chenue & déſolée.... Citoyens !.... mes deux enfans !... Phébus m'a tout ravi.

LE CHŒUR.

O vieillard né pour ſouffrir & pour voir tant d'horreurs ! hélas ! qu'allez-vous devenir ?

PÉLÉE.

Sans enfans, ſans appui, ſans voir un terme à mes malheurs,... j'épuiſerai l'adverſité juſqu'à ce que la mort m'engloutiſſe.

LE CHŒUR.

En vain une déeſſe vous honora de ſon amour.

PÉLÉE.

Frivole honneur dont je m'enorgueilliſſois ! tout a péri, tout a diſparu.

LE CHŒUR.

Seul, vous errez dans ce palais déſert.

PÉLÉE.

Plus de cité, plus de patrie. Loin de moi ce

ſceptre inutile ! Fille de Nérée, qui habites les antres ſombres & ſolitaires, reçois le dernier ſoupir d'un vieillard proſterné dans la pouſſière.

LE CHŒUR.

Quel ſoudain tremblement ! un dieu fait ſentir ſa préſence : voyez, mes amies, contemplez cette divinité qui traverſe la lumière éthérée, & s'arrête ſur ces prairies verdoyantes.

SCÈNE IV.

PÉLÉE, THÉTIS, LE CHŒUR.

THÉTIS.

PÉLÉE, tu vois Thétis qu'un tendre ſouvenir de ſon alliance avec toi fait ſortir du palais de Nérée. Je t'exhorte avant tout à modérer l'excès de ta douleur. Moi-même, hélas ! moi qui n'aurois pas dû verſer des larmes ſur mes enfans, j'ai vu périr le fruit de nos amours, l'impétueux Achille, le premier héros de la Grèce. Je vais t'expliquer le ſujet qui m'engage à venir en ces lieux ; écoute-moi. Enſevelis le fils d'Achille aux pieds de l'autel pythien : que ſon tombeau ſoit un éternel reproche aux habitans de Delphes, & le monument honteux de la violence & des

fureurs d'Oreſte. Andromaque doit demeurer chez les Moloſſes, & s'unir à Hélénus par un nœud légitime. Ce fils, né roi, & ſeul reſte des deſcendans d'Éacus, doit la ſuivre. Ses enfans régneront avec gloire dans la Moloſſie [1]. Ta poſtérité & la mienne, ô vieillard, ne doit pas être éteinte, & Troie renaîtra de ſa cendre : les dieux en prendront ſoin, quoiqu'elle ait été renverſée par les conſeils de Pallas. Et pour toi, je veux que tu ſentes le prix de mon alliance ; déeſſe & fille de dieu, je te délivrerai des maux de l'humanité. Je te ferai dieu, incorruptible & immortel. Ta divinité ſera déſormais unie à la mienne ; tu habiteras avec moi le ſuperbe palais de Nérée : delà, ſortant du ſein des eaux, ſans qu'elles puiſſent te nuire, tu verras Achille, objet de notre commune tendreſſe, habitant les palais inſulaires & les champs de Leucé [2], dans le détroit de l'Euxin.

1 La race des Eacides régna long-temps ſur les Moloſſes. Le fameux Pyrrhus ſe glorifioit d'être iſſu du ſang d'Achille. « Néoptolème, » dit Plutarque, étant venu dans la Moloſſie avec beaucoup de troupes, » s'empara de tout le pays, & laiſſa après lui une longue ſuite de » rois qui furent appelés les PYRRHIDES, car dans ſon enfance il » avoit eu le ſurnom de Pyrrhus ».

Parmi ſes ſucceſſeurs & ſes deſcendans, Plutarque compte Tarrutas comme un prince diſtingué qui fit refleurir les lettres & les arts, & qui fut le trisaïeul de Pyrrhus, fils d'Éacide, l'ennemi des Romains, & le rival de la gloire d'Alexandre.

2 M. Brunck cite quelques vers de Denys le Géographe, qui jettent du jour ſur ce paſſage. En voici la traduction : « On voit

Va donc à Delphes, va dans ces murs fondés par un divin architecte ; rends au mort les derniers honneurs ; enferme-le dans la tombe, enſuite reviens t'aſſeoir dans la grotte profonde de l'antique rocher de Sépiade. Reſtes-y juſqu'à ce que tu me voies ſortir de la mer, ſuivie du chœur des cinquantes Néréides, pour t'emmener au fonds des eaux. Ce qui eſt réglé par la deſtinée, il faut le ſupporter ; ainſi l'ordonne Jupiter. Ceſſe de pleurer les morts ; tel eſt le ſort que les dieux réſervent aux humains ; tous doivent tribut à la mort.

PÉLÉE.

Fille de Nérée ! illuſtre & généreuſe épouſe ! je te ſalue. Ta conduite eſt digne de toi, digne de tes enfans. Tu l'ordonnes, ô déeſſe ! j'appaiſe ma douleur. Après avoir enſeveli ce héros iſſu de mon ſang, je me rendrai dans les antres du Pélion, qui furent autrefois témoins de mon bonheur. Heureux celui qui s'allie à une femme iſſue d'un ſang généreux, ou qui fait entrer ſa

» au deſſus du détroit tortueux de l'Euxin, vis-à-vis l'embouchure » du Boryſthène, l'île fameuſe des héros. On l'appelle Leucé (ou L'ILE » BLANCHE) à cauſe de la blancheur des animaux (ou DES REPTILES) » qu'elle nourrit. La renommée publie que l'ame d'Achille erre en » ces lieux avec celles d'autres héros que Jupiter voulut ainſi récom- » penſer de leur vertu ; car la vertu jouit d'une gloire incorruptible ». On appeloit auſſi cette île MACARON, le ſéjour des bienheureux. Plin. IV, 13.

fille dans une maiſon vertueuſe ! N'enviez point la riche dot qu'apporte une méchante épouſe : les vertus, & non la richeſſe, attirent la protection des dieux.

LE CHŒUR.

Les deſtinées ſe manifeſtent ſous mille formes différentes. Les dieux accompliſſent divers deſſeins contre l'attente des mortels : ce qu'on eſpère n'arrive point : un dieu trouve une iſſue alors qu'on déſeſpère : c'eſt ainſi que ſe ſont offerts à nos yeux les événemens de ce jour [1].

1 Voyez la note à la fin de Médée, page 84 de ce volume.

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
D'ANDROMAQUE.

Il ſemble qu'Euripide ait pris un ſoin particulier de déterminer le lieu de la ſcène. C'eſt un lieu appelé Thétidée où étoit un temple & un palais. Il étoit placé entre Phthie & Pharſale, l'expreſſion grecque me paroît indiquer clairement que ce lieu étoit ſitué dans le territoire de Phthie. Néoptolême laiſſoit Pélée régner à Pharſale, & on voit par les derniers mots que ce vieillard prononce à la fin du troiſiéme acte, qu'il commandoit auſſi à Phthie en l'abſence de ſon petit-fils. La diſtance de ces deux villes étoit très-petite, à plus forte raiſon la diſtance de chacune de ces villes au lieu intermédiaire où la ſcène ſe paſſe. M. Hardion conjecture avec vraiſemblance que, vû l'étendue du théâtre grec on voyoit les deux villes de Phthie & de Pharſale dans l'éloignement des deux côtés de la ſcène. Lors donc que Pélée, à la fin de l'acte troiſiéme, ſe retire avec

Andromaque qu'il veut mettre en sûreté, ce prince l'emmène à Pharsale & non dans le palais de Néoptolême comme le pense le P. Brumoy. Cette derniere retraite ne convenoit pas à son dessein ; le pouvoir dont Pélée jouissoit en ce lieu n'étoit qu'un pouvoir précaire & momentané, au lieu qu'il portoit le sceptre à Pharsale; aussi Andromaque parle-t-elle d'une route qu'elle va faire sous la protection du vieillard, & où elle craint qu'on ne lui tende des embûches. La suite de la pièce confirme ce sentiment: Andromaque ne paroît plus, elle est en sûreté dans le palais de Pélée; Hermione sort du palais de Néoptolême, a un entretien avec Oreste, s'enfuit, sans que Pélée s'en apperçoive. Mais pendant le chant du chœur quelque fidelle esclave court à Pharsale l'en instruire, ou du moins lui faire part de ses soupçons, & le vieillard a le temps d'arriver en hâte de ce lieu voisin sans choquer les vraisemblances théâtrales.

Il n'en est pas de même du voyage d'Oreste, comme l'a remarqué avec raison le P. Brumoy. Il y a cependant deux moyens de sauver cette irrégularité: le premier est celui qu'indique M. Hardion, ce sçavant ne pense pas qu'on puisse conclure du récit du messager (acte V. scène II.) qu'Oreste fût présent au meurtre de Néoptolême.

Je n'entrerai pas dans le détail de cette discuſſion: j'ai cru, à cet égard, devoir ſuivre l'autorité de MM. Muſgrave & Brunck: ces deux ſçavans critiques s'accordent à croire que, dans l'intention du poëte, Oreſte étoit à Delphes au moment de l'exécution du complot qu'il avoit formé. La ſeconde manière d'expliquer les faits ſans violer l'unité de temps, eſt de ſuppoſer qu'Oreſte à déja exécuté ſon deſſein lors qu'il arrive à Thétidée, c'eſt-à-dire dès le commencement du quatrième acte; je ne vois rien dans la pièce qui s'oppoſe clairement à cette ſuppoſition que je me contente d'offrir à l'examen, ſans m'empreſſer de l'adopter. Il eſt certain qu'en général l'unité de temps eſt reſpectée conſtamment dans les tragédies grecques. On a cependant exagéré lors qu'on a fait une régle de rigueur de la remarque incidente qu'Ariſtote a faite ſur cet objet. Il ne ſera peut-être pas inutile de rappeler ici ſes expreſſions. Ce philoſophe indique les différences entre la tragédie & l'épopée. « Elles diffèrent encore en longueur, » continue-t-il, la tragédie tâche autant qu'elle » peut de ſe renfermer dans une ſeule révolution » du ſoleil, ou de s'en écarter peu. L'épopée » eſt indéfinie pour le temps; ainſi elles diffèrent » en cela. Toutefois au commencement on ne

» faiſoit aucune différence à cet égard entre la » tragédie & l'épopée ». Il y a aſſez loin de cette obſervation à la rigueur du précepte de Boileau.

Le temps auquel cette pièce fut compoſée paroît déterminé par les alluſions qu'on y remarque. Ce que dit Ménélas en quittant Pélée [1] au ſujet d'une ville voiſine de Sparte & qui eſt devenue ſon ennemie s'applique naturellement à la ville d'Argos qui ſoutint une guerre contre Lacédémone la treiziéme année de la guerre du Péloponnèſe. Les invectives d'Andromaque contre les Spartiates [2] & quelques autres traits ſemblables qui indiquent à la fois la haine qu'on portoit au nom de Sparte, & l'éclat dont ce nom jouiſſoit, ces traits, dis-je, ſemblent caractériſer l'époque où les Lacédémoniens avoient humilié l'orgueil d'Athènes : d'autres traits paroiſſent, ſuivant M. Hardion, regarder la nouvelle forme de gouvernement qu'on établit à Athènes après l'affaire de Sicile [3]. Ajoutons qu'il ſemble y avoir des alluſions à une loi que les Athéniens avoient faite pour réparer les ravages de la guerre & de la peſte; ils avoient permis à ceux qui pourroient

1 Acte III. ſcène III. à la fin.

2 Acte II. ſcène I. à la fin.

3 Vers 699. 471. 481.

entretenir une double famille, d'épouſer deux femmes à la fois : On a vû, dans la VIE D'EURIPIDE, qu'on prétend que ce poëte uſa de cette liberté & s'en repentit. L'époque des divers évènemens auxquels ſemblent faire alluſion les paſſages qu'on vient de citer eſt environ la vingtiéme année de la guerre du Péloponnèſe.

Ces rapports ſi intéreſſans pour un peuple libre, faiſoient excuſer bien des défauts, cette pièce avoit beſoin d'un tel ſecours ; quoique les mœurs y ſoient traitées avec beaucoup de profondeur, ſur-tout les caractères d'Andromaque & de Pélée, la partie principale y eſt négligée. Le défaut général de la fable, dit M. Hardion, eſt aiſé à remarquer ; elle renferme deux actions très-diſtinctes, & c'eſt le plus grand défaut que puiſſe avoir une tragédie. La première action finit au troiſiéme chant du chœur & a pour objet la délivrance d'Andromaque ; la ſeconde que j'intitulerai la mort de Néoptolême, commence à l'arrivée d'Oreſte, & finit avec la pièce.

La faute d'Euripide, continue le même critique, eſt, à mon avis, d'autant plus blâmable, que les deux actions n'ont entr'elles qu'un rapport indirect ; qu'elles ſont entièrement détachées l'une de l'autre ; que la mort de Néoptolême n'eſt ni un effet ni une conſéquence de

la jalousie d'Hermione contre Andromaque ; qu'Oreste en est seul coupable & que pour faire périr Néoptolême, il n'a consulté que son propre ressentiment.

M. Hardion termine sa dissertation sur l'Andromaque d'Euripide[1], par une réflexion générale qui s'adresse particulièrement aux lecteurs François du Theatre Grecs, & que par cette raison, je crois devoir placer à la suite de cet examen. On pourra aisément en faire l'application, particulièrement aux ouvrages de Racine & d'Euripide, mis en parallèle dans ce volume & dans le suivant.

« Les anciens poëtes dramatiques de la Grèce, trouvoient de grands secours pour se rendre agréables à leurs spectateurs, soit dans la nature des sujets de leurs tragédies, qu'ils tiroient de l'ancienne histoire de la Grèce, soit dans la liberté qu'ils avoient de faire des allusions aux affaires publiques du dedans & du dehors. Ces secours manquent absolument à nos poetes françois ; outre qu'ils sont obligés de se tenir renfermés dans des maximes générales, ces sujets qui intéressoient par eux-mêmes les Athéniens, ne nous touchent aujourd'hui que très médio-

1 Publiée dans les Mémoires de l'acad. des Belles-Lettres en 1715, la même année où parut le Théatre des Grecs.

crement ; nous en voyons la repréſentation avec une ſorte d'indifférence, parce que l'homme n'eſt pour l'ordinaire ſuſceptible de terreur & de compaſſion, qu'à la vue des malheurs qu'il peut craindre pour lui-même ; que, ſuivant l'heureuſe conſtitution du gouvernement ſous lequel nous vivons, ces révolutions, qu'on pouvoit mettre avec ſuccès ſous les yeux des Athéniens, ne font ſur nous que de foibles impreſſions ; nous les voyons dans un ſi grand éloignement à tous égards, qu'à peine nous paroiſſent-elles vraiſemblables. Un poëte François aura donc aujourd'hui plus de peine à nous émouvoir par la repréſentation des malheurs d'Andromaque, qu'Euripide n'en eut de ſon temps, ſur-tout s'il eſt vrai qu'en peignant au peuple d'Athènes les malheurs de cette princeſſe, il lui peignoit ſes propres malheurs. Il y aura par conſéquent plus de gloire pour le poëte François qui aura ſurmonté cette difficulté. C'eſt cette même difficulté, qui vraiſemblablement a porté nos poëtes tragiques à choiſir par préférence pour leurs tragédies, des actions dont l'amour pût être le principal mobile ; parceque, ſelon la remarque de M. Deſpréaux :

De cette paſſion la ſenſible peinture
Eſt pour aller au cœur la route la plus ſûre.

Les

« Les troubles qu'elle cauſe, nous touchent de plus près, & plus généralement; & l'on ne peut les repréſenter, qu'on ne rappelle à la plûpart des ſpectateurs ce qui ſe paſſe en eux-mêmes.

« On auroit donc grand tort d'interdire à nos poëtes d'aujourd'hui, un moyen qui eſt preſque le ſeul qui leur reſte pour réuſſir, & de les aſſervir à imiter dans la forme & dans le fond les tragédies des Grecs. Qu'ils puiſent, à la bonne heure, dans ces excellentes tragédies, l'idée générale du beau; mais il faut qu'ils le ramènent à ce qui eſt conforme à notre génie & à nos mœurs; & les critiques François & Italiens, qui ſe ſont appliqués à décrier ſans diſtinction toutes nos tragédies, ne peuvent condamner raiſonnablement que celles où le poëte donneroit ridiculement, & contre toutes bienſéance,

Ainſi que dans Clélie,
L'air & l'eſprit François à l'ancienne Italie;
Et ſous des noms Romains faiſant notre portrait,
Peindroit Caton galant, & Brutus dameret.

FIN.

FRAGMENS
DE L'HIPPOLYTE VOILÉ,
TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

EURIPIDE avoit composé une tragédie sous le titre D'HIPPOLYTE VOILÉ [1]. Cette pièce, dont il ne nous reste que peu de fragmens, paroît avoir été désignée de la sorte, parce qu'à la fin on voyoit apporter le corps d'Hippolyte couvert des voiles mortuaires. Il y a apparence que c'est ce premier HIPPOLYTE qui a servi de modèle à Sénéque.

Les fragmens dont j'offre ici la traduction sont presque tous tirés de Stobée ou de Plutarque. Les éditeurs d'Euripide en ont recueilli dix-huit, mais quelques-uns ne sont qu'un seul mot ou une phrase imparfaite. Je n'en ai trouvé que douze dont la traduction pût avoir quelqu'intérêt [2].

1 Celle qui nous est parvenue entière fut composée après celle-là, & porte le titre D'HIPPOLYTE COURONNÉ. Voyez la note 1, page 97 de ce volume.

2 Je place ici ces fragmens, parce qu'ils ont quelque rapport avec la tragédie D'HIPPOLYTE COURONNÉ, qui est traduite dans ce volume, & pour ne pas laisser ces dernières pages sans emploi.

I.

« Pour moi, je penſe que dans le danger on ne » doit point reſpecter la loi plus que la néceſſité ».

Ce mot paroît avoir été prononcé par la nourrice de Phédre, pour déterminer celle-ci à ſuivre ſes conſeils.

II.

« O ſainte Pudeur! plût au ciel que devenue » la compagne de tous les humains, tu arrachaſſes » de leur cœur l'audace du crime ».

On peut attribuer ce mot à Hippolyte, ou peut-être à Théſée.

III.

« Car le ſort des mortels ne dépend point de » leur piété. C'eſt par l'audace & par la force » qu'on parvient à tout & qu'on s'empare de » tout ».

IV.

« Car ceux qui évitent Cypris avec trop de » ſoin, ne s'égarent pas moins que ceux qui la » pourſuivent avec trop d'ardeur ».

On conjecture que cette ſentence étoit miſe dans la bouche du vieux officier d'Hippolyte.

V.

« J'ai un maître fécond en reſſources, qui m'en- » ſeigne le courage & l'audace, Amour, le plus » invincible des dieux ».

On ſoupçonne que c'eſt Phédre qui parle.

VI.

« Thésée, je t'exhorte à bien examiner quel est » le meilleur parti à prendre. Ne céde point à une » femme, même en supposant que tu viens d'en- » tendre un récit plein de vérité ».

Ces mots paroissent dits par le chœur.

VII.

« Dieux ! pourquoi les actions des hommes ne » peuvent-elles élever la voix, & faire rentrer » dans le néant ces formidables orateurs ! Mais » maintenant, libres de cette crainte, ils couvrent » la vérité des flots de leur éloquence, & perver- » tissent tous les jugemens des hommes ».

Il paroît que c'est Thésée qui témoigne son indignation contre Hippolyte.

VIII.

« La richesse enfante ou l'avarice ou l'inso- » lence ».

IX.

« Je vois que chez la plupart des hommes d'an- » ciennes prospérités enfantent l'insolence ».

X.

« O brillant éther, ô lumière pure du jour ! » que votre vue a de douceur pour les mortels » heureux & pour les infortunés tels que moi » !

XI.

« Une amitié indiscrète ne diffère point de la » haine ».

XII.

« O Hippolyte ! divin héros ! quels honneurs » tu as acquis par ta chasteté ! Il n'est chez les » hommes aucun pouvoir plus grand que la vertu. » Tôt ou tard la piété obtient un prix glorieux ».

Il paroît que ces mots étoient prononcés par le chœur, & qu'ils terminoient la pièce. Ils sont écrits en vers lyriques.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

page

EXPLICATION des figures, vij

MÉDÉE, tragédie d'Euripide, traduite en entier par M. Prevoſt, 1

Examen de cette pièce, par M. Prevoſt, 85

HIPPOLYTE, tragédie d'Euripide, traduite en entier par le P. Brumoy, 94

Sujet de cette pièce, Ibid.

Réflexions ſur l'HIPPOLYTE d'Euripide & ſur l'HIPPOLYTE de Racine, par le P. Brumoy, 217

Réflexions ſur l'HIPPOLYTE de Séneque, par le P. Brumoy, 232

Comparaiſon de l'HIPPOLYTE d'Euripide avec la tragédie de Racine ſur le même ſujet, par M. Racine fils, 253

ALCESTE, tragédie d'Euripide, traduite en entier par le P. Brumoy, 277

Sujet de cette pièce, 278

Réflexions ſur cette pièce, par le P. Brumoy, 381

ANDROMAQUE, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy, page 394

La même, traduite en entier par M. Prevoſt, 430

Examen de cette pièce, par M. Prevoſt, 506

FRAGMENS DE L'HIPPOLYTE VOILÉ, tragédie d'Euripide, traduits par M. Prevoſt, 514

Fin du Tome ſixième.

NOTE.

Au tome IV. page 319, lig. 9, ſuivre, liſez ſentir.

Ibid. Page 431, lig. 4, ſemblables à celles, liſez ſemblable à celle.

Ibid. Page 494, lig. 12, tranſporter, liſez tranſpoſer.

Au tome V. page 313, lig. pénult. le gâteau ſalé, corrigez, l'orge ſacré. Les Grecs jetoient au front de la victime de l'orge mêlé de ſel.

Ibid. Page 343, lig. 1, citoyennes, corrigez, étrangères. Et de même à la note de la page précédente.

Ibid. Page 364, lig. 14, enfonce, corrigez, cherche à enfoncer.

Au tome VI. page 486, lig. 3, comment avez-pu, liſez comment avez-vous pu, &c.

De l'Imprimerie de LOTTIN *l'aîné*, & de LOTTIN *de S.-Germain*, Imprimeurs Ordinaires de la Ville, 1786.

456135

LGr.C
B

Brumoy, Pierre
Théatre des Grecs; nouvelle édition...
Vol.6.

DATE. | NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED